JUL 12 1961

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

2 in 12

LES
ERREURS
DE
VOLTAIRE.

P. jouin Fre
1780

Tome I.

MAY 8 1961

LES ERREURS DE VOLTAIRE.

Erit enim tempus, cùm ſanam doctrinam non ſuſtinebunt, ſed ad ſua deſideria coacervabunt ſibi magiſtros, prurientes auribus, & à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.
2. ad Timoth. c. 4.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & conſidérablement augmentée, avec un Avant-propos pour le ſecond Tome, & une Table des matieres.

Par M. L'ABBÉ NONNOTTE.

TOME PREMIER.

A LYON,
Chez V. REGUILLIAT, Libraire, place de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXX.

Univerſité
BIBLIOTHEQUE
Orléanaiſe

PQ
2122
.A2
#1

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Où l'on explique l'ordre & le deſſein de cet Ouvrage.

IL ſera peut-être difficile de trouver jamais en aucun ſiecle un homme qui réuniſſe autant de talents, & une auſſi grande variété de connoiſſances, qu'en réunit M. *de Voltaire.* On peut le regarder comme un homme, en quelque maniere, unique. Il n'eſt preſque aucun genre de littérature, où il ne ſe ſoit exercé. Il ne l'a preſque jamais fait ſans ſuccès; & s'il n'a pas

Du génie & des talents de M. de Voltaire.

toujours atteint la perfection, dans chacun de ces différents genres, il a toujours montré au moins, par cette variété & cette multitude de connoiſſances, une ſupériorité dont bien peu d'autres Ecrivains ont approché.

Il étoit encore dans l'âge où les autres hommes ſont obligés de s'inſtruire & d'écouter des Maîtres, lorſque ſes premieres Poéſies parurent, & firent l'admiration de toute la France. Les Pieces qu'il donna alors ſur le Théâtre, firent penſer qu'on n'auroit pas à regretter ſous *Louis XV*, les *Corneille* & les *Racine*, qui avoient illuſtré le ſiecle de *Louis XIV*. On trouva dans toutes ces Pieces, de ces brillantes ſaillies, de ces traits de feu, de ces caracteres de force ou de graces, qui ne

peuvent jamais être le fruit du travail & de l'application, parce qu'ils ne peuvent naître que du véritable génie. L'eſprit ſe fortifiant enſuite avec l'âge, il eſt entré hardiment dans les routes de la Philoſophie ; il y a marché, comme s'il n'eût plus voulu être que Philoſophe, & il a continué à s'exercer à la Poéſie, comme s'il n'eût été que Poëte. Pendant ce temps-là même, l'hiſtoire, la critique, les obſervations & les recherches curieuſes ſur les mœurs & les uſages des peuples l'occupoient encore. Il a voulu eſſayer de tout : ſon génie a ſu ſe plier à tout, & malgré bien des erreurs & des défauts, on a encore retrouvé par-tout le génie de *Voltaire*.

Une ardeur infatigable, une lecture très-variée, mais trop

peu réfléchie, une mémoire prodigieuse l'ont enhardi, & lui ont donné la confiance d'écrire sur presque toute sorte de sujets.

Du style de M. de Voltaire.

Une imagination très-vive, plus propre cependant à peindre qu'à créer, lui donne toujours une force & une fermeté de style, qui suppléent bien à ce qui lui manque quelquefois de graces. L'énergie de l'expression, la liberté hardie des réflexions, des jugements, des décisions, les contrastes frappants, la variété des objets qu'il présente, qu'il compare, qu'il rapproche, qu'il releve les uns par les autres; tout cela surprend, attache & entraîne les Lecteurs, lors même qu'ils seroient tentés de se défier de ce qu'ils lisent. Voilà ce qu'on peut donner comme la maniere d'écrire propre & parti-

culiere de Monſieur *de Voltaire*.

Tant de talents réunis l'ont fait regarder comme le prodige de ſon ſiecle. Il en auroit pu également être comme l'idole ; mais les fréquents abus qu'il a faits de ces talents, les écarts où il a donné, le ton de ſupériorité & l'air d'empire qu'il a toujours affecté de prendre ſur tous ceux qui cultivent les Sciences & les Belles-Lettres, lui ont fait preſque autant d'ennemis, de cenſeurs & de jaloux, que d'admirateurs.

De ſes Ecrits en général.

L'eſprit humain a des forces avec leſquelles il peut s'élever juſqu'aux plus ſublimes connoiſſances. Mais il a auſſi des regles qu'il doit ſuivre, & des bornes qu'il doit reſpecter. Il eſt des eſprits hardis, & qui ſont en même temps très-heureux. Il en eſt auſſi qui ne ſont que

téméraires. Le mal de M. *de Voltaire* eſt d'avoir voulu s'élever au-deſſus de tout, & d'avoir trop ſouvent méconnu ces regles ſages & ces bornes reſpectables. Auſſi un Lecteur judicieux s'apperçoit bientôt que cet Auteur eſt preſque toujours ſans principes fixes, ſans Logique sûre, ſans érudition véritable, & toujours ſans diſcrétion & ſans reſpect pour ce qui mérite le plus d'être reſpecté. Il comprend bientôt que tous ces vifs éclairs d'imagination, ces réflexions hardies, ce coloris brillant qui eſt répandu ſur tous ſes Ouvrages peuvent éblouir & ſurprendre les eſprits légers, ſuperficiels, peu capables de réfléchir; & qu'ils ne doivent faire, & ne feront nulle impreſſion ſur l'homme qui eſt en état d'examiner & de juger.

C'eſt en ce qui concerne la Religion, que M. *de Voltaire* a donné dans les plus grands écarts, & c'eſt à ce grand objet que nous nous attacherons principalement. La Religion n'eſt autre choſe que l'alliance & la ſociété qu'il y a entre Dieu & l'homme; alliance & ſociété qui renferment pour nous les plus grands avantages, les plus grandes obligations & le plus grand intérêt. L'homme vraiment raiſonnable ne connoît rien de plus ſacré, il ne voit rien qui ſoit plus digne de ſa vénération & de ſon reſpect. Les erreurs en cette matiere, les faux principes, les maximes trop hardies, ſont toujours infiniment dangereuſes. Elles le deviennent plus encore, lorſqu'elles ſont préſentées d'une maniere qui flatte plus la hardieſſe de l'eſprit

humain, & qui ſemble naître de la raiſon même, de la ſageſſe & de la vérité. Il eſt donc infiniment intéreſſant de reconnoître le faux de ces principes malheureux, de faire remarquer les conſéquences quelquefois affreuſes, & toujours ridicules, qui ſuivent naturellement de ces principes; enfin d'apprendre à diſtinguer, dans des matieres ſi importantes & ſi graves, la vérité, d'avec ce qui n'en a que l'apparence.

Il n'eſt preſque aucun Ouvrage de M. *de Voltaire*, où il ne ſoit parlé de la Religion; & il n'en eſt aucun, où elle ſoit traitée avec le reſpect qui lui eſt dû. Il en a parlé en Poëte, en Hiſtorien, en Philoſophe, & jamais en Chrétien. Pluſieurs de ſes Pieces de Poéſie ne préſentent qu'un impie libertinage; ſon

Hiſtoire générale n'eſt qu'une ſatyre, où le fiel & la calomnie ſont preſque toujours à la place de la vérité; & dans ſes Mêlanges philoſophiques, plus ſceptique que *Bayle*, il combat toujours tous les principes, & plaide pour toutes les erreurs.

Des mêlanges de Philoſophie & de littérature.

A la vérité, il n'entreprend jamais de combattre ouvertement le Chriſtianiſme; mais il fait jouer tous les reſſorts de ſon eſprit & de ſon imagination, pour ſoutenir & pour défendre les erreurs que le Chriſtianiſme combat. Il vous préſente un Matérialiſte, comme un Philoſophe dépouillé de préjugés, & qui ne veut ſe conduire que par la lumiere naturelle. Il rapporte ſes arguments; il examine & peſe ſes raiſons; il en admire la ſolidité & la force; il les

préſente preſque comme des convictions & des démonſtrations ; il fait une grande liſte des Philoſophes fameux qui ont été matérialiſtes ; il leur aſſocie même quelques uns des Peres de l'Egliſe, & il laiſſa là ſon lecteur.

L'homme d'une raiſon droite mettra toujours au rang des rêveries philoſophiques l'opinion de la fatalité. Un deſtin aveugle qui entraîne tous les événements humains, qui ne laiſſe rien à la ſageſſe & à la prudence de l'homme, avec lequel les êtres créés ne ſont que des inſtruments ſemblables aux reſſorts d'une grande machine; ce deſtin n'eſt qu'une abſurdité mépriſable, & auſſi condamnable au Tribunal de la raiſon qu'à celui de la Religion.

Il n'eſt pas poſſible que M.

de Voltaire croie & adopte une abſurdité pareille. Elle ne peut guere entrer que dans l'eſprit d'un *Hottentot* ſtupide, ou d'un aveugle Muſulman. C'eſt cependant la matiere de pluſieurs Pieces allégoriques qu'on trouve dans ſes Mêlanges, & de pluſieurs réflexions philoſophiques qui reviennent aſſez ſouvent dans ſon Hiſtoire générale. L'homme raiſonnable les mépriſe, l'homme foible s'y laiſſe prendre, & le libertin s'en autoriſe dans ſes égarements.

Mais la maniere dont il parle de la plupart des exercices de la Religion, de ſes uſages, de ſon gouvernement, de ſes miniſtres, eſt beaucoup plus ſéduiſante & beaucoup plus dangereuſe.

Il emploie tour-à-tour la plaiſanterie & la ſatyre, les raiſonnements graves & les déclama-

tions véhémentes, pour en inſpirer de l'averſion ou du mépris. Tout ce que les libertins, tout ce que ces Ecrivains modernes, qui ſe décorent du beau nom de Philoſophes, ont écrit, dit ou imaginé contre la Religion chrétienne ou catholique, il le rapporte, il l'exagere, il y répand un ſel encore plus piquant, ou un ridicule encore plus outrageant. Tout ce qui eſt dévoué & engagé au ſervice de la Religion, ne lui paroît qu'un amas d'hommes inutiles, mépriſables ou vicieux. Ce qu'il y a parmi eux de mérite, de talents, de vertus; ce qu'ils ont rendu, & ce qu'ils rendent encore de ſervices aux peuples, on le dérobe, on le cache dans les divers tableaux qu'on offre aux yeux des lecteurs. Les paſſions, les vices, les déréglements par leſquels

quelques-uns se sont déshonorés, sont les seules choses qu'on ait soin de représenter, & les seules sur lesquelles on se décide pour tous.

Presque tout ce qui se pratique dans la Religion est superstition aux yeux de M. *de Voltaire*. Il ne respecte rien, il ne ménage rien. Tantôt il s'amuse à représenter les mortifications ridicules d'un *Faquir* ou d'un *Dervis*. Mais l'allégorie est assez claire. On voit d'abord qu'il n'y a que le nom à changer, & que c'est des observances respectables des Religieux chrétiens qu'il veut railler. Tantôt dans une autre (*a*) allégorie fort intelligible, il prétend faire voir que c'est une superstition fort sotte de faire à Dieu des offrandes, des vœux & des prieres, pour obtenir de lui ce

(a) Socrate.

qu'on desire. Parce que l'Eglise ne dresse pas des Autels aux filles de l'Opéra, & à ces vertueuses héroïnes qui montent sur le théatre, & qui se prêtent souvent de plus d'une maniere aux amusements du public; M. *de Voltaire* traite toute la Nation de sotte, de foible, de superstitieuse. Enfin, il ne conçoit rien de plus mal imaginé que les Conciles de l'Eglise, & rien de plus déraisonnable que l'obligation de se soumettre à ce qui y est une fois décidé. Il trouve que les Païens étoient bien plus sages, en laissant à chacun la liberté de penser, comme il voudroit, sur les matieres de Religion.

Cependant on peut dire que dans ses Mêlanges de littérature & de philosophie, il n'a fait encore que s'essayer contre la

Religion. C'eſt dans ſon Hiſtoire générale qu'il l'attaque d'une maniere plus vive, plus réfléchie & plus odieuſe. Là, ce n'eſt que par quelques ſaillies de libertinage, ou par la vaine oſtentation d'un certain goût philoſophique, qu'il lance ſes traits contre elle. Ici, c'eſt un enchaînement continuel de calomnies, d'imputations fauſſes, d'exagérations outrées, de déguiſements artificieux, employés pour l'outrager. Les Auteurs les plus mépriſables & les plus ſuſpects, dès qu'ils ſont ennemis de la Religion, deviennent des oracles pour M. *de Voltaire*. Les Païens & les Muſulmans ſont toujours ſûrs de faire foi contre les Chrétiens, de même que les Proteſtants contre les Catholiques. Tout ce que l'idolâtrie, l'héréſie,

De l'Hiſtoire générale.

l'impoſture ont autrefois imaginé & débité contre les adorateurs de Jeſus-Chriſt ; tout ce qu'elles ont inventé pour la défenſe des ennemis, des perſécuteurs & des tyrans du Chriſtianiſme, *Voltaire* le recherche, le reſſuſcite, le rapporte, & il le donne comme autant de points inconteſtables. Mais ce qu'on trouve à l'avantage des Chrétiens dans les Auteurs les plus ſûrs & les plus éclairés, ou il le ſupprime, ou, s'il le rapporte, c'eſt pour y répandre des nuages par la critique la plus artificieuſe & la plus capable de ſurprendre quiconque n'eſt pas parfaitement inſtruit & éclairé.

Entraîné par cette malignité anti-chrétienne, il vous préſente une longue ſuite de tableaux hiſtoriques ; & ces tableaux ſont toujours infideles. Tout ce qu'on

peut concevoir de déſordres plus horribles & plus odieux eſt attribué aux Chrétiens, leurs vertus ſont traveſties en vices, leurs pratiques de Religion en imbécillité & leurs plus légers défauts outrés & exagérés à l'excès.

Mais ce n'eſt pas ainſi que l'on traite ; ce n'eſt pas avec de ſemblables couleurs que l'on peint les Mahométans & les Païens. S'il y a jamais eu de véritables vertus parmi les hommes, s'il y a eu de la ſageſſe, de la raiſon, de l'équité, ce n'eſt que chez des Idolâtres & des Infideles que M. *de Voltaire* en reconnoît. Ce n'eſt que parmi eux qu'il trouve de grands hommes, de grands génies, de vrais Héros. Si les Proteſtants ont quelquefois part à ſes éloges, ce n'eſt que quand il les met en

oppoſition avec les Catholiques. Et s'il eſt forcé de rendre quelques témoignages avantageux aux grands hommes qui ont été parmi nous, il y joint auſſi-tôt l'ombre des défauts qu'ils ont eu, & qu'il exagere encore, afin d'affoiblir l'idée du bien qu'il en aura dit.

Lorſqu'on entreprend de faire connoître les hommes, la loi de l'Hiſtoire veut qu'on les peigne tout entiers; qu'on les montre par leurs bonnes qualités & par leurs défauts, par leurs vices & par leurs vertus. Ne les montrer que par l'un de ces deux endroits, c'eſt être Hiſtorien infidele. M. *de Voltaire* tombe preſque toujours dans cette infidélité. Il ne montre les Chrétiens que par leurs défauts & leurs vices; & les Païens, les Mahométans & les Hérétiques

que par leurs bonnes qualités & par leurs talents.

Il faut avouer cependant que cette application infatigable de M. *de Voltaire* à déchirer la Religion Catholique, & à rabaiſſer ceux qui la reſpectent & qui la profeſſent, ne prouve point qu'il faſſe plus de cas d'aucune autre Religion. Son goût décidé eſt pour l'indifférence & la tolérance univerſelle. Vanter beaucoup l'honnête homme, avoir toujours à la bouche de grandes maximes de probité, d'honneur & d'équité; du reſte, s'élever au-deſſus de tout ce qu'on appelle dogmes, opinions, articles de créance; croire ce que l'on veut, ou ne rien croire, c'eſt là la vraie Philoſophie ſelon lui. De la Tolérance.

Auſſi, il n'eſt point d'hommes dont il nous faſſe un portrait ſi

avantageux, que des Philoſophes tolérants. Il n'en eſt point qu'il nous préſente ſous un caractere auſſi aimable & auſſi reſpectable. Il nous les peint toujours comme des hommes pleins de douceur, & qui ne reſpirent que la paix; comme des hommes qui ne blâment, ne condamnent, ne déſapprouvent perſonne; comme des hommes qui laiſſent volontiers à chacun la liberté de penſer comme il voudra, & qui ſouhaiteroient ſeulement qu'on eût pour eux cette indulgence raiſonnable, qu'ils ont eux-mêmes pour les autres. Ces Meſſieurs ne demandent pour eux que la liberté de penſer; c'eſt-à-dire, ils ne demandent que la liberté d'outrager impunément la Société & la Religion; de débiter tous les blaſphêmes les plus ſcandaleux

& les plus injurieux à la créance chrétienne ; de propoſer hardiment toutes les extravagances les plus abſurdes en matiere de dogmes & de mœurs. Et M. *de Voltaire* trouve toutes ces demandes très-juſtes & très-raiſonnables ; c'eſt ce qu'il s'efforce de prouver en mille endroits de ſes Ouvrages, & ſur-tout dans ſon Poëme ſur la Loi naturelle, dans ſon Diſcours ſur l'ame, & dans ſon ſublime Panégyrique de *Locke*.

De l'autorité des Souverains.

Cette hardieſſe qui ne reſpecte rien dans la Religion, ne ménage pas plus la puiſſance & l'autorité des Rois. Ce grand Philoſophe n'inſtruit pas mieux l'homme des devoirs de Sujet, que des devoirs de Chrétien. Dans ſes Ouvrages, il eſt parlé de peu de rebellions qu'il n'approuve, ou qu'il n'excuſe.

Ces maximes ſi équivoques & ſi dangereuſes de l'égalité entre tous les hommes ne devroient jamais être propoſées que par des ſages, qui en fiſſent connoître l'étendue & les bornes, l'uſage & l'abus. Elles ſont quelquefois le langage de la nature & de la raiſon, & quelquefois des cris de ſédition & de fureur. M. *de Voltaire* en parle ſans précaution & ſans ménagement. Il y a bien plus d'affectation & de ſéduction, que de vérité & de ſageſſe dans ce qu'il repréſente ſi ſouvent des terreurs du deſpotiſme, & des avantages de la liberté. Si ceux qui commandent aux Peuples manquoient quelquefois à la juſtice & à l'humanité; ceux qui les ſoulevent & qui répandent des maximes ſéditieuſes, ne ſervent qu'à les rendre encore plus

malheureux. La Religion nous donne ſur cela des leçons beaucoup plus ſages que la Philoſophie moderne. Elle s'accorde bien mieux avec la raiſon.

Lorſqu'on prend un ton auſſi hardi que le prend M. *de Voltaire*; & que n'écoutant que ſes propres penſées, on entreprend de réformer les idées de tout le genre humain, de combattre les principes les plus clairs, les notions les plus autoriſées, les faits les plus avérés & les mieux conſtatés : quand on oſe s'ériger en juge ſouverain de tous les génies, de tous les talents, de tous les ouvrages, de tous les différents genres de Sciences, d'Arts & de Littérature; alors il eſt bien difficile de ne pas tomber dans des contradictions fréquentes, & dans les erreurs les plus ſenſibles. Une

entrepriſe ſi hardie eſt toute remplie d'écueils. M. *de Voltaire* n'a pas ſu les tous éviter.

Contradictions dans les ouvrages de M. *de Voltaire.*

Il eſt véritablement étonnant qu'avec l'étendue de ſon génie & ſa mémoire prodigieuſe, il ait donné dans des contradictions ſi viſibles. Dans ſon Hiſtoire générale, il nous dit que ce ne fut jamais l'Eſprit du Sénat Romain, ni des Empereurs, de perſécuter perſonne pour cauſe de Religion; que l'Egliſe Chrétienne fut aſſez libre dès les commencements, qu'elle eut la facilité de s'étendre, & qu'elle fut protégée ouvertement par pluſieurs Empereurs.

Hiſt. Générale, ch. 5.

Conc. du Calviniſme.

Et dans ſon ſiecle de *Louis XIV.* il dit que cette même Egliſe dès les commencements bravoit l'autorité des Empereurs tenant, malgré les défenſes, des aſſemblées ſecrettes dans des grottes

grottes & dans des caves ſouterreines, juſqu'à ce que *Conſtantin* la tira de deſſous terre, pour la mettre à côté du Trône.

Il dit dans un endroit que la nature humaine, dont le fond eſt par-tout le même, a établi les mêmes reſſemblances entre tous les hommes. Et il dit dans un autre qu'il y a des peuples, des hommes d'une eſpece particuliere, & qui ne paroiſſent rien tenir de leurs voiſins; qu'il eſt probable qu'il y a des eſpeces d'hommes différentes les unes des autres, comme il y a différentes eſpeces d'animaux. Hiſt. générale T. III. p. 194. Ibid. pag. 6.

Il aſſure que *Michel Servet*, qui fut brûlé vif à Geneve par ordre de *Calvin*, nioit la divinité éternelle de J. C. & dans la page ſuivante il aſſure auſſi que *Servet* ne nioit point ce Dogme. Ibid. T. III.

Cromvvel, ſelon M. *de Voltaire*, ſe baigna dans le ſang, depuis qu'il eut uſurpé l'autorité royale ; il paſſa ſa vie dans le trouble ; il ne couchoit pas deux nuits de ſuite dans une même chambre, parce qu'il craignoit toujours d'être aſſaſſiné : il mourut, avant le temps, d'une fievre cauſée par ſes inquiétudes.

Mêlang. Tom. I.

Et le même *Cromvvel*, ſelon M. *de Voltaire* encore, reſpecta les loix, ménagea le peuple & mourut avec la fermeté d'ame qu'il avoit montrée toute ſa vie : il laiſſa la réputation d'un grand Roi, qui couvroit les crimes d'un uſurpateur.

Siecle de Louis XIV. ch. 5.

On pourroit faire un volume entier des contradictions où tombe M. *de Voltaire*, en prononçant ſur tout d'un ton ſi ferme & ſi aſſuré.

On ne doit pas plus ſe fier aux jugements qu'il porte ſur pluſieurs Ecrivains, qu'aux récits contradictoires qu'il fait aſſez ſouvent. Les plus heureux talents ne rendent pas un homme infaillible ; mais un eſprit de jalouſie & une affectation orgueilleuſe à ſe donner pour l'unique oracle qu'il faut écouter, peuvent faire porter des déciſions fauſſes, malgré les plus heureux talents : l'autorité d'un ſeul Critique, comme M. *de Voltaire*, ne réglera pas les jugements du public & de la poſtérité.

De ſa maniere de penſer ſur les François.

On peut encore obſerver qu'il ne fait guere plus de cas de la Nation, que de la Religion. On trouve dans ſes écrits une affectation continuelle à rabaiſſer les François, & à les mettre au-deſſous des étrangers ; il ne nous

repréſente la plupart de nos plus grands hommes & de nos plus beaux génies, que comme il nous a repréſenté les Héros Chrétiens & les Peres de l'Egliſe. Eſt-ce par un mépris véritable qu'il ait pour ſa Nation? Eſt-ce pour ſe mettre lui ſeul dans un rang particulier, & au-deſſus de tous les autres Auteurs François?

Quel qu'ait été le but de M. *de Voltaire*, l'homme équitable ſera toujours offenſé de la maniere dont ſont ordinairement traités les François : il verra avec peine qu'ils ne ſont preſque jamais que dans le fond des tableaux, & comme des ombres qui ne ſervent qu'à relever les traits brillants, ſous leſquels il fait paroître les étrangers : il ſe fera un devoir de rendre juſtice au génie de *Newton*; mais il

ne traitera pas de Philoſophe romancier *Deſcartes*, l'homme à qui malgré ſes erreurs, la Philoſophie raiſonnable a le plus d'obligation, & qui a mis tous ceux qui ſont venus après lui dans la route des véritables connoiſſances & des découvertes les plus intéreſſantes : il eſtimera *Locke* ſans mépriſer *Mallebranche ;* il ne comparera pas *Prior* à *la Fontaine* ; il admirera les talents militaires de *Marlebo-rough*, ſans affecter d'obſcurcir ceux du grand *Turenne* ; il ſe croira obligé d'être pour le moins auſſi équitable envers ſa Nation, que le ſont les Anglois eux-mêmes, malgré leur rivalité.

Parmi les perſonnes qui liſent les Ouvrages de M. *de Voltaire*, les unes n'ont pas aſſez de lumieres & de connoiſſances, pour

Du danger qu'il y a à lire les Ouvrages.

ſentir le défaut des raiſonnements que fait ſi ſouvent cet Ecrivain, le danger des principes qu'il établit, la fauſſeté de la plupart des faits qu'il donne comme inconteſtables, & d'où il tire les conſéquences les plus pernicieuſes; les autres ſont trop inappliquées pour ſe donner la peine d'examiner, de méditer, de réfléchir. On ſe laiſſe ſéduire par le plaiſir, on prend du goût pour ces maximes & ces principes, qui s'impriment facilement dans l'ame. On ſe fait peu-à-peu une maniere de penſer toute ſemblable à celle de l'Auteur. On cite, on rapporte avec complaiſance ſes penſées, ſes maximes, ſes déciſions. On n'enviſage plus les choſes que du même œil dont il les enviſage lui-même, & ſes jugements &

ſes penſées deviennent bientôt la regle des jugements & des penſées du Lecteur ſéduit.

C'eſt-là ce qui m'a engagé à faire cet examen critique des Ouvrages de *Voltaire* ; mais nous ne parlerons que de ceux qu'il avoue lui-même publiquement. C'eſt pour cela que nous nous ſervirons de la collection complette qu'il en a donnée à Geneve en 1756. Il eſt bien d'autres Ouvrages encore, dont on ſait qu'il eſt véritablement l'Auteur, quoiqu'il n'en convienne pas devant tout le monde. Ce ſont des fruits malheureux d'un eſprit libertin, aſſez hardi pour attaquer ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré, & enſuite trop timide, ou pour mieux dire, encore aſſez prudent, pour ne pas ſoutenir

ouvertement ce qui a été enfanté dans un délire impie. Ils portent avec eux leur honte & leur condamnation. Le désaveu public qu'on est forcé d'en faire, apprend assez comment on doit les regarder.

Nous éviterons aussi toute accusation personnelle à l'égard d'un Auteur dont nous déplorons les égarements, au même temps que nous en admirons les talents. Nous éviterons toute accusation personnelle, parce que ce n'est pas ici une satyre; ce n'est qu'une défense de la Religion.

La satyre est presque toujours l'ouvrage de la passion. C'est un outrage à l'humanité; c'est une preuve infaillible d'un caractere méchant: elle rend encore plus haïssable auprès des honnêtes

gens, celui qui ose la répandre, qu'elle ne rend mépriſable celui qu'elle déchire. Enfin, la raiſon & la Religion la condamnent également. Nous nous efforcerons d'en éviter le ton dans un Ouvrage, où nous ne nous propoſons que de venger la Religion, & d'arrêter la ſéduction. S'il ſe trouve quelquefois des expreſſions un peu fortes; qu'on faſſe attention aux circonſtances qui les ont fait naître, & l'on n'y verra plus que le ton de l'équité, de la raiſon & de la vérité. Quand on voit les Oracles ſacrés de l'Evangile profanés; les plus grands hommes du Chriſtianiſme outragés, les plus ſaines maximes de la Morale devenues des matieres de railleries & de dériſion, peut-on être inſenſible? Les expreſſions ne ſuivent-elles

pas alors les ſentiments? Et en ménageant, autant qu'il eſt poſſible, la perſonne de l'Auteur, peut-on s'empêcher de s'exprimer un peu fortement ſur ſes écrits?

J'eſpere que je n'aurai point de reproches à me faire, ni à eſſuyer ſur cet article. J'aurois plutôt à craindre qu'on ne me reprochât d'avoir porté trop loin les égards & les ménagements. Si c'eſt un défaut, je le regarde comme un défaut que la Religion & la raiſon autoriſent, & je ne ſuis pas diſpoſé à l'éviter.

Le Plan & l'ordre de cette réfutation.

M. *de Voltaire* a écrit en Philoſophe & en Hiſtorien. Ses Ecrits philoſophiques, & les Hiſtoires qu'il nous a données, ſont également remplis d'erreurs : la Religion eſt également attaquée dans les uns & dans les autres.

Pour repouſſer ces deux ſortes d'attaques, je diviſe cet Ouvrage en deux Parties. La premiere, ſera la réfutation des *Erreurs Hiſtoriques*, c'eſt-à-dire des *Erreurs* dans les faits qui ſont entaſſés dans l'Hiſtoire Générale avec beaucoup de malignité, ſans critique & ſans aucun reſpect pour la décence & la vérité. La ſeconde, ſera la réfutation des *Erreurs Dogmatiques*, c'eſt-à-dire des *Erreurs* dans la maniere de penſer & de raiſonner ſur les principes, les dogmes, les uſages, les exercices & le culte de la Religion.

Premiere Partie de cette réfutation.

La premiere Partie nous préſente le Tableau le plus grand, le plus intéreſſant, le plus varié : la ſuite de la Religion pendant dix ſept ſiecles, ſes révolutions, ſon gouvernement, ſes conquê-

tes, ſes pertes, les hommes fameux qui l'ont protégée ou combattue, qui en ont été la gloire ou l'opprobre, l'appui ou le fléau; voilà ce que devient la Matiere de nos obſervations hiſtoriques. Nous ſuivrons l'ordre des temps, comme M. *de Voltaire*; mais nous ne releverons pas toutes ſes erreurs: il faudroit pour cela preſque autant de volumes qu'il en a donnés lui-même. Nous nous arrêterons aux principales. Nous ferons voir, avec la derniere évidence, la fauſſeté de la plupart des choſes qu'il affirme avec le plus d'aſſurance.

Pour peu qu'on ſoit attentif en liſant les Ouvrages de M. *de Voltaire*, on s'apperçoit bientôt qu'il ne témoigne ordinairement que du mépris pour les Auteurs Chrétiens & Catholiques, & qu'il

écoute les Payens, & les ennemis de la Catholicité comme des oracles. Pour le combattre plus efficacement nous n'emploierons le plus ſouvent que le témoignage de ceux-mêmes dont il s'appuie. Ce qu'il dit contre les Chrétiens des premiers ſiecles, nous le réfuterons, autant qu'il ſera poſſible, par le témoignage des Payens mêmes. Et quand nous en ſerons à l'Hiſtoire des derniers ſiecles, nous aurons recours aux Proteſtants eux-mêmes, pour réfuter les calomnies dont il charge les Catholiques. Dans toutes ces différentes occaſions, nous emploierons les témoignages des Auteurs contemporains, l'autorité des Pieces les plus authentiques & les ſecours d'une Critique ſage & éclairée.

En raiſonnant ſur les Dogmes Seconde Partie de

cette réfutation.

& contre les Dogmes les plus eſſentiels du Chriſtianiſme, M. *de Voltaire* prend quelquefois le ton le plus reſpectueux ; mais cette affectation de reſpect ne rend que plus dangereux le ton ſéducteur : il avertit qu'il faut toujours diſtinguer ce qui eſt du reſſort de la Philoſophie, & ce qui eſt du reſſort de la Foi ; mais enſuite il trouve que tout eſt du reſſort de la Philoſophie, & ainſi l'objet de la Foi eſt anéanti & diſparoît entiérement : il dit que nos Myſteres ont beau être contraires à nos démonſtrations, qu'ils n'en ſont pas moins reſpectés par les Philoſophes ; mais ce qui eſt contraire à une démonſtration eſt faux & abſurde. On voit la conſéquence qu'il faut tirer d'une pareille propoſition.

Nous ne prétendons pas ſuivre

M. *de Voltaire* pas à pas, & donner une réfutation légere & superficielle de toutes les erreurs répandues dans ses divers Ouvrages. Nous nous formons un plan dans lequel nous faisons entrer les principaux Dogmes de la Religion, ce qui y a rapport, ce qui en dépend, & ce qui y est nécessairement lié. Ce que nous trouverons dans les Ouvrages de M. *de Voltaire* qui y est opposé, nous le rapporterons & nous le combattrons. Nous travaillerons en même temps à établir la vérité & à détruire l'erreur. Nous donnerons des principes pour éclairer, diriger & affermir l'homme qui veut étudier la Religion, & pour prévenir l'impression que les Ecrits impies de tant de Philosophes modernes pourroient faire. Ainsi cette Partie

dogmatique ſervira, non ſeulement à la réfutation des Ecrits de M. *de Voltaire*, mais encore à la réfutation de tant d'Ouvrages dangereux que l'impiété enfante tous les jours.

Nous commencerons par l'exament des *Penſées ſur l'Adminiſtration publique*, afin qu'on ſoit d'abord au fait de la maniere dont M. *de Voltaire* penſe, raiſonne & enviſage les choſes. Nous finirons par l'examen du *Poëme ſur la Loi Naturelle*, qui ſera comme un tableau en racourci de tous ſes principes.

Il s'eſt fait beaucoup d'Ecrits ſatyriques contre M. *de Voltaire* Je puis dire que je n'en ai point lu, ou que je n'en ai preſque rien lu. Ces ſortes d'Ecrits ne ſont nullement de mon goût. On m'a preſſé d'ajouter une troi-

ſieme Partie à cet Ouvrage, & de joindre les égaremens de ſa vie aux erreurs de ſes Ecrits. On m'a fourni des Mémoires pour cela. On a voulu me perſuader qu'un Recueil d'Anecdotes choiſies ſur la vie de M. *de Voltaire*, en piquant la curioſité du Public, donneroit plus de cours à mon Livre. Mais j'ai trop d'horreur pour le caractere de médiſant.

Ce que j'ai toujours deſiré, & toujours regardé comme néceſſaire dans notre ſiecle, c'eſt une ſage réfutation des *Erreurs* répandues dans les Œuvres de *Voltaire*. Il ne s'en eſt point faite encore, qui ſoit venue à ma connoiſſance, que celle qui a pour titre: *l'Oracle des nouveaux Philoſophes*; mais cet Ouvrage qui a été ſi bien reçu & ſi juſtement eſtimé, n'a point encore paru

ſuffiſant à bien des perſonnes toujours avides de s'inſtruire & vivement zélées pour les droits de la Religion & de la raiſon. Pluſieurs, en voyant dans *l'Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale* cette affreuſe collection de menſonges horribles, ou pour mieux dire, cette ſanglante & perpétuelle ſatyre contre les Chrétiens ; pluſieurs auroient voulu des réponſes plus détaillées, des réponſes claires, préciſes, convaincantes, capables de porter la lumiere dans l'ame, & de confondre la calomnie & le calomniateur. D'autres, voyant combien M. *de Voltaire* a varié & multiplié les attaques contre tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſaint, & que pluſieurs de ces attaques n'ont point été repouſſées par l'Auteur de l'*Oracle*, ſou-

haitoient de voir achever cette défense de la Religion. Or, tous les points qui n'ont pas été examinés, retrouvent ici leur place; ils font une partie essentielle de cet Ouvrage. Ainsi, l'on pourra se flatter maintenant d'avoir sur les *Œuvres de Voltaire* tous les éclaircissements que pouvoient desirer les amateurs de la Religion & de la vérité.

Caractères distinctifs des deux Ouvrages.

C'est le même ennemi qui est attaqué dans l'Ouvrage de l'Oracle & dans celui-ci. Mais les attaques sont toujours différentes, & dirigées vers des objets tout différents. Dans l'*Oracle*, on voit d'excellentes dissertations sur les principaux Points de la Religion Chrétienne; dissertations vives, lumineuses, triomphantes & qui attaquent avec succès tout le corps des Erreurs

de *Voltaire* : ici, on prend les erreurs en détail. A chacun des traits calomnieux ou satyriques, des raisonnements faux, des mensonges avancés contre la Religion, on trouve la réponse, & la réponse est présentée avec précision, dans sa plus grande clarté, sans aucun détour, & porte toujours la conviction. Dans l'*Oracle*, on prouve efficacement les vérités que M. *de Voltaire* combat : ici, on montre avec la plus grande clarté les erreurs où il tombe. L'un, le force par le raisonnement ; l'autre, fait appercevoir toutes ses contradictions, ses bévues, sa mauvaise foi. L'un, comme nous venons de le dire, attaque presque toujours le corps des erreurs ; l'autre, n'en laisse presque aucune qu'il ne détruise en détail. En un mot, rien n'est

plus différent que ces deux Ouvrages le ſont entr'eux ; & l'on oſe bien aſſurer qu'il ne ſe trouvera pas dans celui-ci un ſeul fait, qui ait été déjà diſcuté dans l'autre, ni une réflexion, une remarque, un raiſonnement qui en paroiſſent empruntés ou imités. La choſe ne ſeroit guere poſſible, puiſque cet Ouvrage a été fini, avant que l'autre fût imprimé.

On reproche à l'Auteur de l'*Oracle* de s'être trop appéſanti ſur *Voltaire* ; de lui avoir imputé une noirceur & une impiété de ſentiments qui révoltent ; d'avoir malicieuſement raſſemblé, rapproché des traits épars, & qui n'étoient point faits les uns pour les autres, afin de charger le tableau de plus d'horreurs ; enfin d'en avoir fait un portrait

plus affreux, que la vérité & la bienſéance d'uſage entre les perſonnes de lettres & de goût ne le permettent.

Mais l'Auteur de l'*Oracle* vous répond qu'il a fidélement cité les endroits d'où il a emprunté tous ſes traits ; que toutes les horreurs qu'il a miſes dans la bouche de *Voltaire*, avoient auparavant coulé de ſa plume ; & qu'il n'a fait que montrer un peu plus à découvert, ou rendre plus ſenſible, ce que l'autre n'avoit oſé qu'indiquer, & qu'il avoit artificieuſement enveloppé. Quant au portrait, tout le monde convient que dans l'art infernal de faire des portraits affreux, perſonne n'a jamais égalé M. *de Voltaire* ; que jamais on n'employa des couleurs plus noires que celles dont il peint

ceux qui ont excité ſa jalouſie, ou animé ſa bile. Qu'on en juge par la maniere dont il traite le plus parfait de nos Poëtes, le célebre *Rouſſeau*, l'Abbé *Desfontaines*, & tant d'autres Ecrivains que je pourrois nommer.

Pour moi, je ne puis ni ne dois blâmer la maniere dont s'y eſt pris l'Auteur de l'*Oracle*; & je n'ai point jugé à propos de l'imiter. Il eſt différentes façons d'attaquer un ennemi. Toutes les Troupes ne combattent pas de même; & avec leurs différentes manieres de combattre, elles peuvent toujours remporter des victoires. Je rends ſans peine juſtice aux talents de M. *de Voltaire*. Mais je dois dire en même-temps que l'abus des talents a été dans lui auſſi grand que les talents mêmes. Ses Œu-

vres atteſtent également l'un & l'autre. Si j'en entreprends l'examen critique, ce n'eſt point pour me déclarer ſon rival. Ce n'eſt que le reſpect pour la Religion, & le zele pour des hommes chrétiens qui me détermine. Ce n'eſt que ſur la bonté de la cauſe & ſur la force de la raiſon que je m'appuie. *David*, enfant & ſans armes, terraſſa le redoutable *Goliath*, armé de toutes pieces. Tu viens à moi, lui dit *David*, avec l'épée, la lance & le bouclier ; & moi, je ne veux point d'autres armes, que ma confiance au Nom du Seigneur.

1. l. des Rois, ch. 17.

C'eſt avec les mêmes ſentiments que j'ai tenté cet Ouvrage. Et ce n'eſt que du Seigneur que j'en attends le ſuccès.

LES

LES ERREURS DE VOLTAIRE.

PREMIERE PARTIE.

LES ERREURS *HISTORIQUES.*

CHAPITRE PREMIER.

Des commencements de l'Eglise Chrétienne.

LE début de Mr. *de Voltaire*, dans son Histoire Générale, est bien digne d'un Chrétien qui respecte sa Religion, & d'un Historien Philosophe qui ne cherche que la vérité. La premiere chose

qu'il se propose, c'est de réformer les idées trop avantageuses que les Chrétiens se sont faites de la maniere dont leur Religion s'établit sur la terre, il y a dix-sept siecles. Ensuite il veut détruire les préjugés où nous sommes, que pendant trois siecles entiers, cette Religion fut toujours combattue & persécutée, & toujours victorieuse & triomphante. Enfin, il entreprend de venger les anciens Maîtres du monde du reproche de ces cruautés barbares que *l'ignorance* chrétienne, dit-il, leur attribue, & dont elle regarde les regnes *comme une Saint-Barthelemi continuelle.*

Hist. Générale chap. V.

" Ce qui est certain, dit-il grave-
„ ment, c'est que le génie du Sénat
„ ne fut jamais de persécuter per-
„ sonne pour sa créance. Aucun des
„ Césars n'inquiéta les Chrétiens, jus-
„ qu'à *Domitien.* „

Ce qui est certain, c'est que *Voltaire* affirme, avec la plus grande hardiesse, ce dont il ne pourroit pas former la moindre apparence de preuve. Le ton décisif qu'il prend peut en imposer à ceux qui ne sont pas instruits, mais il fait pitié à ceux qui sont un peu éclairés ; & il est très-aisé de démontrer que rien

n'eſt plus faux, que ce qu'il nous donne pour *certain*. Les Auteurs Payens atteſtent qu'il y eut des Chrétiens condamnés à la mort ſous *Neron*. Les Peres de l'Egliſe Grecque & ceux de l'Egliſe Latine reconnoiſſent de concert, dès les premiers ſiecles, que les fameux Apôtres *Saint Pierre* & *Saint Paul*, furent martyriſés à Rome ſous l'Empire de *Néron*. Le grand *Conſtantin*, le premier des Empereurs qui renonça à l'idolâtrie pour embraſſer le Chriſtianiſme, rend le même témoignage. Malgré cela, *Voltaire* nous aſſure qu'*aucun des Ceſars n'inquiéta les Chrétiens, juſqu'à Domitien*. Faut-il ſe rendre à ſon autorité?

Voici maintenant comment il raiſonne, pour prouver ce qu'il a avancé. " Les Juifs, dit-il, accuſerent les „ Chrétiens de l'incendie qui conſuma „ alors une partie de Rome. Il étoit „ auſſi injuſte d'imputer cet accident „ aux Chrétiens, qu'à l'Empereur. „ Mais il falloit appaiſer le Peuple, „ qui ſe ſoulevoit contre des Etran- „ gers également haïs des Juifs & „ des Romains. On abandonna quel- „ ques infortunés à la vengeance pu- „ blique. Il ſemble qu'on n'auroit pas

„ dû compter parmi les persécutions
„ faites à leur Foi cette violence
„ passagere. Elle n'eut rien de com-
„ mun avec leur Religion, qu'on ne
„ connoissoit pas & que les Romains
„ confondoient avec le Judaïsme,
„ protégé par les loix. ,

Examinons un moment la force & la justesse de ce raisonnement de *Voltaire*. 1°. Il dit que les Juifs accuserent les Chrétiens, & il suppose que les Romains confondoient les Chrétiens avec les Juifs. Mais dans cette supposition, est-il croyable que les Juifs eussent formé une accusation dans laquelle ils auroient été eux-mêmes infailliblement compris & nécessairement enveloppés? Mais pourroit-il citer quelque Auteur de ce temps-là, qui ait parlé de cette accusation des Juifs contre les Chrétiens? Malgré toute son érudition, j'ose lui donner le défi d'en citer aucun. Il met donc ce qu'il imagine à la place des faits historiques.

2°. *Il dit que pour appaiser le Peuple, on abandonna quelques infortunés à la vengeance publique, mais que ce ne fut qu'une violence passagere.*

Les détails que fait *Tacite* des tourments horribles qu'on fit souffrir

aux Chrétiens, s'accordent parfaitement avec ce que nous disent les fastes du Christianisme ; mais ils ne s'accordent nullement avec ce que nous dit M. *de Voltaire*.

3°. *Il remarque qu'il étoit aussi injuste d'imputer cet accident aux Chrétiens, qu'à l'Empereur.*

Et moi, je remarque que M. *de Voltaire* est le premier & le seul défenseur qu'ait encore trouvé *Néron* parmi les Ecrivains. Le client est bien digne d'un pareil défenseur, & la cause d'un pareil Avocat. Les Payens ne jugerent pas si favorablement de *Néron*. *Suétone* dit expressément que ce fut cet Empereur qui fit mettre le feu à la Ville de Rome. *Tacite*, sans l'assurer positivement, dit qu'il est très-vraisemblable qu'il fut l'auteur de l'incendie, & qu'il ne persécuta les Chrétiens, que pour faire retomber sur eux tout l'odieux de cet affreux désastre, dont on l'accusoit d'être l'auteur. Suet. Nero. Tacit. an. 1. 15.

Voilà comment M. *de Voltaire* justifie *Néron* ; voici maintenant comment il s'y prend pour justifier encore *Domitien*.

" *Dion Cassius* dit qu'il y eut sous „ cet Empereur quelques personnes

„ condamnées comme Athées, & „ comme imitant les mœurs des Juifs. „ Il paroît que cette vexation ne fut „ ni longue, ni générale. On ne sait „ précisément ni pourquoi il y eut „ quelques Chrétiens bannis, ni pour- „ quoi ils furent rappellés „

Il y a deux remarques intéressantes à faire sur ces paroles citées, mais falsifiées par *Voltaire*. 1°. Ce que *Dion Cassius* dit en cet endroit est tout différent de ce que *Voltaire* lui fait dire : 2°. Nous trouvons dans ce même Historien la preuve la plus convaincante de la persécution qu'excita *Domitien*.

Dion. Cassius. Domitien.

Cet Empereur, dit-il, *fit mourir le Consul* Clemens, *qu'on accusa d'impiété. On condamna aussi un grand nombre de personnes qui avoient embrassé la Religion des Juifs. Les uns furent mis à mort, les autres perdirent leurs biens*, & Domitilla *fut reléguée dans une Isle*. Il faut remarquer que cette *Domitilla* étoit Chrétienne, & fut ensuite condamnée à mort pour sa Religion, aussi bien que *Nerée* & *Achillée* qui étoient des Officiers de sa Maison. *Théodora* & *Euphrosine*, qui servoient cette Princesse, eurent aussi le même sort. Tous

tes les Annales Chrétiennes & les Martyrologes en font mention. Le Conſul *Flavius Clemens* eſt auſſi reconnu pour Chrétien & pour Martyr, par le plus grand nombre des Ecrivains Eccléſiaſtiques. Voilà donc les Auteurs Chrétiens & Payens d'accord entr'eux ; & M. *de Voltaire* n'eſt d'accord ni avec les uns, ni avec les autres, ni avec la vérité.

Dion. Caſſius. Nerva.

Le même *Dion Caſſius*, en parlant de *Nerva* qui avoit ſuccédé à *Domitien*, s'exprime encore ainſi : *Au reſte*, Nerva *fit délivrer tous ceux qui avoient été accuſés d'impiété envers les Dieux. Il les fit abſoudre. Il rappella les exilés. Il defendit d'accuſer dans la ſuite perſonne d'impiété & de Judaïſme.*

Pour bien ſentir la force des paroles que nous venons de rapporter, il faut remarquer : 1°. Que le crime d'impiété envers les Dieux étoit le crime dont on accuſoit les Chrétiens, parce qu'ils n'adoroient point les Idoles. 2°. *Nerva* les fit abſoudre & délivrer. Il y avoit donc encore des Chrétiens dans les priſons & accuſés, lorſque ce Prince monta ſur le trône. 3°. Il rappella les exilés. Cela s'accorde avec ce que nous dis

l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du martyre & de l'exil de *Saint Jean* & de pluſieurs autres Chrétiens. 4°. Il défendit d'accuſer dans la ſuite perſonne d'impiété ou de Judaïſme. Ces accuſations avoient donc lieu auparavant. Il y avoit donc auparavant une perſécution contre les Chrétiens. Car, comme on les confondoit avec les Juifs, c'étoit eux que ces accuſations & ces perſécutions regardoient.

Si M. *de Voltaire* ne ſe pique pas autrement d'être bon Chrétien, il ſe pique au moins d'être bon critique. Mais, dans cette occaſion, il n'a l'avantage ni d'un côté ni de l'autre. Il ne réuſſit pas mieux dans une autre, lorſque, rapportant un fait cité par *Tertullien*, *Egeſippe* & *Euſebe*, & ne trouvant pas ce fait à ſon gré, il s'écrie : *voilà malheureuſement comme l'Hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.* Mais n'a-t-il pas à craindre qu'on ne diſe de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale* : voilà malheureuſement comme l'Hiſtoire a été écrite par un homme qui n'étoit ni *pieux*, ni *éclairé* ?

Après avoir fait ſes efforts pour rayer du Catalogue des Martyrs les Chrétiens qui ſouffrirent pour leur

Religion dans le premier ſiecle, il veut encore en ôter ceux qui ſouffrirent dans le ſecond; & voici comme il s'y prend pour cela.

" *Nerva*, dit-il, *Trajan*, *Adrien*, „ les *Antonins* ne furent point perſé-„ cuteurs; *Marc-Aurele* ordonna qu'on „ ne pourſuivît point les Chrétiens „ pour cauſe de Religion. *Caracalla*, „ *Heliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, „ *Gallien* les protégerent ouverte-„ ment. Ils eurent donc tout le temps „ d'étendre & de fortifier leur Egliſe „ naiſſante. Ils jouirent d'une ſi grande „ liberté, qu'ils avoient publiquement, „ dans pluſieurs Provinces, des Egliſes „ élevées ſur les débris des Temples „ abattus.„

Il y a quelques lueurs de vérité & beaucoup d'altération, d'exagération & de fauſſeté dans ce qu'avance là M. *de Voltaire*. Il eſt bien vrai que *Nerva*, qui régna ſi peu, ne fut point perſécuteur. Mais notre Hiſtorien Philoſophe eſt bien en défaut, quand il aſſure que *Trajan* ne le fut point. Pour le convaincre de ſa mépriſe, je ne citerai pas les Actes du fameux Martyr Saint Ignace, Evêque d'Antioche, ni quantité d'autres pieces ſemblables dont l'authenticité eſt évi-

dente. Je ne citerai que des Auteurs Payens, pour lesquels il a beaucoup plus d'égard & de respect que pour les Chrétiens.

Pline, livre 10. Ep. 102. *Pline*, étant Gouverneur de Bithinie, consulte *Trajan* sur la maniere dont on doit en user envers les Chrétiens, & il lui rend compte en même temps de ce qu'il a déjà fait. Après avoir donné les plus grands éloges à leurs vertus, il fait remarquer leur multitude immense qui rempliſſoit les Villes & les Campagnes. Il dit qu'il a fait éprouver les plus vives tortures à leurs Domestiques, & qu'il n'a pu découvrir aucun crime dans eux. Il ajoute qu'ayant fait venir à son Tribunal les Chrétiens qu'on lui avoit déférés, il avoit renvoyé absous ceux qui avoient renoncé au Christianisme, & condamné à la mort ceux qui avoient voulu y persister.

Pline, livre 10. Ep. 103. L'empereur lui répond en approuvant sa conduite. Il lui dit qu'il ne faut point faire de recherche des Chrétiens, mais qu'il faut cependant les punir, lorsqu'ils sont dénoncés, à moins qu'ils ne renoncent à leur Religion en sacrifiant aux Dieux.

Voilà l'Empereur de qui on assure hardiment, qu'il n'a jamais été per-

ſécuteur des Chrétiens. De-là on peut conclure trois choſes : 1°. Que quoiqu'il n'y ait pas toujours eu des Edits généraux pour perſécuter les Chrétiens dans toutes les Provinces de l'Empire, la perſécution n'en avoit pas moins lieu, & n'en étoit pas moins autoriſée par le Prince. 2°. Que ſi Pline, un Philoſophe des plus aimables & des plus humains de l'antiquité, faiſoit cependant couler le ſang des Chrétiens ; que doit-on penſer de ceux dont les mœurs n'étoient pas ſi douces, & dont la maniere de penſer n'étoit pas ſi raiſonnable ? 3°. Que ce qui s'eſt paſſé ſous *Trajan* a bien pu avoir lieu ſous d'autres Empereurs ; & nous avons pluſieurs actes authentiques qui démontrent que cela eſt en effet arrivé. Enfin, la Lettre qu'écrivit *Adrien* en faveur des Chrétiens fait bien voir qu'on ne laiſſoit pas de les perſécuter, quoiqu'il n'y eût point de nouvel Edit contre eux. Cette Lettre ſe trouve dans l'Hiſtoire d'*Euſebe de* Céſarée.

Venons maintenant à *Marc-Aurele*. Il eſt vrai que cet Empereur ordonna qu'on ne pourſuivît point les Chrétiens pour cauſe de Religion. Mais il faut remarquer auſſi, que cette

Ordonnance ne ſe fit qu'après la victoire remportée ſur les Marcomans, la treizieme année de ſon Empire. Il faut remarquer encore que cet Empereur qui fut ſurnommé le Philoſophe, étoit, malgré ſa philoſophie, extrêmement attaché au culte des Idoles. Il étoit toujours environné de victimes & d'égorgeurs, ainſi que s'expriment les Hiſtoriens. C'eſt ce qui donna lieu à la fiction badine d'une reſpectueuſe remontrance des Bêtes à cornes à l'Empereur, lorſqu'il partit de Rome pour aller commander ſes armées. La concluſion de cette remontrance étoit la triſte doléance de ces pauvres Bêtes, qui s'écrioient

Prince, c'eſt fait de nous, ſi vous êtes vainqueur.

ἂν σὺ νικήσῃς, ἡμεῖς ἀπολόμεθα.

Enfin, ce que tous les Hiſtoriens nous diſent du caractere de ce Prince, doit nous faire juger qu'il étoit aſſez ſuperſtitieux pour perſécuter les Chrétiens, & aſſez équitable pour ſuſpendre quelquefois la ſuperſtition. Auſſi l'Aſie, les Gaules & l'Italie

furent-elles inondées du ſang des Fideles ſous ſon Empire. La ſeule Ville de Lyon en fournit alors un grand nombre, dont *Euſebe* nous a conſervé les actes, écrits par ceux mêmes qui avoient été les témoins de leurs combats. *Marc-Aurele*, auquel M. de *Voltaire* a tant de dévotion, doit donc être mis auſſi au nombre des perſécuteurs de l'Egliſe.

J'avoue bien que les Chrétiens furent en paix ſous les Empereurs *Caracalla*, *Alexandre*, *Heliogabale*, *Philippe*, *Gallien*, & que quelques-uns des ces Princes les protégerent; mais il faut dire qu'ils furent en paix, relativement à l'état où ils avoient été ſous les autres Princes : car, cela n'empêcha pas qu'il n'y eût encore un bon nombre de Martyrs ſous leurs regnes.

M. *de Voltaire* vient enfin aux perſécutions ſanglantes de *Decius* & de *Maximin*. Il ne peut pas s'empêcher de les avouer, mais il ne veut pas que la Religion en ait été la cauſe, ni par conſéquent qu'elles aient donné de véritables Martyrs. " Si *Decius* & „ *Maximin*, dit-il, perſécuterent les „ Chrétiens, ce fut pour des raiſons „ d'Etat : *Decius*, parce qu'ils ſou-

„ tenoient le parti de la Maiſon de „ *Philippe* ; *Maximin*, parce qu'ils „ ſoutenoient *Gordien*.„

Mais, quelle preuve pourroit-il donner de ce qu'il avance avec tant de hardieſſe ? de quel Auteur pourroit-il s'appuyer ? Quel fait pourroit-il citer ? Quelle Ligue, quelle conjuration pourroit-il nommer, où les Chrétiens aient eu part ? *Tertullien* défioit les Romains de ſon temps de citer une ſeule conjuration où les Chrétiens fuſſent entrés. Nous donnons le même défi à *Voltaire*.

Les *Dece* & les *Maximin* firent mourir dans les tourments un grand nombre de Chrétiens. L'Egliſe les regarda comme des victimes immolées à leur foi ; elle recueillit & conſerva avec ſoin leurs précieux reſtes : elle reſpecta leur mémoire. Si ces Martyrs n'étoient que des factieux & des révoltés, l'Egliſe n'étoit donc auſſi qu'une aſſemblée de fanatiques, de brouillons & de ſuperſtitieux. Mais qui oſeroit le penſer ? Et ne faudra-t-il pas une autorité plus reſpectable que les ſatyres & le fiel de *Voltaire* pour nous le perſuader ?

CHAPITRE II.

De Dioclétien.

C'Étoit l'usage chez les Romains de faire de temps en temps des Panégyriques à la gloire de leurs empereurs. Il arrivoit souvent que dans ces sortes de discours on louoit sans pudeur les Princes les plus méchants, & qu'on représentoit comme des hommes admirables ceux qui méritoient le plus d'être détestés. C'est principalement de ces sortes de discours que M. *de Voltaire* emprunte les traits par lesquels il nous peint un des plus fameux ennemis du Christianisme. Il nous représente *Dioclétien* comme un des plus grands Princes qui ait jamais été, qui fit la guerre en Héros, qui gouverna en Sage & mourut en Philosophe.

Hist. gén. ch. V.

Mêlang. ch. LXI.

Il parcourut plusieurs fois, dit-il, les Provinces de l'Empire, pour y porter l'abondance & la joie ; il embellit les Villes, fit fleurir les arts, & devint l'objet du respect & de l'amour de l'Orient & de l'Occident.

Il fut même un protecteur continuel des Chrétiens jusqu'aux dernieres années de son Empire, qu'il fut forcé d'en punir quelques-uns, qui étoient des hommes brouillons, emportés & factieux.

C'est ainsi que *Voltaire* nous apprend à juger de *Dioclétien* & des Martyrs. Je crois bien qu'il ne feroit pas panégyriste si enthousiaste, si ce Prince n'eût pas été idolâtre & persécuteur. Mais, quoi qu'il en soit, examinons avec le secours des Auteurs Payens, si l'on peut retrouver dans *Dioclétien* cet héroïsme brillant, cette haute sagesse & cette rare philosophie, dont M. *de Voltaire* lui fait honneur.

Eutrope. On trouve d'abord que, pour les talents militaires, *Docletien* ressembloit assez à *Auguste*, qui faisoit bien plus heureusement la guerre par ses Généraux que par lui-même. Il étoit plutôt adroit & heureux politique, que grand Capitaine. Dès qu'il eut été déclaré Empereur, il marcha contre *Carin* qui tenoit encore tout l'Occident, & lui livra bataille, mais il fut entiérement défait. Cependant son bonheur répara la honte de sa défaite. Les Soldats de *Carin* mécontents de

Aurel. Vict. Eutrope.

lui après sa victoire, le tuerent, & vinrent se rendre à *Dioclétien* qui fuyoit. La guerre d'Egypte fut plutôt une exécution militaire contre cette Province, qu'une guerre véritable. Les guerres des Gaules, de Perse & d'Angleterre ne furent conduites & terminées que par *Maximien Hercule*, *Maximien Galere* & *Constance Chlore*, Pere du grand *Constantin*. *Dioclétien* n'y eut aucune part. On cherche encore où étoit ce brillant héroïsme.

Quelques loix qu'on a de cet Empereur, & qu'on trouve encore dans le Code Théodosien, prouvent bien qu'il avoit quelquefois de bonnes vues. Mais les changements qu'il fit dans le gouvernement de l'Empire prouvent également qu'il manquoit souvent de prudence, de sagesse & de génie. Le Payens ont été les premiers à blâ- L. 7.
mer ce grand nombre d'Empereurs qu'il fit, & qui, ayant chacun une Cour somptueuse, épuisoient l'Empire par la dépense. La multitude des Officiers qu'il créa, accabloit les peuples. Il chargea d'impôts l'Italie, qui en avoit été presque entierement exempte jusqu'alors. Il se fit mépriser des Romains par son avarice. Tout

cela ne prouve guere cette haute sagesse que *Voltaire* lui attribue.

Enfin, il nous donne *Dioclétien* comme un Philosophe supérieur aux autres hommes ; & les Payens nous le représentent comme le plus fastueux & le plus foible des Princes. *Aurelius Victor* & *Eutrope* disent qu'il fut le premier qui renouvella l'extravagance des *Caligula* & des *Domitien*, en se faisant rendre les honneurs divins ; & que, bien loin d'imiter la modestie des autres Princes, qui n'avoient rien de particulier dans leur habillement que le manteau de pourpre, *Dioclétien* étoit toujours couvert de perles & de pierreries, comme une Reine de Perse. Ils nous le représentent comme un Prince naturellement porté à la sévérité & à la cruauté, mais qui cherchoit à en rejeter tout l'odieux sur ses collegues & sur ses ministres. Enfin, ils ne nous le montrent dans ses dernieres années, que comme un homme toujours tremblant, inquiet, irrésolu, terminant sa vie par le poison, comme l'ont écrit quelques-uns, ou selon d'autres, d'une maniere qui ne fait pas plus d'honneur à cette philosophie que *Voltaire* admire tant dans lui.

Aurel. Vict. 2. parte.

Eutrop. l. 9.

Eutrop. l. 9.

Cette idée que nous donnons de *Dioclétien* eſt toute appuyée ſur les témoignages des Auteurs Payens. Je n'ai point voulu emprunter ceux des Auteurs Chrétiens, que *Voltaire* accuſe d'avoir écrit *par un zele qui eſt tres louable, mais qui n'eſt pas adroit.* Il paroit que les Payens méritent également ſa cenſure. Mélang. c. LXI.

CHAPITRE III.

De la Perſécution de l'Egliſe Chrétienne ſous Dioclétien.

„ L'Ignorance *Chrétienne*, *dit* M. *de Voltaire*, ſe repréſente d'or- „ dinaire *Dioclétien* comme un ennemi „ armé ſans ceſſe contre les Fideles, „ & ſon regne comme une *Saint-Bar-* „ *thelemi* continuelle. C'eſt ce qui eſt „ entiérement contraire à la vérité. Hiſt. Gén. c. V.

Toute l'idée qu'il veut que nous nous faſſions de la perſécution de *Dioclétien*, c'eſt que, ſi les Chrétiens furent maltraités ſous ſon Empire, ce ne fut que malgré lui, & par leur faute : c'eſt que cette perſécution ne dura qu'un petit nombre

d'années, & ne donna qu'un très-petit nombre de Martyrs : c'eſt qu'on n'y exerça point ces cruautés inouies dont parlent les Auteurs Chrétiens : c'eſt que la plupart de nos Actes des Martyrs ne ſont pas à l'épreuve d'une critique éclairée. Donnons quelques moments à examiner ſi la critique de M. *de Voltaire* lui-même eſt auſſi éclairée qu'elle eſt hardie.

Hiſt. Gén. c. V. Il aſſure d'abord que les Chrétiens jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années ſous ce Prince. Cependant nous avons un très-grand nombre de monuments authentiques, qui contrediſent ce que *Voltaire* donne ici pour très-certain. Les Actes Proconſulaires des Martyrs en montrent une très-grande multitude, qui ont été mis à mort dès les premieres années du Regne de *Dioclétien*. On en voit dans la Paleſtine, en Egypte, à Rome, dans les Gaules, en Aſie & dans pluſieurs autres Provinces de l'Empire, avec le nom des Conſuls qui étoient alors. La Légion Thébaine fut maſſacrée dans les Gaules en 286. Saint *Sebaſtien*, qui étoit Officier dans les Gardes Prétoriennes, fut martyriſé ſous les yeux & par les ordres de *Dioclétien* lui-même l'an

Euſeb. Chronic.

Voyez les Actes auth. Baron. & D. Ruinart.

287. Les Actes des Saints *Taraque*, *Andronique* & *Probe* font voir que la perſécution étoit très-allumée en 290. Comment M. *de Voltaire* oſe-t-il aſſurer que les Chrétiens *jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années du regne de Diocletien* ? Il continue ſelon la même idée, & il dit :

" On afficha un Edit par lequel „ les Chrétiens ſeroient privés de tout „ honneur & de toute dignité, leurs „ Temple & leurs Livres brûlés. Un „ Chrétien arracha & mit en pieces „ publiquement l'Edit Impérial. Ce „ n'étoit pas là un acte de Religion, „ c'étoit un emportement de révolte. „ Il eſt donc très-vraiſemblable qu'un „ zele indiſcret, & qui n'étoit pas ſelon „ la ſcience, attira cette perſécution „ funeſte. Mais il n'y eut point de „ peine de mort décernée contre les „ Fideles. „

Ne diroit-on pas, à entendre M. *de Voltaire*, que les Chrétiens, après avoir irrité les Empereurs par leurs emportements de révolte, auroient eu encore à ſe louer de leur douceur & de leur modération ? Mais il faut bien ſe garder de ſe fier à ſes récits, ſi l'on veut ſavoir la vérité. Il eſt vrai qu'il parut en 302 un Edit, par lequel il

étoit ordonné de brûler les Temples & les Livres des Chrétiens, de priver leurs personnes des dignités dont ils étoient revêtus, & de vendre comme des esclaves ceux qui n'auroient aucune dignité. Mais bientôt après il en parut un autre par lequel ils étoient condamnés aux supplices, s'ils refusoient de sacrifier aux Dieux. C'est *Eusebe*, Auteur contemporain, qui rapporte ce second Edit, & qui nous apprend qu'un Chrétien de Nicomédie, & qui étoit de la plus haute qualité, l'ayant lu, en fut indigné, & l'arracha publiquement. Il est certain que l'action de ce Chrétien fut répréhensible dans un Chrétien, parce qu'il n'est jamais permis aux Sujets de manquer de respect aux Puissances, quand même les Puissances manqueroient à ce qu'elles doivent aux Sujets.

Euseb. Hist. l. 8.

Mais je demande ici à M. *de Voltaire* : 1°. Si un semblable Edit n'étoit pas évidemment injuste, & s'il ne violoit pas les droits les plus sacrés? 2°. Si c'étoit là une raison suffisante pour inonder tout l'Empire de sang Chrétien? 3°. S'il y avoit de quoi échauffer si vivement sa bile contre un Chrétien, imprudent à la vérité, mais après tout généreux & zélé pour sa Reli-

gion ? Il ſemble que Dieu déſapprouva moins que M. *de Voltaire* l'action de ce Chrétien, puiſqu'il lui procura l'honneur du martyre. Après diverſes tortures, il fut condamné à être brûlé à petit feu, dit *Euſebe ;* & il ſoutint ces tourments avec un courage & une joie qui étonna les Payens même.

Nos Martyrs les plus généreux ne ſont jamais aux yeux de *Voltaire* que des fanatiques & des rebelles. Il altere ſans pudeur la vérité, pour obſcurcir & flétrir leur vertu. Qu'on en juge par ce qu'il dit du Martyr Saint *Marcel* qui étoit Capitaine dans la Légion Trajane. Voici comment il s'exprime :

" Un Centurion, nommé *Marcel*, „ aſſiſtant à une Fête, qu'on donnoit „ pour la victoire de Galere, jeta par „ terre ſa ceinture & ſes armes, diſant „ tout haut qu'il étoit Chrétien, & qu'il „ ne vouloit plus ſervir des Payens. „ Le zele de Marcel étoit pieux, mais „ il n'étoit pas raiſonnable. Si dans la „ fête qu'on donnoit, on mangeoit des „ viandes offertes aux Dieux, la Loi „ n'ordonnoit point à Marcel d'en „ manger. Le Chriſtianiſme ne lui „ ordonnoit point de donner l'exemple „ de la ſédition, & il n'eſt point de „ Pays au monde où l'on ne punît une „ action ſi téméraire. „

Il ne faut qu'un mot de réponſe pour faire connoître la ſageſſe de cet Officier Chrétien, & l'odieuſe iniquité des jugements & des déclamations de *Voltaire*. Marcel ne renonça aux armes, que parce qu'on vouloit le faire renoncer au Chriſtianiſme. Les Actes de ſon procès qu'on a encore, en ſont une preuve démonſtrative.

Acta, Marcelli apud D. Ruinart.

Comme il vit qu'on le vouloit faire ſacrifier aux Dieux & aux Empereurs, il jeta par terre ſa baguette & ſon ceinturon, & dit : *Si la condition des militaires eſt telle, qu'ils ſoient obligés de ſacrifier aux Dieux & aux Empereurs, je jette ma baguette & mon ceinturon, je quitte mes drapeaux, & je renonce aux armes.* Ce n'eſt que ſur cela qu'il fut jugé & condamné. Qu'y a-t-il donc dans ces paroles qui montre un *zele déraiſonnable*, un eſprit de *ſédition*, une *témérité puniſſable ?* Telles ſont cependant les qualifications que M. *de Voltaire* donne à la conduite du ſaint Martyr *Marcel.*

Voici maintenant la maniere dont il s'y prend pour faire évanouir l'idée des tourments horribles que nos Martyrs ont ſoufferts. " Il eſt certain, dit-„ il, qu'il y eut beaucoup de Chrétiens „ tourmentés dans l'Empire. Mais il eſt

„ eſt difficile de concilier avec les Loix „ Romaines tous ces tourments recher- „ chés, ces mutilations, ces langues „ arrachées, ces membres coupés & „ grillés, ces attentats à la pudeur faits „ publiquement contre l'honnêteté pu- „ blique. „

Cela n'eſt point difficile à concilier, quand on eſt un peu verſé dans l'Hiſtoire, & qu'on connoît quel fut le caractere & le génie du peuple Romain. Ne ſait-on pas que jamais peuple ne fut plus inhumain dans les ſupplices qu'il ordonnoit, & que les Empereurs ſe conformerent à ce génie féroce & ſanguinaire? Ne ſait-on pas que les chevalets, les peignes de fer dont on déchiroit les côtés des ſuppliciés, & dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les Actes des Martyrs, étoient les tortures uſitées chez les Romains? Ne ſait-on pas que les condamnations à être brûlé, ou à être dévoré par les bêtes féroces, étoient très-communes parmi eux? *Tacite*, *Suétone*, *Jules Capitolin* ne nous font-ils pas des détails affreux de ces différents genres de ſupplices? Ce que diſent *Lactance*, *Euſebe* & les autres Auteurs Chrétiens, n'eſt donc point contre la vraiſemblance, & c'eſt donc à pure perte que M. *de Vol-*

taire les veut faire paſſer pour des exagérateurs & pour des critiques peu éclairés.

Il ſent bien que c'eſt inutilement qu'il s'efforce d'ôter à l'Egliſe la gloire de ſes Martyrs. Les monuments les plus authentiques parlent trop haut contre lui. C'eſt pour cela qu'il ſe retranche enſuite à diminuer autant qu'il peut le nombre de ceux qui ont donné leur ſang pour atteſter la vérité de la Religion. " Il eſt fait mention, „ dit-il, d'environ deux cents Mar- „ tyrs, vers ces derniers temps de „ *Dioclétien*, dans toute l'étendue de „ l'Empire Romain. „

Remarquez que c'eſt après quatorze cents ans, malgré l'autorité des Auteurs les plus reſpectables, & ſans en apporter aucune preuve, que *Voltaire* l'aſſure. Le Livre des Pontifes Romains, dans lequel on tenoit un compte exact de tous ceux qui avoient ſacrifié leur vie à leur foi, en compte pluſieurs milliers immolés en un mois dans la perſécution de *Dioclétien*. *Baronius* rapporte que *Maximin* fit mettre le feu à une Egliſe toute remplie de Chrétiens, & les y laiſſa tous conſumer. Pluſieurs Actes des Martyrs nous en préſentent quelquefois des

V. Baron. ſous Dioclét.

cinquante & soixante massacrés en même temps. *Eusebe* écrit qu'une Ville de Phrygie étant toute Chrétienne, on en fit mourir tous les Habitants jusqu'au dernier. Et *Voltaire* nous assure qu'il n'y a pas eu plus *de deux cents Martyrs dans toute l'étendue de l'Empire Romain vers ces derniers temps de Dioclétien.* Eusebe, Hist. l. 8, ch. 9.

Voici enfin le dernier coup qu'il s'efforce de porter à la gloire de nos Martyrs. Il prétend que ces pieces qui sont connues sous le nom des Actes des Martyrs ne sont que des pieces mépriſables, sans critique, sans autorité, sans vraisemblance. Il dit que *le zele de Lactance contre les Empereurs Payens est très-louable, mais qu'il n'est pas adroit.* On est bien sûr que son zele contre les Martyrs n'est pas aussi louable. Mais est-il plus adroit?

Pour nous faire voir combien peu on doit se fier aux Actes des Martyrs, il choisit ceux de Saint Romain, pour exercer sa critique. Il croit y trouver des impossibilités & des absurdités; il trouve étrange que Fleury ait rapporté *de semblables faits, bien plus propres*, dit-il, *au scandale qu'à l'édification.* Voici comment il parle sur ce Martyr. Mélanges, c. 61.

" *Les Actes sincères* nous rapportent „ que l'Empereur étant dans Antio- „ che, le Préteur condamna un petit „ enfant à être brûlé. Une grande pluie „ éteignit le bûcher, & le petit gar- „ çon en sortit sain & sauf, en deman- „ dant : *Où est donc le feu ?* Les Actes „ ajoutent que l'Empereur le fit déli- „ vrer, mais que le Juge ordonna „ qu'on lui coupât la langue. Il n'est „ guere possible de croire qu'un Juge „ ait fait couper la langue à un petit „ garçon à qui l'Empereur avoit par- „ donné. „

M. *de Voltaire* raconte ensuite comment cet enfant, après avoir eu la langue coupée, parla avec une volubilité plus grande qu'auparavant, & il plaisante sur ce prétendu Miracle. Après cela, il ajoute : " Vous remar- „ querez que dans cette année 303, „ où l'on prétend que *Dioclétien* étoit „ présent à toute cette belle aventure „ dans Antioche, il étoit à Rome, & „ qu'il passa toute l'année en Italie. „

Mais vous remarquerez aussi que M. *de Voltaire*, en voulant contredire les Actes des Martyrs, se contredit lui-même. Il affirme ici que *Dioclétien* passa toute cette année 303 en Italie, & deux pages plus haut, il dit.

que cette même année 303 *Dioclétien* étoit à Nicomédie, où il fit publier son Edit contre les Chrétiens. M. *de Voltaire* ne manque ni de mémoire, ni de discernement. D'où peut donc venir la contradiction ? Elle vient apparemment du même principe que les fréquentes falsifications. Les Actes de S. *Romain* ne sont point tels qu'il les présente. Ils portent que le martyre de ce jeune Chrétien arriva la dix-neuvieme année de l'Empire de *Dioclétien*, & que ce Saint, après avoir été condamné au feu & avoir eu la langue coupée, fut remis en prison, où il demeura encore fort long-temps. Enfin comme la solemnité des Fêtes qu'on célébroit dans tout l'Empire, pour la vingtieme année du Regne de l'Empereur, approchoit, & qu'on avoit coutume de délivrer alors les prisonniers, le Saint Martyr fut étranglé dans sa prison trois jours avant le commencement des réjouissances. Les Actes nous apprennent que *Dioclétien* étoit en Asie au commencement de la persécution, & *Lactance* dit qu'il arriva à Rome vers la mi-Novembre. Par-là les faits se développent, la vérité paroît, les erreurs & les calomnies de *Voltaire* son démontrées. Sa

critique sur le Martyre de Saint *Maurice* & de toute sa Légion, n'est pas plus heureuse que celle qu'il fait sur les Actes de Saint *Romain*. Il ne présente le Martyre de ces généreux soldats, que comme une fable mal conçue & mal imaginée.

" Cette Histoire, dit-il, ne fut „ écrite que près de deux cents ans „ après par l'Abbé *Eucher*, qui la rap- „ porte sur des oui-dire. Mais com- „ ment *Maximien Hercule* auroit-il „ appellé d'Orient cette Légion, pour „ aller appaiser une sédition dans les „ Gaules? Pourquoi se seroit-il défait „ de six mille six cents bons soldats? „ Comment tous étoient-ils Chrétiens „ sans exception? Qui les auroit massa- „ crés? Si ce fait incroyable pouvoit „ être vrai, comment *Eusèbe* l'eût-il „ passé sous silence? &c. „

Voilà bien des *Pourquoi* & des *Comment*, qui ne signifient pas grand chose; & ce n'étoit pas la peine d'employer tant de paroles, pour ne donner que de si foibles raisons.

L'Auteur de l'Histoire de ces Martyrs est Saint *Eucher* qui étoit un riche Sénateur, & qui fut ensuite Archevêque de Lyon. Il recueillit les monuments qu'on avoit conservés à Agaune,

du martyre de ces ſoldats. Il en apprit pluſieurs circonſtances par *Iſaac*, Evêque de Geneve, qui les avoit appriſes du vieux Evêque Théodore, lequel vivoit encore en 381. Ainſi cette Hiſtoire eſt bien plus ancienne & bien plus authentique, que ne le prétend M *de Voltaire*.

La marche de pluſieurs Légions dans les Gaules, ſur la fin du troiſieme ſiecle, s'accorde avec tous les monuments de l'Hiſtoire. Les Bagaudes s'étant révoltés, *Dioclétien* envoya contr'eux *Maximien Hercule*, qui les fit entrer dans le devoir. C'eſt à cette occaſion que la Légion Thébéenne paſſa de l'Orient dans les Gaules. Au reſte, il n'eſt point étonnant que *Maximien* eût fait maſſacrer tous les Soldats d'une Légion. Cela n'eſt point contraire aux mœurs des Romains. *Sylla* fit égorger de ſang froid, & preſque ſous ſes yeux, ſept mille hommes dont il n'étoit pas aſſez content. *Caligula* étant ſur le Rhin ſe divertiſſoit à envoyer des Légions maſſacrer d'autres Légions. *Dion Caſſius* écrit que *Galba* fit tuer inhumainement ſept mille Soldats Prétoriens. *Maximien* pour l'humeur cruelle & ſanguinaire, n'en devoit Dion. Caſſ.

guere aux *Sylla*, aux *Caligula*, aux *Galba*. *Eutrope* & *Aurelius Victor* en conviennent. Les *Pourquoi* & les *Comment* de M. *de Voltaire* ſont donc bien mal fondés. On ne peut rien conclure du ſilence d'*Euſebe*. Cet Hiſtorien qui étoit d'Aſie, ne parle que de la perſécution qui fut en Orient, & qu'il avoit vue lui-même; il ne touche aucunement en cette occaſion les affaires d'Occident. Jugez de la créance que méritent les autres choſes qu'avance M. *de Voltaire* ſur les perſécutions de l'Egliſe Chrétienne.

Comme tout ce qui a été dit dans ce Chapitre a violemment ſoulevé la bile de *Voltaire*; on peut voir, dans la Réponſe aux Eclairciſſements, comment il ſe débat pour répondre, & avec quel ſuccès il le fait.

CHAPITRE IV.

De Conſtantin le Grand.

ON ne ſera pas étonné que celui qui a donné de ſi magnifiques louanges à *Dioclétien*, peigne le grand *Conſtantin* avec des couleurs ſi noi-

res. Tout ce qui se pourroit dire de plus affreux des *Tibere* & des *Neron*, on l'emploie pour faire le caractere du premier des Empereurs Chrétiens. On répand un fiel amer sur toutes ses actions & sur toute sa conduite ; on s'efforce de faire naître dans toutes les ames des sentiments d'horreur au seul nom de *Constantin*. On nous le représente comme un injuste usurpateur de l'Empire, un Despote fastueux & capricieux dans les Conciles, un perfide & sanguinaire rival de ses collegues, un monstre dans sa famille. Dissipons les nuages de la calomnie & de la satyre, & mettons à leur place l'équité & la vérité.

" *Constance Chlore* étoit au fond de Mélang. ch. LXI.
„ l'Angleterre, où il avoit pris pour
„ quelques mois le titre d'Empereur.
„ *Constantin* étoit à Nicomédie auprès
„ de l'Empereur *Galere*. Il lui deman-
„ da la permission d'aller trouver son
„ Pere. *Galere* n'en fit aucune diffi-
„ culté. *Constantin* partit. Il trouva son
„ Pere mourant, & se fit reconnoître
„ Empereur par le petit nombre de
„ troupes Romaines qui étoient alors
„ en Angleterre. „

" Une élection d'un Empereur Ro-
„ main faite à York par cinq ou six

„ mille hommes, ne devoit guere „ paroître légitime à Rome. Il y „ manquoit au moins la formule du „ *Senatus Populusque Romanus.* Le „ Sénat, le Peuple & les Gardes „ Prétoriennes élurent, d'un consente- „ ment unanime, *Maxence*, frere de „ cette *Fausta* que *Constantin* avoit „ épousée. Ce *Maxence* est appellé „ Tyran & usurpateur par nos His- „ toriens, qui sont toujours pour les „ gens heureux. Payen & vaincu, il „ falloit bien qu'il fût abominable. „

M. *de Voltaire* fournit ici matiere à trois remarques intéressantes : l'une, sur son peu d'équité dans la maniere dont il parle de l'élection de *Constantin* à l'Empire ; l'autre sur la sagesse & la grandeur d'ame de ce Prince : & la derniere, sur l'idée qu'il nous donne de la personne & du regne de *Maxence.*

A entendre M. *de Voltaire*, *Constance Chlore*, Pere de *Constantin*, *avoit pris*, on ne sait comment, *pour quelques mois le titre d'Empereur au fond de l'Angleterre.* Quand il faut diminuer le nombre des Martyrs, M. *de Voltaire* prétend qu'il n'y en eut point pendant long-temps dans l'Espagne, les Gaules, l'Angleterre & un partie

de l'Allemagne, qui obéiſſoient à *Conſtance Chlore*, protecteur des Chrétiens. Et alors il en fait le troiſieme des quatre Princes qui gouvernoient l'Univers. Et quand il s'agit de le repréſenter comme le Pere du grand *Conſtantin*, il n'en parle que comme d'un homme relégué avec cinq ou ſix mille hommes au fond de l'Angleterre. Cependant l'Hiſtoire Romaine nous apprend qu'il avoit été créé *Céſar* depuis treize ans, & qu'il y avoit près d'un an & demi qu'il avoit été déclaré Empereur & Auguſte par *Dioclétien* & *Maximien*. Il eſt donc faux qu'il eût pris le titre d'Empereur pour quelques mois. Jugez des lumieres, de la droiture, de la fidélité du critique.

Conſtantin ſe fit reconnoître Empereur, continue *Voltaire*, *par le petit nombre de troupes qui étoient alors en Angleterre. Cette élection ne devoit guere paroître légitime à Rome.* On ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on s'en fioit aux affirmations hardies de *Voltaire*. *Conſtantin* fut ſalué *Auguſte* par les troupes le jour même de la mort de ſon Pere. Cependant il ne voulut pas prendre la Pourpre ſans l'agrément de *Maximien Galere*, à qui il l'envoya demander. *Maximien* ne voulut

lui donner que le titre de *Céſar*, & *Conſtantin* s'en contenta. On n'avoit pas encore vu un exemple d'une pareille modération. Elle ne fut pas imitée cinquante ans après par *Julien*, le Héros de *Voltaire*. *Conſtantin*, dès l'année ſuivante 307, fut déclaré Auguſte par *Maximien Hercule*, qui lui donna ſa fille *Fauſta* en mariage.
Eutrop. l. 9. On n'attendoit guere alors le conſentement du Sénat & du Peuple, pour prendre le gouvernement de l'Empire. Le défaut de la formule du *Senatus Populuſque Romanus* n'eſt donc qu'une miſérable chicane faite mal-à-propos à *Conſtantin*.

Le conſentement du Sénat, du Peuple & des Prétoriens pour l'élection de *Maxence* n'eſt qu'une fable mal conçue par *Voltaire*, & détruite
Aurel. Vict. p. 2. par tous les Hiſtoriens Payens. *Aurelius Victor* nous apprend que *Maxence* fut élu Empereur par la plus vile populace, & par quelques Soldats Prétoriens, malgré les oppoſitions de *Maximien Hercule* ſon propre Pere. Et *Eutrope* n'attribue cette élection qu'à un tumulte ſéditieux des Prétoriens.

Il eſt vrai que les Hiſtoriens Chrétiens ne parlent pas d'une maniere fort avantageuſe de *Maxence*. Mais

les Payens enchériſſent encore beaucoup ſur les Chrétiens. Voici le portrait qu'en fait *Aurelius Victor*. *Maxence étoit un Prince féroce & inhumain, & que la fureur de la débauche rendoit encore plus redoutable. Toujours lâche, tremblant & pareſſeux, il ne paroiſſoit touché de rien. L'Italie étoit en feu, ſes armées fuyoient devant* Conſtantin, *il étoit battu de toute part, ſans pouvoir ſortir de ſon ſtupide aſſoupiſſement. Enfin, étant ſorti de Rome malgré lui, il fut vaincu & périt dans le Tibre. C'eſt une choſe incroyable, que les tranſports d'alégreſſe que cauſa ſa mort au Sénat & au peuple Romain, qu'il avoit accablé & écraſé par ſa tyrannie. Aurelius Victor*, ayant de faire ce caractere, avoit déjà repréſenté les déſaſtres affreux dont *Maxence* avoit déſolé l'Afrique. *Eutrope* y ajoute les cruautés dont il avoit uſé envers la Nobleſſe Romaine, & les Hiſtoriens Chrétiens la brutalité de ſes débauches. Tel étoit le monſtre dont *Voltaire* prend la défenſe, pour rabaiſſer *Conſtantin*. " L'argent des Chrétiens Hiſt. gén. c. V.
„ & leurs armes, continue-t-il, con-
„ tribuerent à mettre *Conſtantin* ſur le
„ Trône. C'eſt ce qui le rendit odieux

„au Sénat, au peuple Romain, „ aux Prétoriens, qui tous avoient „ pris le parti de *Maxence*. Devenu „ Empereur malgré eux, il ne pou- „ voit être aimé d'eux. „

Je voudrois bien ſavoir en quel endroit M. *de Voltaire* a déterré cette Anecdote, dont aucun Auteur n'avoit fait encore mention. Aucun n'avoit encore parlé, ni des ſommes fournies, ni des Légions levées par les Chrétiens. On ſait bien que le Sénat n'avoit eu aucune part à l'Election de *Maxence*. On ſait que le peuple aſſemblé au Cirque avoit donné le titre d'invincible à *Conſtantin*, en préſence de *Maxence* lui-même. On ſait que *Conſtantin*, qui s'étoit fait eſtimer par les trois batailles gagnées dans la même année à Turin, à Breſce, à Véronne, & par une quatrieme ſous les murs de Rome, ſe fit aimer auſſi par la clémence & la bonté qu'il montra après la victoire. On ſait qu'il tira de priſon pluſieurs Sénateurs, & en rappella d'autres qui étoient exilés ; mais on ne ſavoit pas qu'il ſe fût rendu univerſellement odieux au Sénat, au Peuple & aux Prétoriens. M. *de Voltaire* a deviné tout cela.

Lact.

Panég. Conſt.

On fait enſuite un crime à *Conſ-*

tantin de la maniere dont il parut au Concile de Nicée. " On le vit, dit-„ on, convoquer & ouvrir le Concile, „ entrer au milieu des Peres tout cou-„ vert de pierreries, le diadême sur „ la tête, prendre la premiere place, „ exiler indifféremment tantôt *Arius*, „ tantôt *St. Athanase*. Il se mettoit à „ la tête du Christianisme, sans être „ Chrétien lui-même; car c'étoit ne „ pas l'être dans ce temps-là, que „ de n'être pas baptisé. „

On ne voit pas en vérité pourquoi M. *de Voltaire* trouve mauvais que *Constantin* ait paru au Concile de Nicée avec toute la majesté d'un Maître du monde. N'est-ce pas l'usage des Princes de paroître avec le plus grand éclat dans les assemblées les plus auguste? Et y en avoit-il une plus auguste, que celle où se trouvoient plus de trois cents Evêques, dont plusieurs portoient les marques des supplices qu'ils avoient endurés en confessant Jesus-Christ durant la persécution? Mais il avoit des pierreries sur ses habits. Et *Dioclétien* en avoit bien jusques sur ses souliers, & *Voltaire* ne lui en fait pas un crime. On ajoute qu'il ouvrit le Concile, & qu'il se mit à la tête du Chris-

tianisme, sans être Chrétien. Mais *Eusebe* & *Théodoret*, qui sont un peu plus dignes de foi que notre Historien, nous disent que *Constantin* parut au Concile avec un profond respect pour les Peres ; & qu'il ne parla que pour leur témoigner la joie qu'il avoit de voir les Chefs de tant d'Eglises rassemblés, & d'être à même de les protéger. Quant au bannissement d'*Arius*, ce fut la suite de l'anathême prononcé contre lui par les Peres. L'exil de Saint Athanase fut l'effet des intrigues d'*Eusebe* de Nicomédie, qui étoit un Arien caché.

Voici maintenant la réunion de toutes les noirceurs dont *Voltaire* charge *Constantin*, & voici comment il s'exprime. " Vous voudriez savoir „ quel étoit le caractere de *Constan-* „ *tin.* Demandez-le à *Julien* & à *Zo-* „ *zime*, & ils vous diront qu'il agit „ d'abord en grand Prince, ensuite „ en voleur public, & que la der- „ niere partie de sa vie fut d'un pro- „ digue, d'un efféminé, d'un volup- „ tueux. Ils le peindront toujours „ ambitieux, cruel & sanguinaire. „ Demandez-le à *Eusebe*, à *Grégoire* „ de Nazianze, à *Lactance* ; ils vous

„ diront que c'étoit un homme parfait. „ Entre ces deux extrêmes, il n'y a „ que les faits avérés qui puiſſent vous „ faire trouver la vérité. Il avoit un „ beau-pere, il l'obligea de ſe pendre; „ il avoit un beau-frere, il le fit étran- „ gler; il avoit un neveu de douze à „ treize ans, il le fit égorger; il „ avoit un fils aîné, il lui fit couper la „ tête; il avoit une femme, il la fit „ étouffer dans un bain. „

Voilà le plus horrible tableau qu'on ait jamais préſenté. Examinons-en tous les traits, & nous verrons de quoi ſont capables la plus noire méchanceté & la plus odieuſe infidélité.

Il avoit un beau-pere, il l'obligea de ſe pendre. Ce beau-pere étoit *Maximien Hercule.* Tous les Hiſtoriens Payens conviennent qu'on n'avoit pas encore vu un homme plus féroce & plus ambitieux. Après avoir abdiqué l'Empire malgré lui, avec *Dioclétien*, il le ſollicita vivement de remonter avec lui ſur le Trône. Il tâcha de ſoulever les Soldats contre ſon propre Fils *Maxence*, qui avoit été déclaré Auguſte, & voulut lui arracher de force la Pourpre, dans une aſſemblée publique. N'ayant pu y réuſſir, & craignant pour ſa vie, il ſe ſauva

dans les Gaules auprès de *Conſtantin*, ſon Gendre. Il chercha pluſieurs occaſions de le poignarder. Il voulut engager ſa fille *Fauſta* à favoriſer cet aſſaſſinat, en l'introduiſant pendant la nuit dans l'appartement de *Conſtantin*. *Fauſta* en avertit ſon Epoux, qui fit coucher un Eſclave dans ſon propre lit, & ſe mit en état de tout obſerver ſans danger. *Maximien* fut ſaiſi avec le poignard encore fumant du ſang de l'Eſclave couché dans le lit de *Conſtantin*. Ce Prince, qui avoit déjà pardonné d'autres attentats à ſon beau-pere, lui laiſſa en cette occaſion le choix de ſa mort, & Maximien ſe pendit. *Jamais ſupplice ne fut mieux mérité*, dit Eutrope. Maximien *étoit un Prince perfide, brutal, inſupportable, extrêmement enclin à la barbarie & à la cruauté.* La juſte punition de ce monſtre eſt le premier crime dont *Voltaire* charge *Conſtantin*.

Eutrop. l. 10.

Il avoit un beau-frere, il le fit étrangler; il avoit un neveu, il le fit égorger. Ce beau-frere eſt *Licinius*, & ce neveu & *Licinien*. Le jeune *Victor* nous fait un portrait de *Licinius* encore plus affreux que celui qu'*Eutrope* nous a laiſſé de *Maxi-*

mien. Ce *Licinius* ayant déclaré la guerre à *Conſtantin*, fut vaincu, demanda la paix, & il l'obtint. Peu de mois après il refit une nouvelle armée de plus de cent mille hommes, & fut vaincu derechef. Quelques Hiſtoriens prétendent qu'il fut déclaré, par le Sénat, ennemi de la République ; d'autres prétendent que les Soldats demanderent ſa mort, parce qu'ils craignoient qu'il ne reprît encore la pourpre, comme l'avoit fait *Maximien Hercule.* Quoi qu'il en ſoit, *Conſtantin* conſentit à ſa mort : on ne ſait pas comment mourut ſon fils *Licinius* le jeune. La mort d'un collegue perfide, & perturbateur de l'Empire, eſt le ſecond crime dont *Voltaire* charge *Conſtantin.* Zoſime.

Il avoit un fils, il lui fit couper la tête ; il avoit une femme, il la fit étouffer dans un bain. On ne peut pas entiérement juſtifier *Conſtantin* ſur l'article de ces déſaſtres domeſtiques ; mais ſi on les examine attentivement, on trouvera qu'il fut bien plus à plaindre encore qu'à blâmer, *Criſpus*, fils ainé de *Conſtantin*, & de ſa premiere femme *Minervine*, faiſoit l'amour & les délices des gens

de guerre, l'eſpérance & l'admiration de tous les Peuples de l'Empire. Il s'étoit déjà fait connoître par les talents militaires, & par quantité de victoires qu'il avoit remportées ſur terre & ſur mer. *Fauſta* ne regardoit qu'avec jalouſie le mérite brillant de *Criſpus*, qui ſurpaſſoit de beaucoup celui de ſes propres enfants. Digne fille de *Maximien Hercule*, elle accuſa *Criſpus* du même crime dont *Phedre* avoit accuſé *Hippolyte*. *Conſtantin*, nouveau Théſée, reconnut ſa précipitation dans la condamnation de ſon fils, en condamnant à la mort l'mpudique calomniatrice.

On auroit également tort de regarder *Conſtantin* comme un *homme parfait*, & de le regarder comme un homme qui n'eut d'autre regle que l'ambition, d'autre ſentiment que la cruauté, d'autre vue que le deſpotiſme. C'eſt-là cependant l'idée que s'efforce d'en donner M. *de Voltaire*. Qu'on liſe avec attention & ſans préjugé l'Hiſtoire de ſon Empire ; malgré tous ſes défauts, on le reconnoîtra toujours pour un des plus grands hommes qui ait jamais gouverné l'Univers.

Sa jeuneſſe annonça d'abord un

Héros ; toutes ſes guerres montrerent une activité inconcevable, & qui aſſuroit toujours les ſuccès ; ſa maniere de gouverner, une ſageſſe qui prouvoit un grand génie, mais qui demandoit un auſſi grand génie que le ſien, pour ſuivre heureuſement ſes vues ; ſes ſentiments pour la Religion, un Prince intimément perſuadé & convaincu, mais qui avoit encore les vices & les foibleſſes de l'humanité ; ſa vie privée, un homme d'un commerce aiſé, que la droiture naturelle rendoit facile à ſurprendre, mais qui puniſſoit enſuite celui qui l'avoit ſurpris. Toujours grand, toujours magnifique dans ſes libéralités, ſes dons, ſes édifices, ſes palais, & tout ce qui concernoit l'ordre de la Maiſon Impériale, aſſidu à entrer dans le détail des repréſentations & des remontrances qui lui étoient adreſſées par les Villes ; amateur de la paix, malgré le bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ſes guerres, amateur des Lettres & des Arts, éclairé lui-même, inſtruit & cultivé ; tel fut le véritable *Conſtantin* Les Payens eux-mêmes nous fourniſſent les principaux traits de ce caractere. Le *Conſtantin* de *Voltaire*

n'eſt que le fruit d'une imagination remplie de fiel & d'horreurs.

C'eſt pour mieux convaincre le Lecteur de l'injuſtice du jugement qu'on en porte dans l'Hiſtoire générale, que nous allons montrer le portrait que fait un Payen de ce deſtructeur de l'idolâtrie. Il ne cache aucun de ſes défauts, mais il a auſſi le courage de rendre juſtice à ſes grandes qualités.

Eutrope l. 10. *Conſtantin*, dit *Eutrope*, réunit tout ce qu'on peut connoître de plus brillantes qualités du corps & de l'eſprit. Jaloux de la gloire militaire, toutes les guerres qu'il entreprit furent accompagnées d'un bonheur inconcevable ; mais on peut dire que ſon habileté fut plus grande encore que ſon bonheur. Après les guerres civiles, il dompta les Nations barbares qui environnoient l'Empire, & mérita leur attachement & leur amour par la paix qui leur accorda après les avoir domptées : on trouva dans lui un Prince attentif à procurer les douceurs de la tranquillité à l'Empire, amateur des Lettres, zélé pour la juſtice, empreſſé à ſe faire aimer par ſa facilité & ſa généroſité. Parmi ceux qui l'approchoient,

il y en eut quelques-uns pour qui ſon amitié fut douteuſe ; mais il n'oublia rien pour élever & enrichir les autres : il fit pluſieurs loix, parmi leſquelles on en trouve qui ſont très-utiles & très-juſtes, & quelques unes qui ſont bien ſéveres, & d'autres qu'on peut regarder comme ſuperflues ; il mérita d'être mis, après ſa mort, au rang des Dieux.

Aurélius Victor dit que le Peuple Romain fut extrêmement fâché que le corps de ce grand Prince fût reſté à Conſtantinople, parce qu'il le regardoit comme *le reſtaurateur de l'Empire, par le ſuccès de ſes armes, la ſageſſe de ſes loix, la douceur de ſon gouvernement.* Il n'y a que le furieux *Zoſime* & l'Apoſtat *Julien* qui aient oſé ſe déchaîner contre *Conſtantin* : on peut maintenant leur joindre encore *Voltaire.*

CHAPITRE V.

De l'apparition de la Croix à Conſtantin.

MR. *de Voltaire* met la fameuſe apparition de la Croix à *Conſtantin au rang de ces fables que de ſavants Antiquaires ont réfutées, que la Philoſophie déſapprouve, & que la critique détruit*; il la compare à ces contes que faiſoient autrefois les Payens d'un bouclier tombé du Ciel, & du Palladium de Troye.

Hiſtoire gén. c. V.

" Quelques-uns, dit-il, prétendent que ce ſigne apparut à *Conſtantin* à Beſançon, d'autres diſent à Cologne, quelques-uns à Treves, d'autres à Troyes. Il eſt étrange que le Ciel ſe ſoit expliqué en Grec dans tous ces pays-là; il eût paru plus naturel aux foibles lumieres des hommes que ce ſigne eût paru en Italie le jour de la bataille; mais alors il eût fallu que l'inſcription eût été en latin. Un ſavant Antiquaire, nommé *Loiſel*, a réfuté cette antiquité; mais on l'a traité de ſcélérat. "

Mêlange ch. 62.

Il

Il faut avouer qu'on ne retrouve point l'eſprit de M. *de Voltaire* dans une critique auſſi foible que celle-ci : il oſe, après plus de quatorze cents ans, traiter de fable ce qui eſt rapporté par trois ou quatre Auteurs contemporains ; ce que *Conſtantin* lui-même a atteſté avec ſerment ; ce qui eſt conſtaté par des médailles frappées par ſon ordre ; ce qu'on retrouve dans celles de ſon fils l'Empereur *Conſtantius*, & qui exiſtent encore maintenant ; on y voit la Victoire préſentant à *Conſtantin* le *Labarum* où eſt le nom de Jeſus-Chriſt, avec cette légende : *Hoc ſigno victor eris.* On la trouve dans *Banduri* & dans le Livre intitulé, *Numiſmata Imperatorum Romanorum.* Il paroît que le critique M. *de Voltaire* ignoroit tout cela ; *mais il eſt étrange*, dit-il, *que le Ciel ſe ſoit expliqué en Grec dans les Gaules.* Mais où a-t-il appris que le Ciel ſe ſoit expliqué en Grec ? Les médailles de *Conſtantius* ſont Latines, quoique le Siege de l'Empire fût à Conſtantinople. Pour *Euſebe*, qui a écrit cet événement, comme il étoit Grec, il écrivoit dans ſa langue naturelle ; il ſeroit étrange qu'il ſe fût exprimé

autrement. Les différentes opinions sur le lieu ou la Ville où cette apparition a eu lieu, n'infirment point la certitude du fait : *Eusebe* dit qu'elle arriva dans les Gaules ; & les Commentateurs ont fait des conjectures sur la Ville près de laquelle ils pensent que cela a pu arriver.

Il eût été plus naturel, ajoute-t-on, *que ce signe eût paru en Italie le jour de la bataille ;* mais M. *de Voltaire* ne dit pas pourquoi cela eût été plus naturel : & quel mal y auroit-il que Dieu eût donné long-temps auparavant à *Constantin* des assurances de sa protection?

On dit enfin *qu'un savant Antiquaire, nommé* Loisel, *a réfuté cette antiquité, mais qu'on l'a traité de scélérat.* Si *Loisel* a ignoré les preuves que nous avons de ce prodige, il ne doit pas être mis au rang des savants ; s'il ne les a pas ignorées, & que néanmoins il ait combattu ce point, il peut être traité de scélérat : mais je ne répondrai à *Loisel* & à M. *de Voltaire* que par les paroles d'un Savant bien plus célebre ; c'est M. *Baluze*. Voici comment il parle dans ses remarques sur *Lactance. C'est une audace insupportable de mettre au*

rang des pieuſes erreurs de l'antiquité l'apparition de la Croix à Conſtantin. A quoi pourra-t-on s'en tenir déſormais, ſi un fait conſtaté par les médailles de Conſtantin *même, rapporté par* Lactance, *par* Optatien, *par* Euſebe, *doit être mis au rang des pieuſes erreurs de l'antiquité ? Ce n'eſt pas ſeulement une témérité, c'eſt une impiété de penſer ainſi.* M. *Baluze* ne conclut de la ſorte, qu'après avoir fourni ſes preuves. M. *de Voltaire* donne le nom de ſavant à *Loiſel*, qui a tenté vainement de répandre des nuages ſur cette vérité; mais un célebre Anglois en a porté les preuves juſqu'à la démonſtration, dans un Ouvrage qui a été traduit en François & imprimé à Paris, il y a ſix ou ſept ans. Comment M. *de Voltaire* n'eſt-il pas du ſentiment de cet Anglois ? Eſt-ce parce qu'il eſt avantageux à la Religion Chrétienne ?

CHAPITRE VI.

De la fin des Perſécuteurs.

„ CE qu'il y a de déplorable, dit „ M. *de Voltaire* en gémiſſant „ tendrement, c'eſt qu'à peine la Re- „ ligion Chrétienne fut ſur le Trône, „ que la ſainteté en fut profanée par „ des Chrétiens indignes de ce nom, „ qui ſe livrerent à la ſoif de la ven- „ geance, lors même que leur triom- „ phe devoit leur inſpirer l'eſprit de „ paix : ils maſſacrerent dans la Syrie „ & dans la Paleſtine tous les Magiſ- „ trats qui avoient ſévi contre eux ; ils „ noyerent la femme & la fille de „ *Maximien ;* ils firent périr dans les „ tourments ſes fils & ſes parents ; „ les querelles, au ſujet de la *Con-* „ *ſubſtantialité* du *Verbe*, troublerent „ le monde & l'enſanglanterent : en- „ fin *Ammien Marcellin* dit que les „ Chrétiens, de ſon temps, ſe déchi- „ roient entre eux comme des bêtes „ féroces. „

Voilà des ſentiments bien tendres, & un fiel bien amer, des calomnies

bien noires, & les expreſſions d'une charité bien touchante. *Voltaire* auroit pouſſé moins de gémiſſements, il auroit dit moins d'injures aux Chrétiens, & il ſeroit tombé dans moins d'erreurs de faits, s'il eût eu encore quelque reſpect pour la vérité. Examinons ces faits qu'il rapporte comme des horreurs qui déshonorerent alors le nom Chrétien.

Il eſt vrai que *Candidien*, neveu de *Maximin*, & *Sévérien*, fils de *Sévere*, furent maſſacrés : il eſt vrai que les Impératrices *Priſque* & *Valerie*, l'une épouſe, & l'autre fille de *Dioclétien*, furent précipitées dans la mer à Theſſalonique ; mais tout cela ſe fit par les ordres de *Linicius* : or, l'Empereur *Licinius* n'étoit pas Chrétien. Aurel. Lac.

Il eſt vrai que pluſieurs Officiers des Provinces d'Aſie, & qui avoient été des plus violents perſécuteurs, furent condamnés à périr ; mais toutes ces Provinces obéiſſoient à *Licinius* : *Conſtantin* n'y avoit aucune autorité. Pourquoi donc M. de *Voltaire* fait-il un crime de ces exécutions aux Chrétiens, qui n'y eurent point de part ? Où eſt la probité de l'homme ? Où eſt la fidélité de l'Hiſtorien ?

Ce qu'il dit encore d'*Ammien Marcellin* eſt une nouvelle preuve ou d'ignorance ou de malignité. Cet Hiſtorien, tout Payen qu'il étoit, n'a jamais autant maltraité les Chrétiens, que le font aujourd'hui nos Ecrivains Philoſophes. *Ammien Marcellin* n'a point dit ce que *Voltaire* lui fait dire. Cet Ecrivain judicieux & équitable, après avoir rapporté avec quelle adreſſe *Julien* avoit caché ſon inclination pour l'idolâtrie, & le zele avec lequel il la rétablit, ajoute ces paroles : *Pour réuſſir plus heureuſement dans ſon deſſein, il faiſoit venir dans ſon Palais les Evêques qui avoient des opinions différentes ſur la Religion ; il les avertiſſoit les uns & les autres de vivre en paix, mais d'être fermes & intrépides, chacun dans leurs ſentiments : il n'agiſſoit ainſi que pour augmenter leurs diviſions par la licence, ayant éprouvé, diſoit-il, que les bêtes feroces ne ſont pas plus redoutables aux hommes, que les Chrétiens le ſont les uns aux autres, quand ils ſont diviſés de créance & de ſentiment.* *Ammien Marcellin* nous apprend par-là quelles étoient les vues & la malice de *Julien* : il rapporte ce que penſoit & diſoit cet

Amm. Marcell. liv. 22.

Empereur ; mais nulle part il ne dit qu'il ait vu lui-même les Chrétiens *se déchirer entre eux comme des bêtes féroces*. *Voltaire* calomnie donc en même temps *Ammien Marcellin* & les Chrétiens.

CHAPITRE VII.

De l'Empereur Julien.

Ammien Marcellin, Payen zélé, & Officier de marque dans les armées Romaines, fait un Héros de *Julien* ; mais il n'ose pas dissimuler tous ses défauts. M. *de Voltaire* est plus hardi ; il en fait un homme presque divin. " Qu'on examine en „ lui, dit-il, l'homme, le Philoso- „ phe, l'Empereur, & qu'on cherche „ le Prince qu'on osera lui préférer. „ Tel est comme le plan & le fond du discours qu'il consacre à la gloire de ce fameux Apostat.

Il est certain que l'Empereur *Julien* avoit plusieurs de ces qualités qui font les Héros & les grands Princes, la science militaire, la valeur, l'éloquence, la sobriété, la tempérance,

les talents pour le gouvernement ; mais il eſt également certain que les grandes qualités ont été égalées dans lui par les vices ; il ſeroit également injuſte de ne le juger que par les unes, ou de ne le juger que par les autres : c'eſt pour cela qu'en démaſquant le faux *Julien* que nous préſente *Voltaire*, nous ferons mieux connoître le véritable. Qu'on ne craigne point ici la prévention des Chrétiens contre ce Prince ; ce ſont les témoignages des Payens même que nous allons employer.

" Cet homme, dit M. *de Voltaire*, „ qu'on a peint comme abominable, „ eſt peut-être le premier des hom- „ mes, ou du moins le ſecond. Tou- „ jours ſobre, toujours tempérant, „ n'ayant jamais eu de maîtreſſe, „ donnant à regret peu d'heures au „ ſommeil, partageant ſon temps „ entre l'étude & les affaires, géné- „ reux, capable d'amitié, ennemi du „ faſte, on l'eût admiré, s'il n'eût „ été que particulier. „

Examinons le fond de cet éloge. *Voltaire* ſe plaint qu'on ait peint *Julien* comme abominable, quoiqu'il ſoit peut-être le premier, ou du moins le ſecond des hommes ; mais

un Prince qui étoit né dans le Chriſtianiſme, & qui l'avoit abjuré, qui donnoit dans une foibleſſe de ſuperſtition que les Auteurs Payens ont eux-mêmes blâmée, qui étoit toujours environné de devins, de magiciens, de femmes de peu de vertu, a bien pu être regardé comme *abominable*. On ne voit guere comme *Voltaire* en oſe faire le premier des hommes.

Il y a bien quelque choſe à rabattre des bonnes qualités qu'il attribue à *Julien*. 1°. Il eſt bien difficile de concevoir que ce Prince n'ait jamais eu de maîtreſſe : on ſait qu'il n'eut point d'enfants de ſa femme *Helene*; & l'on a cependant une Lettre qu'il écrivit en 363, c'eſt-à-dire, l'année de ſa mort, à celui qui avoit ſoin de ſes enfants. 2°. La généroſité dont on lui fait ici honneur, ne s'accorde guere avec la duplicité dont il uſa envers ſon oncle *Conſtance*, & avec l'ambition qu'il montra, en retenant le titre d'*Auguſte*, que *Conſtance* ne vouloit pas lui confirmer. *Conſtantin*, que M. *de Voltaire* a tant maltraité, eut bien plus de modération ; ſon armée victorieuſe lui avoit déféré le titre d'*Auguſte* : l'Em-

pereur *Maximien Galere* ne lui voulut laisser que celui de *César*; *Constantin* aima mieux s'en contenter, que d'exciter une guerre civile; mais le généreux *Julien* aima mieux faire la guerre à son oncle que de se désister.

M. *de Voltaire* ne cesse de nous représenter *Julien* comme un Philosophe, comme un vrai Sage; & c'est ce Philosophe de qui *Ammien Marcellin* lui-même assure qu'il étoit bien plus superstitieux que religieux; qu'à tout propos il immoloit des victimes sans nombre, & qu'on disoit publiquement que s'il revenoit victorieux de la guerre des Perses, il n'y auroit pas assez de bétail dans tout l'Empire pour contenter sa superstition. C'est ce même Empereur Philosophe qui faisoit des processions par les rues, environné de femmelettes, portant dévotement les petites idoles & les instruments des sacrifices: c'est ce même Philosophe qui, au rapport de *Theodoret*, sacrifia une femme dans le Temple de la Lune à Carrès.

Amm. Marcell. L. 25.

Amm. Marcell. L. 22.

Mais, dit M. *de Voltaire* avec indignation, *Théodoret est le seul qui rapporte ce conte infame*: c'est que

Théodoret étant plus près de Carrès, fut plus à portée d'en être instruit : *Marcellin* n'en dit rien, il est vrai ; c'est qu'il supprimoit certains faits trop déshonorants pour son Héros, comme il l'avoue lui-même : ainsi crut-il devoir supprimer la Lettre menaçante que *Julien* écrivit à *Constance* au commencement de la guerre. Tout ce qu'on trouve dans *Marcellin* par rapport au fait que nous examinons, c'est que *Julien* fit lui-même un sacrifice fort secret à Carrès, & qu'il n'eut point d'autre témoin que *Procope* son parent, à qui il ordonna de prendre la Pourpre s'il apprenoit sa mort : il n'y a pas beaucoup à ajouter au récit de *Marcellin*, pour confirmer celui de *Théodoret*.

Amm. Marcell. liv. 20.

" Si on le considere comme Em-
„ pereur, continue le Panégyriste,
„ on le voit refuser le titre de *Do-*
„ *minus* qu'affectoit *Constantin*, sou-
„ lager le peuple, diminuer les im-
„ pôts, contenir ses Officiers & ses
„ Ministres, prévenir toute corrup-
„ tion. „

Ammien Marcellin nous apprend que *Julien* étoit dans la joie de son cœur, quand il se voyoit applaudi

Amm. liv. 25.

par le petit peuple ; que pour se faire la réputation de Prince populaire, il affectoit de parler familiérement avec les gens les moins dignes de considération; & voilà pourquoi il ne prenoit pas ordinairement le titre de *Dominus*, que les Empereurs avoient pris depuis long-temps. Représenter *Constantin* comme un Prince qui affectoit ce titre, c'est un trait de malignité & non pas une vérité. La louange qu'on donne à *Julien* sur les soins à contenir ses Officiers & ses Ministres, n'est fondée que sur le culte idolâtre que *Voltaire* lui rend & voudroit lui faire rendre ; car *Libanius*, *Eutrope* & *Ammien Marcellin* le blâment de sa négligence en ce point; cependant, ces trois Auteurs étoient Payens & admirateurs de *Julien*.

" C'est un conte ridicule, dit-on „ encore, que quand *Julien* voulut „ faire rebâtir le Temple de Jérusa- „ lem, il sortit de terre des globes de „ feu qui consumerent les ouvrages „ & les ouvriers. „

Il est sûr que tous les Historiens Chrétiens & Payens s'accordent sur ce point; cependant M. *de Voltaire* n'en croit ni aux uns ni aux autres. Quatorze cents ans après l'événement,

il déclare que tous se sont trompés, qu'il sait mieux les choses que les Auteurs contemporains, & qui étoient sur les lieux, & que ce n'est là qu'un conte ridicule.

Malgré sa décision, nous ne laisserons pas de rapporter le témoignage des Auteurs contemporains : on sait que Jesus-Christ & les Prophetes avoient prédit la ruine éternelle du Temple de Jérusalem. *Julien* s'imagina pouvoir venir à bout de rendre fausse cette prédiction, & d'affoiblir par-là l'idée de la vérité & de l'infaillibilité des Livres divins ; il rassembla les Juifs, il les flatta, il fournit des sommes immenses pour l'entreprise, & voici quel en fut le succès ; c'est *Ammien Marcellin* qui le raconte. *Alipius pressoit les ouvrages avec une extrême diligence : il étoit encore secondé par le Gouverneur de la Province ; mais toute la diligence & les soins furent inutiles : des globes épouvantables de feu sortirent tout-à-coup d'auprès des fondements, consumerent plusieurs Ouvriers, rendirent les approches de ces lieux impossibles ; & ce redoutable élément eloignant toujours tout ce qui s'avançoit, on fut forcé de renoncer à l'entreprise.* C'est un

Amm. Marcell. liv. 23.

Payen qui parle ainſi, & cependant M. *de Voltaire* ne veut pas le croire ; il conclut enſuite ſon panégyrique de *Julien* par cette obſervation.

" Les Chrétiens & les Payens dé-
„ bitoient également des fables; mais
„ les fables des Chrétiens, ſes enne-
„ mis, étoient toutes calomnieuſes. „

Mais n'a-t-il pas à craindre qu'on ne diſe la même choſe de ſon Hiſtoire, & que ſon Eſſai n'eſt qu'un tiſſu de calomnies contre l'Egliſe Chrétienne ?

CHAPITRE VIII.

De l'Apoſtaſie de Julien.

VOici un plaidoyer des plus ſinguliers qui ait jamais été fait ; il faut avoir toute l'habileté & toute la hardieſſe de M. *de Voltaire* pour entreprendre & pour ſoutenir une pareille cauſe. Il prétend excuſer, & en quelque maniere juſtifier l'Empereur *Julien* d'avoir apoſtaſié du Chriſtianiſme, & d'avoir renoncé à l'Evangile pour embraſſer le culte des idoles. Celui qui excuſe *Néron*, qui

fait un ſi beau panégyrique de *Dioclétien*, qui déchire ſi cruellement *Conſtantin*, peut bien encore être l'Avocat de l'apoſtat *Julien*.

" Peut-être, dit-il, en ſuivant le
„ cours de ſa vie, & en obſervant
„ ſon caractere, on verra ce qui lui
„ inſpira tant d'averſion pour le Chriſ-
„ tianiſme. „ Ces cauſes d'averſion que l'Avocat rapporte, ſont les crimes du premier Empereur Chrétien *Conſtantin*, grand-oncle de *Julien*; la confuſion & les carnages dont la Religion Chrétienne rempliſſoit l'Empire; l'orgueil & les intrigues des Evêques; une éducation philoſophique; enfin, l'eſprit pacifique de la Religion Payenne. Il conclut en diſant que les politiques ne furent pas plus ſurpris de voir *Julien* quitter le Chriſtianiſme pour les faux Dieux, que de voir *Conſtantin* quitter les faux Dieux pour le Chriſtianiſme, & qu'il eſt fort vraiſemblable que tous deux changerent par des raiſons d'Etat. Voyons briévement la valeur & la force de ces raiſons. Mélang. ch. 62.

La premiere que donne M. *de Voltaire*, c'eſt l'horreur que *Julien* devoit avoir des crimes de *Conſtantin*, qui avoit mis cette nouvelle Religion ſur

le Trône : cette premiere raiſon n'eſt point concluante ; car *Julien* devoit avoir encore bien plus d'horreur de la Religion Payenne, qui avoit fourni tant d'Empereurs qu'on devoit moins regarder comme des hommes, que comme des monſtres dignes de l'exécration de tout l'Univers. *Conſtantin* a eu des défauts; il y a eu des taches dans ſa vie, il eſt vrai. Mais quelle comparaiſon de ces défauts & de ces taches, avec les cruautés d'*Auguſte* durant le triumvirat, avec la férocité de *Caligula*, de *Domitien*, des *Maximin*, des *Décius*, avec les honteuſes débauches des *Néron*, des *Heliogabale*, des *Caracalla*, &c. Ces Payens devoient donc être plus déteſtables aux yeux de *Julien*, que le Chrétien *Conſtantin*. Ce n'étoit donc pas là un motif ſuffiſant pour paſſer du Chriſtianiſme à l'idolâtrie.

La ſeconde raiſon, c'eſt la confuſion & les carnages dont la Religion Chrétienne rempliſſoit l'Empire. Mais il ſemble au contraire que la paix de l'Egliſe avoit fait naître la paix dans tout l'Univers. L'Empire Romain n'avoit jamais joui d'une ſi longue & ſi heureuſe tranquillité, que ſous le grand *Conſtantin*. Il y eut ſous ſon

regne, & ſous celui de ſon fils, quelques Evêques exilés pour les affaires de l'Arianiſme; il y eut des Conciles, des diſputes, des intrigues d'Evêques; mais cela n'altéra point la paix civile des Provinces. Pour ces carnages qui rempliſſoient tout l'Empire, ils n'ont jamais exiſté que dans l'imagination de M. *de Voltaire*. Aucun Auteur n'en a parlé. Ils y eut des carnages épouvantables dans l'Empire ſous les *Dioclétien*, les *Maximien*, les *Maximin*, les *Dece*. Les Chrétiens en étoient les victimes. Voilà tout ce que les monuments hiſtoriques nous apprennent, & l'on n'y voit rien encore qui puiſſe excuſer ou juſtifier l'apoſtaſie de *Julien*.

On donne pour troiſieme cauſe de cette apoſtaſie, l'orgueil & le faſte des Evêques; & l'on cite en preuve, le trait ſuivant. " Un nommé *Leon-*
„ *tius*, Evêque de Tripoli, fit dire à
„ l'Impératrice, qu'il n'iroit point la
„ voir, à moins qu'elle ne le reçût
„ d'une maniere conforme à ſon ca-
„ ractere Epiſcopal, qu'elle ne vînt
„ au-devant de lui juſqu'à la porte,
„ qu'elle ne reçût ſa bénédicton en ſe
„ courbant, & qu'elle ne ſe tînt de-
„ bout juſqu'à ce qu'il lui permît de

„ s'asseoir. Les Pontifes Payens n'en „ usoient point ainsi avec les Impéra- „ trices. Cet orgueil dut faire de pro- „ fondes impressions dans l'esprit de „ *Julien* qui en fut témoin. „

Si ce trait eût été rapporté fidélement, il eût prouvé tout le contraire de ce que prétend M. *de Voltaire*. Car il y a deux défauts dans ce récit qu'il fait : défaut de fidélité, & défaut d'équité. Il défigure totalement le fait, pour rendre odieux les Ministres de la Religion, & pour en tirer des conséquences désavantageuses. *Suidas* le rapporte bien différemment. Il dit qu'un grand nombre d'Evêques, étant assemblés pour un Concile, allerent tous les uns après les autres rendre leurs devoirs à l'Impératrice *Eusebie*, qui les reçut avec beaucoup de hauteur & de fierté. *Leontius*, Evêque Arien, d'une assez mauvaise réputation, étant informé de l'accueil qu'on avoit fait aux autres Evêques, ne voulut point y paroître à son tour. *Eusebie* s'en tint offensée, & fit demander à l'Evêque pourquoi il ne venoit pas comme les autres la saluer. *Leontius* fit alors une partie de cette réponse que *Voltaire* a si bien amplifiée. *Eusebie* s'en plaignit à

l'Empereur, qui lui répondit, qu'elle feroit bien mieux de ſe tenir dans ſon Palais à filer avec ſes filles. Voilà le récit de l'Auteur Grec, qui eſt bien différent du récit de l'Auteur François.

Il faut conclure de-là : 1°. Que ce faſte n'étoit point répandu dans tout le Corps Epiſcopal, puiſqu'il n'y eut qu'un ſeul Evêque qui fit cette faute ſi malignement remarquée. 2°. Que la déférence des autres Evêques devoit faire dans l'eſprit de *Julien* une impreſſion plus profonde que la faute d'un ſeul, & lui devoit mieux faire connoître l'eſprit de la Religion Chrétienne.

La quatrieme raiſon qu'on donne de l'apoſtaſie de *Julien*, c'eſt qu'il avoit été *élevé par des Philoſophes, qui fortifierent dans ſon cœur l'averſion malheureuſe que les abus de la Religion Chrétienne lui inſpirerent pour elle.*

Cela prouve combien l'éducation philoſophique eſt funeſte. Je crois qu'elle l'eſt encore autant aujourd'hui qu'elle l'étoit alors. On apprend bien aux jeunes gens à remarquer les abus réels ou prétendus de la Religion ; on ne leur apprend pas à en remarquer la

sainteté, la force, les avantages & les suites. Cependant il est faux que *Julien* n'ait été élevé que par des Philosophes. *Eusebe*, Evêque de Nicomédie & son parent, fut un de ses premiers éducateurs ; & il avoue lui-même qu'il a été Chrétien jusqu'à l'âge de vingt ans. S'il eût été un vrai Philosophe, il auroit bien su distinguer la sainteté de la Religion d'avec les abus qu'on en faisoit, il auroit senti toute l'absurdité & l'extravagance de l'idolâtrie qu'il embrassa.

Enfin la derniere raison qu'apporte l'Avocat de *Julien*, c'est l'esprit pacifique de la Religion Payenne, *qui n'avoit ni Dogmes, ni Sacrifices commandés, & qui par conséquent devoit être bien plus du goût d'un Philosophe.*

Il paroît par cette derniere raison que les Payens étoient comme nos Philosophes modernes, & nos Philosophes modernes comme les Payens. La Religion qu'ils voudroient, c'est une Religion sans Dogme de créance & sans exercice de culte ; c'est-à-dire, qu'ils conservent encore par nécessité le nom de Religion, & qu'ils trompent par-là le monde, puisqu'au fond ils n'en ont point.

Après avoir si bien réussi à excuser l'apostasie de *Julien*, M. *de Voltaire* le justifie entiérement sur les persécutions que nous croyons qu'il a faites aux Chrétiens. " Il ne fit „ jamais mourir aucun Chrétien, dit-„ il, il ne les persécutoit point. Il les „ laissoit jouir de leurs biens comme „ Empereur juste, & il écrivoit con-„ tre eux comme Philosophe. „

Eutrope avoue que *Julien* persécutoit trop vivement la Religion Chrétienne ; *Ammien Marcellin* blâme l'injustice de ses loix contre les Chrétiens, & ses artifices pour fomenter la division entre eux. Les Actes publics nous font connoître un grand nombre de Martyrs qui souffrirent par l'ordre de ses Gouverneurs. Et M. *de Voltaire* assure que *Julien* ne persécuta jamais les Chrétiens. Il ne peut ensuite s'empêcher de témoigner son indignation, sur ce qu'on désigne ce grand homme par le surnom injurieux d'*Apostat* ; mais il faut qu'il s'en console. Le monde parlera toujours de même. On dira toujours Louis le Begue, Charles le Chauve & Julien l'*Apostat*.

Eutrope, l. 10.

Amm. Marcell. l. 25.

CHAPITRE IX.

De Mahomet.

LES Chrétiens n'avoient regardé juſqu'à préſent le fameux *Mahomet* que comme un heureux brigand, un impoſteur habile, un légiſlateur preſque toujours extravagant. Quelques Savants de ce ſiecle, ſur la foi des rapſodies arabeſques, ont entrepris de le venger de l'injuſtice que lui font nos Ecrivains. Ils nous le donnent comme un génie ſublime, & comme un homme des plus admirables, par la grandeur de ſes entrepriſes, de ſes vues, de ſes ſuccès.

M. *de Voltaire* nous aſſure qu'il *avoit une éloquence vive & forte, des yeux perçants, une phyſionomie heureuſe, l'intrépidité d'Alexandre, la libéralité & la ſobriété dont Alexandre auroit eu beſoin* pour *être un grand homme en tout.* A la beauté de ce portrait, ne prendroit-on pas *Voltaire* pour un petit *Maimbourg ?* Il nous repréſente *Mahomet* comme un homme qui a eu la gloire de tirer preſ-

Hiſt. gén. c. V.

que toute l'Aſie des ténebres de l'idolâtrie. Il extrait quelques paroles de divers endroits de l'*Alcoran*, dont il admire le ſublime. Il trouve que ſa loi eſt extrêmement ſage, que ſes loix civiles ſont bonnes, & que ſon Dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre. Enfin pour prémunir les lecteurs contre tout ce que les Chrétiens ont dit méchamment de *Mahomet*, il avertit que ce ne ſont guere que des ſottiſes débitées par des Moines ignorants & inſenſés. Faiſons quelques remarques ſur ce ſublime panégyrique.

Et d'abord la comparaiſon de *Mahomet* avec *Alexandre* eſt heureuſement trouvée. Le valet d'un marchand de chameaux comparé au fils d'un grand Roi; un chef de voleurs & de brigands, au vainqueur de la Grece & de l'Aſie; le Légiſlateur le plus extravagant & l'homme le plus ignorant, avec le mieux inſtruit & le plus éclairé de tous les Princes. On donne à *Mahomet* l'intrépidité & la libéralité d'*Alexandre*; mais on ne lui donne pas ſa continence. *Alexandre* traita avec le plus grand reſpect toutes les Princeſſes de la Maiſon de *Darius* qui étoient devenues ſes

prisonnieres. Et *Mahomet* disoit qu'il avoit permission du Ciel de prendre en même-temps autant de femmes qu'il voudroit. L'Auteur arabe qui a écrit sa vie, dit qu'il en eux dix-huit. Examinons maintenant les prodiges qu'il lui attribue.

Dire, comme M. *de Voltaire*, que *Mahomet* retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie, c'est faire trop d'honneur à cet imposteur. C'est se déshonorer soi-même en avançant une chose dont tout homme médiocrement instruit peut démontrer la fausseté. Car 1°. cette belle partie de l'Asie qui s'étend depuis le détroit de Constantinople jusqu'à l'Euphrate, & même jusqu'au Tigre, étoit Chrétienne avant *Mahomet*. 2°. Les Régions immenses de la Tartarie & tout le Nord de l'Asie sont encore presque toutes idolâtres. 3°. Les Indes ont incomparablement encore plus de Payens que de Mahométans, comme M. *de Voltaire* en convient lui-même. 4°. La Chine n'a presque jamais entendu parler de *Mahomet*. 5°. La Syrie & une grande partie de l'Arabie étoient Chrétiennes avant que cet imposteur parût au monde. Comment a-t-il donc tiré presque toute l'Asie des

ténebres

ténebres de l'idolâtrie ? Cette premiere partie de son éloge est donc déjà sujette à caution.

"Il étoit bien difficile, dit-on, „ qu'une Religion si simple & si sage, „ enseignée par un homme toujours „ victorieux, ne subjuguât pas une „ partie de la terre. „ Mélang. ch. 69.

Il est vrai que la Religion de *Mahomet* est bien simple. Car, excepté le Dogme de l'unité de Dieu, qu'il prit des Juifs ou des Chrétiens, il ne changea rien aux usages des Arabes. Il leur laissa leurs brigandages, & les y autorisa encore par son exemple. Il leur recommanda de se laver souvent les mains, les pieds & la tête, parce qu'ils étoient naturellement fort mal-propres, comme le sont encore les Turcs. Il leur laissa la Circoncision, parce qu'elle étoit en usage parmi eux depuis bien des siecles, & qu'ils croyoient la tenir d'*Abraham*. Il leur donna un petit rituel de prieres, qu'on peut faire dans un instant. Il est vrai qu'il n'y a pas là de quoi rebuter, mais y a-t-il beaucoup à louer & à admirer?

Quant à la sagesse de cette Religion, le trait le plus sage qu'on y trouve, c'est la défense de l'exami-

ner & d'en raisonner. La précaution étoit nécessaire. Il n'y avoit qu'une ignorance grossiere qui pût mettre en sureté toutes les sottises dont l'*Alcoran* est rempli.

Venons maintenant à ces sublimes pensées que M. *de Voltaire* admire dans l'*Alcoran* ; nous trouverons qu'elles ne sont guere que des imitations ou des extraits de nos divines Ecritures. *Mahomet* n'y entendoit pas grand'chose ; mais il se servoit, dit-on, d'un Moine apostat nommé *Sergius*, qui étoit en état d'en fournir divers endroits, que *Mahomet* travestissoit ensuite dans son *Alcoran*. Un trait, que nous allons rapporter, suffira pour convaincre de ces imitations & de ces travestissements.

" Sa définition de Dieu est d'un „ genre véritablement sublime, dit „ M. *de Voltaire*. On lui demandoit „ qui étoit cet *Alla* qu'il annonçoit. „ C'est celui, répondit-il, qui tient „ l'être de soi-même, & de qui les „ autres le tiennent ; qui n'engendre „ point & qui n'est point engendré, „ & à qui rien n'est semblable dans „ toute l'étendue des êtres. „

Je suis celui qui est, dit le Sei-

gneur dans l'Exode. *Le Ciel & la Terre vous appartiennent*, dit à Dieu le Prophete Royal, *c'eſt vous qui en avez poſé les fondements, votre regne eſt un regne qui dure dans tous les ſiecles. Que trouvera-t on de ſemblable à vous, Seigneur, Dieu des vertus?* Que l'on compare ces textes avec ce qu'on cite de *Mahomet*, on trouvera que ce qu'il dit de grand eſt tiré de l'Ecriture, & que ce qu'il ajoute eſt un Dogme qui ſent le Sabellien, l'Arien ou le Juif, & qui peut encore être admis par les Sociniens.

Mais qui le croiroit, que le même *Voltaire* qui, dans ſon Hiſtoire Générale, fait de *Mahomet* un génie ſublime, un légiſlateur ſage, un *Alexandre*, & quelque choſe de plus encore qu'*Alexandre*, en faſſe dans ſes Mêlanges de Philoſophie & de Littérature, le plus mépriſable & le plus déteſtable de tous les hommes? Il tombe dans les contradictions les plus groſſieres, & il a toujours le ton également hardi & aſſuré. Jugez de la créance que mérite ce fameux Ecrivain.

Il parle ſur le même ton dans ſon Epître au Roi de Pruſſe, ſur la Tragédie de *Mahomet*.

Il y avoue que ce grand Prophete „n'étoit qu'un marchand de cha„meaux, qui, associé à quelques „brigands, leur persuada qu'il s'en„tretenoit avec l'Ange *Gabriël*, qu'il „se vanta d'avoir été ravi au Ciel, „& d'y avoir reçu une partie de ce „livre inintelligible, qui fait frémir „le sens commun à chaque page ; „que pour faire respecter ce livre, „il porta dans sa Patrie le fer & la „flamme, qu'il égorgea les peres, „qu'il ravit les filles, qu'il donna „aux vaincus le choix de sa Religion „ou de la mort, qu'il enlevoit les „femmes de ses disciples. „

Voilà le commentaire le plus sûr que nous puissions donner au panégyrique de *Mahomet*. C'est *Voltaire* qui explique le sens de *Voltaire*.

CHAPITRE X.

De Charlemagne.

Charlemagne qui étendit les bornes de l'Empire François depuis l'Ebre en Espagne jusqu'en Hongrie, & depuis les portes de Rome jus-

qu'au Nord de la Germanie, qui fut comme le nouveau Fondateur de l'Empire d'Occident, qui ſubjugua cette fiere Allemagne qui avoit réſiſté à toute la puiſſance Romaine, qui étendit la Religion auſſi loin que ſes conquêtes, & que quelques Egliſes honorent comme un Saint ; *Charlemagne*, ſi nous en croyons *Voltaire*, n'étoit qu'un heureux brigand, un conquérant inhumain, & peut-être même un pere inceſtueux.

Celui qui maltraite ainſi ce grand Prince, c'eſt celui qui vient de nous repréſenter l'impoſteur *Mahomet* comme un homme d'un génie extraordinaire, preſqu'en tout égal, & par quelques endroits ſupérieur à *Alexandre* même. C'eſt ainſi qu'il diſtribue & partage les louanges & les ſatyres.

C'eſt pour mieux dégrader *Charlemagne* qu'il fait d'abord une peinture touchante de l'innocence & des malheurs des Nations Saxonnes, & des cruautés que ce Prince exerça contr'elles. " Les mœurs des Saxons „ & leurs loix, dit-il, étoient les „ mêmes que du temps des Romains. „ Chaque canton ſe gouvernoit en „ République ; mais ils éliſoient un

„ chef pour la guerre. Leurs loix „ étoient simples comme leurs mœurs, „ leur Religion grossiere ; mais d'ail- „ leurs ils cultivoient la justice ; ils „ mettoient leur gloire & leur bon- „ heur dans la liberté. „

" *Charlemagne* fit la guerre aux „ Saxons trente années avant de les „ assujettir pleinement. Leur Pays „ n'avoit point encore ce qui tente „ aujourd'hui la cupidité des conqué- „ rants. Il ne s'agissoit que d'avoir „ pour esclaves des millions d'hom- „ mes qui nourrissoient leurs trou- „ peaux, & qui ne vouloient point „ de maîtres. Le Général de la plu- „ part de ces peuples étoit le fameux „ *Vitikind*, homme tel qu'*Arminius*, „ mais qui eut enfin plus de foibles- „ se. „ Nous verrons bientôt quelle est la foiblesse que M. *de Voltaire* reproche à ce Général. Voilà en abrégé le portrait qu'il fait des Saxons. Voici comme il peint les cruautés de *Charlemagne*.

" Charles prend d'abord la fameuse „ Bourgade d'*Eresbourg*. Il fait égor- „ ger les Habitants, il pille, il rase „ le principal Temple du Pays. On „ massacre les Prêtres sur les débris „ de l'Idole renversée. On pénetre

„ jusqu'aux Véser. Tous ces cantons „ se soumirent. Il voulut les lier à „ son joug par le Christianisme. Il „ leur laisse des Missionnaires pour les „ persuader, & des soldats pour les „ forcer. Presque tous ceux qui ha- „ bitoient vers le Véser se trouverent „ en un an Chrétiens, mais esclaves.

„ *Vitikind*, retiré chez les Danois, „ revient au bout de quelques années. „ Il ranime ses compatriotes, il les „ rassemble, il détruit le Christianis- „ me qu'on n'avoit embrassé que par „ la force. Il vient jusqu'au Rhin „ suivi d'une multitude de Germains, „ il bat les Lieutenants de *Char-* „ *lemagne*. Ce Prince accourt. Il défait „ à son tour *Vitikind*, mais il traite „ de révolte cet effort courageux „ de liberté. Il demande aux Saxons „ tremblants qu'on lui livre leur „ Général, & sur la nouvelle qu'ils „ l'ont laissé retourner en Dane- „ marck, il fait massacrer quatre „ mille cinq cents prisonniers. Trai- „ ter ainsi des hommes qui combat- „ toient pour leur liberté, c'est l'ac- „ tion d'un brigand.„

„ Il fallut encore trois victoires „ avant d'accabler ces peuples sous „ le joug. Enfin, le sang cimenta le

„ Chriſtianiſme & la ſervitude. *Viti-*
„ *kind* lui-même laſſé de ſes malheurs
„ fut obligé de recevoir le baptême.
„ Le Roi, pour mieux s'aſſurer du
„ Pays, tranſporta des Colonies Sa-
„ xonnes juſqu'en Italie, & établit
„ des Colonies de Francs dans les
„ terres des vaincus. Mais il joignit
„ à cette politique ſage, la cruauté
„ de faire poignarder par des eſpions
„ les Saxons qui vouloient retourner
„ à leur culte. Souvent les conqué-
„ rants ne ſont cruels que dans la
„ guerre : la paix amene des mœurs
„ & des loix plus douces. *Charlema-*
„ *gne* au contraire fit des loix qui
„ tenoient de l'inhumanité de ſes con-
„ quêtes. „

Il faut avouer que M. *de Voltaire* fait là de *Charlemagne* un Prince bien déteſtable. On n'auroit pas d'auſſi horribles idées des *Sylla*, des *Marius*, des *Attilla*. Mais ne nous en tenons pas à la parole d'un Ecrivain toujours furieux contre les Princes qui auront rendu de grands ſervices à la Religion. Diſſipons les menſonges, & à leur place mettons la vérité.

V. Tacit. Les mœurs des Saxons étoient du temps de *Charlemagne* les mêmes que du temps des Romains, c'eſt-à-dire,

extrêmement féroces & barbares. *Ils cultivoient la Juſtice*, mais c'étoit entr'eux ſeulement. Et ils étoient toujours prêts à faire des irruptions chez leurs voiſins, pillant, brûlant, ravageant dès qu'ils étoient les plus forts, & ne s'en retournant jamais dans leurs forêts qu'après la dévaſtation des Pays qu'ils avoient parcourus. Les Empereurs Romains depuis *Auguſte* juſqu'à *Honorius* furent toujours obligés d'entretenir de nombreuſes armées ſur ces frontieres; les ſuccès furent toujours balancés, ces Peuples ne furent jamais véritablement ſoumis.

Du temps de *Charlemagne* ils faiſoient des courſes & des ravages continuels ſur les terres des François. Ils portoient par-tout le fer & le feu. Tout ce qu'ils pouvoient enlever d'hommes, de femmes & d'enfants, ils les emmenoient en eſclavage. *Charles* marcha contr'eux, les défit, prit leur meilleure place qui étoit Eresbourg, en fit paſſer la garniſon au fil de l'épée, pardonna au reſte de la nation, & partit pour l'Italie. A peine le vainqueur fut-il éloigné, que les Saxons reprirent les armes & recommencerent les ravages. *Charles* fut obligé de retourner à eux; il les battit & il Egin. annal.

leur pardonna encore. Ce ne fut qu'après la cinquième perfidie & la cinquieme expédition que *Charlemagne* résolut de sévir contre ces brigands. Pour les punir des massacres qu'ils avoient faits en tant de Villes, & pour les épouvanter par la terreur du châtiment, il fit couper la tête à quatre mille cinq cents de ceux qui malgré leur serment avoient encore pris les armes. Ce châtiment étoit bien rigoureux, il est vrai; mais *Charles* le crut nécessaire pour contenir ces brigands, & pour assurer le salut de ses peuples.

Cependant voyant ensuite que tant de sévérité étoit inutile, il témoigna aux Saxons que ce n'étoit qu'à regret qu'il répandoit leur sang, qu'il ne vouloit pas détruire leur nation; qu'il leur accorderoit volontiers la paix, si leurs chefs qui s'étoient retirés vouloient venir traiter avec lui. Il leur donna des ôtages pour la sûreté de leurs personnes, il les reçut avec bonté, il les gagna au Christianisme, il eut la meilleure part à la conversion du fameux *Vitikind*; (& c'est-là apparemment la foiblesse que *Voltaire* reproche à ce Général.) Il établit onze Evêques dans le Pays des Saxons, il y fit fleurir la Religion,

Eginart. Autor incert.

il les laissa vivre selon leurs Loix, & leur fit goûter les douceurs de la paix. Voilà ce que les Historiens contemporains de *Charlemagne* nous apprennent de ses expéditions & de l'établissement de sa Religion en Saxe. Ils étoient mieux instruits que *Voltaire*. Ils sont plus dignes de foi que lui. Ce Christianisme prêché le sabre à la main, cimenté par le sang, suivi de la servitude, & ces autres expressions odieuses si souvent employées dans l'Histoire Générale, sont aussi contraires à la vérité, qu'elles sont indécentes dans la bouche d'un homme qui se dit encore Chrétien.

On ne trouve dans aucun de ces Historiens contemporains cet horrible trait que *Voltaire* raconte, savoir qu'en transportant des Colonies de Saxons en Italie, Charlemagne faisoit égorger par des espions ceux qui vouloient retourner à leur ancien culte. Un peu de cette critique qu'on emploie avec tant de zele quand il s'agit de la défense des hérétiques eût été ici mieux placée; mais *Charlemagne* étoit Catholique.

La plus grande rigueur que ce Prince ait montrée contre les idolâtres parut dans une loi qui se trouve dans

Capitul. Reg. Carol. m. de præsentibus Saxon. cap. 8.

ſes capitulaires. Elle porte que ſi un Saxon veut demeurer en Saxe, & qu'il diſſimule & cache ſa Religion, ou refuſe de ſe faire Chrétien, il ſera mis à mort. Cette loi étoit donc une eſpece d'Arrêt de banniſſement contre les Saxons, s'ils refuſoient de ſe faire Chrétiens, ou un cas de mort, ſi ne voulant pas ſe faire Chrétiens, ils vouloient néanmoins demeurer dans l'Empire. On ne voit pas que cette Loi ait occaſionné aucune exécution. Les Reines *Jeanne* de Navarre & *Eliſabeth* d'Angleterre ont porté des Loix bien autrement rigoureuſes contre les Catholiques qui refuſeroient d'abjurer leur Religion. Les priſons remplies de malheureux & les échafauds inondés de ſang, furent d'affreux témoignages de l'eſprit ſanguinaire qui dicta ces Loix, & de la cruauté des exécutions qui les ſuivirent. Nous verrons *Voltaire* taire, pallier, juſtifier ces Loix faites pour la deſtruction de la Religion Catholique. Ici il emploie la ſatyre, le fiel, le menſonge, la calomnie, pour faire enviſager avec horreur ce qu'a fait *Charlemagne* pour la deſtruction de l'idolâtrie.

Après avoir repréſenté d'une maniere ſi odieuſe toutes ces expéditions

de *Charlemagne*, ſi glorieuſes à ce Prince & ſi avantageuſes pour la Religion, *Voltaire* veut encore répandre les ſoupçons les plus injurieux ſur ſes mœurs. " On a écrit, dit-il, „ qu'il avoit pouſſé l'amour des femmes „ juſqu'à jouir de ſes propres filles. „

Mais quand on a écrit quelque choſe de déſavantageux ſur les *Mahomet*, les *Julien*, les *Dioclétien*, ſa critique inquiete, ſévere & outrée défie hardiment & ſouvent imprudemment de donner des preuves de ce qu'on avance. On lui fait ici le même défi. Qu'il cite un Hiſtorien contemporain qui ait rapporté ces faits honteux; qu'il diſe où les autres les ont puiſés; qu'il en apporte les preuves, & qu'il les juſtifie. Il y réuſſira apparemment comme il a réuſſi en citant dans ce même chapitre *Grégoire* de Tours, ſur lequel ſurement il n'a pas jeté les yeux.

" *Charles*, dit-il, avoit épouſé la „ fille du Roi des Lombards, dans le „ temps qu'il avoit déjà une autre „ femme: il n'étoit pas rare d'en avoir „ pluſieurs à la fois. *Grégoire* de Tours „ rapporte que les Rois *Gontran*, „ *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avoient „ plus d'une épouſe. „

V. Grég. de Tours, liv. 4. c. 24. 25. 26. 27. 28.

Si *Voltaire* avoit lu *Grégoire* de Tours, il auroit parlé tout différemment; il auroit appris que *Sigebert*, Roi d'Auſtraſie, le Prince le plus accompli de ſon ſiecle, fut indigné de la conduite ſcandaleuſe de ſes freres, & qu'il demanda en mariage & obtint la fille du Roi d'Eſpagne *Brunehaut*, la plus belle Princeſſe qui fût alors en Europe, & que ſes mœurs furent toujours dignes d'un Prince très-Chrétien : il y auroit appris que *Gontran* eut bien une maîtreſſe pendant quelque temps, mais que ce déſordre ne fut pas long : il y auroit appris que Saint *Germain*, Evêque de Paris, excommunia le Roi *Caribert* à cauſe de ſon commerce avec une ſeconde maîtreſſe qu'il vouloit encore épouſer. Cela prouve bien que, s'il y avoit des déſordres, ils n'étoient ni approuvés, ni tolérés, ni même ſi communs que M. *de Voltaire* veut le donner à entendre. Pour ce qui eſt du Roi *Chilperic*, le pieux Roi *Gontran* en pleura la mort avec les larmes les plus ameres, à cauſe des déſordres dont ſa vie avoit été remplie.

Si M. *de Voltaire* eſt convaincu de faux, lors même qu'il veut s'autoriſer par des citations ; quelle créance

mérite-t-il lorſqu'il débite les choſes ſans pouvoir les appuyer d'aucune autorité ? Il ne peut pardonner à *Charlemagne* le zele qu'a eu ce Prince pour la converſion des Barbares, & les ſoins qu'il prenoit de les faire inſtruire de la Religion : il ſemble, à l'entendre, que le plus grand malheur qui pût arriver à ces Peuples étoit qu'ils devinſſent Chrétiens. Il plaint les pauvres Saxons d'avoir été éclairés des lumieres & inſtruits des vérités de l'Evangile ; il regarde comme bien plus heureux les Polonois & les Ruſſes qui reſterent dans leur barbarie & leur ignorance. " Ces „ Peuples vivoient en paix dans leur „ ignorance, dit-il ; heureux d'être „ inconnus à *Charlemagne*, qui vendoit „ ſi cher la connoiſſance du Chriſtia„ niſme. „ Que cette exclamation eſt digne d'un Philoſophe Chrétien ! Quelle doit être bien reçue dans une aſſemblée de libertins & de débauchés ! Auſſi ce Philoſophe ne repréſente-t-il *Charlemagne* que comme un Prince ſanguinaire, & qui ne faiſoit prêcher l'Evangile que l'épée à la main. " Le ſang cimenta le Chriſ„ tianiſme & la ſervitude chez les „ Saxons, dit-il ; on leur laiſſoit des

„ Miſſionnaires pour les perſuader ; „ &. des ſoldats pour les forcer. „ Si M. *de Voltaire* eût eu un peu de pudeur & de bonne foi, il auroit avoué que, quand *Charlemagne* prit les armes contre les Saxons, il ne le fit qu'à l'occaſion de leurs révoltes, de leurs courſes & de leur brigandages ſur les terres de l'Empire.

Egin-hard.

Ce grand Prince étoit perſuadé que rien ne ſerviroit plus à adoucir la férocité de leurs mœurs que la Loi Chrétienne. Après ſes victoires il laiſſoit des Miſſionnaires parmi eux ; il vouloit qu'on les traitât avec bonté, douceur & humanité ; car ce Prince étoit du caractere le plus humain & le plus doux : il le fit voir en bien des occaſions, entr'autres, quand il pardonna, ou du moins qu'il ne punit que bien légérement une conſpiration faite contre ſa Perſonne même.

Mais quand il ſeroit vrai que *Charlemagne* eût quelquefois mêlé un peu trop de ſévérité à ſon zele pour la converſion des Barbares, *Voltaire* auroit bien pu le ménager, comme il a ménagé les perſécuteurs du Chriſtianiſme. Il fait jouer tous les reſſorts de ſon imagination & de ſon eſprit pour excuſer & pour juſtifier les

Décius, les *Maximin*, les *Dioclétien*, qui ont fait ruisseler de toute part le sang des Chrétiens, & qui n'ont rien oublié pour détruire le Christianisme : il auroit bien pu justifier un Prince qui a si heureusement travaillé à l'étendre ; il auroit parlé alors en Juge plus équitable ; il auroit été Historien plus fidele, & auroit paru un peu plus Chrétien.

Enfin, pour empêcher qu'on ne se fasse une trop grande idée de *Charlemagne*, il dit, " qu'il mourut „ avec la réputation d'un Empereur „ aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guer- „ rier qu'*Adrien*, mais non tel que „ les *Trajan* & les *Antonin*, auxquels „ nul Souverain n'a été comparable ; „ qu'enfin le célebre Calife *Auron Raf- „ child* l'égaloit en gloire & en puis- „ sance, & le surpassa beaucoup en „ justice, en science & en humanité. „

On ne peut pas disconvenir que *Charlemagne* n'ait été un des plus grands hommes qui soit jamais monté sur le Trône, qu'il n'ait eu les brillantes qualités qui font les Héros, la sagesse qui fait les grands Législateurs, les qualités aimables & estimables qui montrent l'homme né pour le bonheur des hommes ; cependant

Voltaire ne dit rien ou presque rien de tout cela.

Dans la comparaison qu'il fait ici de *Charlemagne* avec *Auguste*, *Adrien*, *Trajan*, nous pouvons observer que *Auguste* fut véritablement heureux, parce qu'il se servit de l'éloquence de *Ciceron*, des victoires de *Marc-Antoine*, du génie d'*Agrippa*, pour parvenir à l'Empire, sans presque avoir été à la tête des armées que pour se faire battre à Philippe. *Charlemagne* conquit lui-même une grande partie des Pays qui formerent le nouvel Empire d'Occident. Les expéditions & les conquêtes d'*Adrien* ne furent ni si glorieuses, ni si étendues que les siennes : les *Trajan* & les *Antonin* furent de grands Princes, mais qui, par bien des endroits, furent surpassés par ce grand Empereur. Quant à ce Musulman que *Voltaire* oppose à *Charlemagne*, & qui le surpassa beaucoup, dit-il, en science, en justice & en humanité, *Voltaire* est encore plus hyperbolique que les Panégyristes Arabes ; ils n'en ont jamais tant dit d'*Aaron Raschild* que nous en savons sûrement de *Charlemagne*, pour ce qui regarde la culture de l'esprit ; & pour la justice & l'humanité, on en peut juger par ces deux traits.

Charlemagne, comme nous l'avons vu, pardonna des conjurations faites contre sa Personne *. *Aaron Raschild* sachant qu'un Seigneur étoit d'une famille qui avoit quelque espérance de parvenir un jour au Califat, envoya demander sa tête; elle lui fut bientôt apportée. *Aaron* ne fut pas plutôt assuré de ce premier assassinat, qu'il en commanda un second, & fit mourir sur le champ celui qui avoit exécuté l'ordre qu'il avoit donné lui-même *Voltaire* trouve plus de justice & d'humanité dans un Prince qui se jouoit ainsi de la vie des hommes, que dans celui qui savoit pardonner les attentats contre sa propre Personne.

* Herbelot, Biblioth. Orient.

Pour achever de rectifier l'idée qu'il donne de ce grand Prince, nous opposerons ici le jugement qu'en a fait un Ecrivain * Anglois & Protestant. Ce sont-là deux titres respectables pour M. *de Voltaire*.

* Cave, Biblioth. Eccléf.

Ce Prince, dit cet Ecrivain, digne d'un meilleur siecle &, d'une plus longue vie, fut encore plus grand par son génie que par son nom. Il seroit difficile de décider lequel doit être le plus admiré & le plus respecté dans lui, ou la gloire de son Empire, ou

l'éclat de ſa piété : il étoit un des plus ſavants hommes, & un des plus beaux eſprits & des plus cultivés de ſon temps ; il ſavoit fort bien les Langues Greque & Latine ; il étoit naturellement ſi éloquent, qu'on l'auroit pris pour un des premiers maîtres dans l'art oratoire ; il avoit beaucoup de goût pour les beaux arts, & il répandoit avec profuſion les graces & les faveurs ſur ceux qui les cultivoient avec ſuccès : tout ce qu'il pouvoit dérober de ſon temps aux affaires de l'Empire & de l'Etat, il le donnoit aux belles-lettres ; le temps même du repas étoit rempli par des lectures, des diſputes, des diſſertations ſavantes. L'hiſtoire & les traits remarquables des anciens Princes étoit ce qu'il écoutoit alors le plus volontiers ; mais il n'y avoit guere de lecture à laquelle il prît plus de plaiſir qu'à celle du ſavant Ouvrage de *Saint Auguſtin* ſur la Cité de Dieu.

Voilà le portrait que nous fait de *Charlemagne* cet Ecrivain ; c'eſt ainſi qu'il en parle, après avoir rapporté tout ce que ce Prince avoit fait pour le bien de ſes Peuples, l'avancement des Lettres & la gloire de la Religion. Le *Charlemagne* de *Voltaire* eſt bien différent.

CHAPITRE XIII.

De la Religion du temps de Charlemagne.

LE Chapitre qui traite de la Religion du temps de *Charlemagne* eſt auſſi curieux que celui qui traite des guerres, des conquêtes & des mœurs de ce Prince. Qu'il échappe des erreurs à M. *de Voltaire* quand il parle de la Religion, cela n'eſt pas ſurprenant; il ne l'a pas aſſez bien étudiée, il ne la connoît pas aſſez: ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il les débite avec tant d'aſſurance. Nous en allons obſerver quelques-unes des plus remarquables.

"La Meſſe, nous dit-il, étoit „différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle „étoit dans les premiers temps: elle „fut d'abord une cêne; la majeſté „du culte augmentant avec le nombre des Fideles, elle fut à-peu-près ce „qu'eſt la grand'Meſſe aujourd'hui." Hiſt. Générale, ch. II.

Puiſqu'il vouloit parler de Religion, de Dogmes, d'uſages eccléſ-

siastiques, il devoit consulter l'antiquité ; & s'il l'eût consultée, il n'auroit pas fait tant de bévues, il ne se seroit pas si fort écarté de la vérité.

Il auroit appris que le Canon de la Messe, tel que nous l'avons aujourd'hui, étoit absolument le même avant *Charlemagne*, puisqu'*Alcuin*, son précepteur, qui l'a commenté, nous le rapporte tel que nous l'avons maintenant ; il auroit appris que l'usage de lire à la Messe les Epîtres & les Evangiles, est de la plus haute antiquité, puisque le Philosophe & Martyr *Saint Justin*, qui vivoit dans le deuxieme siecle, en rend déjà témoignage ; il auroit appris que les autres prieres qui sont avant ou après le Canon, si l'on en excepte quelques paroles dont l'usage n'étoit pas universel ; faisoient dès les premiers siecles, comme aujourd'hui, une partie du rit qu'on observoit en disant la Messe ; il auroit appris que dès le premier siecle de la paix de l'Eglise la Messe étoit, à quelques prieres près, telle qu'elle est encore aujourd'hui. Venons maintenant à un autre point.

Alcuin, de Offic. Eccles.

Justin. apol. 2.

" La Communion sous les deux

„ eſpeces étoit un uſage univerſel „ ſous *Charlemagne* ; il ſe conſerva „ toujours chez les Grecs, & dura „ chez les Latins juſqu'au douzieme „ ſiecle. „

Après avoir parlé en faveur des Calviniſtes dans l'article précédent, il parle dans celui-ci pour les Huſſites, & il parle toujours avec la même certitude & la même connoiſſance de la vérité. L'uſage de la Communion ſous les deux eſpeces n'étoit pas ſi univerſel qu'il le dit, puiſqu'*Alcuin* témoigne que dans l'Egliſe Romaine, la Mere & le modele des autres Egliſes, on ne communioit que ſous une ſeule eſpece : dans les Egliſes des Gaules on ne conſacroit qu'un Calice, comme on fait aujourd'hui ; mais on verſoit quelques gouttes de ce vin conſacré dans un Calice plus grand & rempli de vin ordinaire, qu'on préſentoit à ceux qui avoient communié : cet uſage même ne ſubſiſta pas long-temps *. Continuons à ſuivre les déciſions, ou plutôt les erreurs de notre Hiſtorien dogmatique.

Alcuin, de ordine celebr. Miſſ.

* V. Bellarmin.

„ La Confeſſion auriculaire s'étoit „ introduite, dit-il, dès le ſixieme „ ſiecle : les Evêques exigérent d'abord „ que les Chanoines ſe confeſſaſſent

„ à eux deux fois l'année, par les „ Canons du Concile d'Attigny en „ 763, & c'eſt la premiere fois qu'elle „ fut commandée expreſſément ; les „ Abbés ſoumirent leurs Moines à ce „ joug, & les Séculiers peu à peu le „ porterent ; il étoit permis de ſe con- „ feſſer à un Laïque, & même à une „ femme : cette permiſſion dura très- „ long-temps. „

Voilà que M. *de Voltaire* nous apprend que la Confeſſion eſt une invention ou inſtitution purement humaine : pour le prouver, il nous cite les Canons du Concile d'Attigny. Or, il faut remarquer que ces Canons n'exiſtent point ; il ne nous reſte de ce Concile que le nom des Evêques qui y aſſiſterent, & un réglement pour quelques Meſſes qu'on devoit dire en de certaines occaſions. C'eſt-là, dit-il, que les Evêques exigerent d'abord que les Chanoines ſe confeſſaſſent à eux ; les Abbés exigerent la même choſe de leurs Moines, & enſuite on impoſa aux Laïques le même joug ; & tout cela il nous le donne ſur la foi des Canons d'Attigny.

V. Collect. Conſil.

Il aſſure qu'il y a eu un temps où l'on pouvoit ſe confeſſer aux Laïques, & même aux femmes ; c'eſt bien

bien dommage qu'il n'ait pas marqué plus préciſément le temps où l'on croyoit le ſexe propre à ce reſpectable, mais critique miniſtere, & qu'il n'ait pas cité les Conciles qui lui conferent le pouvoir d'entendre les Confeſſions, & ceux qui le lui ont ôté. L'anecdote étoit aſſez curieuſe & aſſez intéreſſante pour être bien développée & bien prouvée. Mais laiſſons ces aſſertions pitoyables, & prouvons la vérité.

Le Dogme de la Confeſſion eſt auſſi ancien que la Religion ; il eſt aſſez clairement établi par ces paroles de Jeſus-Chriſt aux Apôtres : *Ceux à qui vous aurez remis les péchés, ils leur ſeront remis ; & ceux à qui vous les aurez retenus*, c'eſt-à-dire, que vous n'aurez pas abſous, *ils leur ſeront retenus.* Si ce n'eſt qu'au jugement des Apôtres & des Miniſtres de la Religion que les péchés peuvent être remis ou retenus, il faut donc qu'ils les connoiſſent ; mais ils ne peuvent les connoître que par la déclaration qu'on leur en fait. Cette déclaration, c'eſt ce qu'on appelle dans l'Egliſe la Confeſſion. Comme il a été établi qu'elle ſe feroit ſecrettement & à l'oreille, on l'appelle la Confeſſion auriculaire. St. Jean, ch. 20.

Il eſt par-là évident qu'elle eſt d'inſtitution divine, que Jeſus-Chriſt lui-même en eſt l'Auteur, & qu'elle eſt auſſi ancienne que la Religion. Si M. *de Voltaire* eût été un peu plus prudent, il n'eût pas prononcé ſi hardiment ſur des choſes qu'il ignoroit; s'il eût été Canoniſte & Théologien, il eût trouvé des preuves démonſtratives de la Confeſſion dans les Conciles tenus dès le quatrieme ſiecle.

Le ſecond Canon du Concile de Laodicée, tenu en 372, porte : *Qu'il faut impoſer une pénitence proportionnée à la qualité du péché à ceux qui prient, ſe confeſſent, & donnent des preuves d'un véritable amendement.*

Le Canon trente-unieme du troiſieme Concile de Carthage, tenu en 397, ordonne *d'impoſer différentes pénitences ſelon la différence des péchés*; enfin, le Canon cent deuxieme du ſixieme Concile général, tenu en 681, commence par ces paroles : *Il faut que ceux qui ont reçu de Dieu le pouvoir de lier & de délier, conſiderent bien la griéveté du péché, la diſpoſition du pécheur à la converſion, & lui donnent un remede convenable à ſa maladie.*

Tout ce que nous citons eſt au-

thentique ; chacun peut aiſément le vérifier : on voit l'ancienneté & la pratique de la Confeſſion ; cela vaut bien les prétendus Canons du Concile d'Attigny. Quantité d'autres Conciles très-anciens en ont parlé de même. Les Saints Peres, dès le ſecond ſiecle, traitent ſouvent de ce Dogme dans leurs Ouvrages ; on peut en voir les preuves très-détaillées dans les ſavantes controverſes du Cardinal *Bellarmin.*

" Les Egliſes Chrétiennes, continue M. *de Voltaire*, s'étoient „ gouvernées en Républiques ; ceux „ qui préſidoient à ces aſſemblées „ avoient pris inſenſiblement le titre „ d'Evêques, d'un mot grec dont „ les Grecs appelloient les Gouverneurs de leurs Colonies. Les anciens „ de ces aſſemblées ſe nommoient „ Prêtres, qui ſignifient en grec vieillards „

Voilà encore l'érudition de M. *de Voltaire* en défaut, ou une nouvelle preuve de mauvaiſe foi. Il eſt faux que ceux qui préſidoient aux aſſemblées chrétiennes aient pris inſenſiblement le titre d'Evêques : ce titre eſt auſſi ancien que l'Egliſe, puiſqu'il eſt expreſſément marqué en pluſieurs V. les Epît. de St. Paul.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

endroits du Nouveau Teſtament. Il eſt également faux que le nom de Prêtre ne ſervît qu'à déſigner les anciens de l'aſſemblée, puiſqu'il y avoit des Prêtres qui étoient encore jeunes. C'eſt apparemment le ſéjour de Berlin, ou le voiſinage de Geneve, qui ont fait faire ces obſervations curieuſes à M. *de Voltaire*. Ce qu'il dit enſuite de l'héréſie des Iconoclaſtes, fait également honneur à ſa critique & à ſon érudition.

" *Irene*, dit-il, étoit attachée au „ culte des Images, parce que ſon „ mari les avoit en horreur : on avoit „ perſuadé à cette Princeſſe que pour „ gouverner ſon mari, il falloit mettre „ ſous le chevet de ſon lit les images „ de certaines Saintes. „

M. *de Voltaire* eſt perſuadé qu'on décréditera plus aiſément ceux qu'on attaque, en répandant du ridicule ſur eux, qu'en diſant de bonnes raiſons, & en fourniſſant de bonnes preuves; c'eſt auſſi le moyen qu'il emploie le plus ſouvent, & c'eſt le ſeul qui puiſſe convenir au but qu'il paroît ſe propoſer. Il repréſente ici l'Impératrice *Irene* comme une femme d'un eſprit petit & tout rempli de ſuperſtition pour ſes images; mais il ſeroit

bien en peine de produire aucune preuve de ce qu'il avance : aucun des Ecrivains ne l'a accusée de cette dissimulation ; il s'en est fié sur cela à *Calvin*, qui écrivoit huit cents ans après, ou à quelques Calvinistes. Donne-t-il beaucoup de poids à ses sentiments avec de semblables garants ?

" Cette Impératrice fit élire pour „ Patriarche un Laïque, Secretaire „ d'Etat, nommé *Taraise*. Et le Pape „ *Adrien* n'anathématise pas ce Se- „ cretaire d'Etat qui se fait Pa- „ triarche. „

Et qu'y a-t-il de surprenant qu'un Secretaire d'Etat soit fait Evêque ? N'a-t-on pas vu un des plus grands Prélats de France, le célebre M. *de Marca*, devenir Archevêque de Toulouse, après avoir été premier Président au Parlement de Pau ? Ce qu'il y a de bien plus surprenant, c'est que M. *de Voltaire*, qui déclame si vivement contre l'élection de *Taraise*, ne dit pas un mot contre celle de *Photius*, qui fut aussi précipitée, & qui avoit des irrégularités bien autrement condamnables ; mais l'un étoit le destructeur, l'autre le fauteur de l'hérésie.

L'élection de *Taraise* fut comme celle d'*Ambroise*, Evêque de Milan; & l'un & l'autre ont été mis au nombre des Saints. Pourquoi le Pape *Adrien* auroit-il excommunié ce Patriarche ? Il avoit été élu par le Prince & par le Peuple. Si sa consécration parut précipitée, c'est la nécessité qui fit user de cette précipitation : la dispense étoit la plus légitime, & le succès en fut des plus heureux.

" C'est une chose avouée de tous „ les sages critiques, que les Peres „ du second Concile de Nicée (où „ l'on rétablit le culte des images) y „ rapporterent beaucoup de pieces „ évidemment fausses, beaucoup de „ miracles dont le récit scandaliseroit „ de nos jours ; mais ces pieces fausses „ ne firent point de tort aux vraies, „ sur lesquelles on décida. „

C'est une chose non-seulement avouée, mais démontrée par les sages critiques, que la fausseté évidente de ces pieces ne consiste point en ce que *Voltaire* veut insinuer; elle ne consiste qu'en ce qu'on les attribuoit à un Auteur plutôt qu'à un autre : ainsi, le Livre où est rapporté le miracle de cette image de Jesus-

Du Pin. Biblioth. eccléf. Hist. du Concile. VIII, tome 7.

Chriſt qui fut percée à coup de couteau par les Juifs & qui répandit du ſang, ce Livre étoit alors attribué à *Saint Athanaſe*, quoiqu'il fût d'un autre Ecrivain du même ſiecle : ainſi, le Livre du Pré ſpirituel eſt attribué à *Sophrone*, Evêque de Jéruſalem, quoiqu'il fût de *Jean Moſchus*. Il y eut encore quelques autres erreurs ſemblables. Pour les miracles ſcandaleux dont parle *Voltaire*, il n'y en eut point de rapportés dans ce Concile, à moins qu'il ne prenne pour un miracle la promeſſe que fit le diable à un Moine de ne le plus tenter, s'il renonçoit aũ culte des Images. Un Evêque cita ce trait aux Peres du Concile, qui n'y eurent point d'égard ; ainſi, il ne manque à l'expoſé de *Voltaire* que la vérité.

" Mais, ajoute-t-il, quand il „ fallut faire recevoir ce Concile par „ les Egliſes de France, quel fut „ l'embarras du Pape ! *Charlemagne* „ s'étoit déclaré hautement contre les „ Images ; il venoit de faire écrire les „ Livres qu'on nomme *Carolins*, dans „ leſquels ce culte eſt anathématiſé : „ il aſſembla un Concile à Francfort „ auquel il préſida, ſelon l'uſage de „ tous les Empereurs. „

A mesure que les fausſetés ſont plus groſſieres, le ton *de Voltaire* devient plus hardi. Voilà les erreurs, voici la vérité. Le grand *Conſtantin* aſſiſta au premier Concile de Nicée pour honorer cette aſſemblée, lui marquer ſon reſpect, lui aſſurer ſa protection ; mais il n'y aſſiſta point comme Juge. *Charlemagne* ne fit qu'imiter *Conſtantin*. M. *de Voltaire* eſt le premier qui ait fait des Empereurs Préſidents des Conciles. Il loue enſuite la prudence du Pape *Adrien*, qui, partagé entre le Concile de Nicée qu'il adoptoit, & l'Empereur qui s'étoit déclaré contre le culte des Images, *prit*, dit-il, *un tempérament politique, par lequel il laiſſa au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux.*

V. le détail dans Maimbourg, avec les preuves, Hiſt. des Iconoclaſtes.

Il n'y a rien de plus artificieux & de plus infidele que cet expoſé de la conduite du Pape & de celle de l'Empereur. Les Evêques furent trompés par des exemplaires falſifiés du Concile de Nicée ; ils y trouverent des déciſions contraires à la Foi ; ils anathématiſerent ce Concile. Le Pape *Adrien* leur fit fournir des exemplaires plus ſûrs, les fit changer de ſentiments, & la bonne harmonie

fut rétablie. Ce même Pontife répondit fort au long aux Livres *Carolins*, par un Ouvrage qu'on trouve à la suite du second Concile de Nicée, & l'Empereur fut satisfait. Ce même Ouvrage démontre qu'il est très-faux qu'*Adrien* ait regardé *ce culte comme douteux, & qu'il ait laissé au temps à l'abolir ou à le confirmer.* Cette maniere de penser de M. *de Voltaire* pourroit bien être adoptée à Geneve; mais elle sera toujours rejetée par les Critiques éclairés, & par les vrais Catholiques

Epist. Adriani ad Carol.

Il y a encore dans ce même Chapitre plusieurs autres points qui regardent la Religion. Nous n'en parlerons pas maintenant, pour ne pas lasser les Lecteurs par tant de discussions sur les mêmes matieres. On peut juger, par les points que nous avons examinés, de la créance que méritent les autres.

CHAPITRE XII.

Origine de la Puiſſance des Papes.

C'Eſt vers le ſiecle de *Charlemagne* qu'a commencé la puiſſance temporelle des Papes; c'eſt pourquoi nous traiterons maintenant ce point de l'Hiſtoire eccléſiaſtique. M. *de Voltaire*, dans le Chapitre ſixieme & dans le vingtieme, parle fort au long de l'origine de cette puiſſance; & tout ce qu'il nous en apprend, c'eſt que cette puiſſance n'a point eu d'autre origine que la politique adroite des Pontifes Romains, & une uſurpation qui n'eſt colorée d'aucun titre.

Qu'il traite la donation de *Conſtantin* de donation imaginaire, il ne fait que ſuivre en cela tous les Critiques modernes; mais qu'il ne faſſe pas plus de cas de celle que *Pepin* & *Charlemagne* firent à l'Egliſe Romaine, c'eſt une autre choſe: il nous permettra d'être d'un autre avis que lui, & de démontrer la fauſſeté de ſon ſentiment.

"Eſt-il probable, dit-il, que

„ *Pepin* ait passé deux fois les Monts, „ uniquement pour donner des Villes „ au Pape ? Le Bibliothécaire *Anas-* „ *tase*, qui vivoit cent quarante ans „ après l'expédition de *Pepin*, est le „ premier qui parle de cette dona- „ tion, & les meilleurs Publicistes „ d'Allemagne la réfutent aujourd'hui. „ On nous dit que le Lombard *Aistol-* „ *phe*, intimidé par la seule présence du „ Franc, céda aussi-tôt au Pape tout „ l'Exarchat de Ravenne ; mais si les „ Papes avoient eu l'Exarchat, ils „ auroient été Souverains de Ravenne „ & de Rome : cependant, dans le „ testament de *Charlemagne*, qu'*Egin-* „ *hart* nous a conservé, ce Monarque „ nomme à la tête des Villes qui lui „ appartiennent, Rome & Ravenne, „ auxquelles il fait des présents. Pour „ Benevent, le saint Siege ne l'eut „ que long-temps après par la dona- „ tion de l'Empereur *Henri* le Noir, „ vers l'année 1047. „

Tous ces faits, si graves & si importants, il le confirme par le détail des preuves qu'il rapporte, de la dépendance où étoient encore les Papes, long-temps après *Pepin* & *Charlemagne*. Voici comment il parle au Chapitre vingtieme.

" Les Papes avoient plutôt à Rome „ un grand crédit qu'une puiſſance „ légiſlative ; ils avoient à ménager „ à la fois le Sénat Romain, le Peuple, „ & l'Empereur. *Lothaire*, en 844, „ paſſe les Alpes, fait couronner ſon „ fils *Louis*, qui vient juger dans „ Rome le Pape *Sergius II.* Le Pon- „ tife paroît, répond juridiquement „ aux accuſations d'un Evêque de Metz, „ ſe juſtifie, & prête enſuite ſerment „ de fidélité à ce même *Lothaire* „ dépoſé par les Evêques. *Lothaire* „ même fit cette célebre & inutile „ Ordonnance, que le Pape ne ſera „ plus élu par le Peuple ; que l'on „ avertira l'Empereur de la vacance „ du ſaint Siege. „ C'eſt ainſi que M. *de Voltaire* démontre la fauſſeté de ce que tous les Hiſtoriens rapportent des donations faites par nos Rois à l'Egliſe de Rome. Examinons maintenant la force de cette démonſtration.

On ne peut pas nier que la politique des Pontifes Romains n'ait toujours été extrêmement éclairée, & qu'elle n'ait beaucoup contribué à établir & à affermir l'autorité ſouveraine dont ils jouiſſent aujourd'hui ; mais il faut être bien peu inſtruit,

pour la regarder comme une uſurpation; ou il faut être bien infidele, pour diſſimuler les preuves qu'on a des donations faites à l'Egliſe Romaine par les Conquérants François, & du haut degré d'autorité, de puiſſance & de ſouveraineté où ils l'éleverent.

Et-il poſſible, dit-on, *que Pepin ait paſſé deux fois les Monts, uniquement pour donner des Villes au Pape?* Non-ſeulement cela eſt poſſible; mais il eſt très-probable qu'un Prince ambitieux & généreux comme *Pepin*, qui aſpiroit à la Royauté, & qui ſe ſervit ſi bien de l'autorité pontificale pour monter ſur le Trône, il eſt très-probable qu'il aura voulu uſer de retour. Il faiſoit de très-beaux dons au Pape, il eſt vrai; mais après tout, il ne donnoit que des Villes qui ne lui appartenoient point, & qui ne lui coûtoient que la peine d'aller ſe faire craindre & reſpecter: d'ailleurs, ce nouveau Roi, qui ſentoit combien les François de ce temps-là reſpectoient le ſaint Siege, ſuivoit en cela les vues d'une politique très-juſte: il lui importoit beaucoup de s'attacher le Pape en cas de révolution, & il ſe l'attachoit efficacement par des dons magnifiques qui ne lui coûtoient rien.

Mais, poursuit M. *de Voltaire*, *Anastase*, *qui écrivoit cent quarante ans après l'expédition de Pepin, est le premier qui en parle.* Si M. *de Voltaire* avoit puisé dans les sources de la vérité, il n'auroit pas fait tous ces raisonnements si foibles, & toutes ces pitoyables réflexions; il auroit su qu'*Eginhart*, Historiographe, Secretaire & gendre de l'Empereur *Charlemagne*, parle de cette donation dans ses annales de la Maison Impériale. *Pepin*, dit-il, *fit remettre Ravenne, la Pentapole & tout l'Exarchat qui dépendoit de Ravenne, & en fit un don à Saint Pierre*: il auroit su que les annales de Fulde annoncent la même chose sous l'an 756 *; il auroit su que *Paul Diacre*, Secretaire de *Didier*, dernier Roi des Lombards, rend aussi à-peu-près le même témoignage, & suppose les mêmes donations. *Voltaire* est donc dans l'erreur, & il induit en erreur les autres, quand il affirme que le premier Ecrivain qui ait parlé de

Egin. Hart, annal. ad an. 756.

Ann. Fuld.

Ann. Franç.

* Les Annales de Fulde vont jusqu'à l'an 900; mais elles sont de différents Auteurs, qui ont écrit chacun ce qui s'étoit passé de leur temps.

ces donations vivoit cent quarante ans après qu'elles furent faites. Voilà des Hiſtoriens François & contemporains de *Charlemagne* qui en ont parlé long-temps avant *Anaſtaſe*.

Ce qu'il dit enſuite du teſtament de *Charlemagne* ne prouve abſolument rien. Ce Prince faiſant par ſon teſtament des libéralités à toutes les Métropoles de l'Empire, ne vouloit pas en exclure les deux qui étoient entre les mains des Papes, pour leſquels il avoit tant d'attachement, de reſpect & de reconnoiſſance : d'ailleurs, il s'y étoit réſervé les droits de Seigneur Suzerain ; ainſi, ces legs pieux ne prouvent nullement que Rome & Ravenne n'aient pas été données à l'Egliſe Romaine.

On ne prouve rien non plus par les ménagements que les Papes étoient obligés d'avoir pour les Empereurs. Lorſque ces Princes paroiſſoient près de Rome avec de grandes armées, les Papes faiſoient alors ce que font encore aujourd'hui les petits Princes d'Italie. Quand de groſſes armées de François ou d'Allemands paroiſſent dans leurs Provinces, le plus foible ménage celui qui eſt le plus fort.

Enfin, M. *de Voltaire* n'eſt pas plus

heureux pour les faits qu'il avance, que pour les raisonnements qu'il fait : il se trompe en disant que Benevent ne fut aux Papes que par la donation d'*Henri* le Noir. Ce ne fut pas une donation, mais un échange. L'Empereur céda au Pape tous ses droits sur le Duché de Benevent, & le Pape céda à l'Empereur les terres que l'Eglise Romaine possédoit en Allemagne, & son droit sur Fulde & sur Bamberg. Il se trompe en disant que le Pape fut obligé de répondre juridiquement à un Evêque de Metz. Cet Evêque, fils de *Charlemagne*, & oncle de l'Empereur régnant, crut pouvoir parler en maître à la Cour de Rome ; mais ses tentatives furent sans effet : le Pape dédaigna les accusations de l'Evêque ; il refusa de faire prêter, par les Romains, le serment de fidélité que l'Evêque vouloit exiger pour le Roi *Louis* ; il déclara que les Romains ne le devoient qu'à l'Empereur : cette fermeté arrêta l'Evêque, & le Pape couronna ensuite le jeune *Louis*, Roi d'Italie. Quant à cette ordonnance que *Voltaire* appelle l'ordonnance célebre, que le Pape ne seroit plus élu par le Peuple, & qu'on avertiroit l'Empereur de la vacance

Hist. d'Allemagne, Henri le Noir.

du saint Siege ; ce fut une demande de l'Evêque faite de la part de Lothaire, & l'on n'y eut point d'égard. Qu'on juge de-là si l'on peut se fier à ce que M. *de Voltaire* affirme le plus positivement.

Après avoir fait voir tous ces écarts en traitant de l'origine de la puissance pontificale, nous allons maintenant en donner une idée historique, sûre, & capable de contenter ceux qui cherchent, dans un exposé, les caracteres de la vérité.

Ce fut le grand *Constantin* qui jeta les premiers fondements de cette puissance ; ce furent les Empereurs François qui l'éleverent au point où elle parvint ensuite ; & c'est le temps qui lui a donné cette consistance que nous lui voyons aujourd'hui. M. *de Voltaire* lui-même avoue que *Constantin* donna à l'Eglise Romaine *mille marcs d'or, trente mille marcs d'argent, & quatorze mille sols de rente & des terres dans la Calabre.* Tout cela fait environ deux millions quatre ou cinq cents mille livres, selon la valeur de l'argent d'aujourd'hui : *chaque Empereur augmenta ce patrimoine.* L'Italie ayant été ensuite souvent envahie par les Barbares, l'Eglise

Chap. 5. Hist. générale.

Romaine perdit plusieurs des Villes & des terres qui lui appartenoient ; mais jamais elle ne fut en plus grand danger que sous *Astolphe*, un des derniers Rois Lombards. Ce Prince en vouloit à Rome même : les Papes envoyerent aussi-tôt à Constantinople pour en obtenir quelque secours ; mais l'Empire d'Orient étoit trop affoibli & trop mal gouverné pour pouvoir sauver l'Italie : on donna de belles paroles aux Députés, & rien de plus. Rome abandonnée par ses Souverains, ne le fut pas par ses Pontifes ; ils s'adresserent aux Princes François. *Pepin*, que les Papes avoient si bien servi pour le faire monter sur le Trône, les servit à son tour ; il passa en Italie à la tête d'une armée, battit les Lombards, & obligea *Astolphe* à céder à l'Eglise Romaine l'Exarchat de Ravenne & quelques autres Provinces. Le Roi Lombard promit tout ce qu'on voulut ; mais ensuite ne pouvant se résoudre à faire de si grandes cessions aux Papes, il reprit les armes dès que les François eurent repassé les Monts. L'activité de *Pepin* le fit bientôt repentir de son infidélité à tenir sa parole. Les Lombards ayant encore été battus

de toute part, & chaſſés de leurs meilleures Places, *Aſtolphe* fut forcé à exécuter fidelement les conditions que le Roi François lui avoit impoſées.

Cependant, les Grecs voyant les Lombards chaſſés de l'Exarchat, crurent que l'occaſion étoit favorable pour y rentrer; ils envoyerent une ſolemnelle ambaſſade à *Pepin*, pour le redemander comme une Province de leur Empire. *Pepin* ayant entendu leurs longues harangues, leur répondit ſommairement qu'il n'avoit rien pris pour les Grecs; qu'il n'avoit fait de conquêtes que ſur les Lombards, & qu'étant en droit d'en diſpoſer, il les avoit données, comme il les donnoit encore, à *St. Pierre*. Ce fut avec cette réponſe que les Grecs furent obligés de ſe retirer; & *Pepin* ayant fait mettre à exécution tous les articles de la paix, reprit le chemin de ſon Royaume.

Après la mort de *Pepin*, *Didier*, dernier Roi des Lombards, fit de nouveaux efforts pour ſe remettre en poſſeſſion de ce que ſes prédéceſſeurs avoient été forcés de céder : mais il fut encore plus malheureux ; il trouva dans *Charlemagne* un Héros encore plus redoutable qu'*Aſtolphe* ne l'avoit

trouvé dans *Pepin*. Après une guerre qui fut de peu de durée, mais qui fut très-vive, *Didier* fut dépouillé de tous ſes Etats, & il fut envoyé en France dans une Abbaye où il finit ſes jours. *Charles* s'empara de ſon Royaume, prit le titre de Roi des François & des Lombards, & laiſſa jouir paiſiblement les Papes de ce que ſon pere leur avoit cédé.

Quelques années après, c'eſt-à-dire, en 801, le Pape *Léon III* le fit proclamer Empereur par les Romains, & le couronna en cette qualité. Le Peuple prêta ſerment de fidélité au nouvel Empereur, qui ſe contenta des droits de Seigneur Suzerain. Les choſes reſterent dans cet état juſqu'à *Charles le Chauve*, petit-fils de *Charlemagne* : celui-ci céda tous les droits des Empereurs dans Rome au Pape *Jean VIII*, comme le marquent les Hiſtoriens contemporains. Voilà ce que les monuments les plus inconteſtables & les plus ſûrs nous apprennent ſur l'origine de la puiſſance des Papes.

CHAPITRE XIII.

De Photius & du Schiſme des Grecs.

MR. *de Voltaire* ſe propoſe, dans ſon Chapitre vingt-unieme, de nous inſtruire des variations des Chrétiens dans leurs Dogmes, & de la ſupériorité de l'Egliſe de Conſtantinople ſur celle de Rome. M. *Boſſuet* avoit bien démontré aux Proteſtants qu'ils avoient beaucoup varié dans leurs profeſſions de foi, & que ces variations étoient une preuve qu'ils n'avoient pas la vérité pour eux. M. *de Voltaire* entreprend de les conſoler, en leur faiſant voir qu'il y a eu des variations dans l'Egliſe Catholique, auſſi bien que dans les Egliſes Proteſtantes. Toute la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'eſt que l'un démontre la vérité de ce qu'il repréſente aux Proteſtants, & que l'autre ſemble ne pas s'appercevoir de la fauſſeté des pieces qu'il emploie contre les Catholiques. Avant d'entrer en matiere, nous allons faire quelques obſervations ſur l'éloge qu'il

fait de *Photius*, premier Auteur du funeſte ſchiſme des Grecs.

" *Photius*, dit-il, étoit un homme „ d'une grande qualité, d'un vaſte „ génie & d'une ſcience univerſelle. „ Quiconque eſt juſte avouera qu'il „ étoit non-ſeulement le plus ſavant „ homme de l'Egliſe, mais un grand „ Evêque. Il ſe conduiſit comme *Saint* „ *Ambroiſe*, quand *Baſile*, aſſaſſin de „ l'Empereur *Michel*, ſe préſenta dans „ l'Egliſe de Sainte Sophie : *Vous êtes* „ *indigne d'approcher des ſaints Myſ-* „ *teres*, lui dit-il à haute voix, *vous* „ *qui avez les mains encore ſouillées* „ *du ſang de votre bienfaiteur. Photius* „ ne trouva pas un *Théodoſe* dans *Ba-* „ *ſile.* Ce tyran fit une choſe juſte par „ vengeance ; il rétablit *Ignace* dans „ le Siege Patriarchal, & chaſſa *Photius.* „ Ce *Patriarche*, qui eut dans ſa vie „ plus de revers que de gloire, fut „ dépoſé par des intrigues de Cour, „ & mourut malheureux. „

Il n'eſt perſonne qui n'avoue que le fameux *Photius* a été un des plus ſavants hommes, des plus beaux eſprits & des plus excellents Ecrivains que nous connoiſſions ; ſes Ouvrages en ſont une preuve inconteſtable : mais l'Hiſtoire nous apprend auſſi que ce

fut un de plus méchants hommes qui ait jamais été. On ne vit jamais ni un fourbe plus hardi, ni un imposteur plus habile & plus artificieux. Les crimes de fauſſaire & les calomnies les plus atroces ne lui coûtoient rien : il ne parut avoir de la Religion que pour faire réuſſir ſes projets ambitieux ; & quoiqu'au dehors il affectât de la reſpecter, il s'en jouoit dans le fond de l'ame : auſſi l'Empereur *Michel III* ayant un jour à ſa table *Photius* & le ſcélérat *Bardas*, qui étoit *Céſar*, jeta les yeux ſur un bouffon, nommé *Théophile*, qui étoit préſent, & dit en riant : *Théophile* eſt mon Patriarche, *Photius* eſt le Patriarche de *Bardas*, & *Ignace* l'eſt des Chrétiens. C'eſt ainſi que *Michel* penſoit de *Photius*. Hiſt. Byzan.

M. *de Voltaire* veut nous faire regarder *Photius* non-ſeulement comme le plus ſavant homme de l'Egliſe, mais encore comme un grand Evêque : il le compare à *Saint Ambroiſe* ; mais le trait qu'il rapporte pour autoriſer ſa comparaiſon, on peut, ſans témérité, le regarder comme faux. Premiérement, parce qu'aucun des Ecrivains contemporains n'en parle. 2°. Parce que *Zonare* eſt le ſeul qui le

rapporte ; & ce *Zonare*, qui vivoit quatre cents ans après, étoit un des Schismatiques les plus emportés. 3°. Parce que *Photius* a toujours été un des courtisans qui flatta le plus l'Empereur *Basile* : il composa même une fausse généalogie de ce Prince, pour le faire descendre des anciens Arsacides. 4°. Parce qu'il avoit toujours toléré & en quelque maniere autorisé les crimes & les débauches de l'Empereur *Michel*, prédécesseur de *Basile*.

Nicetas V. de St. Ignace.

Nicetas ibid.

Nous remarquerons encore que *Voltaire*, en nous représentant *Photius* arrêtant *Basile* à la porte de l'Eglise, il lui met à la bouche des expressions fortes & énergiques, & il les met en italique, comme s'il les avoit copiées d'après un Historien authentique. Ces paroles sont de *Voltaire* lui-même. *Zonare* ne dit que ces mots, que *Photius* empêcha *Basile* d'entrer dans sainte Sophie, en lui disant qu'il étoit coupable d'homicide ; mais M. *de Voltaire* embellit toujours les traits quand ils sont en faveur des Schismatiques, des Payens, des Protestants ; il ne tombe jamais dans ce défaut pour les Catholiques.

Zonar. ann. lib. XVI.

Il finit ce qui regarde *Photius* en disant qu'il fut déposé par des intrigues

gues de Cour, & qu'il mourut malheureux. L'Hiſtoire nous apprend que l'Empereur *Léon*, ſurnommé le Philoſophe, ne fut pas plutôt parvenu à l'Empire, qu'il voulut éteindre le ſchiſme qui commençoit à ſéparer l'Egliſe Grecque de l'Egliſe Romaine. Il regarda *Photius* comme un des plus grands obſtacles à la réunion des deux Egliſes; il étoit inſtruit de la plupart de ſes crimes : peu s'en étoit fallu qu'il n'en fût lui-même la victime ; il écrivit au Pape, il régla avec lui tout ce qui concernoit l'Egliſe Grecque ; il rélégua *Photius* dans un Monaſtere où il finit ſes jours : voilà pourquoi l'on dit qu'il mourut malheureux. La peine étoit bien légere après de ſi grands crimes. Voyons maintenant quelles ont été les variations qu'on reproche à l'Egliſe en ce qui concerne le Dogme.

Coropalata Cedrenus, part. 2.

Voltaire, après avoir cité une prétendue lettre du Pape *Jean VIII* au Patriarche *Photius*, où ce Pape décide que le Saint-Eſprit ne procede pas du Pere & du Fils s'exprime ainſi : " Il eſt donc clair que l'Egliſe „ Romaine & la Grecque penſoient „ alors différemment de ce qu'on „ penſe aujourd'hui : il arriva depuis

„ que Rome adopta la procession du „ Pere & du Fils. Les Grecs, au „ second Concile de Lyon, chanterent „ avec le Concile, en Latin : *qui ex „ Patre Filioque procedit*; mais l'E- „ glise Grecque retourna encore à son „ opinion, & sembla encore la quitter „ dans sa réunion passagere sous „ *Eugene IV. Voilà donc des varia- „ tions sur un point fondamental !*

Collect. Concil. notæ ad Epist. Joan. VIII.

Voilà une grande exclamation, mais qui est bien à pure perte, puisque tous les Critiques démontrent que cette lettre dont s'appuie M. *de Voltaire*, est une lettre supposée. Voici les raisons par lesquelles ils le démontrent. 1°. La procession du Saint-Esprit par le Pere & par le Fils, étoit la créance de tout l'Occident : dans toutes les Eglises d'Espagne, des Gaules & de Germanie, on chantoit à la Messe ces paroles : *Qui ex Patre Filioque procedit* : toutes ces Eglises étoient en communion avec l'Eglise Romaine; l'Eglise Romaine les regardoit comme Catholiques. Il est donc faux que le Chef de cette Eglise ait alors écrit : *Nous regardons comme un blasphême de dire que le St. Esprit procede du Pere & du Fils, & ceux qui tiennent ce Dogme nous les regar-*

dons comme hérétiques; car c'eſt-là le ſens de ce qu'on fait dire à *Jean VIII.*

2°. *Jean*, Diacre de Rome, fit en ce temps-là même une collection des œuvres de *St. Grégoire* le Grand, où ce Dogme eſt très-clairement enſeigné & expliqué : il la préſenta au Pape *Jean VIII* ; il l'avertit de la mauvaiſe foi des Grecs, qui, en traduiſant en leur langue les Ouvrages de ce Saint, y avoient ſupprimé tout ce qui regarde le Dogme de la proceſſion du Saint-Eſprit. Cet Auteur leur en auroit-il fait un crime, ſi l'on eût cru à Rome que le Saint-Eſprit ne procédoit pas du Pere & du Fils? Nota ad Epiſt. Joan. VIII.

3°. *Photius* fut convaincu d'avoir falſifié pluſieurs lettres de ce Pape, ſoit en retranchant, ſoit en ajoutant certaines choſes. Il fut convaincu d'avoir ſuppoſé de fauſſes lettres du Patriarche *St. Ignace* au Pape *Nicolas I*, & de ce Pape à l'Empereur *Michel*. Il avoit avec lui un fameux ſcélérat, nommé *Théodore Santabarenus*, qu'il fit enſuite Archevêque d'Euchaïte, qui le ſervoit fidelement dans toutes ſes fourberies, & qui fut enſuite dépoſé comme lui. Des hommes atteints de tant de crimes de faux n'auroient- Vie de St. Ignace, par Nicet.

ils pas bien pu falsifier ou supposer la lettre dont il s'agit ?

Voilà ce que des Critiques judicieux observent sur cette prétendue lettre : voilà le moyen de ne pas s'exposer à décider témérairement, & de trouver la vérité. M. *de Voltaire* auroit été bien plus prudent, s'il en eût usé de même ; alors il n'eût point vu ces prétendues variations qu'il reproche à l'Eglise Catholique.

" L'Eglise Grecque, dit-il ensuite, „ mépriſoit l'Eglise Romaine : les „ sciences fleurissoient à Constantino„ ple, mais à Rome tout tomboit. Les „ Grecs se vengeoient bien de la su„ périorité que les Romains avoient „ eu sur eux ; ils n'appelloient *Saint* „ *Grégoire* le Grand que *Grégoire* le „ Dialogue, parce qu'en effet ses dia„ logues sont d'un homme trop sim„ ple : ils prétendoient que l'Eglise „ Romaine devoit tout à la Grecque ; „ ils regardoient les Latins comme „ des disciples ignorants révoltés con„ tre leurs maîtres. „

Jamais les Grecs, avec toute leur éloquence, n'ont autant maltraité l'Eglise Romaine que le fait M. *de Voltaire*. Distinguons deux états de l'Eglise Grecque. Cette Eglise, du

temps des Chryſoſtômes, & lorſque tout l'Orient étoit ſoumis à l'Empire, ne mépriſoit point celle de Rome; on le voit par le reſpect que les Patriarches & les Empereurs avoient pour elle, par la qualité de Préſidents qu'ont toujours eu les Légats Romains dans les Conciles généraux tenus dans l'Orient même, par le recours que les Orientaux avoient au Pontife de Rome dans les affaires les plus importantes. L'Egliſe Grecque, dans ſa décadence même, ne mépriſa jamais l'Egliſe Romaine; mais elle devint alors jalouſe de cette autorité que tout le monde Chrétien reſpectoit, & ennemie implacable de cette fermeté avec laquelle l'Egliſe Romaine condamnoit toutes les erreurs des Grecs.

Dans ce neuvieme ſiecle où *Voltaire* dit qu'à Rome tout tomboit, l'Italie avoit des Univerſités floriſſantes, Rome avoit des Papes qui pouvoient paſſer pour les meilleurs génies de ce ſiecle : un *Léon IV*, un *Nicolas I*, un *Adrien II*. *Léon*, par ſon habileté, ſauva Rome & une partie de l'Italie de l'invaſion des Muſulmans. *Nicolas*, ſurnommé le Grand, chaſſa l'intrus *Photius* du Trône Patriarchal, y rétablit *Saint Ignace*, fit reſpecter les Loix

Hiſtoire des Papes par Duchêne.

de l'Eglise par les Princes & par les Evêques les plus puissants. Sous *Adrien II*, son successeur, on ne s'appercevoit pas qu'on eût changé de Pontife. Tels étoient alors les Chefs de l'Eglise Romaine.

Quant à ce qu'on dit de *Saint Grégoire*, si quelques Grecs schismatiques en ont fait peu de cas, tout l'Empire, dans le temps qu'il étoit le plus florissant, le regardoit avec vénération & admiration. Le jugement de ces Grecs, maîtres de tout l'Orient, est un peu plus respectable que celui de ces Grecs déjà devenus à moitié barbares sous les Sarrasins.

CHAPITRE XIV.

De l'Espagne au huitieme siecle.

LE huitieme siecle est peut-être celui qui a été le plus funeste à l'Espagne, par l'invasion des Sarrasins, qui la subjuguerent dans l'espace de trois années ; mais il fut aussi le plus glorieux, par les heureux efforts qu'elle fit pour se relever. *M. de Voltaire* semble ne parler de cette

ſameuſe révolution que pour prodiguer les plus grands éloges à ſes Héros Mahométans, & pour faire les ſatyres les plus mordantes contre les Chrétiens ; il eſt vrai qu'il eſt obligé pour cela de contredire les Hiſtoriens les plus ſûrs, les mieux inſtruits & les plus eſtimés. Pour nous, nous allons d'abord préſenter un tableau en raccourci de cette révolution, & nous obſerverons après comment M. *de Voltaire* la défigure.

Le Comte *Julien*, Gouverneur de l'Afrique Eſpagnole, outré de l'affront fait à ſa fille déshonorée par le Roi *Rodrigue*, voulut en tirer une vengeance éclatante. Il entreprit de faire paſſer les Arabes en Eſpagne, & de renverſer du Trône ce Prince brutal & impudique. Il n'y réuſſit que trop bien. *Rodrigue* perdit bientôt la Couronne & la vie, l'Eſpagne ſa liberté, & le Comte *Julien* périt enſuite lui-même miſérablement avec toute ſa famille.

Cependant quelques Seigneurs Eſpagnols, échappés au fer des Muſulmans, ſe retirerent ſous la conduite de *Pélage*, parent du dernier Roi, dans les montagnes des Aſturies. Ils s'y retrancherent avec ſoin, & devinrent

enſuite l'eſpérance & la reſſource de la Nation. *Pélage*, à la tête des Aſturiens & de ſes braves réfugiés, arrêta long-temps les Arabes, qui ne purent jamais le forcer dans ſes montagnes. Il en ſortit même aſſez ſouvent, les battit, s'en fit redouter, & jeta les fondements de la nouvelle Monarchie Eſpagnole. Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs imiterent ſa bravoure, & eurent encore de plus grands ſuccès. Dans l'eſpace d'un ſiecle, la Biſcaye, la Galice, la vieille Caſtille, une partie du Portugal furent ajoutées aux Aſturies. La nouvelle Monarchie devint toujours plus redoutable & plus puiſſante ; enfin, elle vint à bout peu-à-peu de détruire entiérement la Puiſſance Mahométane dans toute l'Eſpagne. Voilà ce qui eſt rapporté unanimement par tous les Hiſtoriens Eſpagnols, & ce qui eſt horriblement traveſti dans les récits de M. *de Voltaire*.

Il veut d'abord qu'on regarde comme une fiction de Roman, le dépit du Comte *Julien* qui, pour venger l'honneur de ſa fille *Florinde*, introduit les Arabes en Eſpagne. Le prétendu affront de l'infortunée *Florinde*, il veut le faire paſſer pour une aven-

ture auſſi incertaine que celle de la *Lucrece* Romaine. " Il paroît, dit-il, „ que pour appeller les Afriquains, „ on n'avoit pas beſoin du prétexte „ d'un viol, qui eſt d'ordinaire auſſi „ difficile à prouver qu'à faire. *Opas*, „ Archevêque de Séville, qui fut le „ principal inſtrument de la grande „ révolution, avoit des intérêts plus „ chers à ſoutenir que ceux de la pu- „ deur d'une fille. Le Comte *Julien*, „ gendre de *Vitiza*, qui avoit été „ détrôné & aſſaſſiné par *Rodrigue*, „ trouva dans cette ſeule alliance aſſez „ de raiſons pour ſe ſoulever contre „ le tyran. „

Il faut être auſſi hardi que M. *de Voltaire* pour oſer donner ainſi le démenti à tous les anciens Hiſtoriens, & pour oſer traiter de fable un fait qu'ils rapportent tous également. *Ferreras* lui-même, ce foible rival de *Mariana*, le rapporte comme tous les autres. Bien plus, il fait voir qu'il eſt également atteſté par les Auteurs Arabes, comme par les Chrétiens. M. *de Voltaire* lui-même, deux pages plus bas, ſuppoſe la vérité du même fait qu'il tâche maintenant de détruire.

Ferreras, Hiſtoire d'Eſpagne, IV. part. P. 423.

C'eſt en vain qu'il s'efforce de prou-

ver qu'il devoit y avoir des prétextes plus forts pour faire passer les Musulmans en Espagne, que celui de venger l'honneur d'une fille. Car combien n'y a-t-il pas eu de révolutions aussi grandes que celle-ci, & qui ont eu des causes plus légeres encore? Le fameux *Narsez* n'abandonna-t-il pas l'Italie aux Barbares pour se venger d'un mot piquant que lui avoit écrit l'Impératrice? Le Comte *Boniface* n'appella-t-il pas les Vandales en Afrique à cause de quelques mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès de *Placidie*, fille d'*Honorius*? Les petits-fils de *Clovis* ne porterent-ils pas le fer & le feu en Espagne pour venger leur sœur *Clotilde* de quelques mauvais traitements qu'elle avoit essuyés de la part du Roi son époux? Un pere n'auroit-il pas pu se porter à de pareils excès pour venger l'honneur d'une fille unique, tendrement aimée & brutalement déshonorée? Quant à l'Archevêque *Opas*, aucun des anciens Ecrivains Espagnols ne l'a fait Auteur de cette révolution. Mais *Voltaire* & les nouveaux Philosophes croient qu'on ne sauroit trop s'appliquer à rendre les Ministres de l'Eglise odieux.

Il traite enſuite également de fable la prétendue Royauté de *Pélage*. " Je ne ſais, dit-il, comment on a „ pu donner le nom de Roi à ce „ Goth, dont toute la Royauté ſe „ borna à n'être point captif. Com- „ ment ces Mahométans, qui en 734 „ ſubjuguerent la moitié de la France, „ auroient ils laiſſé ſubſiſter derriere „ les Pyrenées ce Royaume des Aſtu- „ ries? Comment Charles n'eût-il pas „ protégé ce Royaume par ſes armes „ plutôt que de ſe joindre à des Ma- „ hométans? „

M. *de Voltaire* veut qu'on s'en fie plutôt à ſa parole qu'au témoignage des anciens Hiſtoriens. Sa prétention eſt trop forte, & les raiſons dont il s'appuie, trop foibles pour céder à ſon autorité. Les Aſturiens habitoient un Pays fermé par des chaînes de montagnes très-faciles à deſcendre, & très-difficiles à forcer. C'eſt le même Pays qu'habitoient ces anciens Cantabres qui ne purent être entiérement ſubjugués par les Romains qu'environ deux cents ans après que le reſte de l'Eſpagne fut ſoumiſe. Eſt-il donc ſurprenant que les Mahométans aient couru à la conquête facile de la Gaule Gothique,

& qu'ils aient laiſſé les rochers & les montagnes des Aſturies? Eſt-il ſurprenant qu'ils n'aient pas continué des efforts toujours très-ſanglants & très-inutiles, pour ſoumettre un Pays dont la conquête ne les auroit pas dédommagés de ce qu'il leur en auroit coûté pour la faire.

Le raiſonnement qu'on fait encore ſur la conduite de *Charlemagne* ne vaut pas mieux que le précédent. Un Gouverneur Sarraſin ſe révolte contre ſon Prince, & veut ſe faire Vaſſal du Roi de France. *Charlemagne* accepte cet hommage. " S'il y avoit „ eu alors un Royaume Chrétien en „ Eſpagne, demande *Voltaire*, *Char-* „ *les* n'eût-il pas protégé ce Royaume „ par ſes armes, plutôt que de ſe „ joindre aux Mahométans? „

Mais *Charles* ne ſervoit-il pas bien les Chrétiens, en affoibliſſant & en diviſant les Mahométans? Et les Chrétiens ne ſurent-ils pas bien en profiter, puiſqu'ils firent encore alors de nouvelles conquêtes? A quoi aboutit donc le raiſonnement de *Voltaire*?

Une choſe mérite d'être obſervée ici. Il dit que dès le temps de *Charles Martel*, les Chrétiens commence-

rent à tenir tête à leurs vainqueurs. Vingt lignes après, il prétend qu'il n'y avoit point d'Etat Chrétien en Eſpagne ſous *Charlemagne*, petit-fils de *Charles Martel*. Voilà une eſpece de contradiction : mais il ne faut pas en être ſurpris; la contradiction eſt un écueil preſque inévitable à ceux qui n'ont pas la vérité pour eux.

Tout le ſoin de M. *de Voltaire* eſt enſuite d'obſcurcir la gloire des premiers ſucceſſeurs de *Pelage*. Parmi ces premiers ſucceſſeurs on trouve un *Alphonſe II*, ſurnommé le Chaſte. On lui donna ce nom, parce qu'il vécut dans la continence, & qu'il affranchit les Chrétiens de l'infame tribut de cent filles choiſies, qu'ils étoient obligés de fournir chaque année pour le ſerrail de Cordoue. C'étoit le bâtard *Mauregat* qui s'étant appuyé du ſecours des Arabes pour envahir le Trône des Aſturies, avoit ſoumis les Chrétiens à ce tribut. Tout ce que *Voltaire* dit de cet *Alphonſe*, c'eſt que c'étoit une Prince *artificieux & cruel*. Il eſt vrai qu'il ne donne aucune preuve de ce qu'il avance. Les ancien Hiſtoriens Eſpagnols ne lui en ont point fourni.

Parmi les ſucceſſeurs de *Pélage*,

on trouve auſſi un *Alphonſe III*, ſurnommé le *Grand*. Ce Prince pendant près de quarante ans eut preſque toujours les armes à la main. Il ne donna aucune bataille qu'il ne gagnât. Il étendit ſon Royaume depuis la partie des Pyrenées qui eſt ſur l'Océan, juſqu'en Portugal. Il bâtit ou releva les murs d'un très-grand nombre de Villes. Il fit conſtruire pluſieurs magnifiques Egliſes. Il s'attira le reſpect, l'eſtime & l'admiration de ſes ennemis même. Quelles louanges M. *de Voltaire* n'eût-il pas données à ce Prince, s'il eût été Muſulman!

Ferreras, V. part. ſiecle IX.

Les freres d'*Alphonſe* ſe révolterent contre lui dès le commencement de ſon regne, & attenterent à ſa vie: dans ſa vieilleſſe, ſon fils impatient de régner, prit les armes pour lui enlever la Couronne. *Alphonſe* vainquit ſes freres; il leur laiſſa la vie, mais il leur fit crever les yeux. Il battit toujours les troupes de ſon fils. Mais étant déjà âgé de quatre-vingts ans, il aima mieux céder ſa Couronne, que de la conſerver en répandant le ſang de ſes Sujets; & il mourut peu de temps après avec les plus beaux ſentiments de piété & de Religion.

Voici comment *Voltaire* parle de ce Prince. " Je ne ceſſe d'être étonné, quand je vois quels titres les „Hiſtoriens prodiguent aux Rois. Cet „*Alphonſe* qu'ils appellent le *Grand*, „fit crever les yeux à ſes quatre freres ; ſa vie n'eſt qu'un tiſſu de „cruautés & de perfidies. Ce Roi „finit par faire révolter ſes Sujets „contre lui, & fut obligé de céder „ſon petit Royaume à ſon fils vers „l'an 910. „

Vous remarquerez que les Etats d'*Alphonſe III*, comprenoient les Aſturies, la Biſcaye, la Galice, la vieille Caſtille, une partie du Portugal. *Voltaire* par mépris appelle cela un petit Royaume. Il eſt étonné qu'on ait donné le nom de *Grand* à *Alphonſe* ; mais ne doit-on pas être encore plus étonné qu'il le lui refuſe, tandis qu'il prodigue ce même titre à un certain nombre de Barbares qui ne ſont connus que parce qu'ils ont devaſté une grande partie de l'Univers, ou fait beaucoup de mal aux Chrétiens, comme un *Coſroës*, un *Mahomet II* ?

La qualité de perſécuteur du Chriſtianiſme ou de Payen, donne-t-elle droit à ce titre ? ou la qualité de

Chrétien ſuffit-elle pour en exclure ? Après avoir ainſi traité & outragé les Chrétiens, il finit ſon Chapitre par les plus grands éloges des Mahométans. Il eſt vrai qu'on y trouve preſque autant d'erreurs que de paroles.

" Si j'enviſage leur Religion, dit-„ il, je la vois embraſſée par toutes „ les Indes & par les Côtes Orien-„ tales de l'Afrique. Si je regarde leurs „ conquêtes, d'abord le Calife *Aaron* „ *Rachild* impoſe un tribut de ſoi-„ xante & dix mille écus d'or par „ an à l'Impératrice *Irene*. Je vois au „ neuvieme ſiecle les Muſulmans re-„ doutables à la fois à Rome, à Conſ-„ tantinople, maîtres de la Perſe, de „ la Syrie, de l'Arabie, de toutes les „ Côtes d'Afrique & des trois quarts „ de l'Eſpagne. Mais ces Conquérants „ ne forment pas une nation, comme „ les Romains, qui étendus preſqu'au-„ tant qu'eux, n'avoient fait qu'un ſeul „ peuple. „

J'ai dit qu'il y avoit dans ce tableau de la grandeur Muſulmane preſque autant d'erreurs que de paroles. Ainſi remarquez que c'eſt une erreur de dire que le Mahométiſme fut embraſſé par toutes les Indes. Toutes

les compagnies de Commerçants Européens aux Indes, toutes les relations des Voyageurs & des Miſſionnaires diſent le contraire. *Voltaire* lui même dit le contraire dans le Chapitre cent vingtieme de cette même Hiſtoire. Il avoit apparemment oublié alors qu'il en avoit fait ici un trait de l'éloge du Mahométiſme.

C'eſt une erreur de dire qu'*Aaron Rachild* impoſa un tribut de ſoixante & dix mille écus d'or à *Irene*. Ce tribut ne fut impoſé aux Grecs qu'en 804, & *Irene* étoit morte en 802. Il a voulu apparemment mettre ce trait déshonorant ſur le compte de cette Impératrice, parce qu'elle avoit éteint l'héréſie des Iconoclaſtes. Théophanes Chronographia.

C'eſt une erreur de dire que les Romains avoient été preſqu'auſſi étendus que les Muſulmans le furent au neuvieme ſiecle. Jamais les conquêtes muſulmanes n'égalerent l'étendue de celles des Romains. Il eſt vrai que les Muſulmans eurent la Perſe, une très-petite partie de l'Inde, & quelques Côtes à l'orient de l'Afrique, que les Romains n'avoient pas poſſédé. Mais les Romains avoient eu toute la Grece, l'Italie, les Gaules, le nord de l'Eſpagne, l'Angleterre,

une partie de la Germanie & la Pannonie, où les Muſulmans n'eurent rien au neuvieme ſiecle. M. *de Voltaire* n'avoit pas examiné les Cartes Géographiques en faiſant ſon admirable portrait de la grandeur des Mahométans.

C'eſt une erreur de dire qu'*Aaron Rachild* *, contemporain de *Charlemagne*, ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne & aux Indes. *Aaron Rachild* ne monta ſur le Trône qu'en 784, & l'Eſpagne avoit des Califes indépendants depuis 758. *Voltaire* en convient dans le Chapitre dix-huitieme; mais par-là même il ſe contredit : c'eſt ce qui lui arrive ſouvent.

* C. 4.

Chap. 4. C'eſt une erreur de dire que " la „ domination des Califes dura 655 „ ans ; qu'ils étoient deſpotiques dans „ la Religion comme dans le gou„ vernement ; qu'ils avoient le droit „ du Trône & de l'Autel, du glaive & „ de l'enthouſiaſme. „ La puiſſance des Califes ne commença que vers le milieu du ſeptieme ſiecle, & elle fut comme anéantie par les Turcs, environ deux cents cinquante ans après, ſelon * M. *de Voltaire* lui même. Dès-lors le Calife ne fut pas plus puiſſant que n'eſt aujourd'hui le *Mouſti* à Conſtantinople.

* C. 43.

CHAPITRE XV.

De quelques faits remarquables rapportés sous le neuvieme siecle.

NOus ne suivrons pas M. *de Voltaire* dans tout ce qu'il raconte de la décadence de la Maison Impériale de France, des troubles de la Germanie, des déprédations des Normands sur les Côtes d'Angleterre, de France & d'Espagne. La maniere dont il présente ces objets est semblable à l'éclair, qui surprend, qui éblouit, & qui ne laisse ensuite qu'horreur, ténebres & confusion. On ne peut pas se flater de savoir les choses, si on ne les connoît que par les tableaux qu'en présente M. *de Voltaire*. En vain nous dit-il, par la bouche de son Imprimeur, qu'il traite l'histoire en Philosophe, & qu'il l'embellit en Peintre. Le pinceau du Peintre montre beaucoup de hardiesse, mais peu de vérité; & l'on est toujours à chercher où sont les lumieres & la sagesse du Philosophe. Ainsi nous nous contenterons

Avis des Edit.

de faire quelques observations sur quelques faits où le Philosophe & le Peintre nous paroissent être le plus en défaut.

Théodose a toujours été regardé comme un des plus grands Princes qui ait gouverné l'Empire, comme le Prince dont les vertus, le zele, les héroïques qualités ont fait le plus d'honneur à la Religion, & l'ont servie plus utilement & plus efficacement. Ce Prince commit une horrible faute en permettant le massacre de Thessalonique. Il la répara ensuite d'une maniere si édifiante, qu'on peut regarder cette réparation comme un des plus beaux traits de sa vie. Nous allons rapporter succinctement le fait, afin qu'on juge ensuite des altérations qu'y fait M. *de Voltaire* pour rendre odieux le nom de *Théodose*.

Un des plus fameux conducteurs de chars dans les jeux publics s'étant rendu coupable d'un crime énorme, le Commandant des troupes de la Macédoine le fit mettre en prison. Sozom. L. 7. Quelques jours après il devoit y avoir des courses, selon l'usage des Grecs. Le Peuple de Thessalonique demanda avec instance le prisonnier,

parce qu'il paſſoit pour le plus habile dans la conduite des chars, & dans les courſes de chevaux ; le Gouverneur refuſa abſolument de relâcher le criminel. Le Peuple s'ameuta, courut aux armes ; quantité de ſoldats furent maſſacrés, & le Gouverneur, qui avoit voulu arrêter le déſordre, fut tué lui-même ſur la place. *Théodoſe* ne fut pas plutôt inſtruit de cette ſédition, qu'il réſolut de punir les ſéditieux ; mais les Evêques qui étoient à la Cour, lui firent des remontrances ſi touchantes, qu'il leur promit d'accorder le pardon aux coupables. *Théodoſe* étoit d'un caractere vif & bouillant ; mais après que les premiers moments étoient paſſés, la vivacité & le feu de ce caractere cédoient bientôt à la bonté naturelle de ſon cœur. Il avoit pardonné généreuſement aux Ariens, qui, dans une émeute, avoient brûlé le Palais Epiſcopal de Conſtantinople ; il avoit pardonné aux Chrétiens, qui avoient pillé une Synagogue des Juifs ; il avoit pardonné aux habitants d'Antioche, qui avoient eu l'audace de renverſer & de briſer ſes ſtatues, & celles de l'Impératrice. Cependant à l'occaſion de la ſédition de Theſſa-

lonique les Miniſtres lui repréſenterent que ſa clémence ne ſervoit qu'à enhardir au crime, & ils lui firent ſentir les conſéquences de ſa facilité à pardonner. *Théodoſe*, ſur leurs repréſentations, conſentit à la punition des Theſſaloniciens. Les Miniſtres alors envoyerent des troupes qui inveſtirent le Peuple de Theſſalonique, & maſſacrerent environ ſept mille perſonnes en moins de trois heures.

Dès que S. *Ambroiſe* eut appris ce maſſacre, il écrivit à l'Empereur pour lui repréſenter l'énormité de ſon crime. Il lui déclara qu'il ne pouvoit plus l'admettre à la participation des Myſteres, qu'il n'eût fait une pénitence publique de ſa faute. Il l'arrêta publiquement à la porte de l'Egliſe, & lui en interdit l'entrée. L'Empereur ne répondit que par ſon humilité & par ſes larmes, & il ſe ſoumit à tout ce que S. *Ambroiſe* crut devoir lui preſcrire & lui impoſer. C'eſt ainſi que S. *Paulin* & *Théodoret* racontent ce fameux trait de la vie de *Théodoſe*. Voici ce qu'en dit M. *de Voltaire*.

" *Théodoſe* avoit fait maſſacrer quinze mille citoyens à Theſſalonique, non pas dans un mouvement de

„ colere, mais après une longue déli-
„ bération. Ce crime réfléchi pouvoit
„ attirer sur lui la vengeance des
„ Peuples, qui ne l'avoient pas élu
„ pour en être égorgés. S. *Ambroise*
„ fit une très-belle action en lui re-
„ fusant l'entrée de l'Eglise, & *Théo-*
„ *dose* en fit une très-sage d'appaiser
„ un peu la haine de l'Empire, en
„ s'abstenant d'entrer dans l'Eglise
„ pendant huit mois : foible & misé-
„ rable satisfaction pour le plus horri-
„ ble forfait dont jamais un Souverain
„ se soit souillé. „

L'édifiante pénitence de *Théodose*, *Voltaire* l'attribue à une espece de politique. Il n'y voit point de sentiment de Religion. Le nombre des personnes qui périrent, il l'exagere, en en mettant quinze mille, au lieu de sept ; il représente ce crime comme le plus horrible forfait dont jamais un Souverain se soit souillé ; ceux des *Néron*, des *Tibere*, des *Domitien*, incomparablement plus horribles & plus odieux, il les excuse. Mais *Théodose* étoit Chrétien.

M. *de Voltaire*, dans le dix-septieme Chapitre, fait un grand éloge du Roi *Alfred*, qui regnoit en Angleterre sur la fin du neuvieme siecle ;

& cet éloge eſt bien juſte & bien mérité. *Alfred* a été en effet un des plus grands Princes qui ait régné en Angleterre ; mais voici une anecdote que M. *de Voltaire* fait entrer dans ſon éloge. C'eſt que ce Prince " ne „ bâtit aucun Monaſtere. Il penſoit „ ſans doute qu'il eût mal ſervi ſa „ Patrie en favoriſant trop ces familles „ immenſes ſans pere & ſans enfants „ qui ſe perpétuent aux dépens de la „ nation. Auſſi ne fut-il pas au nom- „ bre des Saints. „

Ce qui eſt certain, c'eſt que le grand *Alfred* n'a pas auſſi bien penſé que le dit M. *de Voltaire*, car *Aſſer*, Evêque de Saliſberi, qui vivoit à la Cour de ce Prince, & qui a écrit ſon hiſtoire, nous parle de deux magnifiques Monaſteres que ce Prince fit bâtir & qu'il enrichit extrêmement : il parle également du zele qu'avoit ce Prince pour que la diſcipline monaſtique fût bien obſervée dans ces ſortes de Maiſons. Ainſi ce n'eſt pas faute d'avoir bâti des Monaſteres qu'il n'a pas été mis au nombre des Saints. *Voltaire* a bien parlé comme il penſoit, mais il n'a pas parlé ſelon la vérité.

CHAPITRE XVI.

De la Papauté au dixieme ſiecle.

TAndis que les deſcendants de *Charlemagne* conſervoient à peine encore quelques Villes en France ; qu'il ne reſtoit plus en Allemagne qu'une ombre de l'Empire que ce Prince avoit fondé ; que la plupart des Villes d'Italie, jalouſes de la liberté, tâchoient de s'ériger en Républiques ; que l'Eſpagne étoit partagée en pluſieurs petits Etats entre les Chrétiens & les Muſulmans ; Rome ſe ſentoit auſſi des malheurs du ſiecle.

Deux femmes puiſſantes par leur naiſſance & par leurs richeſſes, & redoutables par leur eſprit & par leurs intrigues, y eurent ſucceſſivement toute l'autorité. Ces femmes étoient *Théodora*, & *Marozie*, Marquiſe de Toſcane. Elles faiſoient & défaiſoient les Papes à leur volonté ; plaçoient ſur le trône de S. Pierre leurs enfants, leurs parents, leurs amis, quelquefois même leurs amants, & firent ce grand nombre de Papes

ſcandaleux qu'on vit dans ce dixieme ſiecle juſqu'au regne des *Othons*.

Ce morceau d'hiſtoire eſt bien du goût de M. *de Voltaire*. Il ne manque pas de rappeller tous ces Papes. Et pour rendre le tableau plus frappant encore, ou il ne dit mot des bons Papes qui parurent par intervalle, ou il maltraite également ceux qui méritoient d'être reſpectés.

Ainſi il ne dit mot de *Benoît IV.* qui fit les délices & l'édification de Rome au commencement de ce dixieme ſiecle, ni d'*Agapet II.* qui ſe fit également reſpecter par ſa ſainteté & ſa ſageſſe. Ce fut cet *Agapet* qui força l'opiniâtreté des Seigneurs François qui ne vouloient pas reconnoître *Louis IV.* dit d'Outremer, pour leur Souverain. *Grégoire VI.* qui travailla ſi généreuſement & ſi efficacement à la paix de l'Egliſe, eſt traité de ſimoniaque. Un autre Ecrivain que *Voltaire* auroit loué ſon courage & ſa modération. *Léon IX.* qui a été mis au nombre des Saints, eſt traité d'homme ſanguinaire. Les Normands faiſoient des courſes & des ravages ſur les terres de l'Egliſe. *Léon* demanda du ſecours à l'Empereur pour les arrêter. *Voltaire* demande s'il a fait pénitence d'avoir

Duchêne, vie des Papes.

fait répandre tant de sang. Il y avoit déjà assez de mal à dire de quelques Papes du dixieme siecle ; il ne falloit pas répandre le fiel jusques sur ceux qui sont honorés comme des Saints.

CHAPTRE XVII.

De la Religion & de la Superstition aux dixieme & onzieme Siecles.

QUelques Hérétiques qui parurent alors en France, & qui furent punis ; *Beranger*, Archidiacre de Tours, qui enseigna ses erreurs sur l'Eucharistie, & qui fut condamné par plusieurs Conciles ; un Empereur Allemand qui fit, dit-on, brûler toute vive sa femme, qui n'étoit pas aussi sage que doit l'être une Impératrice : voilà presque tout ce qui fait le sujet, & ce qui remplit le Chapitre intitulé : *de la Religion & de la Superstition aux dixieme & onzieme siecle.* Tout ce qu'on en doit conclure, selon M. *de Voltaire*, c'est qu'il y avoit alors des Evêques cruels & sanguinaires, des Chrétiens imbéciles, des hommes éclairés & innocents,

qu'on traitoit d'Hérétiques ; & qu'on ne ſavoit preſque que croire ſur l'Euchariſtie.

"Du temps du Roi *Robert*, dit-„il, il y eut en France quelques „Prêtres accuſés d'héréſie. On ne les „appella Manichéens que pour leur „donner un nom plus odieux. On leur „imputa des crimes horribles & des „ſentiments dénaturés, dont on char-„ge toujours ceux dont on ne con-„noît pas les Dogmes. „ Il rapporte enſuite les accuſations faites contre ces Hérétiques, & il ajoute : "La ſeule „choſe qui ſoit certaine, c'eſt que le „Roi *Robert* & ſa femme *Conſtance* „ſe tranſporterent à Orléans, où ſe „tenoient quelques aſſemblées de „ceux qu'on appelloit Manichéens. „Les Evêques firent brûler treize de „ces malheureux. „

Voltaire trouve mauvais qu'on ait donné à ces Hérétiques le nom de Manichéens ; & il dit que ce ne fut que pour les rendre plus odieux ; mais il n'eſt pas plus autoriſé à les excuſer, qu'il l'eſt à condamner les Catholiques. Ces fanatiques furent convaincus de donner dans les mêmes débauches que les anciens Manichéens, & d'avoir les mêmes principes ſur

plusieurs points de leur créance ; faut-il être surpris qu'on leur ait donné le même nom ? Que l'on consulte *Glaber Rodolphe*, Historien contemporain ; on y trouvera le détail de tous ces Dogmes & leur réfutation.

Pour faire retomber sur le Clergé l'odieux de la punition de ces Hérétiques, *Voltaire* dit hardiment que les Evêques firent brûler treize de ces malheureux. C'est bien dommage que l'Historien contemporain, qui étoit lui-même sur les lieux, dise tout le contraire *. Le Roi, dit-il, fit tout ce qu'il put pour faire ouvrir les yeux à ces misérables, & pour les ramener par la douceur : il fit allumer hors de la Ville un grand feu, pour les intimider par cette vue ; il les fit encore presser de se dérober au supplice ; enfin, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté, il fit exécuter treize des plus obstinés. On voit que *Glaber* ne fait ici aucune mention des Evêques.

* Glaber, lib. 3. c. 8.

L'article de *Beranger* est très-curieux : il paroît par cet article que M. *de Voltaire* ne fait point le catéchisme des Catholiques, mais qu'il est bien instruit de ce qu'enseigne celui des Calvinistes. " Il s'élevoit, dit-il, „ alors quelques nuages sur l'Eucha-

„ riſtie. La queſtion *ſi du pain & du „ vin ſont changés en la ſeconde Per- „ ſonne de la Trinité, & par conſé- „ quent en Dieu; ſi on mange & ſi „ on boit cette ſeconde Perſonne par la „ foi ſeulement* : cette queſtion avoit „ échappé à l'imagination ardente des „ Chrétiens Grecs ; auſſi ſe contenta- „ t-on de faire la Cêne le ſoir dans les „ premiers âges du Chriſtianiſme, & „ de communier ſous les deux eſpeces „ au temps dont je parle, *ſans avoir „ une idée fixe & déterminée ſur ce „ Myſtere.* Enfin, *Beranger*, Archi- „ diacre de Tours, enſeigna, vers „ 1050, par écrit & dans la chaire, „ que le véritable Corps de Jeſus- „ Chriſt n'eſt & ne peut être ſous les „ apparences du pain & du vin. „

M. *de Voltaire* ne repréſente ici les Catholiques que comme des imbécilles, qui croient que le pain & le vin dans l'Euchariſtie ſont changés en la ſeconde Perſonne de la Trinité. Une telle imputation eſt trop groſſiere pour faire tort aux Catholiques, elle n'en fait qu'à ſon Auteur. Les Catholiques n'ont jamais dit que le pain & le vin fuſſent changés en la ſeconde Perſonne de la Trinité ; ils n'ont jamais dit que le pain & le vin

devinſſent Dieu. Voici quelle eſt leur créance.

Ils croient que le pain & le vin ſont changés au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt. Ce Corps & ce Sang ſont les mêmes qu'ils étoient, lorſque Jeſus-Chriſt étoit ſur la terre. Ce Corps & ce Sang étoient alors unis à l'Ame de Jeſus-Chriſt & à ſa Divinité. Ils y ſont donc encore unis dans l'Euchariſtie, le changement ne regarde donc que le Corps de Jeſus-Chriſt, & non pas l'Ame & la Perſonne divine de Jeſus-Chriſt. Voilà la créance des Catholiques. Tout cet expoſé de *Voltaire* feroit dire à quelqu'un qu'il ignore quelle eſt cette créance ; cependant, il eſt ſûr qu'il a ſu le catéchiſme catholique, & qu'il ne manque pas de mémoire.

Il ne paroît pas plus inſtruit ſur les faits que ſur les Dogmes, lorſqu'il dit qu'on ſe contenta de faire la Cene le ſoir dans les premiers âges du Chriſtianiſme, & de communier ſous les deux eſpeces juſqu'au onzieme ſiecle. Il auroit pu apprendre de *Tertullien* * que la Communion ſe faiſoit à jeun, & par conſéquent qu'elle ſe faiſoit le matin, à moins qu'il n'y eût quelque raiſon d'une

* Tertul. de orat.

néceſſité extraordinaire. Quant à la Communion ſous les deux eſpeces, l'uſage n'en a jamais été univerſel dans l'Egliſe ; & il a toujours été beaucoup plus rare que l'uſage de la Communion ſous une eſpece ſeulement *.

* Voy. M. de Meaux, Avertiſſ. aux Proteſtants.

C'eſt calomnier de gaieté de cœur toute l'Egliſe, d'avancer que juſqu'au onzieme ſiecle, *on n'avoit point une idée fixe & déterminée ſur ce Myſtere.* Une telle hardieſſe ne mérite que le dédain & le mépris. La doctrine des Peres eſt ſi claire ſur ce point, que les Sacramentaires ne pouvant l'accorder avec leurs Dogmes, ſe déterminerent à la rejeter abſolument. Cette renonciation des Sacramentaires eſt la plus forte preuve que la doctrine des Peres leur eſt contraire, & par conſéquent qu'il eſt très-faux qu'on n'eût aucune idée fixe & déterminée ſur ce Myſtere juſqu'au onzieme ſiecle. " Le „ ſentiment le plus commun, ajoute „ *Voltaire*, étoit ſans doute qu'on „ mangeoit le véritable Corps de „ Jeſus-Chriſt : on diſputoit même „ pour ſavoir ſi on le digéroit & ſi on „ le rendoit. „

M. *de Voltaire* auroit bien pu ſe diſpenſer de mêler des idées indé-

centes à des choſes ſi reſpectables & ſi ſaintes. Le Catholique n'a nulle peine ſur ce point : il ſait que le Corps de Jeſus-Chriſt eſt ſous les eſpeces du pain ; que ces eſpeces ſont ſujettes à ſe diſſoudre, comme la nourriture ſe diſſout ; & que, dès qu'elles ſont diſſoutes, le Corps de Jeſus-Chriſt ceſſe d'y être. Si, dans des ſiecles groſſiers & barbares, quelques Théologiens, dignes de ces ſiecles, ont agité cette queſtion, leur exemple ne doit pas ſervir de regle à un homme de goût.

Il y a dans l'expoſé que l'on fait enſuite de la doctrine des Sacramentaires, un artifice & un air d'érudition qui ſont des preuves convaincantes d'ignorance & de mauvaiſe foi.

" Il paroît, dit-on, que dans „ beaucoup d'Egliſes, & ſur-tout en „ Angleterre, on croyoit qu'on ne „ mangeoit & qu'on ne buvoit Jeſus-„ Chriſt que ſpirituellement. „ On prétend prouver, par quelques extraits de différents Auteurs qui écrivoient alors, que ce qui ſe dit du Corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, doit s'entendre ſpirituellement. Le paſſage le plus remarquable eſt celui qu'on rapporte de *Ratran*, Moine de Cor-

bie. *C'eſt le Corps de Jeſus-Chriſt*, dit cet Ecrivain, *qui eſt reçu & mangé, non par les ſens corporels, mais par les yeux de l'eſprit fidele.*

Mais M. *de Voltaire* ne prouve rien par-là contre les Catholiques, parce que 1°. cet Auteur ne dit rien en cela que tout Catholique ne puiſſe avouer encore aujourd'hui. Les impreſſions qui ſe font ſur les ſens corporels, en voyant & en mangeant l'Euchariſtie, ne ſe font que par les eſpeces, & non point par le Corps même de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt la foi qui y voit & qui y reconnoît ce que les ſens n'y voient & n'y reconnoiſſent pas.

2°. Ce même *Ratran* explique dans cet Ouvrage même la tranſubſtantiation, ce qui prouve que la créance de l'Auteur étoit la même que la créance de l'Egliſe d'aujourd'hui : il n'y a qu'à conſulter l'extrait de cet Ouvrage dans l'Hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleury*. On peut expliquer de même les autres extraits que *Voltaire* a cités ; ainſi, la dépenſe d'érudition qu'il fait ici eſt bien à pure perte.

Il ſe montre enſuite tendrement affligé de l'infortune de l'Impératrice *Marie* d'Aragon, que l'Empereur ſon

époux condamna à être brûlée vive. Cette Princesse avoit fait à un jeune Seigneur Italien les mêmes propositions que l'épouse de l'Egyptien *Putiphar* avoit faite, autrefois au chaste *Joseph* : elle trouva la même résistance & la même vertu ; elle en tira la même vengeance. L'impudique accusa d'un attentat énorme celui à la pudeur duquel elle avoit elle-même attenté : l'Empereur en fut transporté de colere ; & sur l'accusation, les plaintes & les larmes de son épouse, il condamna aussi-tôt le Comte à avoir la tête tranchée : la veuve éplorée vint demander justice à l'Empereur, prouva l'innocence de son époux, & le crime de l'Impératrice. *Othon*, pour venger l'affront qu'il avoit reçu, & réparer l'injustice qu'il avoit commise, condamna aux flammes l'impudique calomniatrice.

Cet acte rigoureux de justice met *Voltaire* de mauvaise humeur contre ce Prince ; mais après tout, dit-il, il ne faut pas être surpris de cela, parce qu'*Othon III* étoit un Prince dévot, cruel, & encore plus débauché que sa femme.

Il est bon cependant qu'on apprenne que cet *Othon* étoit un Prince extrê- Diſemaſi l. 4.

mement aimé & reſpecté de tout l'Empire, & qu'on le comparoit preſqu'en tout à ſon aïeul *Othon* le Grand. *Voltaire* l'accuſe de cruauté & de débauche ; & les Hiſtoriens contemporains lui donnent de grands éloges à cauſe de ſa piété, de ſa douceur & de ſon humanité. A qui faut-il en croire?

Gotifred. in chron. *Géofroi* de Viterbe, qui vivoit peu de temps après le regne d'*Othon*, & pluſieurs autres Auteurs rapportent que la Dame Italienne prouva l'innocence de ſon époux par l'épreuve du feu, c'eſt-à-dire, en portant entre les mains une lame de fer ardent ſans ſe brûler. M. *de Voltaire* ſe moque de ceux qui rapportent une pareille aventure, & de ceux qui la croient. Ce que je remarquerai là-deſſus, c'eſt que *Grégoire* de Tours, le premier & le plus ancien de nos Hiſtoriens, rapporte pluſieurs événements où Dieu a voulu faire découvrir les crimes ou protéger l'innocence par des voies extraordinaires ; il en cite même un qui eſt arrivé de ſon temps & ſous ſes yeux : il pouvoit y avoir beaucoup d'abus dans ces ſortes d'épreuves. *Agobard*, Archevêque de Lyon dans le neuvieme

Gregor. Tur. Hiſt. Franc. l. 8. c. 16.

Agobard. oper. t. 2. p. 304.

ſiecle, écrivit fortement pour engager les Princes & les Evêques à les interdire. Cela prouve évidemment qu'elles étoient en uſage ; ainſi, l'on peut croire, lorſque les plus graves Hiſtoriens l'atteſtent, qu'elles ſervirent quelquefois à ſauver des innocents. Il y a de l'imbécillité à tout croire, & de la témérité à tout rejeter.

M. *de Voltaire* ſemble vouloir enſuite égayer le Lecteur par le tableau qu'il lui préſente de certains uſages qu'il attribue aux Egliſes d'Occident. " Tout y étoit défiguré, dit-il, par „ les coutumes les plus ridicules. La „ fête des fous & celle des ânes étoient „ établies dans la plupart des Egliſes. „ On créoit, aux jours ſolemnels, un „ Evêque de fous ; on faiſoit entrer „ dans la nef un âne en chappe & en „ bonnet quarré : les farces obſcenes „ étoient les cérémonies de ces fêtes, „ dont l'uſage extravagant dura envi- „ ron ſept ſiecles dans pluſieurs „ Dioceſes. „

Si un habitant d'Aix en Provence, tranſporté dès ſa jeuneſſe aux Indes, racontoit toutes les folies qu'il a vu faire à la proceſſion le jour de la Fête-Dieu, & ſoutenoit que c'eſt ainſi que tous les Chrétiens d'Europe céle-

brent cette Fête, mériteroit-il d'être cru ? Il en eſt ici de même. Il eſt bien vrai qu'il y a eu quelques-uns de ces abus dans quelques Egliſes & pendant quelque temps ; mais 1°. il eſt également vrai que l'Egliſe travailla toujours à les déraciner ; on peut en juger par les Lettres du Pape Innocent III, & par les Ordonnances de Pierre de Capoue, Légat en France ſur la fin du dernier ſiecle. 2°. Il eſt faux qu'ils aient duré ſept ſiecles, puiſque vers le milieu du quinzieme ſiecle ils furent entiérement abolis, & qu'ils n'avoient pas commencé en Occident avant l'onzieme ou douzieme ſiecle *.

* V. Gloſſ. de Du Cange.

Quant à l'âne chappé & coëffé en Docteur, & qui entroit gravement dans la nef avec cet accoutrement, c'eſt une production de la belle imagination de M. *de Voltaire*. On ſait qu'il ne fait pas grand cas ni des Docteurs, ni des bonnets quarrés. Il eſt vrai qu'il y a eu autrefois une fête des ânes parmi nos bons vieux Gaulois, à l'occaſion de la fuite de la ſainte Famille en Egypte, ou du retour d'Egypte. Une fille tenant un enfant entre ſes bras & aſſiſe ſur un âne, entroit dans l'Egliſe comme pour

représenter grossiérement à des hommes grossiers ce Mystere de la vie de Notre-Seigneur.

Autun & Beauvais sont les deux Villes qui se distinguerent le plus par ces ridicules cérémonies. A Autun, l'âne étoit couvert d'une housse de drap d'or. Quatre Chanoines des plus apparents (c'étoit apparemment les dignités du Chapitre) tenoient les quatre coins de la housse, & accompagnoient gravement l'âne jusqu'à la place qui lui étoit destinée. A Beauvais, on choisissoit une des plus jolies Demoiselles de la Ville : on la paroit superbement, & on lui mettoit entre les bras un enfant qui étoit aussi magnifiquement habillé. Dès que l'âne entroit dans l'Eglise, les Choristes entonnoient une hymne latine à son honneur, & après chaque strophes, le Peuple répondoit par ce couplet en françois : Du Cange Gloss.

Hez sire asne chantez,
Belles bouches rechingnez,
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à plantez,

Mais ces extravagances ne furent pas de longue durée ; elles ne furent pas répandues dans presque tout l'Occident, comme l'affirme M. de

Voltaire ; mais on ſait qu'il ne fut jamais l'ami de la décence ni de la vérité.

Nous ne parlerons pas des fameux différents entre le Sacerdoce & l'Empire, qui furent le fruit de l'ignorance & de l'ambition, qui ſéduiſirent quelquefois les perſonnages les plus reſpectables par leur génie & par leur vertu, & qui coûterent tant de ſang à l'Allemagne & à l'Italie. Cette fureur eſt éteinte, l'aveuglement guéri, les Peuples éclairés & tranquilles. Les deux Puiſſances ſe reſpectent & ſe tiennent dans de ſages bornes : il ne nous reſte que le ſouvenir de ces diviſions funeſtes. Quantité d'Auteurs en ont écrit avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous prévenions le Lecteur contre ce que *Voltaire* en a repréſenté.

CHAPITRE XVIII.

Des Croiſades.

DAns l'onzieme & douzieme ſiecles, on vit de nouvelles expéditions, auſſi ſingulieres par la maniere dont elles furent entrepriſes & dont elles furent conduites, que par les ſuccès & les ſuites qu'elles eurent. Ce ſont les Croiſades.

Un pélerin de retour de la Terre Sainte ; fit en Italie, & enſuite en France, une peinture touchante de l'état où étoient les Chrétiens de la Paleſtine : il repréſenta vivement l'opprobre qu'il y avoit pour les Chrétiens, que des lieux qui avoient été comme le berceau de leur Religion, & qui avoient été conſacrés par la préſence de Jeſus-Chriſt, fuſſent au pouvoir des Infideles. On tint un grand Concile à Clermont ; le Pélerin s'y rendit, & parla avec plus de véhémence & de force que jamais. Tous les aſſiſtants furent touchés juſqu'aux larmes, & ſaiſis de zele pour l'honneur des ſaints lieux. La

plupart des Princes, des Seigneurs, & un grand nombre de gens du Peuple, s'engagerent par ſerment à prendre les armes pour la délivrance de la Terre Sainte.

La premiere expédition ne fut pas ſans ſuccès; on conquit Jéruſalem, une grande partie des Villes maritimes, la Principauté d'Antioche & celle d'Edeſſe, après quoi une partie des Croiſés retournerent dans leur patrie. Les Infideles profiterent de leur abſence, pour preſſer peu-à-peu les Chrétiens nouvellement établis en Orient. De nouveaux dangers pour la Paleſtine occaſionnerent de nouvelles croiſades; mais le défaut d'ordre & de conduite les rendit toujours moins heureuſes que la premiere : enfin, en moins de deux ſiecles, tout fut perdu ſans reſſource, & le goût des voyages d'outre-mer paſſa entiérement.

La diſtance des lieux, l'indépendance de ces caravanes de Soldats voyageurs, les périls des voyages, & ſur-tout le peu de connoiſſance qu'on avoit alors de la maniere de pourvoir à la conſervation d'une conquête éloignée, furent les cauſes du peu de ſuccès des croiſades. Mais ſi elles procurerent peu d'avantage à l'Orient, elles

furent au moins très-utiles à l'Occident ; elles délivrerent les Royaumes d'une grande quantité de Nobleſſe inquiete, qui avoit toujours les armes à la main, & qui étoit ſouvent l'occaſion de beaucoup de mouvements, de troubles & de petites guerres qui ruinoient les Peuples & l'Etat : elles firent naître les établiſſements des communes des Villes, ce qui rendoit l'état du Peuple plus commode & plus utile au bien général ; elles fournirent aux Rois le moyen de reprendre une partie de leur autorité, qui avoit été extrêmement affoiblie par la multitude & la variété des Fiefs & par la puiſſance des Vaſſaux ; enfin, elles apprirent aux Occidentaux à connoître mieux la mer, & leur fit prendre le goût du commerce.

Ce que M. *de Voltaire* fait le plus remarquer dans ces guerres, c'eſt l'injuſtice de l'entrepriſe des Croiſés ; leurs fréquentes perfidies, qu'il s'efforce de rendre encore plus ſenſibles, en faiſant à tout propos l'éloge des Schiſmatiques Grecs & des Infideles Mahométans ; enfin, les dommages immenſes que ces mêmes guerres cauſerent à la Chrétienté d'Occident.

On sait assez qu'au jugement de M. *de Voltaire*, les Catholiques doivent toujours avoir tort vis-à-vis des Hérétiques, & les Chrétiens vis-à-vis des Infideles. Voyons donc la sagesse & l'équité des jugements qu'il porte sur les Chrétiens en cette occasion.

" De quel droit, demande-t-il „ d'abord, de quel droit ces Princes „ d'Occident venoient-ils prendre pour „ eux des Provinces que les Turcs „ avoient arrachées aux Empereurs „ Grecs ? „

Mais M. *de Voltaire* y pense-t-il de faire une pareille question ? Fut-ce jamais moins le lieu de faire parler la justice naturelle ? On ne faisoit la guerre qu'à des brigands, qui étoient en même-temps les usurpateurs les plus injustes. Il y avoit quatre cents ans que ces belles Provinces avoient été enlevées aux Grecs par les Arabes. Les premiers Califes Ommiades, c'est-à-dire, les premiers usurpateurs, furent dépouillés par d'autres usurpateurs, qui furent les Califes Abassides. Sous les Abassides, presque tous les Gouverneurs se révolterent & s'érigerent en Souverains. Les Turcs, nouveaux brigands & nouveaux usurpateurs, chasserent pres-

que tous ces nouveaux Rois, & il n'y avoit pas long-temps qu'ils s'étoient emparés de la Paleſtine & de Jéruſalem, lorſque les Croiſés y parurent; ainſi, on ne voit qu'une ſucceſſion de brigands & de voleurs parmi ceux pour qui l'équitable *Voltaire* s'intéreſſe ſi vivement. Les Princes d'Occident, qui ne faiſoient pas tant de raiſonnements que lui, ne croyoient pas ces droits auſſi reſpectables qu'il veut nous les repréſenter.

Il eſt bon d'obſerver que celui qui prétend faire voir l'injuſtice qu'il y avoit dans l'entrepriſe des Croiſés, pardonne tout & approuve tout dans les Grecs & dans les Infideles. Il fait les plus beaux éloges *d'Alexis Comnene*, qui avoit uſurpé l'Empire après avoir pillé & déſolé Conſtantinople, & chaſſé ſon bienfaiteur du Trône Impérial. Il comble de louanges *Saladin*, qui, de petit Officier dans les troupes Arabes, ſe révolta contre ſon Prince, & ſe rendit maître de preſque tout l'Orient; mais *Alexis Comnene* étoit Schiſmatique, *Saladin*, étoit Muſulman, les Princes d'Occident étoient des Chrétiens Catholiques: voilà d'où vient la différence des jugements. Cedren.

Après cela, on ne doit pas être surpris de la maniere dont il parle de l'entrepriſe de *Saint Louis*. " Si „ la fureur des croiſades, dit-il, eut „ permis à la vertu de *Louis* d'écou- „ ter la raiſon, il eût vu l'injuſtice „ extrême de cet armement qui lui „ paroiſſoit ſi juſte. On marchoit „ contre le vieux & ſage *Melec Sala*, „ Soudan d'Egypte, qui certainement „ n'avoit rien à démêler avec le Roi „ de France. „

Ce ſage *Melec Sala* étoit petit-fils de l'uſurpateur *Saladin* : il n'avoit pas d'autres droits que ceux de ſon aïeul, c'eſt-à-dire, les droits d'un heureux brigand, qui avoit d'ailleurs de bonnes qualités.

Il ne ceſſe enſuite de parler de la mauvaiſe foi des Croiſés & de leurs perfidies ; & c'eſt la foi des Grecs qu'il loue, foi qui a été ſuſpecte dans tous les ſiecles : *Græca fides*. „ De tous ces Princes, dit-il, qui „ avoient promis de faire hommage „ de leurs acquiſitions à l'Empereur „ Grec, aucun ne tint ſa promeſſe. „

L'équité demandoit qu'on avouât qu'aucun n'étoit obligé de la tenir : les engagements furent réciproques entre l'Empereur & les Croiſés : l'Em-

Guill. de Tyr.

pereur manqua aux ſiens ; les Croiſés ne furent plus tenus aux leurs ; ils avoient déclaré à ce Prince qu'ils ne s'engageoient à rien, s'il n'accompliſſoit pas lui-même fidelement ſes promeſſes. Non-ſeulement il n'alla pas joindre les Croiſés comme il en étoit convenu avec eux ; mais il s'allia même avec les Mahométans pour faire périr les Occidentaux : on en fut évidemment convaincu par ſes propres lettres, qu'on trouva dans la caſſette du Soudan de Babylone après la bataille d'Aſcalon.

Il accuſe également *Renaud de Chatillon* d'avoir été un perfide, & d'avoir violé ſouvent ſa parole ; & c'eſt pour cela, dit-il, que *Saladin* abattit d'un coup de ſabre la tête de ce perfide priſonnier. L'hiſtoire nous apprend de ce Seigneur que c'étoit un de ceux qui avoit le plus contribué par ſa valeur à arrêter les conquêtes de *Saladin*. Dans l'Hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleury*, *Renauld de Chatillon* eſt regardé comme un Martyr, & dans celle de M. *de Voltaire* comme un perfide juſtement puni. Maimbarg. liv. 4.

Il calcule enſuite en Philoſophe profond les pertes immenſes d'hommes & d'argent que cauſerent les

Croisades à l'Occident. Après tous ces calculs mille fois répétés, il trouve que la perte des hommes alla à près de deux millions : il est vrai que c'est-là à-peu-près le nombre des personnes qui firent le voyage de la Palestine; mais il faut observer,

1°. Que M. *de Voltaire* ne dit mot de ceux qui revinrent, & qu'il suppose mal-à-propos que tous y périrent. Il ne faut donc pas estimer la perte des hommes par le nombre de ceux qui firent le voyage.

2°. Cette perte qui paroît si frappante, cessera de l'être, si l'on fait attention au temps que durerent les croisades, & à la multitude des Nations qui prirent part à ces expéditions. La mode des croisades dura près de deux cents ans. Tout l'Occident y contribuoit, l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hongrie. La perte d'hommes, pour cette étendue de pays, n'alloit pas à dix mille par an, ce qui peut être compté pour rien.

3°. Dans la guerre qui se fit au commencement de ce siecle pour la succession d'Espagne, & qui ne dura que douze ans, il périt bien autant de monde, & néanmoins on ne s'en appercevoit

appercevoit pas vingt ans après. On devoit donc s'appercevoir encore bien moins des pertes que causoient les croisades. Les exagérations, les lamentations, les réflexions de M. *de Voltaire* sont donc bien mal fondées.

Il ajoute que plusieurs Pays en furent dépeuplés & appauvris, & que le Sire *de Joinville* dit expressément qu'il n'avoit pas voulu accompagner *Saint Louis* à la seconde croisade, parce que la premiere avoit ruiné toute sa Seigneurie. Le Sire *de Joinville* ne dit point cela; il ne parle point de la croisade, mais des malversations des Officiers Royaux dans ses terres. Le Roi le pressant pour la seconde croisade, il lui répondit que *tandis qu'il avoit été outre-mer, les Gens & Officiers du Roi avoient trop grevé & foulé ses Sujets, tant qu'ils en étoient appauvris, & qu'un second voyage seroit la totale destruction de ses pauvres Sujets* : voilà les paroles de *Joinville*. Ce ne sont pas celles que lui fait dire *Voltaire*. Hist. de St. Louis.

M. *de Voltaire* est si occupé à exhaler sa bile contre les Croisés, & à les rendre odieux, qu'il ne s'apperçoit pas seulement des erreurs grossieres où il tombe. En parlant de la

prise de Constantinople par les Latins, il fait cette observation critique, & dit sentencieusement: " Ce fut la pre-
„ miere fois que Constantinople fut
„ prise & saccagée; & elle le fut par
„ des Chrétiens qui avoient fait vœu
Zonaras ann. l. XVIII. „ de ne combattre que les Infideles.„ Il n'a pas fait attention que ce même *Alexis Comnene*, qu'il loue si fort en parlant de la premiere Croi-
Cedren. sade, l'avoit prise & saccagée il n'y avoit pas plus d'un siecle, & que *Constantin Copronime*, trois siecles auparavant, l'avoit déjà assiégée & prise, & y avoit tout mis à feu & à sang. Comme M. *de Voltaire* profite des avertissements qu'on lui donne sur ses erreurs, il faut croire qu'il se corrigera dans une nouvelle Edition.

Le Sire *de Joinville* & les autres Historiens nous rapportent deux traits qui font beaucoup d'honneur aux Chrétiens, mais que *Voltaire* combat de toute sa force. Ils nous racontent d'une part que les Sarrasins firent mourir beaucoup de Chrétiens, qui ne vouloient pas renoncer Jesus-Christ; & de l'autre qu'un vieil Emir demanda à quelques Chevaliers, s'ils croyoient en Jesus-Christ mort & ressuscité. Les prisonniers ayant répondu

qu'oui, le Sarrasin leur dit qu'ils pouvoient se consoler, que Jesus-Christ les délivreroit bientôt. La maniere dont *Joinville* raconte cela est si naïve, qu'elle fera plus d'impression que tout ce que le négatif *Voltaire* pourroit y opposer.

" Ainsi que nous étions tous ensemble, espérans en l'aide de Dieu; „ nous ne demourasme guerres, que „ ung grand richomme Sarrasin nous „ mena tous plus avant; & faisions „ chiere piteuse. Moult d'autres Che- „ valiers étoient aussi prisonniers, * „ encloux en une grant cour qui étoit „ clouze de murailles de terre. Et „ ceulx-là faisoient tirer hors les pri- „ sonniers l'un après l'autre & leur de- „ mandoient si se vouloient * regnoïer. „ Et ceulx qui disoient oy, & qui se „ regnoïoyent, étoient mis à part; „ ceulx-là qui ne le vouloient faire, „ tout incontinent on leur coupoit la „ teste. „

* Enfermés.

* Renier.

Le même Seigneur raconte ainsi l'aventure de l'Emir. " * Veczci après- „ venir à nous un grand viel Sarrasin „ de grant apparence, lequel avoit avec „ lui de jeunes gens Sarrasins, qui tous „ avoient chacun une épée ceinte au „ coustè, dont fumes tous effroyez.

* Void.

„ Et nous fit demander celui ancien „ Sarrasin par ung Trucheman, s'il „ étoit vrai que nous crussions en ung „ seul Dieu qui avoit été né, crucifié „ & mort pour nous, & au tiers jour „ après sa mort ressuscité pour nous. „ Et nous répondismes que oy vrai- „ ment. Et lors nous respondit que „ puisque ainsi étoit, nous ne devions „ nous desconforter... & que s'il avoit „ eu pouvoir de se ressusciter, que „ certainement il nous délivreroit de „ brief. Et adonc s'en alla ce Sarrasin „ sans autre chose nous faire. Dont „ je fus moult joyeux & haitié; car * „ mentencion estoit qu'ils nous fus- „ sent venus couper les testes à tous. „ *Voltaire* ne veut pas que ces récits soient vrais. Il ne peut les concilier. Il y trouve de la contradiction & de l'improbabilité. C'est au lecteur sensé à juger lequel des deux mérite plus de créance, d'un grand Seigneur plein d'honneur & de probité, témoin oculaire & acteur dans ces tristes scenes, de *Voltaire*.

* Ma pensée.

Le même Seigneur rapporte que les Mammelucs, milice altiere, & qui ne connoissoit d'autre droit que celui du sabre & de l'épée; il rapporte que les Mammelucs, après avoir

assassiné leur maître, délibérerent d'élever Saint *Louis* sur le Trône d'Egypte. Il ne donne pas la chose pour sûre, mais comme le bruit en étoit fort grand dans l'armée, il dit qu'il en parla lui-même à Saint *Louis*. Il lui demanda s'il auroit accepté cette couronne, au cas que les Mammelucs la lui eussent offerte. Saint *Louis* lui répondit qu'il n'auroit pas hésité de l'accepter, dans l'espérance de les faire Chrétiens.

Voltaire se moque de ce récit de *Joinville*. Il n'y trouve pas le moindre air de vraisemblance. " Ces Mu-„ sulmans, dit-il, ne devoient regar-„ der *Saint Louis* que comme un chef „ de brigands étrangers, & comme „ un ennemi qui détestoit leur Reli-„ gion & qui ne connoissoit ni leur „ langue ni leurs mœurs. „ Mais le judicieux *Voltaire* n'a pas fait attention à la considération extraordinaire que les Sarrasins avoient pour *Saint Louis*. Le Soudan avoit témoigné lui-même combien il faisoit de cas de la franchise, de la générosité & de la droiture de ce Prince. C'est pour cela même qu'il avoit diminué d'un cinquieme la rançon que Saint *Louis* avoit promis de payer pour son armée.

Il ne le regardoit donc pas comme *un chef de brigands*. Les Capitaines du Soudan avouerent plusieurs fois que *Louis* étoit le plus fier Chrétien qu'ils eussent jamais vu. Quoique victorieux, ils furent obligés de lui céder, & de se contenter des serments qu'il choisit lui-même de faire, pour l'assurance de sa parole.

Est-il donc hors de vraisemblance, qu'ayant une si haute idée de ce Prince, ils aient eu la pensée de lui déférer la couronne? Les grands raisonnements de *Voltaire* ne doivent-ils pas faire une forte impression sur les esprits éclairés?

CHAPITRE XIX.

Croisades du Nord.

A L'occasion des croisades d'outre-mer *Voltaire* parle aussi de celles qui se firent au Nord de l'Europe, & qui y procurerent l'établissement de la Religion Chrétienne, & il en parle encore en *Voltaire*.

" La fureur d'annoncer la Religion
„ les armes à la main s'étoit répan-

„ due dans le fond du Nord. Nous „ avons vu *Charlemagne* convertir l'Al- „ lemagne ſeptentrionale avec le fer „ & le feu. Nous avons vu les Da- „ nois idolâtres faire trembler l'Eu- „ rope, ſans tenter jamais de faire rece- „ voir l'idolâtrie chez les vaincus. Mais „ à peine le Chriſtianiſme fut affermi „ dans le Danemarck, dans la Saxe „ & dans la Scandinavie, qu'on y prê- „ cha une croiſade contre les Payens „ du Nord. Les Chrétiens s'armerent „ contre eux depuis Breme juſqu'au „ fond de la Scandinavie. Plus de „ cent mille Croiſés porterent la deſ- „ truction chez ces Idolâtres. On tua „ beaucoup de monde, on ne conver- „ tit perſonne. On peut ajouter cette „ perte à celle que le fanatiſme de ce „ temps-là coûtoit à l'Europe. „

La force & l'énergie de l'expreſſion ne manquent jamais à *Voltaire* quand il s'agit de maltraiter les Chrétiens, ou de louer les Idolâtres & les Infideles ; mais il faut avouer auſſi que la vérité lui manque bien ſouvent, & même preſque toujours. Il reproche d'abord les expéditions ſanguinaires de *Charlemagne* pour l'établiſſement de la Religion Chrétienne chez les Saxons.

On a vu dans le Chapitre où il eſt parlé de ce Héros, la fauſſeté des faits rapportés, & des raiſonnements employés par cet aigre & perpétuel cenſeur. Il ſera plus facile encore de venger ici le Chriſtianiſme. Les erreurs ſont encore plus fortes & plus hardies; & elles ſont combattues par des faits & par des monuments encore plus authentiques.

Kranz. Ce fut en l'an 1187. que Saint *Meynhart*, Chanoine ou Moine Allemand, alla prêcher l'Evangile aux Annold. Lubec. Peuples du Nord. Il convertit un grand nombre de Payens, & fonda le Siege Epiſcopal de Riga en Livonie. La Courlande embraſſa bientôt le Chriſtianiſme. Il ſe répandoit peu-à-peu dans les Provinces voiſines, lorſque les Payens de Pruſſe Epître d'Innoc. III. V. Fleury, porterent le ravage dans cette nouvelle Chrétienté. Ils brûlerent un grand nombre de villages des Chrétiens, en firent paſſer plus de vingt mille au fil de l'épée, & en emmenerent un grand nombre en eſclavage.

Fleury. Les Lithuaniens ſe joignirent ſouvent aux Pruſſiens idolâtres. *Conrad*, Duc de Mazovie, demanda du ſecours contre ces Barbares : ce qu'il en obtint fut bien peu de choſe. Ce ne

fut que plus de soixante ans après la prédication de l'Evangile qu'on fit marcher une armée de Croisés à la défense des Chrétiens. Cette armée étoit commandée par *Ottocar*, Roi de Boheme, & par *Othon*, Marquis de Brandebourg. Les Prussiens furent poussés & battus par-tout. Les deux chefs de ces Barbares se renfermerent dans une Ville qui fut bientôt investie par les vainqueurs. Alors ces deux chefs se rendirent, & promirent de se faire Chrétiens. Ils furent baptisés. Le Roi de Boheme & le Marquis de Brandebourg leur servirent de Parrains, & leur firent de magnifiques présents. Le reste de la Prusse suivit leur exemple. Le Roi de Boheme fit bâtir la Ville de Konigsberg ou Montroyal; *Henri de Brunn*, Evêque d'Olmutz & ensuite de Sambie, bâtit la Ville de Brunsberg; on fonda plusieurs Eglises dans ces Provinces, & le Christianisme y fut parfaitement établi vers le milieu du treizieme siecle.

Voilà ce que *Voltaire* appelle le fanatisme de l'Europe, la fureur d'annoncer la Religion les armes à la main. Parce que des Chrétiens ont été obligés de prendre les armes pour

ſe mettre à couvert des plus horribles vexations, il ne les traite que de fanatiques ſanguinaires. Il leur oppoſe la modération de ces Barbares qui étant ſortis du Danemarck conquirent la Normandie, & qui n'entreprirent point de faire recevoir l'idolâtrie chez les vaincus. Le contraſte eſt tout-à-fait heureux, & il fait beaucoup d'honneur au diſcernement & à la religion de *Voltaire*.

Il finit en diſant " que cent mille „ Croiſés porterent la deſtruction chez „ ces Idolâtres, qu'on tua beaucoup „ de monde, & qu'on ne convertit „ perſonne. " M. *de Voltaire* dit qu'on ne convertit perſonne. Et M. *Fleury* dans ſon Hiſtoire rapporte un nombre prodigieux de converſions. Il témoigne même ſa ſurpriſe ſur la facilité avec laquelle on admettoit ces Barbares à la grace du Baptême. *Fleury*, en parlant de ces converſions, cite les Auteurs contemporains du témoignage deſquels il s'appuie. M. *de Voltaire* eſt à lui-même toute ſon autorité.

CHAPITRE XX.

De la Croiſade contre les Albigeois.

VOici encore une croiſade d'une troiſieme eſpece que nous joignons aux deux premieres. Ce ne ſont plus des Chrétiens contre les Infideles de l'Orient, ou contre les Barbares du Nord encore Payen ; mais des François contre des François, & des freres contre des freres. Tout ce que M. *de Voltaire* fait remarquer dans le Chapitre où il parle de cette croiſade, c'eſt l'innocence & la pureté de la doctrine des *Albigeois*, les cruautés des Catholiques, & l'ambition avide des Chefs Eccléſiaſtiques & Laïques de la croiſade.

" Vers la fin du douzieme ſiecle, „ dit-il, il ſe trouva des hommes qui „ ne voulurent de loi que l'Evangile, „ & qui prêcherent à-peu-près les „ mêmes Dogmes que tiennent aujourd'hui les Proteſtants. On les nommoit „ *Vaudois*, parce qu'il y en avoit beaucoup dans les Vallées de Piémont ; „ *Albigeois*, à cauſe de la ville d'Al-

„ bi ; *Bonshommes*, par la régularité „ dont ils se piquoient : enfin *Ma-* „ *nichéens*, du nom qu'on donnoit „ alors en général aux Hérétiques. On „ fut étonné que le Languedoc en parût „ tout rempli „.

„ La secte étoit en grande partie „ composée d'une Bourgeoisie réduite „ à l'indigence. L'Abbé de Cîteaux „ (Légat du Pape) paroissoit avec „ l'équipage d'un Prince. Il voulut „ en vain parler en Apôtre. Le Peu- „ ple lui crioit : *Quittez le luxe ou le* „ *sermon*. Un Espagnol, Evêque d'Os- „ ma, très-homme de bien, conseilla „ aux Inquisiteurs de renoncer à leurs „ équipages somptueux, de vivre aus- „ térement, & d'imiter les Albigeois „ pour les convertir. „.

M. *de Voltaire* assure que les Protestants aujourd'hui tiennent à-peu-près les mêmes Dogmes que prêchoient les Albigeois. Je ne sais pas s'ils seront bien contents de se voir mis côte-à-côte de ces anciens Hérétiques. Ils ont bien quelques-uns de leurs Dogmes ; mais ils n'ont jamais admis ceux qui caractérisent ces seconds Manichéens. Les Albigeois rejetoient l'Ancien Testament, ils condamnoient le mariage, ils ne re-

connoiſſoient pas la validité du Baptême de l'Egliſe, ils admettoient les deux principes, ils nioient que Jeſus-Chriſt fût véritablement homme comme nous, ils ne ſe défendoient pas bien ſur le reproche des débauches qui outragent la nature. * Les Proteſtants n'ont jamais admis aucun de ces Dogmes monſtrueux. Pourquoi, dit il donc, qu'ils tiennent à-peu-près les mêmes Dogmes que les Albigeois? Tels étoient les hommes dont *Voltaire* repréſente l'édifiante régularité, & qui ne vouloient point d'autre loi que l'Evangile.

* V. Hiſt. des Albigeois de l'Abbé de Vaucernai; Fleury, Hiſt. Eccléſ. 13. ſiecle.

Il ſe méprend beaucoup en confondant les *Vaudois* avec les *Albigeois*. Ces deux ſectes n'avoient preſque rien de commun. Les Vaudois prirent leur nom de *Pierre Valdo* ou *du Vau*, & non pas des Vallées de Piémont. Il ſe trompe également lorſqu'il répete en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire que le nom de *Manichéens* étoit celui qu'on donnoit en général aux Hérétiques. On ne l'a donné qu'à ceux qui ont imité les impiétés de ces anciens ſectaires. Voyez le Chap. XXXIII. de la Religion ſous François Premier, où l'on explique le caractere & la différence de toutes ces héréſies.

Voltaire a bien plus de talent pour faire une satyre mordante, que pour écrire fidélement une Histoire. Il préfere toujours les bons mots & le piquant à la vérité. Nul Historien contemporain n'a dit que l'Abbé de Cîteaux, qui étoit le premier Légat, & qui fut bientôt après Archevêque de Narbonne, parût avec l'équipage d'un Prince. Nul n'a dit que tandis qu'il prêchoit, on lui ait fait la réponse mordante que *Voltaire* rapporte. Nul n'a dit que l'Evêque d'Osma ait conseillé au Légat d'imiter les Albigeois pour les convertir. Tout cela est cependant affirmé aussi hardiment que si c'étoit des vérités.

Il est bien vrai que l'Evêque d'Osma passant par le Languedoc, le Légat & les Missionnaires lui témoignerent combien ils souffroient, en voyant le peu de fruit de leur Mission. L'Evêque, voyant que les Prédicants séduisoient les simples par un extérieur d'austérité, dit aux Légats qu'il seroit impossible de ramener les Albigeois par les seules paroles, & qu'il falloit combattre leur vertu apparente par une véritable piété. Les Légats suivirent ce conseil & s'en trouverent bien. Trente

Religieux de Cîteaux vinrent enſuite groſſir la troupe des Miſſionnaires. Ils alloient à pied, ne ſubſiſtoient que de ce qu'ils recevoient des Fideles par aumône, partageoient tout leur temps entre la prédication & la priere. C'eſt ce qui donna occaſion à un Albigeois de dire un jour aux Miſſionnaires, qu'il vaudroit mieux abandonner la prédication pour travailler à la réformation des Eccléſiaſtiques. Voilà ce que les monuments hiſtoriques nous apprennent. Qu'on juge par-là combien M. de *Voltaire* défigure la vérité.

A l'entendre, ce ne fut que la fureur & le fanatiſme qui engagea cette guerre, & il étoit fort inutile de recourir aux armes, puiſque *la ſecte n'etoit en grande partie compoſée que d'une Bourgeoiſie indigente.* Voilà ce qu'il affirme ici; & deux pages après, il dit que dans tous les ſieges, dans tous les combats, il y avoit beaucoup de Nobleſſe & quantité de Chevaliers Albigeois. Il oublie que les Comtes de Foix, de Comminges, de Beziers, de Bearn, & preſque tous les Seigneurs qui habitoient vers les Pyrenées étoient de la même ſecte, ou que du moins ils

la favoriſoient & la protégeoient ouvertement ; que le Comte de Toulouſe, ſans s'être déclaré Manichéen, avoit pour la ſecte & pour les Prédicants un reſpect qui tenoit de la folie & de l'extravagance, & que tous les malheurs de ce Prince ne vinrent que de l'attachement inſenſé qu'il avoit pour eux.

On ne peut pas lire ſans horreur la ſévérité ou plutôt la cruauté dont on uſa envers les Albigeois. Cette ſévérité n'étoit point inſpirée par l'Eſprit de Jeſus-Chriſt. Pluſieurs Miſſionnaires s'y oppoſerent quelquefois. Cependant on peut dire qu'elle étoit bien méritée. *Voltaire* la repréſente avec les expreſſions les plus énergiques. Le maſſacre de Beziers, le pillage de Carcaſſonne, la priſe de Lavaur font horreur ; mais cette horreur ſemble diminuer quand on penſe aux ravages affreux & aux maſſacres dont les Albigeois s'étoient rendus eux-mêmes coupables. Le Vicomte de Tincarvel égorgé aux pieds des Autels ; Baudouin, frere du Comte de Toulouſe, pendu à un arbre, lorſqu'il demandoit avec inſtance le temps pour ſe confeſſer & pour communier ; la plupart des Egliſes de

Hiſt. des Albigeois de Vaucernai.

Languedoc brûlées & renverſées ; les Catholiques égorgés : voilà des faits que tous les Hiſtoriens contemporains rapportent, & dont M. *de Voltaire* ne dit pas le mot. On en devine d'abord la raiſon.

Le Comte de Toulouſe fait dans toute cette révolution le perſonnage le plus inconcevable. Il proteſte de ſa foi, & il protege opiniâtrement les Hérétiques. Il fait des promeſſes, il ne peut ſe déterminer à les remplir. Le Pape *Innocent III.* s'intéreſſe pour lui, & arrête pendant quelque temps les procédures des Légats ; il ne ſait pas profiter de ces diſpoſitions. Sans ſageſſe, ſans prudence, ſans fermeté, il ne put ni vaincre l'inclination ſecrete qu'il avoit pour l'héréſie, ni prévoir qu'elle alloit commencer les malheurs de ſa maiſon, & que l'ambition des Puiſſances voiſines y mettroit bientôt le comble.

Je ne dois pas finir ce Chapitre, ſans dire un mot de la fameuſe bataille de Muret. *Voltaire* regarde le récit qu'on en fait comme une abſurdité. " Une foule d'Ecrivains, dit-„il, répete que *Simon de Montfort* „avec huit cents hommes ſeulement

„ & mille fantaſſins attaqua l'armée „ du Roi d'Arragon & du Comte de „ Toulouſe, qui étoit de cent mille „ hommes, & que jamais il n'y eut „ une déroute plus complete. C'eſt un „ miracle, diſent quelques Ecrivains; „ mais les gens de guerre qui liſent „ de telles aventures les appellent des „ abſurdités. „

Examinons un peu en critique ce que M. *de Voltaire* appelle une abſurdité. Je pourrois dire d'abord que le combat des Thermopiles, où Leonidas à la tête de trois cents Lacédémoniens ſoutint les efforts des principales forces de *Xerxès*, *que* la victoire qu'*Alexandre* remporta à Arbelles ſur *Darius*, & celle de *Marius* ſur les Cimbres & les Teutons, n'ont rien de moins ſurprenant que la bataille & la victoire de Muret. Cependant M. *de Voltaire* ſe garde bien d'appeller ces faits des abſurdités.

Mais ſuppoſons qu'il y eût en effet quelque choſe de miraculeux dans cette victoire; alors je dis que les Croiſés n'avoient rien oublié pour mériter une protection particuliere du Seigneur. Car toute cette armée, Généraux, Chevaliers, Soldats, tous s'étoient préparés au combat par la

confeſſion & la communion, ou par les actes de Religion les plus édifiants. Et ſur cela, je fais ces deux queſtions au critique *Voltaire*.

Premiérement. Le Miracle eſt-il poſſible ? Dieu auroit-il pu faire une fois en faveur de *Simon de Montfort* ce que les Livres ſacrés nous apprennent qu'il fit ſi ſouvent pour *Judas Machahée*, lequel avec une poignée de gens, & ſans perdre un ſeul homme, battit tant de fois les armées Syriennes ?

Secondement. Le Miracle étant poſſible, eſt il véritablement arrivé ? En a-t-on des preuves capables de convaincre un critique ? Je trouve dans les monuments les plus authentiques, que les Evêques de Toulouſe, de Nîmes, d'Uſez, de Lodeve, de Beziers, d'Agde, de Comminges, & quantité de perſonnages reſpectables qui étoient dans le camp de *Monfort*, & qui étoient témoins oculaires, certifient le fait. Ils l'écrivent eux-mêmes à tous les Fideles. Tous les Hiſtoriens contemporains diſent la même choſe. Pas un n'a oſé avancer le contraire. En eſt-ce aſſez pour raſſurer & pour contenter un ſage critique ? Matth. Paris, an. 1213.

Cependant cinq cents après, il

paroît un homme à qui il plaît, ſans pouvoir en apporter aucune raiſon, de traiter ce récit d'abſurdité. *Comment doit-on regarder ſa* déciſion?

Le fameux différent de *Philippe-le-Bel* avec *Boniface VIII*, l'établiſſement de la Chaire Pontificale en France, l'extinction de l'Ordre des Templiers, enfin le grand Schiſme d'Occident, ſont les principaux événements qui rempliſſent le ſiecle quatorzieme qui ſuivit celui des Croiſades. Quiconque a lu l'Hiſtoire de France, ne peut ni ignorer ces événements, ni manquer d'appercevoir les erreurs de *Voltaire* en ſe les repréſentant. Ainſi nous allons paſſer d'abord au fameux Concile qui ſignala le commencement du quinzieme ſiecle.

CHAPITRE XXI.

Du Concile de Conſtance.

L'Aſſemblée la plus ſolemnelle du monde par le nombre des Princes & des Prélats qui y aſſiſterent; une aſſemblée qui devoit réformer une multitude d'abus & de vices dont

l'Eglise étoit inondée, & qui n'aboutit cependant qu'à priver de quelques honneurs un Pape accusé de tous les crimes, & à condamner aux flammes des Prêtres d'une vie pure & d'un courage admirable, mais accusés d'avoir fait de mauvais arguments ; une assemblée où l'on ne disputoit que de magnificence & de luxe, & pendant laquelle on toléroit tous les désordres de l'incontinence : voilà l'idée que M. *de Voltaire* nous donne du célebre Concile de Constance.

Le * Ministre réfugié qui en a fait l'Histoire à Berlin, n'en donne pas une idée si odieuse & si méprisable. Les ennemis nés de l'Eglise Romaine ont donc quelquefois moins de malignité, plus de sagesse & de modération que certains Catholiques. En parlant de ce Concile on cite souvent, & toujours avec éloge, *le Poggio*. Pour faire connoître cet Ecrivain si cher à *Voltaire*, nous allons rappeller le jugement qu'*Erasme* en a porté. *Le Pogge*, * dit-il, *est un Ecrivain si peu instruit, que quand même il ne seroit pas tout rempli d'obscénités, il ne mériteroit pas qu'on se donnât la peine de le lire. Mais il est en même temps si obscene, que quand*

* M. L'enfant.

*Erasme, Epist. l. 4, Ep. 7.

même il ſeroit le plus ſavant des hommes, les gens de bien devroient toujours le regarder avec horreur.

Il ne faut pas être ſurpris ſi *Voltaire* loue tant *le Pogge*; il ne fait en cela que louer ſon ſemblable. Si cet Auteur, comme *le Pogge*, avoit écrit en faveur du Concile, avec quelle ſagacité ne feroit-on pas remarquer l'impiété de ſes ſentiments, la licence de ſes contes, la malignité de ſes ſatyres, & par conſéquent le peu de cas qu'on doit faire de ſon témoignage ? Mais *le Pogge* a dit du bien d'un Hérétique, & beaucoup de mal des Papes & du Clergé; dès-lors ſon témoignage doit être regardé comme inconteſtable.

A entendre M. *de Voltaire*, tout ce qui ſe paſſa au Concile ſe réduit à la condamnation injuſte & cruelle de *Jean Hus* & de *Jerôme de Prague*, à la dépoſition du Pape *Jean XXIII.* à quelques réglements inutiles; & *Gerſon* eut bien de la peine à obtenir la condamnation de cette propoſition: *Il y a des cas où l'aſſaſſinat eſt une action vertueuſe.* Nous parlerons de ces deux Hérétiques, après que nous aurons fait quelques remarques ſur les autres objets propoſés.

Les Hiſtoriens nous ont toujours

représenté *Balthasar Cozza*, Pape sous le nom de *Jean XXIII.* comme un homme hardi, avide, ambitieux, & qui déshonora le Siége Pontifical par sa conduite & par ses mœurs. *Voltaire* ajoute encore à leur récit, & il ne respecte ni la décence ni la fidélité historique. La vente des bénéfices & des reliques, les empoisonnements, les massacres, " la débauche la plus „ outrée, l'impiété la plus licencieu- „ se, la sodomie, le blasphême, lui „ furent imputés. Mais on supprima „ cinquante articles du Procès-verbal, „ trop injurieux au Pontificat „.

Mais je demande à M. *de Voltaire* : Comment supprima-t-on cinquante articles du Procès-verbal, puisque ce Procès n'en contenoit que cinquante-quatre, & que ces cinquante-quatre furent lus dans le Concile, & notifiés à *Jean XXIII.* pour qu'il eût à y répondre ? Il y eut à la vérité quatorze autres articles supprimés, & non pas cinquante, comme l'assure M. *de Voltaire*. Mais

1°. Ces quatorze articles sont des accusations dont les preuves ne sont pas énoncées. 2°. Ces articles ne se trouvent point dans la plupart des anciens Manuscrits. 3°. C'est princi-

palement dans ces quatorze articles que se lisent la plupart des horreurs qu'il rapporte avec tant de soin, & qui par conséquent sont, tout au moins, fort incertaines. La sagacité & la critique de M. *de Voltaire* n'eût pas daigné les recueillir, il les eût sûrement supprimées, si elles ne fussent pas tombées sur un Pontife Romain, qui sans être coupable de toutes ces horreurs, ne laissa pas d'être dépose par le Concile sur les autres accusations.

Gerson, dit-il, eut beaucoup de peine à obtenir la condamnation des propositions qui autorisent les meurtres & les assassinats. " Le Concile „ éluda long-temps la requête de *Ger-* „*son.* Enfin il fallut condamner cette „ doctrine du meurtre „.

Concile de Constance.

C'est par une imputation fausse & une misérable chicane que *Voltaire* dit que le Concile éluda long-temps la requête par laquelle on demandoit la condamnation de la doctrine qui autorise les assassinats. Cette doctrine fut condamnée peu de temps après qu'elle fut dénoncée. Mais ce Concile ne voulut point se mêler de faire aucune application de cette condamnation, pour juger l'affaire du Duc de Bourgogne,

Bourgogne, ſur laquelle on le preſſoit de prononcer. Il ſe contenta de décider ſur la doctrine. Il laiſſa aux Princes reſpectifs à juger les procès.

Après la dépoſition de *Jean XXIII.* & la condamnation de la doctrine qui favoriſe les aſſaſſinats, l'affaire la plus importante qui ſe paſſa au Concile fut la condamnation de *Jean Hus* & de *Jerôme* de Prague. *Voltaire* ne connoît rien de plus reſpectable que leur perſonne, de plus ſage que leur doctrine, de plus injuſte & de plus illégal que leur condamnation.

Il eſt vrai que l'amour des femmes eſt une foibleſſe de laquelle on n'a pas accuſé *Jean Hus* & *Jerôme* de Prague. Cette foibleſſe eſt toujours condamnable. Mais quelquefois elle ne fait tort qu'à celui qui y donne, ſans en faire beaucoup à la ſociété. Auſſi *Voltaire* eſt-il aſſez bon pour l'excuſer dans tous ces Prêtres & Moines défroqués qui furent les principaux auteurs & les premiers Miniſtres de la réforme. Mais l'eſprit de ſédition & de rebellion doit toujours être abhorré & déteſté. Or tel fut l'eſprit de *Jean Hus* & de ſon diſciple, dont *Voltaire* trouve la doctrine ſi ſage. Vingt ans de dévaſtations,

de massacres, & de carnage en Bohême, furent les tristes fruits de cette doctrine.

Concile de Constance.

" Quel Docteur, dit-il, quel Ecrivain est en sûreté de sa vie, si on „ condamne au bûcher quiconque dit : „ Qu'il n'y a qu'une seule Eglise Catholique qui renferme dans son sein „ tous les Prédestinés : Qu'un réprouvé n'est pas de cette Eglise : Que „ les Seigneurs doivent obliger les „ Prêtres à observer la loi : Qu'un „ mauvais Pape n'est pas le Vicaire de „ Jesus-Christ. Voilà quelles étoient „ les propositions de *Jean Hus*. Il les „ expliqua toutes d'une maniere qui „ pouvoit obtenir sa grace „.

Faut-il accuser ici M. *de Voltaire* de n'avoir pas eu l'esprit assez subtil, & de n'avoir pas vu les conséquences de ces propositions ? Cependant elles sont assez naturelles & assez sensibles. Elles ne tendent qu'à renverser tout l'ordre Ecclésiastique & civil. Car si un mauvais Pape, par exemple, n'est pas le Vicaire de Jesus-Christ, dès-lors les Evêques qu'il auroit ordonnés ne seroient pas de véritables Evêques, les Prêtres faits par ces Evêques ne seroient pas de véritables Prêtres. Il n'y auroit donc plus

d'adminiſtration de Sacrements, ni de légitime gouvernement Eccléſiaſtique. Dès qu'on croiroit qu'un Pape eſt un mauvais Pape, on ne ſeroit plus tenu ni de l'écouter, ni de lui obéir, ni d'écouter ceux qui tiennent de lui leur autorité. Comment pourroit alors ſe ſoutenir le gouvernement de la Religion ? Les autres propoſitions que nous avons rapportées ſont auſſi aiſées à détruire que celle à laquelle nous nous ſommes arrêtés. Et comme elles ont été ſouvent diſcutées dans ce dernier ſiecle, nous ne nous y arrêterons point.

Mais ces propoſitions que *Voltaire* rapporte, ne ſont pas les ſeules qui furent condamnées dans l'hérétique *Jean Hus*. Il falloit avoir l'équité de rapporter tous les chefs de la condamnation, ou ne pas les blâmer. Il falloit y ajouter encore celles-ci qui ne ſentent que le fanatiſme, & qui montrent la plus grande extravagance. Par exemple, que la dignité papale doit ſon origine aux Empereurs Romains. Qu'un Prêtre qui a envie de prêcher, doit le faire malgré les Papes, les Evêques, les Puiſſances, pourvu qu'il entende l'Ecriture, & qu'il vive ſelon l'Evangile. Que l'o-

Prop. 12.

Ep. 23.

béiſſance Eccléſiaſtique a été inventée par les Prêtres, mais qu'elle n'eſt point
Prop. 36. 37. commandée par l'Ecriture. Qu'il n'y a aucune étincelle d'apparence que l'Egliſe ait beſoin d'un Chef qui la gouverne, & que Jeſus-Chriſt gouverneroit mieux ſon Egliſe par ſes vrais Diſciples que par de telles têtes monſtrueuſes.

Il n'y a perſonne qui n'apperçoive l'eſprit de rebellion & de fanatiſme qui eſt inſpiré par ces propoſitions de *Jean Hus*. Cependant M. *de Voltaire* n'y trouve rien de repréhenſible.

On n'oublia rien pour l'engager à reconnoître ſes erreurs. On lui dreſſa & on lui préſenta des formules de rétractation les plus modérées & les plus propres à ménager ſon honneur. Il fut inébranlable. Il ſoutint conſtamment qu'il n'avoit enſeigné que la vérité. Alors le Concile le fit dégrader, le livra au bras ſéculier, qui le condamna à être brûlé. *Jerôme* de Prague peu de temps après eut le même ſort.

M. *de Voltaire* fait enſuite l'éloge funebre de ces deux illuſtres morts, qu'il appelle des hommes d'une vie pure, d'un courage admirable, & qui ne furent condamnés que pour

s'être attiré l'inimitié des Sophiſtes & des Prêtres. Quelle différence entre la maniere dont il parle ici de ces Hérétiques juſtement condamnés, & celle dont il parle au commencement de cette hiſtoire des martyrs de l'Egliſe !

"Ni l'Empereur, ni les Peres du „Concile, continue-t-il, n'avoient „prévu les ſuites du ſupplice de „*Jean Hus* & d'*Hieronime*. Il ſortit „de leurs cendres une guerre civile. „Leurs vengeurs étoient au nombre „de quarante mille. C'étoient des „animaux ſauvages que la ſévérité „du Concile avoit effarouchés & dé„chaînés.„

Voilà preſque la ſeule vérité qu'il y ait dans ce chapitre ſoixante-unieme de l'Hiſtoire générale. Jamais rebellion ne fut accompagnée de tant de fureur & de cruautés. * M. l'Enfant n'en peut parler qu'avec horreur, & encore ſupprime-t-il beaucoup de détails. Je ne cite point les Hiſtoriens Catholiques. Ils ſeroient ſuſpects à M. *de Voltaire*. Mais il ne peut pas rejetter le témoignage des Proteſtants. Voilà l'eſprit qu'inſpirerent ces hommes qu'il nous repréſente comme des hommes admi-

* Hiſtoire du Concile de Baſle liv. 3. 4. & ſuiv.

rables, comme des héros du Chriſtianiſme.

J'avoue qu'il eſt aſſez difficile de juſtifier la conduite qu'on tint à Conſtance envers *Jean Hus*. Il s'y étoit rendu ſur un ſauf-conduit de l'Empereur. Mais le Concile ne lui en avoit point donné, & le Concile ne ſe crut pas obligé d'avoir égard à celui de ce Prince. Si on veut regarder comme une foibleſſe dans *Sigiſmond* de n'avoir pas fait reſpecter un ſauf-conduit Impérial dans une Ville de l'Empire, au moins on ne pourra jamais reprocher aux Peres de Conſtance d'avoir manqué à la foi donnée. Le Concile examina la doctrine de *Jean Hus*; il la condamna; il le dégrada ſelon le droit, & l'abandonna enſuite à la Juſtice ſéculiere C'eſt tout ce qu'il y a à répondre aux déclamations, plaintes, & ſatyres de *Voltaire*.

Il finit ſon hiſtoire traveſtie du Concile par une réflexion ſinculiere. Il blâme le Pape *Martin V.* qui étoit de la maiſon des Princes de *Cologne*, d'avoir changé ſon beau nom pour celui de *Martin*. Pour lui il a été bien plus adroit, en changeant ſon nom bourgeois d'*Arouet*, pour l'en-

noblir à l'aide d'un Anagramme, & de l'addition de deux lettres, & en faire le nom de *Voltaire*.

Le Concile de Basle, qui s'ouvrit dix ans après celui de Constance, n'en étoit en quelque maniere qu'une suite. Le commencement en étoit assez légitime. Mais il ne fut plus bientôt qu'une assemblée sans autorité & sans droit. Il ne fut plus guere composé que de personnages du second ordre du Clergé, qui faisoient de beaux réglements, qu'ils n'avoient pas le pouvoir de faire observer. Les plus sages d'entre ceux qui étoient restés à Basle s'en retirerent les premiers. Les autres furent aussi obligés de se séparer, parce qu'on ne songeoit plus à eux. Je n'examine pas les vagues raisonnements que *Voltaire* fait sur ce Concile. Je veux faire remarquer seulement ce qu'il dit d'*Amedee de Savoie*, que ces respectables Peres éleverent à la Papauté, après qu'ils eurent dépose *Eugene IV*.

" Le Concile de Basle ayant dépose „ un Pape très-sage, lui oppose „ un fantôme, un Duc de Savoie, „ qui s'étoit fait Hermite à Ripaille, „ par une dévotion que le *Poggio* est

„ bien-loin de croire réelle. Sa dé-
„ votion ne tint pas contre l'ambi-
„ tion d'être Pape. Mais cet Hermite
„ Duc & Pape se contenta ensuite
„ d'être Cardinal „.

Ce Duc dont parle ici *Voltaire*, est *Amedée VIII.* qui fut appellé le *Salomon* de son siecle. Après avoir gouverné ses Etats pendant quarante ans avec beaucoup de sagesse, il les laissa à ses enfants. Il se retira à Ripaille, petite Ville sur le Lac de Geneve, où il partageoit son temps entre les amusements innocents de la campagne & les exercices de piété. Un pareil goût prouve que l'idée qu'on avoit eu de sa sagesse étoit bien fondée. Il résista long-temps aux sollicitations des Peres du Concile de Basle, qui lui déféroient la Papauté. Enfin il l'accepta; mais il l'abdiqua bientôt pour rendre la paix à l'Eglise, & mourut en odeur de sainteté à Geneve. Sa mémoire est toujours en vénération dans les Etats du Roi de Sardaigne.

Æneas Sylv.

Le *Poggio* est le seul qui en ait osé dire du mal. Mais on sait que le *Poggio* a toujours mal parlé des gens de bien. M. *l'Enfant* qui écrivoit à Berlin a mieux su respecter la piété & la vérité.

CHAPITRE XXII.

De Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

PErſonne n'ignore les extrêmités où ſe trouva réduit le Roi *Charles VII*, au commencement de ſon regne. Déshérité par un pere imbécille & par une mere dénaturée ; abandonné de la plupart de ſes ſujets ; attaqué par toutes les forces de ſon beau-frere le Roi d'Angleterre, & de ſon grand-oncle le Duc de Bourgogne, Souverain des deux Bourgognes & de preſque tous les Pays-Bas, il ne lui reſtoit plus que quelques Provinces vers le centre & vers le midi de la France. On ne l'appelloit même plus, & par mépris, que le Roi de Bourges ; les Anglois aſſiégeoient & preſſoient Orléans pour avoir un paſſage ſur la Loire, & pour achever la conquête du Royaume, lorſque la fameuſe Pucelle parut.

Cette fille extraordinaire étoit une jeune Bergere de mœurs très-innocentes. Elle s'appelloit *Jeanne d'Arc*,

& étoit née près de Vaucouleurs sur les Frontieres de la Champagne & de la Lorraine. Elle n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il lui vint une forte pensée d'aller se présenter au Roi, & de lui annoncer qu'elle étoit envoyée de Dieu pour délivrer Orléans. Elle s'adressa pour cela à *Robert de Baudricourt* Gouverneur de Vaucouleurs, qui la renvoya plusieurs fois comme une Visionnaire. Mais ensuite étonné de son assurance & de ses pressantes sollicitations, il crut devoir s'y rendre, & il l'envoya à *Charles VII.* accompagnée de deux Gentilshommes, & de deux freres de cette même fille.

Dès qu'elle fut devant le Roi, elle lui déclara qu'elle étoit envoyée de Dieu pour faire lever le siege d'Orléans, & pour le conduire ensuite lui-même à Rheims, pour y être sacré. Le Roi ne crut pas devoir se fier aux paroles de cette jeune Bergere. Cependant il la fit examiner par des Prélats, des Docteurs, des Magistrats. On fit les perquisitions les plus exactes sur toute sa vie, & l'on fut toujours surpris de la sagesse de ses réponses, de l'innocence de ses mœurs, de l'intrépidité de son cou-

rage, & des lumieres extraordinaires qui paroiſſoient dans toutes ſes vues & dans tous ſes conſeils.

Cependant on ne ſavoit encore à quoi ſe déterminer. On envoya un grand ſecours à Orléans ; on permit à la Pucelle de l'accompagner ; & ce fut avec ce ſecours qu'elle ſe jeta dans la Ville. Elle força bientôt les Anglois à en lever le ſiege. Peu de temps après elle les battit à Patay. Elle leur prit quantité de Villes fortes ; & contre toutes les apparences, elle conduiſit le Roi à Rheims, comme elle l'avoit promis.

Elle avoit toujours dit qu'elle étoit envoyée de Dieu pour ſauver Orléans, & pour conduire le Roi à ſon Sacre à Rheims. Ainſi elle lui demanda après ſon Sacre, la permiſſion de retourner dans ſon Village. Mais les François ſe croyoient invincibles avec elle ; ils n'oublierent rien pour la retenir à l'armée. Elle ſe laiſſa perſuader. Elle ſe jetta dans Compiegne, qui étoit aſſiégée ; elle fut priſe dans une ſortie, & conduite à Rouen, où l'on lui fit ſon procès. Ce ne fut qu'une politique groſſiere & une vengeance indigne qui réglerent toutes les procédures. Et comme on ne put jamais la

convaincre d'aucun crime, ni d'aucune faute, on se détermina à la faire brûler toute vive comme sorciere & magicienne.

Voilà ce que l'Histoire la plus sûre nous apprend, & ce que la critique la plus sévere ne peut pas nous empêcher de croire de cette fille extraordinaire. La profonde critique de M. *de Voltaire* non-seulement n'y voit rien de merveilleux, mais elle n'y apperçoit qu'un heureux artifice, & un expédient tenté par les François pour tirer *Charles VII.* de l'état déplorable où il étoit réduit. Voici comme il s'exprime sur cela.

" Un Gentilhomme des Frontieres „ de Lorraine nommé *Baudricourt* „ crut trouver dans une jeune servan- „ te d'un cabaret de Vaucouleurs un „ personnage propre à jouer le rôle „ de guerriere & d'inspirée. Cette „ *Jeanne* d'Arc, que le Vulgaire croit „ une bergere, étoit en effet une jeune „ servante d'hôtellerie, *robuste, mon-* „ *tant cheveaux à poil, comme dit* „ Monstrelet, *& faisant autres apper-* „ *tises que jeunes filles n'ont point* „ *accoutumé de faire.* On la fit passer „ pour une bergere de dix-huit ans; „ il est certain par sa propre confes-

„ ſion qu'elle avoit alors vingt-ſept „ années „.

M. *de Voltaire* cherche des moyens de faire évanouir le merveilleux de l'Hiſtoire de la Pucelle. Le meilleur qu'il trouve pour cela eſt de ſuppoſer que *Baudricourt* a été aſſez hardi pour en impoſer au Roi, & pour lui envoyer une ſervante de cabaret comme une fille inſpirée du Ciel, & qui doit opérer les choſes les plus ſurprenantes. C'eſt à un homme ſage à juger ſi ce moyen eſt heureux, & ſi la ſuppoſition a quelque air ce probabilité. Mais cette ſuppoſition eſt entiérement détruite par les actes du procès de la Pucelle, où l'on voit que quatre Gentilshommes dépoſent que *Baudricourt* avoit refuſé pluſieurs fois d'écouter cette fille, & ne tenoit aucun compte de tout ce qu'elle propoſoit.

Procès Manuſcrit, V. Daniel H. de F.

Cette Jeanne d'Arc, que le vulgaire croit une bergere, étoit en effet une jeune ſervante d'hôtellerie, dit M. *de Voltaire*. Mais le vulgaire ſur le témoignage de tous les Hiſtoriens contemporains, & ſur * les actes authentiques du procès, croira toujours, malgré les lumieres de M. *de Voltaire*, que *Jeanne* d'Arc avant

* Art. 8. de l'interrog.

de prendre les armes n'avoit jamais connu que sa houlette & son troupeau. C'est ce qu'elle témoigna encore elle-même après le Sacre du Roi. * *J'ai accompli ce que Dieu m'a commandé*, dit-elle, à l'Archevêque de Rheims & au Comte de Dunois, *qui étoit de lever le siege d'Orléans, & faire sacrer le Gentil-Roi. Je voudrois bien qu'il me fît ramener auprès de mes pere & mere, & garder leurs brebis & bétail, & faire ce que je soulois faire.* Quant à son âge, il est certain que M. de Rapin Thoiras, que M. *de Voltaire* copie, a fait une bévue en mettant 27 pour 17. Je n'examine pas si l'erreur est volontaire; je dis seulement que les actes authentiques du procès démontrent cette erreur.

* Berri Heraul. de Charles VII.

"*Betfort* crut nécessaire de flétrir „la Pucelle, pour ranimer ses An„glois. Elle avoit feint un Miracle, „il feignit de la croire sorciere „.

La conjecture de M. *de Voltaire* sur les sentiments du Duc de *Betfort* est assez vraisemblable. Sa décision sur la prétendue imposture de la Pucelle n'a pas l'ombre de raison. Cette fille est d'une innocence de mœurs admirable; elle parle de guerre

à l'âge de dix-huit ans comme les plus habiles Capitaines. Elle a si peu d'ambition, qu'après le Sacre du Roi elle veut retourner à la garde de ses troupeaux. Qu'est-ce qui auroit pu l'engager à feindre des Miracles? Qu'est-ce qui peut autoriser M. *de Voltaire* à lui imputer cette intention? Recueil de Godefroi.

Il n'y a guere que trois Historiens qui aient cherché à affoiblir le merveilleux de l'Histoire de la Pucelle; *Enguerrand de Monstrelet*, *du Haillan*, & *Rapin de Thoiras*. *Monstrelet* sujet de ce Duc de Bourgogne qui avoit introduit les Anglois en France, ne pouvoit savoir de la Pucelle que ce qu'en disoient les Bourguignons & les Anglois, qu'elle avoit si souvent battus. Ils étoient intéressés à la rabaisser, & à faire évanouir le prodige. La source n'étant pas sûre, peut-on prudemment s'en rapporter à son témoignage?

Girard du Haillan qui vivoit cent soixante ans après le regne de *Charles VII*, dit *qu'il a été découvert par le temps, qui découvre les choses*, que tout le miracle de la Pucelle avoit été *composé* & *apposté* par quelques Seigneurs, qui l'instruisirent. Il ne cite

aucun Auteur. Il n'y a que le temps qui lui a découvert ces belles anecdotes. C'eſt apparemment le temps qui lui a découvert que *Baudricourt* ſe trouvoit à Chinon lorſque la Pucelle y arriva, & qu'il la préſenta lui-même au Roi. Cependant les monuments les plus authentiques nous apprennent qu'il reſta à Vaucouleurs, lorſque la Pucelle partit pour Chinon avec les Gentilshommes qu'il lui avoit donnés, & les lettres dont il l'avoit chargée. C'eſt encore le temps qui lui a découvert que le Comte de Dunois ſe trouva à la premiere entrevue de la Pucelle avec *Charles VII.* Cependant les lettres de ce Comte atteſtent qu'il ne s'y trouva point, parce qu'il étoit alors du côté de Poitiers. Je ne ſais pas comment *Bayle* n'a pas fait ces obſervations ſur *du Haillan.*

M. *Rapin Thoiras* François réfugié en Angleterre s'épuiſe en raiſonnements pour rendre ſuſpect le prodige. Il écrivoit dans un Pays proteſtant. Il avoit ſous les yeux le procès informe que les Anglois, toujours battus par la Pucelle, lui firent à Rouen. Il n'étoit ni de ſon goût, ni sûr pour lui de ſe déclarer pour elle.

Tout ce qu'on peut dire de l'Hiſtoire de la Pucelle, c'eſt que ceux qui y reconnoiſſent de l'inſpiration & du miraculeux ont les probabilités & les raiſons les plus fortes, & que ceux qui n'y en connoiſſent point n'ont que des raiſonnements vagues, & bien aiſés à détruire. Ceux qui l'ont révoquée en doute font des raiſonnements qui ont paru plus d'un ſiecle après la mort de cette fille extraordinaire. Ceux qui regardent ces doutes comme téméraires & improbables ſont ſoutenus par le témoignage d'un très-grand nombre d'Auteurs contemporains de tout état, de toute qualité, de toute nation. On trouve des Seigneurs, des Magiſtrats, des Docteurs, des gens de guerre, des Religieux. On peut voir tous ces témoignages dans le diſcours ſur la Pucelle, à la fin du ſeizieme Tome de l'Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane.

CHAPITRE XXII.

Des Héros Turcs.

LA révolution qui acheva de soumettre l'Empire des Grecs au joug des Ottomans, eſt le dernier tableau par lequel *Voltaire* nous repréſente les malheurs de l'Europe dans le quatorzieme & au commencement du quinzieme ſiecle. Ce tableau devient intéreſſant par les Héros qui le rempliſſent. L'un eſt ſurnommé le *Foudre*, l'autre le *Philoſophe*, & un troiſieme le *Grand*. Les Chrétiens n'y paroiſſent que comme l'ombre, qui ſert à rendre encore plus brillant ce tableau. Ces Héros de M *de Voltaire* ſont *Bajazeth* I. *Amurath* II. *Mahomet* II.

Tous les Hiſtoriens nous repréſentent *Bajazeth* comme un Prince qui avoit de grands talents pour la guerre, mais qui la faiſoit d'une maniere barbare. C'étoit le plus violent & le plus fier de tous les hommes; cette fierté fut la premiere cauſe des déſaſtres qu'il éprouva, & qui furent

les plus humiliants & les plus cruels que jamais Prince ait éprouvés. Il fut vaincu & fait prisonnier à la bataille de Prusе par *Tamerlan*, dont l'Empereur de Constantinople avoit imploré le secours. * Ce vainqueur voyant *Bajazeth* à ses pieds, lui demanda comment il l'auroit traité s'il l'avoit vaincu & pris. Le fier Ottoman lui répondit qu'il ne le regardoit que comme un misérable brigand, & que s'il l'avoit vaincu & pris, il l'auroit fait enfermer dans une cage de fer, & l'auroit toujours fait conduire avec lui, pour le montrer à tous les peuples de l'Univers. Eh bien, lui répondit *Tamerlan*, c'est ainsi que tu seras traité toi-même.

* Annales Turques trad. par Levvnclavius.

On dit que ce malheureux Sultan sa cassa la tête de rage contre les barreaux de la cage où il étoit enfermé. Les Annales Turques ne disent ni de quel genre de mort, ni en quel temps il mourut. *Voltaire*, sur la foi de quelques Arabes, proteste que ce qu'on a débité de la cage de *Bajazeth* n'est qu'une fable mépriſable.

C'est ce *Bajazeth* qui gagna en 1396 la fameuse bataille de Nicopolis sur les Chrétiens. Après la victoire il fit massacrer à ses yeux tous

les prisonniers, & sur-tout les François qui étoient allés au secours de l'Empereur *Sigismond*. Il n'épargna que vingt-cinq Chevaliers, parmi lesquels étoit le Comte de *Nevers* qui fut ensuite Duc de Bourgogne. C'est ce Duc qui fit assassiner le Duc d'Orléans, frere de *Charles VI.* & qui fut après lui-même assassiné par l'ordre de *Charles VII.* encore Dauphin. *Voltaire* dit que *Bajazeth* en recevant la rançon de ce Prince, lui dit : *Je pourrois t'obliger par serment de ne plus t'armer contre moi ; mais je méprise tes serments & tes armes.* Ce mot insultant, que *Voltaire* rapporte avec affectation, n'est ni vrai ni vraisemblable. Ce corps de quinze mille François, commandé par le Comte de *Nevers*, avoit fait périr dans le combat plus de vingt mille Turcs ; quelques Historiens font monter ce nombre beaucoup plus haut. *Bajazeth* ne peut en venir à bout qu'en les accablant par une multitude innombrable de troupes nouvelles qu'il envoyoit continuellement. Est-il probable qu'il méprisât les armes de semblables guerriers ?

Le Laboureur, Hist. de Charles VI. l. 16. Pontus Heuterus de rebus Burgund.

Amurath II. est représenté comme un Philosophe qui n'avoit d'autre

but que la retraite ; cependant ce n'étoit qu'un Philoſophe à la Turque. Il commença ſon regne par faire étrangler ſon frere ; il fit empoiſonner les enfants du Roi d'Albanie, qu'il avoit en ôtage ; il envahit tout ce qu'il put de Provinces en Europe & en Aſie. *Voltaire* dit que c'étoit une choſe bien rare qu'un Philoſophe Turc, qui abdiqua deux fois la Couronne : c'eſt un bonheur pour l'Univers, que les Philoſophes comme *Amurath II.* ſoient bien rares.

Calcondyle, l. 3. 6.

Quant à ces abdications de l'Empire que *Voltaire* propoſe à notre admiration, *Calcondyle* nous apprend ce qu'il en eſt. Il nous dit qu'il prit un jour fantaiſie à *Amurath* de renoncer au monde. Il ſe retira dans un Couvent de Dervis ; mais il ne tarda guere à s'ennuyer parmi eux. Il fit bientôt venir quelques-uns de ſes anciens Officiers, & prit de concert avec eux des moyens pour remonter ſur le Trône. On n'en trouva point de meilleur que de faire une grande partie de chaſſe, à laquelle le jeune *Mahomet* devoit ſe trouver. Pendant que le jeune Prince couroit le cerf, *Amurath* aſſembla le Divan ou grand Conſeil, donna

Calcondyle, l. 7.

différents ordres, partit pour aller se remettre à la tête de l'armée, & fit reconduire son fils à Prusse par les Officiers qui avoient soin de sa personne & de son éducation. Ainsi l'abdication fut suivie de si près par le rétablissement, qu'on n'avoit pas eu le temps d'en être informé dans l'Empire. Ce que *Voltaire* nous vante comme un acte héroïque, n'est donc qu'une double foiblesse dans le Philosophe *Amurath*.

Il veut que nous admirions également ce fait singulier & unique : que *Mahomet* n'écoutant que le devoir de fils, remit aussi-tôt l'Empire à son pere. Mais on ne sera pas si tenté de l'admirer, si l'on fait attention que *Mahomet* n'avoit alors que quatorze ans, & qu'il n'étoit soutenu par aucun Officier de nom. On en sera même fort éloigné, si l'on fait attention que ce même *Mahomet* étant parvenu huit ans après à l'Empire, fit étrangler aussi-tôt celui qui avoit eu le plus de part au rétablissement d'*Amurath*. Il seroit bien dangereux de s'en fier à M. *de Voltaire* pour les panégyriques qu'il fait des Héros de Turquie.

Je dirai encore un mot de la fa-

meuſe bataille de Varne, qui fut ſi funeſte aux Chrétiens. Le Cardinal *Julien Ceſarini*, Légat du Pape *Eugene IV.* avoit formé une ligue, par laquelle il réuniſſoit les Hongrois, les Polonois, l'Empereur de Conſtantinople, les Vénitiens & le Prince de Caramanie, contre *Amurath*. Le Pape étoit le Chef de cette ligue, & entretenoit une groſſe armée navale. Le Sultan fut effrayé, & propoſa une treve de dix ans à *Ladiſlas*, Roi de Hongrie, avec les conditions les plus avantageuſes aux Chrétiens. *Ladiſlas* accepta la treve, & *Amurath* tourna toutes ſes forces contre le Prince de Caramanie.

Dès que le Légat fut informé des engagements que *Ladiſlas* avoit pris, il en fut extrêmement affligé. Mais il ne déſeſpéra pas de la regagner. Il lui remontra qu'il n'avoit pas pu prendre des engagements particuliers avec les Turcs, ſans le conſentement des autres Puiſſances liguées; qu'*Amurath* ne cherchoit qu'à les déſunir, pour les attaquer enſuite chacun ſéparément; & que s'il étoit retenu par le ſerment qu'il avoit fait, il étoit en droit, lui Légat, de lui en donner la diſpenſe, comme il la lui

donnoit en effet. Le jeune Roi se laissa persuader ; mais au lieu d'attendre la réunion de toutes les forces, il alla imprudemment, à la tête de ving mille hommes, attaquer *Amurath* qui en avoit plus de soixante mille. Il fit pendant toute la bataille des prodiges incroyables de valeur ; mais enfin accablé par le nombre il fut percé de coups, & sa mort acheva la déroute de son armée. Voici comment *Voltaire* s'exprime sur cette bataille.

" A peine la paix est jurée, que le „ Cardinal *Julien Césarini* veut qu'on „ la rompe. On a déja vu que la ma„ xime s'étoit introduite, *de ne pas „ garder la foi aux Hérétiques.* On „ concluoit qu'il ne falloit pas la gar„ der aux Mahométans. *Ladislas* sé„ duit par de fausses espérances en„ tra sur les terres du Sultan. La ba„ taille se donna près de la Ville de „ Varne. *Amurath* dans un temps où „ ses troupes plioient, pria Dieu, qui „ punit les parjures, de venger cet „ outrage fait aux Loix des Nations. „ Le parjure reçut cette fois le châti„ ment qu'il méritoit. Les Chrétiens „ furent vaincus après une longue „ résistance. Le Cardinal *Julien*, qui avoit

„ avoit assisté à la bataille, voulant „ dans sa fuite passer une riviere, y „ fut, dit-on, abymé par le poids „ de l'or qu'il portoit „.

Il est sûr que *Ladislas* dans tout les cours de cette guerre montra plus de valeur que de sagesse, & le Cardinal *Julien* plus de zele que de respect pour la loi du serment. Trois siecles plus tard on n'auroit pas manqué de trouver les plus fortes raisons pour rompre la treve. On auroit démontré par un beau manifeste qu'on y étoit autorisé, & même obligé. Je remarque ensuite qu'*Aubery*, dans son Histoire des Cardinaux, nous représente *Julien Cesarini* comme un des plus grands hommes de ce siecle, & sur-tout comme un homme d'une piété, d'un désintéressement & d'une charité admirables: il cite les Auteurs dont il tire ce caractere.

M. *de Meaux* ne craint pas de dire que ce Cardinal étoit le plus grand homme de son siecle. Il faut bien que le Cardinal *Julien* fût en effet un grand homme, puisque *Voltaire* en dit tant de mal. Hist. des Var. l. 1.

Mahomet II. est le troisieme Héros qui fait l'objet de l'admiration & du zele de M. *de Voltaire*. Il est

ſurpris qu'on le connoiſſe ſi peu, ou qu'on le connoiſſe ſi mal. C'eſt pour cela qu'il recherche avec plus de ſoin tout ce qu'il y a de plus grand, de plus ſublime & de plus héroïque, dans ſes ſentiments, ſes deſſeins, ſes entrepriſes, ſes ſuccès.

Il faut l'avouer, que ſi d'heureuſes qualités, une ambition vaſte, des ſuccès brillants font le grand Prince; & que ſi une cruauté inhumaine, une perfidie adroite, un mépris conſtant de toutes les loix les plus reſpectables, font le méchant homme; il faut avouer que *Mahomet II.* a été l'un & l'autre : c'eſt le jugement que *Bayle* en a porté. *Mahomet II.* dit ce Critique, *a été un des plus grands hommes dont l'Hiſtoire faſſe mention, ſi l'on ſe contente des qualités néceſſaires aux conquérants; car pour celles de l'homme de bien, il ne faut pas les chercher dans ſa vie.*

Dict. de Bayle, art. Mahomet.

" Les Moines, nous dit *Voltaire*, „ ont peint ce *Mahomet* comme un „ barbare inſenſé. Mais toutes les An„ nales Turques nous apprennent qu'il „ étoit le Prince le mieux élevé de „ ſon temps. Il laiſſa aux Chrétiens „ vaincus la liberté d'élire un Patriar-

„ che. Il l'inſtalla lui-même avec la „ ſolemnité ordinaire. Ce qui montre „ évidemment qu'il étoit plus ſage & „ plus poli qu'on ne croit. „

Mais tous les Hiſtoriens contemporains nous apprennent que ce Prince ſi bien élevé, ſi poli & ſi ſage, fit d'abord étouffer ſon frere, & mourir celui qui avoit été l'exécuteur de cet ordre, afin de cacher ſon crime ; qu'il fit maſſacrer *David Comnene* & ſes trois enfants, après la priſe de Trébizonde, & malgré la foi donnée ; qu'il en uſa de même envers les Princes de Boſnie & envers ceux de Metelin ; qu'il donna lui-même la baſtonnade à ſon Amiral, qui n'avoit pas pu empêcher quelques vaiſſeaux de ſecours d'entrer dans le port de Conſtantinople, durant le ſiege de cette Ville ; qu'il fit périr toute la famille de *Notaras*, parce que ce Seigneur avoit refuſé d'accorder un de ſes fils à la brutale volupté de ce Sultan. Il y a une infinité de ſemblables traits de ce Prince *ſi ſage*, *ſi poli*, *ſi bien élevé*. Je ne parle pas ici du courage barbare qu'il montra, en abattant lui-même d'un coup de ſabre la tête à ſa maîtreſſe *Irene*, pour faire ceſſer les murmures de ſes Sol-

Calcond. l. 8.

Chalcondyle, l. 8.

Conſtantin Ducas.

dats. *Voltaire* regarde cela comme une choſe fauſſement imputée à ſon Héros. Mais ne pouvant donner aucune preuve de fauſſeté, il ſe contente de dire en gémiſſant : „ A quoi „ bon multiplier les horreurs ?

Après avoir parlé de la politeſſe & de la bonne éducation de *Mahomet*, voici comment il nous parle de ſon génie. " Il étoit âgé de vingt-
1451. „ deux ans quand il monta ſur le „ Trône des Sultans. Et il ſe prépara „ dès-lors à ſe placer ſur celui de „ Conſtantinople. Dès les premiers „ jours d'Avril 1453. la campagne „ fut couverte de Soldats, que l'exa- „ gération fait monter à trois cents „ mille, & le détroit de la Propon- „ tide d'environ trois cents galeres & „ de cent petits vaiſſeaux. Un des faits „ les plus étranges & les plus atteſ- „ tés, c'eſt l'uſage que *Mahomet* fit „ d'une partie de ces navires. Ils ne „ pouvoient entrer dans le port de la „ Ville, fermé par les plus fortes chaî- „ nes. Il fait en une nuit couvrir deux „ lieues de chemin ſur terre de plan- „ ches de ſapin enduites de ſuif & „ de graiſſe, diſpoſées comme la crêche „ d'un vaiſſeau : il fait tirer à force „ de machines & de bras quatre-vingt

», galeres & ſoixante & dix alleges ,
», & les fait couler ſur ces planches.
», Tout ce grand travail s'exécute en
», une ſeule nuit , & les aſſiégés ſont
», ſurpris le lendemain de voir une
», flotte entiere deſcendre de la terre
», dans leur port. »

M. *de Voltaire* trouve qu'il y a de l'exagération à faire monter l'armée de Mahomet à trois cents mille hommes. Mais quelle preuve nous donne-t-il qu'elle n'alloit pas là ? Le nombre prodigieux de ſoldats qu'il ſacrifioit dans les aſſauts, où il perdoit quelquefois des dix & douze mille hommes , ne prouve-t-il pas qu'il devoit entraîner après lui une multitude innombrable ? il en perdit quarante à cinquante mille dans les aſſauts inutiles qu'il donna à Belgrade, défendue par le brave *Huniade*. Il en perdit encore davantage à Rhodes , défendue par le fameux *d'Aubuſſon* , ſans pouvoir s'en rendre maître. Cette milice Turque ſi vantée par *Voltaire* a été vaincue très-ſouvent par les Chrétiens en moindre nombre , & elle n'a jamais été victorieuſe que lorſqu'elle a eu une ſupériorité exceſſive. Faut-il être ſurpris que *Mahomet* ait raſſemblé juſ-

Calcond. l. 9.

qu'à trois cents mille hommes, pour se rendre maître d'une Ville aussi forte, aussi grande & aussi peuplée que Constantinople?

Il reproche l'exagération aux Chrétiens, qui font monter à trois cents mille hommes l'armée de *Mahomet*. Mais s'il y eut jamais d'exagération risible, c'est celle qu'il fait lui même, en disant que l'ouvrage immense du transport des cent cinquante vaisseaux fut entrepris, commencé & fini en une seule nuit. Un faiseur de contes peut débiter des choses pareilles. Un homme sage se gardera bien de les croire. Il est probable qu'on prit du temps pour préparer le plancher en crêche sur lequel on devoit faire passer les vaisseaux, & qu'on employa ensuite une nuit seulement à ce transport; mais il ne l'est nullement que la construction & le transport aient eu lieu dans une seule & même nuit.

Pour nous faire connoître la touchante humanité de *Mahomet*, M. *de Voltaire* fait un autre conte, dont l'homme le moins accoutumé à discuter les faits sent d'abord la fausseté.

" Constantinople fut prise, dit-il, „ mais d'une maniere entiérement dif-

„ férente de celle dont tous nos Au-
„ teurs le racontent. L'Empereur *Conſ-*
„ *tantin* fut obligé de capituler. Il
„ envoya pluſieurs Grecs recevoir la
„ loi du vainqueur. On convint de
„ pluſieurs articles. Mais dans le temps
„ que les Envoyés Grecs retournoient
„ à la Ville, *Mahomet* qui voulut leur
„ parler encore, fait courir après eux.
„ Les aſſiégés qui voient un gros de
„ Turcs courant après les leurs, ti-
„ rent imprudemment ſur les Turcs.
„ Ceux-ci ſont bientôt joints par un
„ grand nombre. Les Envoyés Grecs
„ rentrent par une poterne. Les Turcs
„ entrent avec eux, & ſe rendent maî-
„ tres de la haute Ville ſéparée de la
„ baſſe. *Mahomet*, maître d'une partie
„ de la Ville, eut l'humanité d'offrir
„ à l'autre partie la même capitula-
„ tion qu'il avoit voulu accorder à la
„ Ville entiere, & il la garda reli-
„ gieuſement. „

Voltaire ne veut point admettre la maniere dont tous les Auteurs Chrétiens rapportent la priſe de Conſtantinople. Il prétend qu'il y eut une capitulation, enſuite un mal-entendu, qui fut cauſe qu'une partie de la Ville ne peut pas profiter de ce bénéfice de la capitulation. Mais on peut obſerver là-deſſus que :

1°. C'eſt de *Demetrius Cantemir* qu'il tire ſa nouvelle relation de la priſe de Conſtantinople ; & dans la page qui ſuit celle où il rapporte cette relation, il avoue que *Demetrius Cantemir* eſt un grand débiteur de fables.

2°. Les Annales Turques apportées de Conſtantinople par le Baron de *Leopoldſtorff*, & traduites par *Leunclavius*, marquent que la Ville fut emportée de force, & ne parlent d'aucune capitulation.

3°. *Cantacuzene*, qui étoit ſur les lieux, & qui après la priſe de la Ville, eut pluſieurs occaſions de conférer avec les Viſirs, qui reconnut toutes les différentes attaques, rapporte avec un grand détail comment chacun des poſtes fut aſſailli & emporté. De-là l'on doit conclure que la capitulation que *Voltaire* imagine, eſt auſſi chimérique que l'humanité du héros qu'il admire.

Cantacuz. Ce que les Hiſtoriens les plus authentiques nous apprennent, c'eſt qu'à la priſe de Conſtantinople il y eut environ quarante mille perſonnes égorgées, ſoixante mille faites eſclaves, & que le nombre des diſperſés fut ſi prodigieux, que le Sultan

fut obligé de faire venir du monde des différentes Provinces de son Empire pour repeupler cette malheureuse Ville : qu'on juge par-là de l'humanité de *Mahomet*.

Pour se faire une idée juste du caractere de ce Prince, il faut avouer qu'il avoit de très-grandes qualités, mais qu'il avoit aussi des vices encore plus grands ; qu'il avoit toute l'ambition qu'on regarde comme le caractere des grandes ames, mais qu'il en avoit rarement les sentiments & les vertus ; qu'il étoit naturellement violent & inhumain, mais que la politique arrêtoit quelquefois l'impétuosité de son naturel ; & c'est cette politique qui lui fit quelquefois ménager les Chrétiens, qui l'engagea à installer un Patriarche à Constantinople, à laisser aux Chrétiens quelques Eglises, de peur qu'ils n'abandonnassent tout le Pays. M. *de Voltaire*, qui ne manque jamais d'exagérer les défauts & les vices des Princes Chrétiens, ne représente *Mahomet* que par les endroits les plus beaux ; il n'oublie rien pour le justifier, le défendre, le faire admirer. Il paroît que *Mahomet* a été heureux de n'être pas Chrétien.

M. *de Voltaire* nous donne enſuite une idée du gouvernement des Turcs. Il nous le repréſente comme un gouvernement doux, modéré, équitable, ſous lequel le peuple eſt tranquille & en aſſurance, où il n'y a de danger que pour quelques grandes têtes, enfin comme un gouvernement tout contraire à l'idée que nous nous en faiſons en Europe. Je ne m'arrêterai pas à réformer toutes les fauſſes idées qu'il veut nous en donner. La foibleſſe de l'Empire Ottoman, la miſere, l'ignorance & la groſſiéreté du peuple qui le remplit, démontrent combien ce qu'il veut nous faire croire eſt contraire à la vérité. Qu'on liſe l'ouvrage curieux que M. *Quer* a donné, il y a quelques années, ſur les mœurs & uſages des Turcs; on ne trouvera rien de ſi différent que les Turcs, tels que M. *Quer* nous prouve qu'ils ſont aujourd'hui, & ces mêmes Turcs, tels que *Voltaire* nous les peint.

CHAPITRE XXIV.

De l'Eglise sous le Pontificat de Léon X.

AVant de parler de la grande révolution qui se fit dans la Religion au commencement du seizieme siecle, voyons d'abord l'idée que M. *de Voltaire* veut nous donner de l'état où se trouvoit alors l'Eglise. Selon lui, la Cour de Rome ne respiroit alors que les délices & le goût des plaisirs; les Evêques ne vivoient presque par-tout qu'en Princes voluptueux; la dissolution des mœurs étoit générale parmi les Prélats, les Curés & les Moines; on trouvoit par-tout des bureaux ou comptoirs établis, où l'on vendoit publiquement des indulgences, des Absolutions & des Dispenses à tout prix; enfin l'on vivoit dans l'ignorance la plus honteuse dans presque toutes les parties du monde Chrétien. Tels sont les traits du tableau que nous fait *Voltaire* de l'Eglise au commencement du seizieme siecle : nous examinerons chacun de ces traits séparément.

Je remarque qu'il ne parle jamais de *Maimbourg* qu'en l'appellant par mépris le Déclamateur ; & lui, toutes les fois qu'il parle de l'Eglise Romaine, est le copiste fidele de ces déclamateurs protestants, qui se sont efforcés d'en faire des portraits ou si affreux ou si ridicules. J'avoue qu'il ne dit pas comme eux que Rome est la Babylone, le Pape l'Ante-Christ, le culte Catholique une idolâtrie : il montre plus de goût, & il n'a pas moins de malignité.

Il est vrai que la Cour Romaine ne fut jamais si brillante que sous le Pontificat de *Léon X.* Tous les Historiens conviennent que ce Pontife montra toujours les inclinations & les sentiments d'un grand Prince ; mais nul ne lui reproche cette indécence de volupté que M. *de Voltaire* laisse entrevoir. *Paule Jove*, qui condamne comme les autres Ecrivains les dépenses excessives & les profusions de ce Pontife, rend le plus beau témoignage à la pureté de ses mœurs. A la vérité il y eut quelques comédies jouées devant sa Cour ; mais elles ne furent jouées que par de jeunes Gentilshommes Romains, & elles ne respiroient pas l'impiété, comme certai-

Paul. Jov. Vit Léon X.

nes pieces de quelques Auteurs de nos jours. D'ailleurs ce goût pour les fêtes magnifiques ne l'empêcha pas de donner les soins nécessaires au gouvernement de l'Eglise. Tous les Historiens nous racontent ce qu'il fit pour arrêter les écarts de *Luther*, les habiles gens qu'il employa pour cela, les démarches qu'il fit auprès de l'Empereur pour étouffer les hérésies dès leur naissance. Ainsi le goût de la magnificence ne lui fit point négliger la Religion. Hist. des Variat. Hist. du Luthér.

Les Cardinaux que *Léon* créa après la mort de ceux qui avoient conspiré contre lui, *Voltaire* ne nous les représente que comme des hommes de plaisir. Cependant parmi ces Cardinaux, on trouve un *Laurent Campagge*, l'un des plus savants, des plus habiles & des plus saints Prélats de son temps; le fameux *Cajetan* qui fut ensuite employé contre *Luther*; le Cardinal *Trivulce* qu'on appelloit le modele de la vertu & de la probité; le Cardinal d'Utrecht qui fut ensuite Pape sous le nom d'*Adrien VI.* le respectable *Gilles de Viterbe*, Général des Augustins. Jugez par-là du discernement du Critique, & de la fidélité de l'Historien.

Après avoir parlé du Chef de l'Eglise, *Voltaire* en vient aux Evêques. *Excepté dans l'Espagne*, dit-il, *partout ailleurs les Prélats vivoient en Princes voluptueux. Il y en avoit qui possédoient jusqu'à huit ou neuf Evêchés.*

Il paroît que M. de *Voltaire* ne sait guere l'histoire de son siecle. Il est vrai qu'il y eut alors un Archevêque de Cologne, *Gebhard Trusches*, qui épousa une Religieuse, & qui fut chassé de son Siege par les Chanoines, qui en élurent un autre à sa place. Un Cardinal, Evêque de Beauvais, se maria de même peu de temps après, & fut également chassé. Un Evêque de Nevers, *Jacques Spifame*, se maria aussi, & alla mourir ensuite misérablement à Geneve. Mais tout cela ne regarde point l'Eglise Catholique. Ce furent les premiers fruits & les plus beaux trophées de la réforme. Ces Prélats furent les premieres conquêtes que firent les réformateurs.

Dans le même temps où l'on voyoit ces scandales, on vit aussi le plus grand nombre des Prélats, en Allemagne & en France, édifier l'Eglise par la régularité de leur conduite, ou l'éclairer par leur science,

On vit en Allemagne le Cardinal de *Brandebourg*, Archevêque de Mayence, être le modele des Prélats les plus zélés. On vit en France des *de Selve*, *Danez*, *de Beaucaire*, *de Saintes*, des *Pierre Berland*, *d'Albert*, *Sadolet*, tous dignes d'être mis au rang des Prélats des premiers siecles. Pourquoi M. *de Voltaire*, en recherchant curieusement ce qu'il y eut alors de scandaleux, garde-t-il un profond silence sur ce qu'il y avoit d'édifiant? Est-ce faire connoître les véritables mœurs du siecle?

Quant à la pluralité de Bénéfices, c'est un abus qui fut alors très-grand, on l'avoue. *Alexandre VI.* dont *Voltaire* loue autant le Pontificat que les Catholiques le désapprouvent, *Alexandre VI.* l'autorisa beaucoup, par une politique toute opposée aux regles de l'Eglise & aux Canons; mais ce scandale fut bientôt arrêté par le Concile de Trente.

Après le portrait qu'on vient de voir des Pasteurs, on ne doit pas s'attendre à en voir un plus avantageux du troupeau. " Tous les Ecrivains Ca-
„ tholiques & Protestants se récrient
„ contre la dissolution des mœurs de
„ ce temps-là. Ils disent que rien n'é-

„ toit plus commun que des Prêtres „ qui élevoient publiquement leurs enfants, à l'exemple d'*Alexandre VI.* „ Les Protestants n'ont pas manqué „ de recueillir les preuves, que dans „ plusieurs Etats d'Allemagne, les „ peuples obligeoient toujours leurs „ Curés d'avoir des concubines, afin „ que les femmes mariées fussent en „ sûreté. „

Ces déclamations calomnieuses contre les mœurs des Catholiques ont été mille fois répétées, & mille fois réfutées; & malgré leur réfutation, il se trouve encore des hommes qui osent les rappeller. *Le Laboureur*, Ecrivain très-exact, dit qu'il a vu plus de quarante volumes entiers de médisances faites par les nouveaux Evangélistes. C'est apparemment là que M. *de Voltaire* a puisé. *Le Laboureur* ajoute, qu'il ne faudroit point d'autres pieces pour juger le différent de la Religion, & pour éluder le beau prétexte de réformation de ces premiers Novateurs. Le Cardinal *de la Bourdaisiere*, Ministre du Roi à Rome, en dit incomparablement plus encore.

Add. aux mém. de Castelu.

Add. aux mém.

Les Protestants avoient intérêt de décrier les mœurs des Catholiques. On comprend assez pourquoi *Luther*,

après avoir été Religieux pendant plus de quinze ans, & environ dix ans après avoir reçu l'Ordre de Prêtrise, *Luther* déclara dans un de ses Sermons qu'il lui étoit aussi impossible de vivre sans femme, que de vivre sans manger. Et tout de suite il se maria avec une Religieuse qu'il avoit tirée de son Monastere depuis deux ans. Quelques-uns ont écrit qu'elle accoucha peu de jours après ses Nôces.

Luth. Serm. du mariage.

Erasm Ed.

Le Cordelier qui contribua tant à l'établissement de l'Hérésie dans Geneve, pensa comme le Moine défroqué de Saint Augustin. Après avoir fait soutenir des Thèses contre les Dogmes de l'Eglise, il finit cet Acte comme finit la comédie. Il se maria dans la Salle même avec la fille d'un Imprimeur.

Hist. du Calv. de Maimb. l. 1.

Calvin ne cessa de prêcher l'impossibilité de garder la continence. Tous ces nouveaux Apôtres & leurs disciples ont séduit quantité de Prêtres, de Religieux & de Religieuses; & ils n'ont pas manqué de calomnier ceux qu'ils n'ont pu séduire.

Un peu plus de critique & d'équité eût empêché M. *de Voltaire* d'être ici leur écho. Nous savons

bien qu'il y a eu des Prêtres & des Religieux qui ont manqué à leurs engagements & à leurs vœux ; mais il y en a toujours eu un nombre incomparablement plus grand qui y ont été conſtamment fideles.

J'ajoute maintenant qu'il n'y a guere de ſiecle où les Princes, Rois, & Princeſſes aient fait plus d'honneur à la Religion. *Louis XII.* la Ducheſſe de Bourbon, *Jeanne* de France ſa Sœur, qui a été canoniſée, *Marie* d'Anjou Epouſe de *Charles VII.* la Reine Epouſe de *François I.* ſe diſtinguerent, & firent le plus grand honneur à la Religion par leur piété. Outre cela, c'eſt alors que s'établirent pluſieurs réformes édifiantes dans un grand nombre d'Abbayes & de Monaſteres. M. *de Voltaire*, pour faire juger des mœurs de ce ſiecle, n'emploie que les traits de la ſatyre. Nous, nous n'empruntons que le témoignage de la vérité.

Le dernier trait du tableau, c'eſt l'établiſſement du bureau public d'Indulgences, d'Abſolutions & de Diſpenſes à tout prix. " Ce qui révol-
„ toit le plus, dit-il, c'étoit une vente
„ publique d'Indulgences, d'Abſolu-
„ tions & de Diſpenſes à tout prix.

„ Un meurtrier Sous-Diacre étoit ab-
„ ſous pour vingt écus. Un Evêque,
„ un Abbé pouvoient aſſaſſiner pour
„ trois cents livres. Toutes les impu-
„ dicités les plus monſtrueuſes avoient
„ leurs prix faits. „

Quand on a des choſes auſſi extraordinaires à avancer, il faudroit ou en donner de bonnes preuves, ou ne pas trouver mauvais qu'on ſe récrie ſur l'ignorance ou l'infidélité. *Voltaire* n'eſt ici que le copiſte de l'impudent déclamateur & calomniateur *Henri Etienne*, & de quelques autres Ecrivains ſemblables.

Qu'on liſe la Pragmatique-Sanction faite au Concile de Baſle, & reçue en France ſous *Charles VII.* on verra quelle étoit la ſévérité de l'Egliſe contre les Prêtres concubinaires, contre leurs concubines, & contre leurs enfants. Peut-être la trouveroit-on aujourd'hui exceſſive. Le Concordat ſous *Léon X.* ne diminua rien de cette ſévérité. Les Conciles & les Synodes tenus en France, avant le Concile de Trente, ont encore ajouté à ces rigueurs. Où eſt donc cette licence déshonorante & cette taxe honteuſe, ces *prix faits* dont parle *Voltaire*, & qui, à ce

Prag. matique, titre 19.

Concile d'Avignon. Concile de Soiſſons en 1457.

qu'il oſe dire, avoient paſſé en coutume, en droit, & en loi ?

" On obtenoit même des diſpenſes, ajoute-t-il, non-ſeulement „ pour des péchés paſſés, mais pour „ ceux qu'on avoit envie de faire. On „ a trouvé dans les Archives de Joinville une Indulgence expectative „ pour le Cardinal de Lorraine, & „ douze perſonnes de ſa ſuite, laquelle remettoit à chacun d'eux, „ par avance, trois péchés à leur choix. „ La Ducheſſe de Bourbon, ſœur de „ *Charles VIII.* eut le droit de ſe „ faire abſoudre toute ſa vie de tous „ péchés, elle & dix perſonnes de ſa „ ſuite, à quarante-ſept Fêtes de l'année, ſans compter les Dimanches. „ Les Prédicateurs prêchoient hautement que quand on auroit commis „ les crimes les plus abominables, on „ ſeroit abſous en achetant des Indulgences. „

Sur ce premier fait, rapporté par *Voltaire*, j'avoue que je n'ai jamais pu découvrir la prétendue Indulgence trouvée dans les Archives de Joinville ; & très-probablement, il ne l'a pas plus vue que moi.

Sur le ſecond, M. *de Voltaire* fait voir qu'il n'eſt pas fort inſtruit

de la ſcience du droit canonique. La Ducheſſe de Bourbon, Régente du Royaume pendant la minorité de ſon frere *Charles VIII.* fut une Princeſſe également admirable par ſon génie & ſes talents, & reſpectable par ſa piété & par ſa vertu. Elle obtint du Pape la permiſſion de ſe choiſir un Confeſſeur pour elle, & pour une partie de ſa Maiſon, en quelque endroit qu'elle fût Qu'y a-t-il dans cet indult accordé à une grande Princeſſe, qui doive révolter les eſprits, comme le prétend *Voltaire*?

Le troiſieme fait eſt une imputation groſſiere. Elle eſt bien digne d'un homme formé à l'école de *Luther*, lequel donnoit *dans les groſſiéretés les plus baſſes & les plus dégoûtantes.* Ce ſont les termes de *Voltaire.* Mais il eſt ſurprenant qu'avec ſa politeſſe & ſon goût, il déshonore lui-même ſon ouvrage.

Il eſt vrai qu'il y a eu trop de facilité dans la conceſſion, & des abus criants dans la publication des Indulgences & des Diſpenſes. Tous les Catholiques en conviennent. Mais cela n'autoriſe pas plus aujourd'hui les déclamations de certains Ecrivains, qu'il autoriſoit alors les extravagances, les écarts, & les erreurs de *Luther.*

CHAPTRE XXV.

De Luther & du Luthéraniſme.

ON ne peut pas regarder d'un œil plus philoſophique que le fait M. *de Voltaire*, la grande révolution qui arriva dans le Chriſtianiſme par l'héréſie de *Luther*. A la maniere dont il en parle, on ne pourroit pas ſeulement deviner s'il eſt Chrétien lui-même. Il examine les avantages & les inconvénients, le bien & le mal que cette révolution a produits. Il ne ſe déclare pas d'une maniere bien claire, mais il ne déguiſe pas trop non plus ſes ſentiments. Il s'exprime de la maniere la plus forte ſur les déſordres de l'Egliſe Romaine, ſur la dureté du joug dont elle accabloit les Puiſſances du Nord, l'Angleterre, l'Allemagne, &c. ſur les vexations des Légats, Nonces & autres Emiſſaires de la Cour de Rome, ſur le bon emploi qu'on fit des revenus qui furent ôtés à l'Egliſe, & ſur le bien qu'a produit la ſuppreſſion des Monaſteres.

On fait remarquer enſuite combien les Héréſiarques ſe ſont rendus recommandables ; ou l'on ne dit rien de leurs défauts, ou l'on ne les touche que légérement, on les excuſe même tant qu'on peut, tandis qu'on exagere horriblement ceux des Miniſtres de l'Egliſe Romaine. Après cela on laiſſe au lecteur à décider. Afin qu'on ſoit mieux en état de juger de tout ce que dit *Voltaire* ſur cette révolution, nous allons d'abord faire connoître le caractere de celui qui en fut l'Auteur.

Luther étoit un de ces hommes ardents & impétueux, qui lorſqu'ils ſont vivement ſaiſis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, & deviennent en quelque maniere incapables d'écouter la ſageſſe & la raiſon. Une imagination forte, ſecondée par l'eſprit, & nourrie par l'étude, le rendoit naturellement éloquent, & lui aſſuroit toujours les applaudiſſements de ceux qui l'entendoient tonner & déclamer. Il ſentoit bien ſa ſupériorité & ſes avantages ; & ſes ſuccès en flattant ſon orgueil, le rendoient toujours plus hardi & plus entreprenant. Lorſqu'il donnoit dans quelque écart,

les remontrances, les objections, les condamnations n'étoient pas capables de le faire rentrer en lui-même ; elles ne servoient qu'à l'irriter. Il ne répondoit à ses adversaires qu'avec une aigreur méprisante, aux Puissances que par les injures les plus grossieres, à ses amis même que par des hauteurs & une indomptable opiniâtreté. Fier de la protection de quelques Princes Allemands, & extrêmement rempli de lui-même, il ne craignoit pas de se faire des ennemis, & il attaquoit indifféremment quiconque étoit assez hardi pour ne pas plier à ses sentiments. Cependant comme il n'avoit ni douceur dans le caractere, ni goût dans la maniere de penser & d'écrire, il donnoit souvent dans les grossiéretés les plus impudentes, ou dans les bouffonneries les plus extravagantes & les plus basses ; & l'on ne conçoit pas comment il y avoit des hommes qui pussent l'écouter & le supporter, & encore moins comment il put opérer une aussi étonnante révolution.

Tel fut le grand réformateur de l'Allemagne. On voit dans ce caractere le fond de tout ce que l'Histoire nous apprend de sa personne & de

de ſa réformation. Nous ne ſuivrons pas M *de Voltaire* dans tout ce qu'il dit de l'un & de l'autre. Nous nous contenterons de quelques obſervations ſur certaines choſes qu'il avance, & qui nous ont paru plus dignes d'être remarquées. Ce ne ſera qu'un commentaire critique, fort court pour ne pas ennuyer.

" *Luther*, dit M. *de Voltaire*, après „ avoir décrié les Indulgences, exa- „ mina le pouvoir de celui qui les „ donnoit. Un coin du voile fut levé. „ Les peuples animés voulurent juger „ ce qu'ils avoient adoré. „

Voltaire emploie des paroles myſtérieuſes pour des choſes bien ſimples. Le Dogme des Indulgences n'eſt point caché ſous un voile, puiſque Jeſus-Chriſt a dit à Saint Pierre : *Je vous donnerai la clef du Royaume des Cieux. Ce que vous aurez delié ſur la terre, ſera délié au Ciel.* Les réformateurs diſoient : N'en croyez point à l'Egliſe de Rome, qui vous dit qu'une partie de la peine des péchés vous ſera remiſe à cauſe de vos prieres & de vos aumônes. Il faut s'en fier à nous qui vous diſons que ni l'un ni l'autre ne ſont néceſſaires. Croyez fermement que vos péchés

vous ſont remis ; & ils vous ſeront remis en effet.

Il faut avouer que cette autorité eſt bien forte, & cette preuve bien convaincante. " Qu'importoit-il à „ Stockholm, à Londres & à Dreſde „ qu'on eût du plaiſir à Rome ? Mais „ il importoit qu'on ne payât point „ de taxes exorbitantes ; que l'Ar- „ chevêque d'Upſal ne fût pas le „ maître d'un Royaume. Les revenus „ de l'Archevêché de Magdebourg, „ ceux de tant de riches Abbayes „ tentoient les Princes ſéculiers. „

Et qu'importe aux Peuples de Magdebourg qu'ils ſoient maintenant Sujets du Roi de Pruſſe, ou qu'ils ſoient encore Sujets d'un Prince Archevêque ? Qu'importe aux habitants de Wurtzbourg, de Fulde, ou de Cologne, que leurs Princes ſoient Eccléſiaſtiques ou ſéculiers ? Cela ne fait rien au monde. Pourquoi le trouver mauvais ? Qui oſeroit dire que l'Angleterre, la Suede ſont plus heureuſes, parce qu'elles ſont devenues Proteſtantes ? La France, qui eſt toujours demeurée Catholique, a plus augmenté en puiſſance & en gloire, que n'ont fait ces Etats Proteſtants.

" *Luther*, caché dans une ſorteresſe

„ de Saxe, brava l'Empereur, irrita „ la moitié de l'Allemagne contre le „ Pape, répondit au Roi d'Angle- „ terre comme à ſon égal. „

Comme M. *de Voltaire* ne dit qu'un mot de cette magnanimité de *Luther*, nous y ſuppléerons par des traits tirés des lettres même de ce grand réformateur, afin qu'on connoiſſe mieux ſes ſentiments, ſa douceur, ſa ſainteté, ſes vertus vraiment apoſtoliques. *Si j'étois le maître de l'Empire*, dit-il, *je ferois un même paquet du Pape & des Cardinaux, pour les jeter tous enſemble dans la mer. Ce bain les guériroit, j'en donne ma parole. J'en donne Jeſus-Chriſt pour caution.* Que cela eſt décent! Et que le Nom de Jeſus-Chriſt eſt bien placé là.

Voici comme il parle enſuite du Roi d'Angleterre. *Je ne ſais ſi la folie elle-même peut être auſſi inſenſée que l'eſt la tête du pauvre Henri. O que je voudrois bien couvrir cette Majeſté Angloiſe de boue & d'ordure! J'en ai bien le droit.* C'eſt ſur cette lettre que *Voltaire* juge que *Luther* répondit au Roi d'Angleterre comme à ſon égal. Luth. contra Regem Angl.

Après l'Apôtre fougueux *Luther*,

paroît l'Apôtre guerrier *Zuingle*. Ce *Zuingle* étoit un jeune Chanoine de Conſtance, lequel s'étant marié, à l'imitation de *Luther*, voulut encore à ſon imitation réformer le Chriſtianiſme. Mais il alla encore plus loin. Non content d'admettre preſque toutes les erreurs de *Luther*, il rejetta encore l'Euchariſtie, caſſa toute la Hiérarchie Eccléſiaſtique, & dit enfin que pour être ſauvé il ſuffiſoit d'être honnête homme ; que les hommes tels que les *Catons*, les *Senèques*, les *Antonins*, auroient auſſi-bien leur part du Paradis que ceux qui avoient cru en Jeſus-Chriſt & qui avoient été baptiſés. C'eſt à Zurich qu'il commença de prêcher cette belle réforme. Voici comment en parle M. *de Voltaire*.

V. Hiſt. des variat. l. 2.

" *Zuingle*, dit-il, s'attira des in-
„ vectives du Clergé. L'affaire fut
„ portée aux Magiſtrats. Le Sénat de
„ Zurich examina le procès. La plu-
„ ralité fut pour la réformation. Le
„ Peuple attendoit en foule la ſen-
„ tence du Sénat, lorſque le Greffier
„ vint annoncer que *Zuingle* avoit ga-
„ gné ſa cauſe. Tout le Peuple fut
„ dans le moment de la Religion du
„ Sénat. Une Bourgade Suiſſe jugea

„ Rome. Heureux Peuple après tout, „ qui dans ſa ſimplicité s'en remettoit „ à ſes Magiſtrats ſur ce qui regardoit „ la Religion. „

On ne peut pas voir un ſtyle plus bourſouflé & plus vuide de ſens, que celui-là. M. *de Voltaire* dit que Zurich n'eſt qu'une Bourgade, & il appelle du nom pompeux de Sénat l'aſſemblée de quelques bourgeois & de leurs Bourg-meſtres. Quel Sénat, qu'un Sénat de village! Et quelle humiliation pour Rome d'être citée, jugée & condamnée par ce Sénat! *Heureux Peuple*, ajoute-t-il, *qui dans ſa ſimplicité s'en remettoit à ſes Magiſtrats ſur* ce qui regarde la Religion! Que cette exclamation s'accorde bien avec les beaux ſentiments de ſa lettre à ſon Imprimeur de Geneve! *Ce que j'ai à vous dire, M. c'eſt que je ſuis né François & Catholique, & c'eſt principalement dans un Pays Proteſtant que je dois vous marquer mon zele pour ma Patrie, & mon profond reſpect pour la Religion dans laquelle je ſuis né.* On n'eſt pas embarraſſé à Geneve de ſavoir à quoi il faut s'en tenir par rapport à cette proteſtation de M. *de Voltaire*. Nous ne devons pas l'être davantage.

" Quelque temps après, le Sénat „ de Berne jugea plus solemnellement „ encore le même procès. Après avoir „ entendu pendant deux mois les deux „ parties, il condamna la Religion „ Romaine. On érigea une colonne „ sur laquelle on grava en lettres d'or „ ce jugement solemnel. „

Voilà ce qu'affirme *Voltaire*, & voici ce que nous apprennent les monuments historiques les plus incontestables. Les Ministres du nouvel Evangile engagerent les Bernois à indiquer une dispute publique sur la Religion. Les autres Cantons qui étoient encore Catholiques s'y opposerent vivement, parce qu'on étoit convenu à l'assemblée générale de Bade qu'on ne permettroit plus ces sortes de disputes. Cependant les ministres prévalurent. Les Bernois indiquerent l'assemblée. L'Evêque refusa d'y envoyer des Théologiens. Personne n'y parut de la part des Catholiques. Il s'y trouva seulement par hasard, & pendant peu de jours, un Religieux Augustin, qui ne fut point écouté, mais qui fut fort maltraité. C'est *Sleidan*, Historien Protestant, qui rapporte cette suite de faits. Voilà comment *le Sénat de Berne*,

Sleidan. l. 16.

après avoir entendu pendant deux mois les parties, condamna la Religion Romaine, & porta son jugement solemnel.

„ Cinq Cantons des plus petits & „ des plus pauvres étant demeurés „ attachés à la Communion Romaine, „ commencerent la guerre civile.„

Il falloit bien que *Voltaire* chargeât les Catholiques de l'odieux des guerres civiles. Mais il faut bien se garder de prendre ce qu'il dit pour des vérités. Ce n'est que sur les Bernois & sur les Zuriquois qu'il faut rejetter la cause de la premiere guerre. Ce furent eux qui y donnerent occasion, en interdisant le commerce des Catholiques, malgré les loix de l'union & de la confédération, & en travaillant à séduire & à débaucher leurs Sujets. Les Cantons Catholiques firent leurs représentations, & demanderent des satisfactions. On les leur refusa avec hauteur & mépris. Ils furent forcés à se les faire eux-mêmes. C'est encore Sleidan Auteur Protestant qui rapporte lui-même en cette maniere les causes de cette guerre. Sleid. l. 10.

Il arrive souvent à M. *de Voltaire* de relever les erreurs de ceux qui ont

écrit avant lui. Nous allons lui rendre le même service à lui, & à ceux qui liront son ouvrage.

Hist. du Luth. l. 1. C'est une erreur de dire que *Luther fut chargé par ses Supérieurs de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avoient pu vendre. Jean Stupitz*, Vicaire Général des Augustins, ne le chargea de prêcher que contre les désordres des quêteurs & Prédicateurs d'Indulgences. C'est de lui même que *Luther* alla plus loin.

C'est une erreur de dire que l'Archevêque d'Upsal *Trolle*, *une Bulle du Pape à la main, fit massacrer tout le Sénat & quatre-vingt-quatorze Seigneurs de Suede.* Le Lutherien *Pufendorff*, Historiographe de Suede, n'en accuse que le tyran *Christiern II.* L'Historien des Archevêques d'Upsal, qui étoit contemporain, n'en dit pas le mot. Mais *Voltaire* a cru qu'un Archevêque, qui, une Bulle à la main, ordonne & fait exécuter sous ses yeux de si horribles massacres, feroit un bel effet dans le tableau.

Hist. de Suede l. III. Pufendorff.

C'est une erreur de dire que *Valentinien I.* eut deux femmes à la fois, *Severa* & *Justine. Ammien Marcellin* Historien Payen, & qui vivoit du temps de cet Empereur, le loue en

Amm. Marcell. l. 30.

particulier sur sa chasteté. Auroit-il fait un éloge pareil d'un Empereur Chrétien qui auroit violé ouvertement une loi des plus respectées dans l'Empire?

Zosime qui vivoit peu de temps après, & qui est toujours furieux contre les Princes Chrétiens, ne dit pas un mot de ce crime de polygamie. Il n'y a que *Socrates*, qui vivoit un siecle après *Valentinien*, qui en ait parlé. Mais son témoignage est évidemment faux, car il dit que *Justine* étoit une jeune fille vierge, & d'une charmante beauté, tandis qu'il est sûr que cette *Justine*, Epouse de *Valentinien* après *Severa*, étoit veuve de *Magnence*. Il est surprenant qu'un critique aussi bon que *Voltaire* n'ait pas remarqué cette bévue & qu'il en fasse une plus grossiere encore.

Zosime l. 4.

Baron. en 1370.

C'est une erreur de dire que plusieurs Rois de France ont eu deux ou trois femmes à la fois. Plusieurs ont eu des maîtresses. Aucun n'a eu plusieurs femmes à la fois reconnues pour épouses. *Voyez le chapitre de Charlemagne.*

Il est bon de dire ici la raison pour laquelle *Voltaire* cite ces prétendus exemples de polygamie. *Phi-*

V. les pieces origin. Hist. des variat. l. 6.

lippe, Landgrave de Heſſe, trouvoit que ce n'étoit pas aſſez d'une femme, pour un homme robuſte & vigoureux comme lui. Mais comme il étoit dévot, & qu'il craignoit d'offenſer Dieu, il s'adreſſa avec confiance à ſon Directeur qui étoit *Luther*. Celui-ci touché de ſa peine, conſulta le Seigneur ; & après bien des prieres & des méditations, il connut que la Loi évangélique n'ordonnoit pas la monogamie. Moyennant cela, il mit au large la conſcience du Landgrave, & lui permit, de la part de Dieu même, la pluralité des femmes.

C'eſt ſur cette déciſion remarquable que *Voltaire* s'écrie : Hélas ! *ſi les nouveautés n'avoient apporté que ces ſcandales paiſibles, le monde eût été trop heureux.*

CHAPITRE XXVI.

De Calvin & du Calviniſme.

„ AUtant que les Anabaptiſtes mé-
„ ritoient qu'on ſonnât le tocſin
„ ſur eux, autant les Proteſtants de-
„ vinrent reſpectables aux yeux des
„ Peuples par la maniere dont leur
„ réforme s'établit. Les Magiſtrats de
„ Geneve firent ſoutenir des Theſes
„ durant tout le mois de Juin. On
„ invita tous les Catholiques & les
„ Proteſtants de tous Pays à venir y
„ diſputer. Quatre Secrétaires rédige-
„ rent par écrit tout ce qui ſe dit
„ d'eſſentiel pour & contre. Enſuite
„ le grand Conſeil de la Ville exa-
„ mina pendant deux mois le réſultat
„ des diſputes, après quoi il proſcri-
„ vit la Religion Romaine. „

Qui pourroit s'imaginer que ce grave début que fait M. *Voltaire* de la naiſſance du Calviniſme à Geneve, n'a pas l'ombre même de la vérité? La Ville étoit déjà preſque toute proteſtante lorſqu'on fit cette ridicule démarche de l'indica-

S. de Juſtifie comment. de l'éfie.

tion des Theſes. Le Duc de Savoie & les Evêques voiſins avoient défendu à leurs ſujets de s'y trouver. Il n'y eut que deux hommes qui combattirent les Theſes ; un Jacobin, qui réduiſit pluſieurs fois au ſilence le moine défroqué qui y préſidoit ; & un Proteſtant déguiſé, qui ne les combattit que pour faire triompher l'héréſie. J'appelle Moine défroqué le Préſident des Theſes, parce que bien qu'il fût Prêtre, Religieux & Supérieur d'un Couvent, il termina la ſéance comme on finit la comédie, c'eſt-à-dire par un mariage. Il épouſa alors même, & en préſence de tout le monde, une fille à qui il faiſoit l'amour depuis long-temps, & à qui il porta pour douaire tout ce qu'il put voler dans le Couvent.

Jacques Bernard, Gardien des Cord.

Sied-il donc bien après cela à M. *de Voltaire* de dire que les Proteſtants devinrent recommandables aux Peuples par la maniere dont la Réforme s'établit ; & que les Genevois procéderent *très-juridiquement & avec beaucoup de maturité* à la proſcription de la Religion Romaine ?

Il continue & dit : " Les Catholiques peu inſtruits, qui ſavent que " *Luther*, *Zuingle*, *Calvin* ſe marie-

„ rent, penſent que ces Fondateurs
„ s'inſinuerent par des ſéductions fla-
„ teuſes, & qu'ils ôterent aux hom-
„ mes un joug très-peſant, pour leur
„ en donner un très-léger. Mais c'eſt
„ tout le contraire. S'ils condamne-
„ rent le célibat des Prêtres, s'ils ou-
„ vrirent les portes des Couvents,
„ c'étoit pour changer en Couvent
„ la ſociété humaine. Le jeux, les
„ ſpectacles furent défendus chez les
„ Réformés. Geneve pendant plus de
„ deux cents ans n'a pas ſouffert chez
„ elle un inſtrument de muſique. Ils
„ proſcrivirent la confeſſion auricu-
„ laire, mais ils la voulurent publi-
„ que. Dans la Suiſſe, dans l'Ecoſſe,
„ & à Geneve, elle l'a été ainſi que
„ la pénitence. „

M. *de Voltaire* compte bien ſur l'ignorance de ſes lecteurs, quand il s'exprime comme il fait. Les Catholiques les moins inſtruits ſavent bien que les Réformateurs proſcrivirent les jeûnes, les abſtinences, la confeſſion auriculaire, les œuvres de mortification & de pénitence; mais on ne ſait pas ce qu'ils ont établi pour remplacer ou pour ſurpaſſer ces œuvres pénibles. Et devoit-il en coûter beaucoup aux Genevois de s'em-

parer des biens de l'Evêché & du Chapitre de Geneve ; aux Princes & Seigneurs Allemands de dépouiller les Egliſes ; à tous les Proteſtants en général de dire publiquement leur *Confiteor*, de manger gras toute l'année, de ſe diſpenſer du Carême, des Vigiles & des Quatre-temps ? car c'eſt à cela qu'aboutit toute la réforme.

Geneve, ajoute-t-il, *pendant plus de deux cents ans n'a pas ſouffert chez elle un inſtrument de muſique.* C'eſt qu'apparemment les Genevois n'ont point de goût pour la muſique. Ils ſont naturellement ſombres & ſérieux. A peine rient-ils une fois en un an. Cela ne vient que de leur caractere, & non pas de la Réforme. Elle n'empêche pas qu'on ne ſe divertiſſe autant à Londres & à Berlin qu'on le fait à Paris.

Il ne parle enſuite qu'avec admiration & avec extaſe des ſuccès qu'eurent par-tout ces ſages Réformateurs. *S'ils ouvrirent les portes des Couvents*, dit-il, *c'étoit pour changer en Couvent toute la ſociété humaine.* Mais il faut avouer que ces Réformateurs, tout habiles qu'ils étoient, n'y ont gueres réuſſi ; car leurs Couvents ſont encore

moins édifiants que nos Villes non réformées. Les Discours Chrétiens de l'éloquent *Saurin*, Pasteur à la Haye, nous en fournissent des témoignages qui ne sont pas suspects.

V. Discours sur les larmes de la pécheresse.

" La Loi de l'histoire oblige de „ rendre justice à la plupart des Moi- „ nes qui abandonnerent leurs Cloî- „ tres pour se marier. Ils reprirent, „ il est vrai, la liberté dont ils avoient „ fait le sacrifice. Mais ils ne furent „ point libertins, & on ne peut pas „ leur reprocher des mœurs scanda- „ leuses„

Il est fort naturel de croire que ces gens-là firent comme les autres, & qu'ils garderent la fidélité conjugale comme ils purent. On ne tient pas regiſtre de toutes les infidélités que les maris font à leurs femmes. On n'en a pas tenu de celles que peuvent avoir fait aux leurs ces Prêtres & ces Moines mariés. *Voltaire* seroit bien embarrassé de prouver que ceux, qui n'ont pas voulu garder le vœu de continence, ont bien gardé la foi conjugale.

D'ailleurs les Apôtres du défroquement n'ont pas été fort délicats. La belle Religieuse que *Luther* convoitoit, & qui sauta les murs du Couvent pour

Cochlæus ad. Luth.

passer deux ans parmi les Légistes de Vittemberg, avant son mariage avec cet Apôtre, est une preuve qu'ils n'y regardoient pas de si près.

Erasme. Epist. *Erasme*, en parlant des mariages des Réformateurs, observoit que les Apôtres de la Religion avoient tout quitté, & leurs femmes même, pour s'attacher à Jesus-Christ ; & que les nouveaux Apôtres de l'Allemagne renonçoient aux engagements qu'ils avoient pris devant Dieu, pour avoir des femmes. Cette remarque auroit été plus à sa place que les réflexions de *Voltaire*.

" On a remarqué, dit-il encore, „ dans tous les Pays où l'on cessa d'e- „ xorciser, qu'il n'y eut plus de pos- „ sessions, ni de sortileges ; tandis que „ le nombre des sorciers & des possé- „ dés a été prodigieux dans l'Eglise „ Romaine jusqu'à nos derniers temps.„

Les choses ont toujours été sur le même pied chez les Catholiques & les Protestants. *Luther* lui-même peu de temps avant sa mort exorcisa encore une fille. Depuis lors on est devenu plus éclairé sur ces matieres. On a reconnu la fourberie ou l'imbécillité qui donnoient souvent lieu à ces sortes d'opinions ; & l'on a cessé

presqu'en même temps par-tout d'être auſſi crédule.

Il y a eu des poſſeſſions & des ſortileges. Les Livres Divins en ſont foi. Il y en a eu après la Prédication de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il a déclaré que ceux * qui croiroient en lui chaſſeroient les démons. Il peut donc y en avoir encore abſolument. C'eſt être trop hardi & trop inconſideré que d'affirmer que *Dieu permettoit autrefois des choſes qu'il ne permet plus aujourd'hui.* Il y a une grande imbécillité à tout croire, & une grande témérité à tout nier. La ſageſſe eſt entre ces deux excès. Le ſage élevé au-deſſus du peuple examine, & enſuite il juge.

* Marc. 16.

CHAPITRE XXVII.

De Henri VIII. & de la Révolution de la Religion en Angleterre.

S'Il faut en croire M. *de Voltaire*, les amours fougueux de *Henri* VIII. ont procuré à l'Angleterre le plus grand bonheur, en renverſant la Religion Catholique. Dans la fameuſe *Anne de Boulen*, qui paſſa de

l'état de ſimple Demoiſelle ſur le Trône, & du Trône à l'échafaud, il ne fait voir qu'une Sainte ; dans la Reine *Marie*, qui voulut rétablir la Religion Catholique, qu'une fanatique ſombre & ſanguinaire ; dans l'impudique & impie Archevêque *Cranmer*, qu'un martyr plus héros que les plus illuſtres Martyrs de l'Egliſe ; dans la Reine *Elizabeth*, qu'une Princeſſe toujours juſte & toujours ennemie de la perſécution.

Enſuite il rapporte quelques traits des plus ridicules & des plus odieux, que les Proteſtants ont imaginé pour décréditer la Religion Romaine, & pour faire valoir la réformée. C'eſt par-là qu'il veut nous apprendre à juger de la révolution qui arriva, il y a deux ſiecles, en Angleterre en matiere de Religion.

Il y avoit cinq cents ans, ſelon notre Critique, que les Papes vexoient & rançonnoient les Anglois par des vexations toujours combattues par les Parlements & par les murmures des Peuples. Le pouvoir des Papes étoit un coloſſe vénérable, dont la tête étoit d'or & les pieds d'argile. Il étoit depuis long-temps ébranlé par la haine publique. Un

amour paſſager le renverſa. On abolit les Annates, le denier de Saint Pierre, les proviſions de Bénéfices. Les peuples prêterent avec alégreſſe le ſerment par lequel ils reconnoiſſoient *Henri* pour le Pape des Anglois.

Ne croiroit-on pas, après ce que vient de dire M. de *Voltaire*, que les Anglois devinrent alors les plus heureux des peuples, en comparaiſon de ce qu'ils étoient auparavant? Cependant l'hiſtoire nous apprend, que ce Peuple ne fut jamais auſſi malheureux & auſſi vexé par les impôts, qu'il le fut alors. Malgré tant d'Egliſes pillées & de biens Eccléſiaſtiques envahis, les Anglois ne furent jamais plus miſérables, & le Roi fut obligé de recourir aux plus honteux expédients pour tirer de l'argent de ſes Peuples.

L'altération des monnoies fut un des premiers qu'il employa. Il affoiblit d'un quart l'aloi des eſpeces. Il retira toutes les anciennes au prix ordinaire, & les remplaça par les nouvelles; & par ce changement il fit revenir à profit près d'un quart de tout l'argent monnoyé d'Angleterre. Enſuite il établit l'impôt *de bienveil-*

lance, par lequel il exigeoit des *dons gratuits* proportionnés aux facultés d'un chacun. Enfin il força les aisés à lui faire des prêts, dont le remboursement n'étoit pas même regardé comme incertain. M. *Rapin de Thoiras*, François réfugié qui a fait l'histoire d'Angleterre, raconte encore d'autres expédients dont se servoit *Henri* VIII. pour tirer de l'argent de ses Peuples.

Du Chesne Hist. d'Angl. Sander Hist du Schisme. Rapin de Thoiras, l. XV. Camden.

Voilà quel fut le bonheur des Anglois après la révolution de la Religion dans ce Royaume. Aussi disoient-ils que les exactions du Pape de Londres étoient incomparablement plus onéreuses que celles du Pape de Rome, & qu'on avoit encore bien perdu au change. Le Royaume fut épuisé sous ce regne dur & cruel de *Henri*; il fut troublé par les rébellions & les séditions sous celui de son Successeur. La misere & le besoin mirent de toute part les armes à la main des Peuples; & le conseil convint qu'il falloit moins songer à les combattre qu'à les soulager.

Rapin de Thoiras, l. 16.

Les Peuples, dit notre Critique, *prêterent avec alégresse le serment de suprématie* : & dans la page suivante

it dit qu'*Henri* faiſoit brûler dans la même place ceux qui ne vouloient pas le reconnoître pour Pontife, & ceux qui ſoutenoient les Dogmes Luthériens. En effet, le célebre *Morus*, grand Chancelier d'Angleterre, le Saint Evêque de Rocheſter, *Fisher*, la Mere du Cardinal Polus, qui étoit du Sang Royal & proche parente de *Henri*, furent les premieres têtes immolées à ce nouveau Chef ſuprême de l'Egliſe. Comment accorder cette alégreſſe avec les bûchers & les ſanguinaires exécutions?

Je ne veux pas répondre à ce qu'il dit enſuite de la haine des Peuples contre la puiſſance de Rome, de ces Miracles feints, de ces Reliques ſuppoſées, dont on ſe ſervoit pour attirer les offrandes. Ce ſont là de ces déclamations vagues & ſans preuves qui ne méritent que du mépris. Il eſt probable qu'il y a eu de ces abus en Angleterre comme il y en a eu en France. Les Catholiques les avouent & les corrigent. Les Proteſtants les multiplient & les exagerent à l'excès.

CHAPITRE XXVIII.

D'Anne de Boulen.

UN événement des plus ſinguliers dans l'Hiſtoire de *Henri* VIII. eſt le ſoin qu'il eut de faire annoncer par un Arrêt du Parlement, à toute l'Angleterre, l'honneur que lui avoit fait la Reine ſa femme, en pouſſant au dernier point les complaiſances pour ſes amants. Et une choſe auſſi ſinguliere, c'eſt l'effort que fait *Voltaire* pour nous faire regarder, comme une Sainte, cette femme infidelle au Roi ſon Epoux. Il eſt vrai qu'une canoniſation faite par l'autorité de M. *de Voltaire* à Berlin, n'eſt pas tout-à-fait auſſi reſpectable que celles qui ſe font à Rome par l'autorité des Souverains Pontifes. Et ſi *Anne de Boulen* eſt une Sainte, elle ne l'eſt guere que comme l'étoient autrefois les *Laïs* & les *Corinnes*.

Si l'on en croit M. *de Voltaire*, *Anne Boleyn*, ou *de Boulen*, comme nous le prononçons en François, n'étoit guere coupable que de quelques légére-

tés, que son enjouement naturel rendoit assez excusables. " Ce ne fut, dit-il, „ que jalousie de la part de *Henri*; les „ accusations furent sans preuves : il „ n'y eut que des indices si légers, „ qu'un citoyen qui se brouilleroit „ avec sa femme, pour si peu de chose, „ passeroit pour un homme injuste. „

M. *Bayle* * est bien éloigné de penser si avantageusement de cette Reine. Il avoue franchement la dette, & dit *qu'on pouvoit assez en médire, sans passer les bornes d'un fidele Historien.* Parmi les Historiens protestants qui étoient intéressés à la défendre, parce qu'elle étoit Protestante elle même, les uns la donnent comme véritablement coupable, les autres avouent qu'il est bien difficile de la justifier. Plusieurs assurent que son pere fut du nombre des Juges qui la condamnerent. Son apologiste M. *Brunet*, Evêque de Salisbery, dit que cela est faux, & il cite en preuve un registre du procès, que personne n'a jamais vu. On fit passer par la main des bourreaux quatre Seigneurs, entre lesquels étoit *Rochefort*, frere de la Reine, accusés d'avoir eu part à ses adulteres & à ses incestes. Son cher Musicien *Smeton*, moins respec-

* Dict. Anne Boleyn.

Sleidan l. 10.

Rapin de Thoiras, l. 16 Sander.

* Bayle. table, & peut-être plus criminel, eut auſſi le même ſort. * Après cela il eſt aſſez ſurprenant que Mr. *de Voltaire* en veuille faire une Sainte.

Candeni appar. *Anne de Boulen* étoit encore fort jeune quand elle fut amenée en France par la ſœur de *Henri* VIII. femme de *Louis* XII. Lorſque cette Reine retourna en Angleterre, *Anne* s'arrêta au ſervice de *Claude*, femme de *François* I. Elle entra enſuite chez la Ducheſſe d'Alençon. On feroit une longue liſte des amants qu'elle eut, & des ſurnoms honnêtes dont elle fut décorée pendant ſon ſéjour en France. De retour en Angleterre, elle fut placée chez la Reine *Catherine* en qualité de Fille d'honneur.

C'eſt-là qu'*Henri* VIII. la vit, & il ne l'eut pas plutôt vue qu'il en devint éperduement amoureux. *Anne* étoit trop coquette pour ne pas prendre tous les moyens d'irriter la paſſion du Roi, & trop ambitieuſe pour ſe contenter du titre de maîtreſſe. Elle ne répondit aux expreſſements de *Henri* que par des proteſtations de devoir & de vertu. Elle l'enflamma davantage. C'eſt alors que ce Prince commença à chercher en lui-même comment il pourroit faire pour faire caſſer

casser son mariage avec *Catherine* d'Espagne & pour épouser la *Boulen*. Afin de la faire respecter à la Cour, il lui donna un rang distingué ; & peu de temps après il envoya des Ambassadeurs à Rome pour demander la cassation de son premier mariage. Cependant le Pape, qui voit évidemment l'injustice & l'impossibilité de cette cassation, temporise, pour laisser le temps à la passion du Roi de se ralentir. Le Roi de son côté impatient de ces délais, qui durerent près de sept ans, eut recours à d'autres moyens. Il convint avec *Cranmer*, Luthérien caché, de le nommer Archevêque de Cantorbéry, & Primat d'Angleterre, à condition qu'il porteroit la sentence de cassation. Rapin de Thoiras.

Cranmer trouva le parti trop bon pour rien refuser. Il promit tout, il fut fait Archevêque de Cantorbéry, il cassa le mariage du Roi ; & *Henri*, malgré toutes les représentations de son Conseil, épouse *Anne*, qui accoucha quatre mois après d'une Princesse, qui fut la célebre Reine *Elizabeth*. C'est ainsi qu'une petite Demoiselle chassa du lit & du Trône du Roi une Princesse d'une vertu ad- Bayle N. Anne de Boulen.

mirable, & qui étoit Fille des Rois d'Eſpagne & Tante de l'Empereur *Charles* V. Cependant la nouvelle Reine devenue moins réſervée, & portant le déſordre toujours plus loin, paſſa au bout de trois ans du Trône à l'échafaud, avec les complices de ſes adulteres & de ſes inceſtes. Voilà quelle étoit la Sainte de Mr. *de Voltaire*.

Sleidan, l. 10.

CHAPITRE XXIX.

De Marie, Reine d'Angleterre.

Marie d'Angleterre monta ſur le Trône après la mort de ſon frere *Edouard* VI. & pendant ſon regne elle fit tous ſes efforts pour rétablir la religion Catholique. Elle montra quelle étoit ſa fermeté, en faiſant toujours célebrer le Service Divin à la Catholique dans ſon château de Framingham durant les ſept ans que regna ſon frere, & en ſe faiſant toujours reſpecter comme la ſœur du Roi, & l'héritiere préſomptive de la Couronne. Elle fit paroître ſon courage en ſe faiſant hardiment procla-

Duchêne, l. 22. Rapin de Thoiras.

mer Reine d'Angleterre, dès qu'elle eut appris la mort d'*Edouard*. Par ſon activité elle prévint les Ducs de Northumberland & de Suffolc, qui vouloient lui ravir la Couronne, & qui avoient déjà fait proclamer Reine d'Angleterre, *Jeanne Gray*, fille du Duc de Suffolc, & belle-fille du Duc de Northumberland. Elle marcha à la tête de trente mille hommes. Elle diſſipa l'armée des Conjurés, & ſa victoire fut ſans effuſion de ſang.

Tous les Conſpirateurs étoient criminels de Leze-Majeſté au premier chef. Les principaux furent condamnés à la mort. *Voltaire* ne dit rien de ces conſpirations. Il ſe contente de faire de tendres lamentations ſur la mort de cette jeune Reine, & ſur celle de ſon pere, de ſon beau-pere & de ſon époux. Il eſt vrai que *Jeanne Gray* parut plus malheureuſe que coupable; mais elle pouvoit être encore une occaſion de conſpiration: la ſévérité parut néceſſaire. Ce ſont ces exécutions de rigueur qui allument la bile de *Voltaire* contre *Marie*. „ Elle étoit, dit-il, auſſi cruelle „ que *Henri* VIII. Sombre & tran- „ quille dans ſes barbaries, autant „ que *Henri* ſon pere étoit emporté,

„ elle eut un autre genre de tyran-
„ nie. “

Ce Critique faiſoit auparavant une Sainte de la nouvelle *Meſſaline*, *Anne de Boulen*. Maintenant il fait une ſanguinaire fanatique de *Marie*, une des plus reſpectables Princeſſes que l'Angleterre ait eu.

Mais ſa bile s'allume bien davantage encore, lorſqu'il parle de ceux qui furent condamnés à mort ſous ce regne pour cauſe de Religion, & cet échauffement lui fait perdre de vue la vérité. „ On compte, dit-il, envi-
„ ron huit cents perſonnes livrées aux
„ flammes ſous *Marie*. “

Hiſt. d'Angl. l. 16. Extrait de Rymer.

Il faut remarquer là-deſſus premiérement qu'*Houeed*, Auteur Anglois, n'en compte que deux cents ſoixante & dix-ſept, & le réfugié M. *de Rapin Thoiras*, dans ſa grande Hiſtoire d'Angleterre, n'en compte que deux cents quatre-vingt-quatre. Il ajoute enſuite que ceux qui en ont compté huit cents l'ont fait ſans preuves. Mais ces écrivains ne ſont pas aſſez ennemis des Catholiques, pour être ſuivis par *Voltaire*. Secondement, en exagérant ces cruautés de la Reine *Marie*, il ne dit rien de celles d'*Elizabeth*, qui fit périr un

nombre incomparablement plus grand de Catholiques, comme nous le verrons après.

M. *de Voltaire* donne à ſon Ouvrage le titre d'Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale, & ſur les mœurs & l'eſprit des Nations. Il faut avouer que ſon ouvrage n'eſt en effet qu'un eſſai, & même bien haſardé. Il y auroit bien à y changer encore, pour en faire un Ouvrage parfait.

Il finit en diſant que „ *Marie* mou-„ rut paiſible, mais mépriſée de ſes „ Sujets, qui lui reprochent encore la „ perte de Calais, laiſſant enfin une „ mémoire odieuſe : dans l'eſprit de „ quiconque n'a pas l'ame de perſe-„ cuteur. "

Un Critique ſage & équitable auroit dit que le grand Duc de Guiſe profita en habile homme des circonſtances pour reprendre Calais. L'Angleterre étoit alors épuiſée par les rapines & les vexations de *Henri* VIII. & par les factions & les ſéditions qui avoient rempli le regne de ſon Succeſſeur. *Marie* en montant ſur le Trône alla au plus preſſé, qui étoit de rétablir la paix dans ſes Etats. Elle penſa bien à la conſervation de Calais ; mais elle fut mal ſervie par ſes

Généraux & par ſes Amiraux. D'ailleurs, s'ils n'avoient pas eu à faire ce reproche à *Marie*, ils auroient eu ſûrement lieu de le faire à quelqu'un de ſes ſucceſſeurs.

Quant à la mémoire odieuſe qu'elle a laiſſée, on ſait bien qu'elle a été fort haïe & déteſtée des Proteſtants; & M. *de Voltaire* eſt toujours de leur ſentiment.

CHAPITRE XXX.

De Cranmer, Archevêque de Cantorbéry.

VOici le grand objet de l'admiration & des plus ſublimes louanges de M. *de Voltaire*. *Cranmer* dans les flammes.

„ Ce Primat, dit-il, qui avoit eu „ la foibleſſe d'abjurer, reprit ſon „ courage ſur le bûcher. Il déclara „ qu'il mouroit Proteſtant, & fit réel„ lement ce qu'on a écrit, & proba„ blement ce qu'on a feint de *Mutius* „ *Scevola*. Il plongea d'abord dans les „ flammes la main qui avoit ſigné „ l'abjuration, & n'élança ſon corps „ dans le bûcher que quand ſa main

„ fut tombée. Action plus louable „ & auſſi intrépide que celle qu'on „ attribue à *Mutius*. L'Anglois ſe „ puniſſoit d'avoir ſuccombé à ce „ qui lui paroiſſoit une foibleſſe, „ & le Romain d'avoir manqué un „ aſſaſſinat. "

Voltaire n'a jamais fait tant d'honneur aux plus illuſtres Martyrs de l'égliſe. Il ne les traite le plus ſouvent que de rebelles & de factieux. Mais pour *Cranmer*, c'eſt l'exemple de la magnanimité la plus héroïque. Cependant l'hiſtoire de ſa vie ne s'accorde guere avec le magnifique portrait qu'on fait ici de lui.

Ce grand homme n'eut pas honte d'enlever, tout Archevêque qu'il étoit, une fille en Allemagne, de l'emmener en Angleterre, & d'en faire ſa concubine. Il n'oſa pas l'épouſer publiquement du vivant de *Henri* VIII. qui ne vouloit point de ſemblables éclats dans les Chefs du Clergé. Il ſe contenta alors de la conduire avec lui dans une litiere fermée, quand il alloit dans quelqu'une de ſes maiſons de plaiſance. Les noces publiques de l'Archevêque n'eurent lieu que ſous le regne d'*Edouard*. Hiſt. de Schiſm. Sand.

Cet homme ſi ferme avoua dans ſon interrogatoire, qu'il avoit changé très-ſouvent de créance ſur différents articles de la Religion. Quelques-uns prétendent qu'il en changea dix-ſept fois. Ce qui eſt ſûr, c'eſt qu'il fut d'abord Catholique ſous *Henri* VIII. enſuite ſchiſmatique avec ce Prince ; Luthérien, & après Anglican ſous *Edouard* ; enfin il redevint Catholique ſous *Marie*. On ne peut guere ſavoir ce qu'il étoit quand il fut condamné au feu. Cet homme admirable devant faire ſerment de conſerver les droits de l'Egliſe d'Angleterre, pour être pourvu de l'Archevêché de Cantorbéry, ne fut point du tout embarraſſé. Il fit en même temps & le ſerment requis, & une proteſtation pardevant Notaire, qu'il ne garderoit jamais ſon ſerment.

M. *de Voltaire*, pour rendre ſa narration plus admirable, dit que *Cranmer* étendit ſa main ſur les flammes, & la laiſſa brûler juſqu'à ce qu'elle tombât, avant que de s'élancer dans le bûcher. Cette punition de ſa main auroit été bien ſouvent réitérée, ſi elle avoit eu lieu toutes les fois qu'il avoit ſigné & qu'il s'étoit parjuré. Mais le merveilleux de ce

beau trait ne paroîtra que ridicule à celui qui sait l'Histoire. *Cranmer* fut enchaîné au bûcher avant qu'on y mît le feu. Comment donc put-il attendre que sa main fût consumée pour s'y élancer ?

CHAPITRE XXXI.

De la Reine Elizabeth.

Elizabeth, cette Princesse qui fut si habile dans l'art de regner, qui mit les forces de l'Angleterre sur un pied si respectable, qui fut le plus ferme soutien de la rebellion Hollandoise, & qu'on peut regarder comme la véritable Fondatrice de la Religion Anglicane ; *Elizabeth* est encore un des plus grands objets de l'admiration de M. de *Voltaire*. Il la loue, comme tous les autres Ecrivains, quand il parle de ses talents ; & beaucoup plus que ne le font les Protestants même, quand il parle de ce qu'elle fit pour la Religion, ou pour mieux dire, contre la Religion.

Pendant quarante-quatre ans de regne, elle laissa toujours la liberté

à toutes les sectes de s'établir en Angleterre, & elle n'oublia rien pour en proscrire la Religion Catholique. Il est évident que ce ne fut que la politique qui l'y engagea. La sentence pour le divorce de son pere avec *Catherine d'Arragon* n'ayant été prononcée que par le Luthérien & toujours variable *Cranmer*, sa mere *Anne de Boulen* ne pouvoit être regardée que comme une concubine, & elle ne devoit elle-même être regardée que comme fille naturelle de *Henri* VIII. Alors la Couronne d'Angleterre appartenoit à *Marie Stuard*, niece de ce Prince, & après elle aux enfants de la Ducheſſe de Suffolc, qui en étoit la niece également. Auſſi *Henri* II, beau-pere de *Marie Stuard*, fit prendre à ſa belle-fille le titre de Reine d'Angleterre, d'abord après la mort de la Reine *Marie*.

Il falloit donc qu'*Elizabeth* proſcrivît une Religion ſelon laquelle elle étoit incapable de ſuccéder. Voilà la véritable ſource de la haine d'*Elizabeth* contre la religion Romaine & contre la Reine d'Ecoſſe. M. *de Voltaire* auroit mis plus de vérité dans ſon Hiſtoire, s'il avoit fait cette attention. Mais la vérité ne fut jamais ſon but en écrivant.

Il ne peut se lasser de peindre avec les couleurs les plus noires la sévérité de la Reine *Marie* contre les Protestants ; & il releve par les plus grands éloges la sagesse & la modération d'*Elizabeth* envers les Catholiques. » Personne, dit-il, ne fut » persécuté pour être Catholique. » Mais ceux qui voulurent troubler » l'Etat par principe de conscience » furent sévérement punis. Il est sûr » qu'*Elizabeth* ne fut point sanguinaire » avec les Catholiques de son Royau- » me, comme l'avoit été *Marie* avec » les Protestants. »

Il est bien vrai en effet qu'*Elizabeth* ne fut pas sanguinaire comme *Marie*, mais elle le fut avec bien plus de finesse, & bien plus d'efficace. Elle persécuta les Catholiques, comme *Julien* l'Apostat persécuta autrefois les Chrétiens ; c'est-à-dire, en prenant des moyens qui pussent les détruire sûrement, sans lui attirer le nom odieux de persécutrice déclarée.

Elle fit un grand nombre de loix, pour interdire l'exercice de la Religion Catholique, & pour obliger tout le monde à se trouver à ceux de la Religion Anglicane. Les premieres contraventions à ces loix étoient Camden, an. 1582, Sand. Sander.

punies par de groſſes amendes. Enſuite on en venoit à la confiſcation de tous les biens, & enfin à une priſon perpétuelle, où l'on laiſſoit périr les Catholiques de miſere. Dès le commencement de ſon regne, les Evêques qui ne voulurent pas la reconnoître pour Chef de l'Egliſe furent tous dépouillés de leurs dignités; ils furent la plupart confinés en différentes priſons, & quelques-uns y périrent. Elle fit déclarer criminels de Leze-Majeſté tous les prêtres Anglois Catholiques qui reviendroient en Angleterre. Un grand nombre furent pris & pendus, après les plus affreuſes tortures. On trouve la plupart de ces Loix dans *Camden*, Hiſtorien Anglois & Proteſtant. On les trouve en plus grand détail encore dans *Sander*. Elles ſont encore rappellées par M. *Hume*, dans ſon excellente Hiſtoire de la maiſon Stuart ſur le Trône d'Angleterre.

C'eſt de cette Reine que *Voltaire* dit hardiment, *que perſonne ne fut perſécuté, ni même recherché pour ſa creance ſous ſon regne, mais qu'on pourſuivoit ſévérement ſelon la loi, ceux qui violoient la loi.* Qui pourroit ne pas adhérer au jugement

du ſage & véridique *Voltaire ?*

Les Proteſtants, comme les Catholiques, ſe moquerent du titre que prit *Elizabeth* de Chef de l'Egliſe Anglicane, c'eſt-à-dire, de Papeſſe des Anglois. M. *de Voltaire* trouve que le badinage eſt très-mal placé.

» On pouvoit conſidérer, dit-il, » que cette femme regnoit, qu'elle » avoit les droits attachés au Trône » par la Loi du Pays ; qu'autrefois » les Souverains de toutes les Nations » connues avoient l'intendance des » choſes de la Religion ; que les Empereurs Romains furent Souverains » Pontifes, & qu'enfin une Reine » d'Angleterre qui nomme un Archevêque de Cantorbéry, & qui lui » preſcrit des Loix, n'eſt pas plus » ridicule qu'une Abbeſſe de Fontevrault qui nomme des Prieurs & des » Curés ; qu'en un mot chaque Pays » a ſes uſages. »

Il eſt étonnant que *Voltaire* avec tout ſon eſprit ne ſe ſoit pas apperçu combien de pareils raiſonnements lui faiſoient peu d'honneur à lui, & quelle pitié ils devoient faire à des gens éclairés. Mais dans la mauvaiſe humeur, on dit bien des choſes qu'on ne voudroit pas enſuite avoir dites.

Il faut l'avouer, qu'une comparaiſon des abſurdités païennes avec la Religion du Fils de Dieu, & d'un Souverain Pontife établi par Jeſus-Chriſt, avec une femme intruſe par le fanatiſme, eſt tout-à fait heureuſe. Parlons ſérieuſement, n'eſt-ce pas là une inſulte également impie & groſſiere faite à tout le Chriſtianiſme ? Les Religions païennes n'étoient que des établiſſements humains, où l'homme pouvoit changer ou ajouter ce qu'il lui plaiſoit. La Religion Chrétienne a été établie par Jeſus-Chriſt, qui en a confié le gouvernement au premier de ſes Apôtres Saint Pierre, & à tous ſes Succeſſeurs.

Si les Proteſtants ont tant badiné ſur la prétendue Papeſſe *Jeanne*, les Catholiques n'ont-ils pas bien plus de raiſon de le faire ſur la véritable Papeſſe *Elizabeth* ?

Mais *cette femme regnoit*, dit M. *de Voltaire*. Mais il n'eſt dit nulle part dans le Livre Divin de la Religion des Chrétiens, qu'une femme regnante eût rien à commander ou à preſcrire en ce qui concerne le gouvernement de leur égliſe. *C'étoient des droits attachés au Trône par la Loi du Pays*. Ce fut une Loi

de violence de *Henri* VIII. cimentée du ſang de plus d'un millier de Catholiques, & qui avoit été abolie ſous le regne de ſa fille *Marie*. Ainſi on ne pouvoit pas la regarder comme une Loi du Pays.

La comparaiſon qu'on fait d'une Reine d'Angleterre qui nomme un Archevêque de Cantorbéry, avec une Abbeſſe de Fontevrault, qui nomme des Prieurs & des Curés, renferme deux choſes qui ne ſe reſſemblent guere. L'Abbeſſe de Fontevrault n'a point d'autorité ſpirituelle par elle-même. Elle n'a que celle que l'Egliſe lui a communiquée, qui eſt extrêmement bornée, & qui peut-être révoquée & ſupprimée. Mais la Papeſſe Angloiſe étoit le principe & le centre de toute l'autorité, même ſpirituelle, que l'on ne pouvoit recevoir que d'elle ſeule.

Jamais les Papes n'ont parlé d'une maniere plus forte, qu'on le fait dans l'article V. de l'Ordonnance de 1559. Il eſt trop curieux pour ne le pas rapporter. » La Reine ſeule aura » le pouvoir de créer les Evêques. » Toute autre élection ou nomina- » tion ſera nulle ; leſquels Evêques » ne pourront exercer aucun droit ni

» juriſdiction épiſcopale, que ſous le » bon plaiſir, & en vertu du pou- » voir émané de Sa Majeſté. » Voilà ce qui fait également rire les Catholiques & les Proteſtants ; & M. *de Voltaire* trouve mauvais qu'on en rie.

Les Politiques regarderont toujours la Reine *Elizabeth* comme une des plus habiles Princeſſes qui ait paru, les Proteſtants comme une des plus zélées protectrices de leur ſecte, les Catholiques comme une des plus dangereuſes ennemies de la Catholicité. Sa mémoire ſera toujours chere aux Anglois, parce que c'eſt par ſes ſoins & ſon habileté que leur puiſſance eſt devenue plus reſpectable, leur commerce plus étendu, & leur liberté plus douce.

Les Ecrivains Catholiques n'ont rien oublié pour faire regarder avec horreur la perſécution d'*Elizabeth* contre la Religion Romaine. Les Proteſtants ont fait tous leurs efforts pour la juſtifier & la défendre. *Bayle* plus ſincere avoue qu'*elle fit exécuter de ſéveres Edits contre les Catholiques* Romains. Il ne la trouve excuſable qu'en diſant qu'elle y fut contrainte par des raiſons d'Etat. Mais

M. *de Voltaire* l'emporte encore ſur ce Proteſtant par le zele pour la gloire de cette Reine.

CHAPITRE XXXII.

De Marie Stuard.

LE cinique Hiſtorien & Poëte *Buchanan*, qui après avoir abjuré la Religion Catholique, finit par ne plus rien croire, eſt le guide qu'a choiſi M. *de Voltaire* pour faire connoître la Reine d'Ecoſſe *Marie Stuard*. Ce miſérable Apoſtat après avoir couru le monde, & ſéjourné quelque temps dans les priſons de Portugal, revint en Ecoſſe. Il s'attacha au Comte de *Murray* Calviniſte zelé, frere naturel & ennemi déclaré de la Reine. Tous les Hiſtoriens Catholiques & Proteſtants conviennent que ce Comte étoit un des plus méchants hommes de ſon ſiecle. Ce fut auprès de lui que *Buchanan* compoſa ſon Hiſtoire d'Ecoſſe. La partie de cette Hiſtoire qui traite du Regne de *Marie Stuard* a toujours été regardée comme la plus impudente ſatyre qui ſoit ſortie de la plume d'un Ecrivain. *

* V. Camden.

Marie Stuard s'étoit vue pendant quelques années dans le plus haut point de gloire & de bonheur. Elle étoit la plus belle perſonne de ſon ſiecle, & elle fut enſuite la plus malheureuſe. Reine de France par ſon mariage avec *François* II. Reine d'Ecoſſe par ſa naiſſance, héritiere véritable de la Couronne d'Angleterre, en qualité de fille de la ſœur aînée de *Henri* VIII. elle paſſa près de la moitié de ſa vie dans les chaînes, & mourut ſur un échafaud par la main d'un bourreau.

Son attachement à la Religion Catholique & ſes droits ſur l'Angleterre firent tous ſes crimes; & les efforts des Seigneurs Catholiques Anglois, & de quelques Princes, pour la ſauver des mains d'*Elizabeth*, hâterent ſes malheurs. La plupart des accuſations intentées contre elle ne furent que des calomnies inſpirées par la haine des Proteſtants contre une héritiere Catholique.

Le premier trait par lequel ils ſe déclarerent contre elle, fut l'aſſaſſinat de ſon Secretaire *Rizzio*. Ce *Rizzio* étoit fils d'un Muſicien de Turin, & Catholique très-zelé. C'étoit un petit homme, malfait, mais de beaucoup

d'esprit, & qui rendoit de grands services à la Reine par ses conseils. *Voltaire* dit après l'impudent *Buchanan*, qu'il étoit trop avant dans les bonnes graces de cette Princesse. Les Seigneurs Ecossois Protestants conçurent de la jalousie du crédit de *Rizzio*, & ils ne furent point contents, qu'ils ne s'en fussent défaits. Le Mari de la Reine *Stuard*, *Darley*, qui avoit aussi peu de sagesse, que de reconnoissance pour sa bienfaitrice, entra à la tête des assassins dans l'appartement de son épouse, & fit massacrer *Rizzio* aux yeux de cette Princesse. Le Laboureur.

Ce seroit une erreur de croire que *Rizzio* étoit alors seul avec elle. M. *de Voltaire* le dit, mais les Historiens contemporains disent le contraire. Ils assurent qu'il y avoit une nombreuse assemblée chez elle. *Darley* fut lui-même assassiné quelque temps après. On accusa la Reine d'avoir eu part à cet assassinat, & l'on ne put jamais trouver la moindre preuve contre elle. *Murray* & les Calvinistes n'oublierent rien pour brouiller les affaires. *Camden* raconte que ce fut ce bâtard Comte qui engagea ensuite la Reine à épouser le Comte de Camden. Camden, an. 1569.

Bothvvel qui étoit accuſé d'avoir fait tuer *Darley*; & que par-là il vouloit les rendre odieux l'une & l'autre, afin de ſe faire déclarer Régent. Ce fut là le commencement des troubles & des rébellions qui forcerent enfin *Marie* à aller chercher un aſyle en Angleterre. Mais au lieu d'un aſyle, elle n'y trouva qu'une priſon, & enfin la mort après dix-huit ans de miſeres & de captivité.

M. *de Voltaire* nous aſſure que *Bothvvel* fit ſigner aux principaux Seigneurs un écrit qui portoit expreſſément que la Reine ne pouvoit ſe diſpenſer de l'épouſer, puiſqu'il avoit couché avec elle. Il prétend que cela eſt avéré par les lettres de *Marie* elle-même.

Mém. de Caſteinau. Il faut remarquer que dans le procès qu'*Elizabeth* fit faire à cette Reine, on n'oſa jamais lui repréſenter ni ſes propres lettres, ni cet écrit prétendu. Ces lettres & cet écrit n'ont donc été fabriqués qu'après, pour noircir la réputation de *Marie* & pour diſculper *Elizabeth*. Il eſt ſurprenant que M. *de Voltaire* oſe les citer.

Il conclut ce Chapitre de *Marie Stuard* d'une maniere bien conforme à l'eſprit de *Buchanan*. Il inſinue légé-

rement que la mort de cette Reine infortunée fut une tache qui déshonora le beau regne d'*Elizabeth*. Mais il laisse toute la noirceur des crimes les plus énormes sur *Marie*. Il lance même encore des traits piquants sur ceux qui auroient du respect pour cette Princesse, ou qui seroient touchés de son sort. » Si cette action, dit-il, flétrit » la mémoire d'*Elizabeth*, il y a une » imbécillité fanatique à canoniser » *Marie Stuard*, comme une martyre » de la Religion. Elle ne le fut que de » son adultere, du meurtre de son » mari, & de son imprudence. »

J'observe que de l'aveu de M. *de Voltaire* lui-même, ce fut *Elizabeth* qui fomenta les divisions, & anima les factions des Ecossois contre leur Reine, & que ce n'étoit jamais que des Calvinistes qu'elle employoit pour cela. *Marie* ayant été forcée par les rebelles de se retirer dans les Etats de sa cousine, celle-ci, sous prétexte d'asyle, la traîna pendant près de dix-neuf ans de prison en prison. Enfin, pour se délivrer des craintes qu'elle avoit toujours de cette rivale, qui avoit des droits si évidents sur la Couronne d'Angleterre, elle nomma des Commissaires pour inf-

truire ſon procès. On accuſoit *Marie* d'avoir voulu faire révolter l'Angleterre en ſa faveur, d'avoir attenté à la vie d'*Elizabeth*, & d'avoir voulu ſoulever contre elle les Princes Catholiques de l'Europe. Jamais il ne fut parlé des horreurs dont M. *de Voltaire* la noircit, & jamais on ne put rien prouver des accuſations qu'on faiſoit contre elle. Cependant elle n'en fut pas moins condamnée à la mort.

Camdenus, an. 1582. Rapin.

Alors elle demanda ſon Confeſſeur; on eut la cruauté de le lui refuſer; & on lui envoya en place un Hérétique qu'elle ne voulut pas écouter. Après avoir communié avec une Hoſtie que lui avoit envoyée le Pape, elle ſortit pour aller à l'échafaud, un Crucifix d'ivoire entre les mains. Un Seigneur Proteſtant lui dit alors qu'il ſuffiſoit de l'avoir dans le cœur. Elle lui répondit d'un air doux & tranquille, qu'elle l'auroit bien plus aiſément dans le cœur, quand elle l'auroit encore entre les mains, & ſous les yeux. Dès qu'elle fut ſur l'échafaud, elle déclara qu'elle étoit innocente de tout ce qu'on lui avoit ſuppoſé de deſſeins contre la Reine d'Angleterre, & qu'elle mouroit dans

la Religion Catholique. Après quoi elle se fit ôter ses habits par ses filles, récita un Pseaume, recommanda son ame à Dieu, & tendit le col au bourreau. Voilà des faits avérés. *Camden*, l'Historien d'*Elisabeth*, en convient. Voici la maniere dont cet Ecrivain parle de cette Princesse, après avoir fait le récit de sa mort. *Telle fut la fin de Marie Stuard, Princesse d'une constance inébranlable dans la Religion, d'une piété admirable envers Dieu, d'une grandeur d'ame & d'une prudence au-dessus de son sexe, d'une beauté extraordinaire, & qu'on doit mettre au rang des Princes qui ont passé du plus haut degré des honneurs au comble des calamités.* Après cela, il faut avouer que la conclusion par où finit *Voltaire*, on pourroit à peine la pardonner à l'impudent *Buchanan*.

Camden, an. 1582.

CHAPITRE XXXIII.

De la Religion sous François Premier, &c.

ON ne trouve dans *Voltaire*, sur cet article, qu'un enchaînement d'imputations fausses, de raisonnements foibles, d'infidélités & d'altérations que nous allons présenter & réfuter dans le même ordre qu'il les présente & qu'il expose lui-même. Voici comme il commence.

" Les François depuis *Charles* VII. „ étoient regardés à Rome comme „ des Schismatiques, à cause de la „ Pragmatique-Sanction faite à Bour„ges conformément aux Décrets du „ Concile de Bâle, ennemi de la Pa„ pauté. „

Hist. de l'Eglise Gallicane.

Il faut remarquer que sous *Charles* VII. il n'y eut point de différent entre la Cour de France & celle de Rome ; que *Louis* XI. en montant sur le Trône, déclara qu'il ne vouloit point s'en tenir à la Pragmatique, & il sut bien faire tout plier à ses sentiments ; que *Charles* VIII. fut très-

très-bien avec les Papes de son temps ; & que les différents de *Louis* XII. avec *Jules* II. ne regardoient nullement la Pragmatique. D'ailleurs la France n'avoit presque jamais eu tant de Cardinaux, qu'elle en eut sous ces regnes. Comment *Voltaire* ose-t-il dire que les François étoient regardés comme des Schismatiques par la Cour de Rome ?

" La Religion n'embarrassoit guere „ *François* I. Aussi ce Prince laissa-t-„ il plutôt persécuter les Hérétiques, „ qu'il ne les poursuivit. Les Evêques, „ les Parlements allumerent des bû-„ chers ; il ne les éteignit pas. „

Qu'on lise ces deux traits, & qu'on juge si *François* I. avoit aussi peu de Religion que l'annonce *Voltaire*. Ce Prince ayant appris qu'une Statue de la Sainte Vierge avoit été profanée & outragée par les Hérétiques, en témoigna d'abord la douleur la plus vive. Il promit une grande récompense à celui qui découvriroit les Auteurs de cet attentat. Mais pour faire une ample réparation à la Mere de Dieu, il fit faire une Statue d'argent de la grandeur de celle qui avoit été profanée, il indiqua une Procession solemnelle pour mettre la nou- Du Boullai.

velle Statue à la place de l'ancienne, & voulut lui-même, à la vue de tout son peuple, faire cette nouvelle dédicace, pendant laquelle on le vit répandre des larmes de dévotion & de piété.

Le même Prince apprenant qu'on avoit affiché par tout Paris des placards remplis de blasphêmes contre l'Eucharistie, fit, un flambeau à la main, à la tête de tous les Princes & Princesses de sa Maison, & à la vue de tout le peuple, une solemnelle amende honorable, en réparation de ces outrages & de ces blasphêmes. Il finit par un discours qui marquoit bien sa vive foi, & sa tendre piété. *Et quant à moi qui suis votre Roi*, dit-il les larmes aux yeux, *si je savois un de mes membres maculé ou infecté de cette déteſtable erreur, non-seulement je vous le baillerois à couper; mais davantage si j'appercevois aucun des mes enfants entaché, je le voudrois moi-même sacrifier.* Cette amende honorable fut suivie du supplice de six Hérétiques condamnés aux flammes. Quoique ses mœurs n'aient pas toujours été bien réglées, il n'y eut jamais la moindre altération dans sa foi; & il mourut après avoir reçu les

Florimon de Raymond.

derniers Sacrements avec la plus édifiante piété.

Tel étoit le Prince à la religion duquel M. *de Voltaire* oſe donner atteinte. Il dit en parlant de *Julien* l'Apoſtat que les Chrétiens débitoient beaucoup de fables ſur ce Prince, & que *ces fables étoient toutes calomnieuſes*. Comment doit-on regarder celles qu'il a la hardieſſe de débiter ſur *François I.* ?

" Nous avons vu les Juges d'An-
„ gleterre ſous *Henri* VIII. & ſous
„ *Marie* exercer des cruautés qui font
„ horreur. Les François qui paſſent
„ pour un peuple plus doux ſurpaſ-
„ ſerent beaucoup ces barbaries faites
„ au nom de la Religion & de la juſ-
„ tice. „ Les Héretiques ſont toujours chers, & la Religion toujours odieuſe à *Voltaire*. Les Huguenots commencerent par renoncer à l'ancienne Religion, mépriſerent les remontrances des Supérieurs Eccléſiaſtiques, refuſerent d'obéir au Roi, prirent les armes, ſaccagerent & pillerent plus de huit cents Villes, porterent le fer & le feu aux quatre coins du Royaume, y introduiſirent les Etrangers, firent périr une multitude immenſe de Sujets fideles au Roi. Ce que l'on

Hiſt. de Variat. mémoires de Caſtelnau.

fit pour punir les Auteurs de tant de déſaſtres, c'eſt ce que *Voltaire* appelle *des énormes barbaries faites au nom de la Religion & de la Juſtice. D'Aubigné*, tout Proteſtant qu'il eſt, ne peut pas les excuſer; & *Voltaire* condamne ceux qui ont fait légitimement punir un petit nombre de ces criminels.

" Il faut ſavoir qu'au douzieme ,, ſiecle *Pierre Valdo*, dont la piété ,, & les erreurs donnerent, dit-on, ,, naiſſance à la ſecte des Vaudois, s'é- ,, tant retiré avec pluſieurs pauvres qu'il ,, nourriſſoit dans des Vallées incultes, ,, entre la Provence & le Dauphiné, ,, il leur ſervit de Pontife comme de ,, pere. Il les inſtruiſit dans ſa ſecte, ,, qui reſſembloit à celle des *Albigeois*, ,, de *Wiclef*, de *Jean Hus*, de *Luther*, ,, de *Zuingle*, ſur pluſieurs points prin- ,, cipaux. Les Vaudois jouiſſoient du ,, calme, quand les Réformateurs ,, d'Allemagne & de Geneve apprirent ,, qu'ils avoient des freres. Auſſi-tôt ils ,, leur envoyerent des Miniſtres. Alors ,, ces Vaudois furent trop connus. Les ,, Edits nouveaux contre les Héréti- ,, ques les condamnoient au feu. ,,

Voici une preuve des plus convaincantes de la hardieſſe de M. *de Voltaire*

à parler sur des choses qu'il ignore entiérement. Il dit que ces différentes sectes dont il vient de rassembler les noms, se ressembloient sur plusieurs points principaux. Qu'on en juge par les caracteres distinctifs que nous allons donner des unes & des autres.

Les erreurs des *Vaudois* étoient de croire que les Ministres de la Religion devoient imiter la pauvreté de Jesus-Christ & des Apôtres; que les mauvais Prêtres ne pouvoient pas exercer les fonctions du ministere, que tout le monde, les Laïques, hommes & femmes, avoient droit de prêcher, de confesser, d'absoudre & de consacrer le Corps de Jesus-Christ.

Les *Albigeois* rejetoient l'Ancien Testament, condamnoient le mariage & la plupart des Sacrements; ils ne parloient de la Trinité que d'une maniere très-équivoque, ce qui leur fit donner aussi le nom d'Ariens. v. Hist. des Variat. l. 11.

Les *Wiclefistes* disoient que Dieu n'étoit pas libre, qu'il étoit l'Auteur de tous les crimes & qu'il les approuvoit, qu'une femme vertueuse pouvoit être Pape, qu'un Roi cessoit d'être Roi dès qu'il étoit en péché mortel. *Jean Hus* n'étoit pas tant au-

teur, de secte, que disciple de *Wiclef* sur plusieurs articles.

Luther enseignoit que l'homme n'étoit pas libre, que tous les péchés des justes sont des péchés mortels, que le Corps de Jesus-Christ est dans l'Eucharistie avec la substance du pain, que le Vicaire de Jesus Christ n'a nulle autorité dans l'Eglise ; que la justification, c'est-à-dire, la justice ou Sainteté Chrétienne, consistoit à croire fermement que tous nos péchés nous étoient remis par les mérites du Sauveur ; il rejetoit aussi plusieurs Sacrements, la nécessité des bonnes œuvres, l'invocation des Saints, les vœux monastiques, &c.

Les *Caviniſtes* n'admettoient que deux Sacrements, le Baptême & la Cène, encore nioient-ils la nécessité du Baptême pour les enfants. Ils nioient la présence réelle, le libre arbitre, condamnoient toutes les cérémonies de l'Eglise, & mettoient parmi leurs articles de foi, que le Pape étoit l'Ante-Christ.

Telles étoient les différentes sectes qui, selon M. *de Voltaire*, se ressembloient sur plusieurs points principaux, qui, selon le jugement qu'il en porte encore en un autre endroit,

avoient à-peu-près les mêmes Dogmes que tiennent aujourd'hui les Proteſtants. S'il avoit lu l'excellent Ouvrage de M. *de Maux* ſur les Variations, il auroit évité les erreurs groſſieres où il tombe. Continuons à le ſuivre, pour reconnoître ſes écarts.

" Le Conſeil de France croyoit que „ toute nouveauté en Religion traîne „ après elle des nouveautés dans l'E- „ tat. Le Conſeil avoit raiſon, en „ conſidérant les troubles d'Allema- „ gne. Peut-être avoit-il tort, s'il ſon- „ geoit à la facilité avec laquelle les „ Rois de Suede & de Dannemarck „ établiſſoient alors le Luthéraniſme. „ La véritable Religion s'étoit par- „ tout introduite ſans les guerres civi- „ les ; dans l'Empire Romain ſur un „ Edit de *Conſtantin* ; en France par „ la volonté de *Clovis* ; en Angleterre „ par l'exemple d'un petit Roi de Kent „ nommé *Ethelbert*. „

Il eſt aiſé de faire voir que tout cet article n'eſt rempli que de miſérables ſophiſmes & de fauſſetés.

Le Conſeil de France penſoit certainement mieux que *Voltaire*. Il voyoit alors le ſang ruiſſeler dans toutes les Provinces des Pays-Bas, les gibets dreſſés & les bûchers allumés

en Angleterre depuis *Henri VIII.* & pendant tout le long regne d'*Elizabeth*, la moitié de l'Allemagne armée contre l'autre, à cauſe des nouvelles Religions. Ce même Conſeil voyoit l'Eſpagne, l'Italie, la Lorraine paiſibles & tranquilles, parce qu'on avoit empêché les nouvelles Religions d'y pénétrer; *Soliman II.* lui-même, comme le marque M. *de Caſtelnau* dans ſes Mémoires, défendant ſous de grieves peines de recevoir des Prédicants Luthériens dans ſes Etats. Faut-il donc être ſurpris que le Conſeil craignît que la *nouveauté en Religion ne traînât après elle des nouveautés dans l'Etat.*

Mém. de Caſtelu. Le Maréchal *de Strozzi* penſoit encore de la même maniere. L'Amiral *de Coligni* lui diſant un jour que la France étoit parvenue à un point de force & de puiſſance que rien ne pourroit ébranler : il ne faudroit qu'un changement de Religion, répondit le Maréchal, pour la mettre à deux doigts de ſa ruine. Moins de vingt ans après, on vit combien la penſée de ce Seigneur étoit juſte.

L'exemple que cite M. *de Voltaire* de la Suede, ne prouve guere ce qu'il oſe affirmer. Tout le regne *de*

Guſtave Vaſa ne fut qu'un enchaînement de guerres, de proſcriptions & d'uſurpations. M. *de Pufendorff* en convient.

M. *de Voltaire* n'y penſe pas, quand il dit que la Religion s'étoit introduite dans tout l'Empire Romain ſur un Edit de *Conſtantin*. L'Edit de 315 n'obligeoit point à embraſſer la Religion Chrétienne. Il laiſſoit ſeulement la liberté aux Chrétiens de faire une profeſſion publique du Chriſtianiſme, & il laiſſoit auſſi aux Idolâtres la liberté de fréquenter leurs Temples & de faire leurs ſacrifices comme auparavant. D'ailleurs, il oublie ce qu'il a dit au commencement de ſon Hiſtoire, que c'étoient les Chrétiens qui avoient le plus contribué à mettre *Conſtantin* ſur le Trône.

Hiſt. de Suede, livre 1.

Hiſtoire des Emp. Conſt.

Il ſe trompe en diſant que la Religion s'étoit introduite en France par la volonté de *Clovis*. Les Gaules étoient déjà toutes Chrétiennes, lorſque *Clovis* y vint établir la Monarchie. De même l'Angleterre l'étoit déjà preſque toute, lorſque les Saxons idolâtres s'en emparerent. *Saint Athanaſe*, au quatrieme ſiecle, nous parle des Evêques de cette Iſle. *Pélage* y fut Moine dans le ſiecle ſuivant. Si

l'on a appellé enſuite le Roi *Ethelbert* & le Saint Moine *Auguſtin*, Apôtres des *Anglois*, c'eſt parce qu'ils convertirent les Anglo-Saxons.

„ Il ne reſtoit qu'un parti à prendre, c'étoit d'imiter *Charles-Quint*, „ qui finit, après bien des guerres, „ par laiſſer la liberté de conſcience; „ & la Reine *Elizabeth*, qui, en protégeant la Religion dominante, laiſ„ ſoit chacun adorer Dieu ſuivant ſes „ principes, pourvu qu'on fût ſoumis „ aux loix de l'Etat. „

La Reine *Elizabeth* étoit vraiment un bel exemple à propoſer à un Roi de France, qui a le titre de Roi Très-Chrétien & de Fils aîné de l'Egliſe. Cette Princeſſe, dit *Voltaire*, *en protégeant la Religion dominante, laiſſoit chacun adorer Dieu ſelon ſes principes*. Et cependant il aſſure ailleurs * *qu'elle ſongea, dès qu'elle fut ſur le Trône, à rendre tout le Royaume Proteſtant.* *Voltaire* ſouhaiteroit-il que les Rois de France euſſent pris le même parti; & qu'à l'exemple d'*Elizabeth*, ils euſſent fait paſſer en loi de l'Etat de ne faire profeſſion que de la ſeule Religion Proteſtante, & qu'ils euſſent fait ſévérement punir quiconque ne ſe ſeroit pas conformé

* Hiſt. Gen. ch. 139.

à cette loi de l'Etat ? C'eſt-là cependant ce qu'ils euſſent été obligés de faire, s'ils euſſent ſuivi le beau modele que leur préſente *Voltaire* dans la Reine *Elizabeth*.

On cite fort mal-à-propos l'exemple de *Charles-Quint*. Ce Prince n'accorda jamais la liberté de conſcience dans les Pays où il étoit vraiment Souverain, comme les Rois de France le ſont dans leurs Etats. Il ne l'accorda jamais ni dans les Pays-Bas, ni dans le Comté de Bourgogne, ni en Eſpagne, ni en Italie. Si après vingt-cinq ans de guerres, il céda enfin pour la liberté de conſcience dans l'Empire, ce ne fut que pour ces Etats où il n'avoit que l'autorité de Chef de l'Empire, ſans y être maître abſolu, & ſans pouvoir y régler les choſes à ſon gré. La maniere de penſer de *Voltaire* n'eſt donc pas plus juſte pour la politique, que pour la Religion.

" On pendit & on brûla dans la „ Greve *Anne du Bourg*, ce Prince „ Magiſtrat, eſprit trop inflexible, „ mais Juge integre, & d'une vertu „ reconnue. Les Martyrs font des pro- „ ſelites. Le ſupplice d'un homme fit „ plus de réformés en France, que les

„ Livres de *Calvin*. La ſixieme partie „ du Royaume étoit Calviniſte ſous „ *François II.* „

C'eſt apparemment du martyrologe Calviniſte qu'eſt tiré cet éloge d'*Anne du Bourg*. Ce Magiſtrat, neveu d'un Chancelier étoit un des plus furieux déclamateurs contre l'Egliſe Romaine, & des plus ardents défenſeurs des Proteſtants. Il le fit bien voir par ſon diſcours fanatique, fait en plein Parlement, en préſence même & contre la volonté du Roi. Cette vertu *ſi reconnue* eſt cependant fort ſuſpecte. Il dit au Préſident *Minard*, que s'il ne ſe déſiſtoit pas de ſa pourſuite contre les réformés, on trouveroit le moyen de l'empêcher de continuer. Le Préſident fut aſſaſſiné peu de temps après. On n'a jamais cru que cette homme *vertueux* fût l'auteur de l'aſſaſſinat ; mais quand il fit cette menace, pouvoit-il ignorer qu'il ſe préparoit ?

Mém. de Caſtelnau. Le Laboureur Add.

CHAPITRE XXXIV.

De l'Inquiſition.

" IL faut être bien mal adroit pour „ calomnier l'Inquiſition, & pour „ chercher dans le menſonge de quoi „ la rendre odieuſe, „ dit M. *de Voltaire*. Et il a raiſon. Mais pourroit-on ſe perſuader qu'après avoir prononcé cette belle ſentence, il tombe auſſi-tôt lui-même dans le défaut qu'il reprend ? On ne doit pas cependant être ſurpris qu'il ſe déchaîne ſi fort contre ce Tribunal. Il a ſes raiſons pour le haïr, & encore plus pour le craindre.

Il faut convenir que le Tribunal de l'Inquiſition eſt un Tribunal redoutable. Mais il n'eſt pas auſſi déteſtable que le font les miſérables Auteurs que *Voltaire* copie. Voici comme en parle le judicieux Abbé *de Vayrac*, dans ſon Ouvrage de l'état préſent de l'Eſpagne.

" J'avoue que ſi ceux qui ſe dé- „ chaînent contre le Tribunal de l'In- „ quiſition avoient égard à la qualité

„ de ceux qui le compoſent, ils en
„ penſeroient tout autrement. Ils ver-
„ roient à ſa tête, un Cardinal, ou
„ pour le moins un Prélat du premier
„ ordre. Ils trouveroient dans ſes mem-
„ bres tout ce que l'Eſpagne a de plus
„ diſtingué dans l'Etat Eccléſiaſtique
„ & Religieux, & dans la Magiſtra-
„ ture. Et peut-être ne ſeroient-ils pas
„ aſſez hardis pour peindre de ſem-
„ blables ſujets comme des Juges bar-
„ bares & implacables, plus diſpoſés
„ à punir des innocents, qu'à faire
„ grace à des coupables; plus avides
„ du bien de ceux qui ont le malheur
„ de tomber entre leurs mains, que
„ zélé pour leur ſalut; plus propres
„ à entretenir une dévotion fantaſti-
„ que, qu'à faire régner une ſolide
„ piété. Mais, par une fatalité que je ne
„ puis comprendre, il eſt sûr qu'ils
„ font du Saint Office un lieu où
„ l'innocence ni la fortune des hom-
„ mes ne ſont jamais en ſûreté, par les
„ injuſtices criantes qui s'y commet-
„ tent. Et ce qu'il y a de plus déplo-
„ rable, c'eſt que la prévention a tel-
„ lement prévalu, que je déſeſpere en
„ quelque maniere de pouvoir faire
„ convenir mes compatriotes que la
„ circonſpection, la ſageſſe, la juſ-

„ tice, l'intégrité, ſont les vertus qui „ caractériſent les Inquiſiteurs. J'en- „ treprendrai pourtant de le faire. „

Après cela M. l'Abbé *de Vayrac* explique la maniere dont ſe font les procédures. Elle eſt bien différente de celle que *Voltaire* a copiée d'après les libelles. " La forme des procédu- „ res, dit *Voltaire*, devient un moyen „ infaillible de perdre qui l'on veut. „ On ne confronte point les accuſés „ aux délateurs, & il n'y a point de „ délateur qui ne ſoit écouté. Un cri- „ minel public & flétri par la Juſtice, „ un enfant, une courtiſane ſont des „ accuſateurs graves. Enfin l'accuſé „ eſt obligé d'être lui-même ſon dé- „ lateur; de deviner & d'avouer le „ délit qu'on lui ſuppoſe, & que ſou- „ vent il ignore. „

Ce ſera l'Abbé *de Vayrac* qui répondra à ces impoſtures. " 1°. Tous „ les Officiers de l'Inquiſition, dit cet „ Abbé, ſont obligés de faire des preu- „ ves authentiques de bonnes mœurs „ & de capacité. 2°. Le Saint Office „ ne fait jamais arrêter perſonne, „ ſans avoir bien examiné la qualité „ du dénonciateur, ſans avoir pris „ de grandes précautions pour bien „ approfondir ſi c'eſt par haine ou

„ par vengeance qu'il fait ſa dénon-
„ ciation. D'ailleurs, il faut remar-
„ quer qu'il y a la peine du talion
„ contre le dénonciateur. 3°. Ceux
„ qui diſent que ceux qui ſont arrê-
„ tés dans les priſons de l'Inquiſi-
„ tion ſont obligés de deviner le crime
„ dont ils ſont accuſés, en impoſent
„ à ce Tribunal. Il eſt certain que
„ dès qu'ils ſont arrêtés, on leur
„ donne un Procureur & un Avocat,
„ pour défendre leur cauſe. 4°. Au-
„ cun Tribunal inférieur ne peut cé-
„ lébrer d'acte de foi, ſans une per-
„ miſſion expreſſe du Conſeil Suprême,
„ lequel y envoie ordinairement un
„ Conſeiller. „ Comparez l'autorité de ces Auteurs ſans aveu d'après leſquels parle M. *de Voltaire*, avec celle de l'Auteur que nous citons. Comparez & jugez.

Il ſemble que ces faits odieux que rapporte *Voltaire* pour faire encore plus déteſter l'Inquiſition, ſont aſſez réfutés par ce que nous avons dit après l'Abbé *de Vayrac*. Cependant nous en diſcuterons encore quelques-uns.

„ Après la priſe de Grenade, dit
„ *Voltaire*, le Cardinal *Ximenes* vou-
„ lut que tous les Maures fuſſent Chré-

„ tiens. C'étoit une entrepriſe direc-
„ tement contre le traité par lequel
„ les Maures s'étoient ſoumis. On les
„ preſſa, on les perſécuta, on les ſou-
„ mit, & on les força de recevoir le
„ Baptême. „

M. *de Voltaire* eſt toujours très-décidé à accuſer les Chrétiens de mauvaiſe foi, & à juſtifier & à plaindre les Infideles. Les deux grands Hiſtoriens d'Eſpagne démontrent que ce furent les Maures qui manquerent les premiers aux articles de la capitulation de Grenade. Ils invitoient les Mahométans d'Afrique à venir faire des deſcentes en Eſpagne, ils les favoriſoient, & partageoient le butin avec eux. *Ferdinand* jugea que tout le mal venoit de la différence de Religion. Il ordonna que les Maures ſe fiſſent Chrétiens, ou quittaſſent l'Eſpagne dans quatre mois. Cette Ordonnance étoit pour le bien de l'Etat; mais elle étoit auſſi en faveur de la Religion : voilà pourquoi *Voltaire* la déſapprouve.

" Le grand Inquiſiteur *Torquemada*
„ fit en quatorze ans le procès à plus
„ de quatre-vingt mille hommes, &
„ en fit brûler ſix mille avec l'appa-
„ reil & la pompe des plus auguſtes

„ fêtes. Tout ce qu'on nous raconte des „ Peuples qui ont sacrifié des hommes „ à la Divinité, n'approche pas de ces „ exécutions. On reprochoit à *Montezu-* „ *ma* d'immoler ses captifs à ses Dieux. „ Qu'auroit-il dit, s'il avoit vu un „ *Auto-da-Fé ?* „

Avec l'appareil & la pompe des plus grands mots, *Voltaire* ne débite ici que de grandes fausſetés. S'il avoit consulté des Auteurs sûrs & instruits, comme *Mariana* & *Ferreras*, il auroit vu qu'il falloit retrancher les deux tiers de ces exécutions qu'il fait faire au redoutable *Torquemada*; il auroit ajouté que presque tous ceux qui sont condamnés au feu, sont étranglés auparavant; & quant au personnage de *Montezuma* qu'on met ici en contraste, l'homme sensé voit ce que ce Prince auroit pu dire : C'est que les Espagnols faisoient mourir des criminels, & lui des innocents.

Ferreras XII. P. Mariana, l. 29.

" Après la mort de *Charles-Quint* „ l'Inquisition osa faire le Procès au „ Confesseur de cet Empereur, *Cons-* „ *tantin Ponce.* „

C'est encore une fausseté que *Constantin Ponce* ait été Confesseur de *Charles-Quint.* * Cet homme fut mis

* V. Bayle.

à l'Inquiſition du vivant de l'Empereur qui le connoiſſoit, & qui dit alors que ſi *Conſtantin* étoit Hérétique, c'étoit certainement un grand Hérétique.

Avant de finir, nous remarquerons un petit défaut de calcul par lequel M. *de Voltaire* tombe en contradiction. Il commence le Chapitre où il parle de l'Inquiſition en diſant qu'il y avoit cinq cents mille Religieux combattant ſous l'étendart de Rome. Et dans le Chapitre précédent où il parle des Ordres Religieux, il fait un calcul par où il paroit qu'il ne peut pas y en avoir deux cents mille. Il eſt ſurprenant qu'il oublie ſi-tôt dans un endroit ce qu'il vient de dire dans un autre.

CHAPITRE XXXV.

De Philippe II. Roi d'Eſpagne.

CE Succeſſeur de *Charles-Quint* avoit pourſuivi trop vivement les héréſies, pour n'être pas maltraité par les Ecrivains Proteſtants, & il avoit été trop attaché à la Religion

pour être bien traité par *Voltaire*. Il met *Philippe II.* au-deſſus de *Tibere* pour la méchanceté, & au-deſſous pour les talents. Ainſi, ſelon *Voltaire*, l'Iſle de Caprée où *Tibere* étoit toujours environné de bourreaux, de courtiſannes & de gladiateurs, les empoiſonnements de preſque tous les Princes du Sang d'*Auguſte*; Rome toujours dans la terreur & l'effroi par les délations & par les exécutions ſanglantes qui ſuivoient les délations; tout cela eſt moins horrible que les ſcenes de Madrid & de l'Eſcurial ſous *Philippe II.*

Préſenter ce Prince ſous ces horribles traits, c'eſt ſacrifier ſans pudeur la vérité à la paſſion. *Philippe* fut redoutable à l'héréſie, par l'averſion qu'il avoit pour elle; à la France, par ſa puiſſance & par ſes forces; à pluſieurs Etats de l'Europe, par une politique taciturne, & dont chacun avoit à ſe défier. Cette politique échoua ſouvent, parce qu'elle s'étendoit à trop d'objets à la fois. Il fit quelquefois la guerre preſque en même temps en Afrique, dans le nouveau monde, en Italie, en Allemagne, en Flandres, en Angleterre. Il fut toujours redoutable, mais jamais tyran tel que le peint *Voltaire*.

Philippe proscrivit *Guillaume de Nassau*, Prince d'Orange, comme l'Auteur des troubles des Pays-Bas, comme sujet rebelle, traître, parjure & ingrat. Le Prince répondit par un manifeste où il accusoit *Philippe* des plus grands crimes, mais sans en donner aucune preuve. *Voltaire* fait un grand fond sur cette accusation, qui fut méprisée par *Philippe*. Strada, Chronique de Hollande.

" Étoit-ce l'orgueil, dit-il, étoit-
„ ce la force de la vérité qui empê-
„ choit *Philippe* de répondre ? Pou-
„ voit-il mépriser ce terrible mani-
„ feste, comme on mépriſe tant de
„ libelles obscurs, composés par d'obs-
„ curs vagabonds, auxquels les parti-
„ culiers même ne répondent pas plus
„ que *Louis XIV.* n'y a répondu ?
„ Qu'on joigne à ces accusations trop
„ authentiques, les amours de *Phi-*
„ *lippe* avec la femme de *Ruigomez*;
„ l'assassinat d'*Escovedo*, la persécu-
„ tion d'*Antonio Peres* qui avoit as-
„ sassiné *Escovedo* par son ordre ;
„ qu'on se souvienne que c'est-là ce
„ même homme qui ne parloit que
„ de son zele pour la Religion, &c.
„ alors on pourra se former un por-
„ trait de *Philippe*. „

Voilà une déclamation bien forte,

On peut dire que *Mainbourg*, contre lequel *Voltaire* se récrie tant, n'a jamais déclamé si fortement, ni si vainement.

Il est vrai que le Prince d'Orange, proscrit par *Philippe*, lui répondit par un manifeste très-vif. Il envoya ce manifeste dans presque toutes les Cours, & pas une n'y eut égard. Les Etats même de Hollande, où *Guillaume* étoit tout puissant, refuserent d'y souscrire. C'est *Meteren*, Auteur Flamand, Protestant & contemporain, qui le dit expressément dans sa grande Histoire des Pays-Bas. On ne peut pas douter de la vérité de son témoignage. *Mais étoit-ce l'orgueil ou la force de la vérité qui empêchoit Philippe de répondre*, demande *Voltaire?* Mais seroit-il de la dignité d'un Souverain de répondre aux accusations d'un sujet rebelle, & d'un vassal coupable de félonie? Le faire, ce seroit traiter d'égal avec lui, & par là même se dégrader.

Meteren, l. 12.

Le fier *Antonio Peres*, dont M. *de Voltaire* plaint le sort pour rendre *Philippe* odieux, le fier *Antonio Peres* *, Secretaire d'Etat, fut accusé de péculat, de trahison & des malversations les plus odieuses par les

* Ferreras. p. XV.

autres Miniſtres. Il fut privé de ſes Emplois. Il voulut ſe ſauver, il fut arrêté ; il s'échappa de la priſon & alla exciter une révolte en Arragon, de-là il paſſa en France, où il fit imprimer quelques Ouvrages. Doit-on ſe fier à ſon témoignage, à ſes relations ; & à tout ce qu'il a écrit contre ſon Prince ?

Quant aux amours de *Philippe*, ce ſont là des ces choſes dont les petits Auteurs de Romans auroient pu embellir leurs frivoles Ouvrages. Il eſt bien ſurprenant que le grave *Voltaire* les adopte dans ſon Hiſtoire. Nous ne ferons plus qu'indiquer certains points qu'il aſſirme auſſi hardiment que s'ils étoient inconteſtables, & qu'il ne fût pas bien aiſé d'en démontrer la fauſſeté. Ces faits ſont principalement le refus de ſecours de la part de *Philippe* à ſon neveu le Roi de Portugal, pour la malheureuſe expédition d'Afrique, les exécutions barbares de l'Inquiſition, & le commencement de la défaite de la fameuſe Flotte *l'Invincible*.

Mais il eſt faux que *Philippe* ne donna point de ſecours au Roi *Dom Sebaſtien* pour l'expédition d'Afrique. *Philippe* fit ce qu'il put pour dé- Ferreras, ibid.

tourner ce jeune Prince de cette entrepriſe dangereuſe : mais quand il vit qu'il ne pouvoit pas vaincre ſon obſtination, il lui donna deux mille hommes de ſes meilleures troupes avec d'excellents Officiers.

Ferreras. Il eſt faux qu'*il ait fait brûler à petit feu à Valladolid tout ceux qui étoient ſoupçonnés d'héréſie* ; & que *de ſon Palais il contemploit leurs ſupplices* & entendoit leurs cris. *Ferreras*, Hiſtorien plus exact qu'élégant, dit qu'il n'y eut qu'un ſeul criminel brûlé vif, & que les autres furent étranglés auparavant.

Ferreras, ibid.

Il eſt faux que la fameuſe Flotte Eſpagnole, appellée *l'Invincible*, ait d'abord été attaquée & battue par les Anglois ; & que ce ne fut qu'après le combat que la tempête acheva de la ruiner. Les Anglois ſe vantent moins que *Voltaire* ne les vante. Leurs Hiſtoriens conviennent avec les Eſpagnols, que la tempête qu'eſſuya cette Flotte précéda ſon entrée dans la *Manche*, où les combats ſe donnerent.

Hiſtoire navale d'Angleterre.

M. *de Voltaire* a fait un examen juſte & ingénieux ſur quelques menſonges imprimés. Il eſt étonnant qu'après avoir ſi bien penſé, il ait fait lui-

lui-même réimprimer tant de mensonges dans son Histoire Générale. Parmi ces mensonges réimprimés, on peut mettre la mort de *Dom Carlos* & l'empoisonnement d'*Isabelle* de France, troisieme Epouse de *Philippe II.*

Les Espagnols sont toujours surpris, quand ils entendent les François raconter la mort de *Dom Carlos*, ils sont surpris qu'on en ait fait une aventure de Roman, dont les intrigues du Prince avec la Reine, sa belle-mere, ont été le nœud, & dont la sombre jalousie de *Philippe* a fait la catastrophe. Le premier Auteur François qui en ait parlé est un Poëte Gascon qui fit un millier de vers sur ce sujet, & qui les adressa à *Henri III.* pour l'engager à venger la mort de la Reine, sa sœur, qu'il supposoit avoir été empoisonnée après la mort de *Dom Charles.* Son imagination a été le flambeau à la lueur duquel ont marché nos faiseurs de nouvelles, & ensuite nos Historiens.

Mém. de Castetn. Le Laboureur.

Louis de Foix, ce fameux Architecte qui bâtit l'Escurial, raconta à M. *de Thou* tout ce qu'il avoit remarqué dans *Dom Carlos*; les transports de fureur où il entroit fréquem-

Hist. de M. de Thou.

ment ; les efforts qu'il fit plusieurs fois pour se donner la mort ; ses tentatives pour se sauver en Flandres, se mettre à la tête des Etats, & jouer le même rôle qu'avoit joué *Louis XI.* encore Dauphin. Mais il ne dit pas le mot ni de la mort tragique du Prince, ni de l'empoisonnement de la Reine. Le Poëte est le guide que les Historiens ont suivi comme des moutons, & *Voltaire* a été mouton comme les autres.

M. *de Thou* & les autres Historiens démontrent la fausseté de cet empoisonnement. *Voltaire* croit en voir la vérité. La parole du Prince d'Orange est son garant. Mais quelques pages après, il assure que ce garant étoit un homme sans religion.

CHAPITRE XXXVI.

De la Fondation de la République de Hollande.

UN petit coin de terre presque noyé dans les eaux, habité par un peuple laborieux & paisible, qui n'avoit guere d'autres richesses que

le produit de ſes prairies & de la pêche, & qui, dans l'eſpace de trente années, devient une des plus redoutables Puiſſances de l'Europe, leve de grandes armées, couvre les mers de ſes flottes, fait la conquête d'une grande partie des Indes Orientales, ſe fait reconnoître pour Etat Souverain, & devient enfin l'appui de ſes anciens maîtres, dont il avoit ſecoué le joug; voilà ce qu'a vu le ſeizieme ſiecle par l'établiſſement de la République de Hollande.

Les troubles que cauſent ordinairement les changements de Religion, la diſſimulation profonde d'un Seigneur, qui étoit Luthérien de naiſſance, qui fut enſuite Catholique par politique, & enfin Calviniſte pour faire réuſſir les projets de ſon ambition; la jalouſie des principales Puiſſances de l'Europe, qui, pour traverſer les deſſeins des Eſpagnols, ſoutenoient les rebelles de Hollande; la fermeté incroyable & la valeur de ce Peuple, auparavant peu connu & peu redouté; tels ont été les moyens qui ont concouru tous enſemble à l'établiſſement des Etats Généraux des Provinces-Unies.

Les nouvelles héréſies s'étoient ſe-

crettement gliſſées dans quelques Cantons des Pays-Bas, malgré toutes les précautions & les ſoins de l'Empereur *Charles-Quint*; & ce Prince avoit fait les Edits les plus ſéveres pour les proſcrire: il avoit réſolu de faire ériger de nouveaux Evêchés en Flandres pour y mieux aſſurer la Religion. *Philippe*, Duc de Bourgogne; *Charles* le Hardi, & enſuite *Maximilien*, aïeul de *Charles-Quint*, avoient déjà eu le même deſſein; mais les guerres continuelles dont ces Princes avoient été occupés les avoient empêché de les exécuter. *Charles-Quint*, en abdiquant tous ſes Etats, communiqua ſes vues & ſes deſſeins à *Philippe II.* ſon Succeſſeur & ſon fils, & lui en recommanda l'exécution. *Philippe* entra dans toutes les vues de l'Empereur ſon Pere, & prit du temps pour les faire réuſſir.

En partant pour l'Eſpagne, il laiſſa le gouvernement général des Pays-Bas à la Ducheſſe de Parme, ſa ſœur, & lui donna pour ſon principal conſeil le Cardinal de *Granvelle*. Ce Cardinal étoit un des plus grands hommes d'Etat de ſon ſiecle, homme d'un eſprit infiniment pénétrant, incapable de ſe laiſſer jamais ſurprendre,

capable de tout prévoir, de tout pénétrer, & d'arrêter toujours les desseins des autres, enfin le seul homme qu'on connoisse dans l'Histoire, qui ait possédé pendant quarante ans de suite, & sans aucune altération, la confiance & les bonnes graces de ses maîtres, & de maîtres tels que *Charles V.* & *Philippe II.*

Tous les grands Seigneurs des Pays-Bas qui avoient aspiré à la charge de Gouverneur Général, le Prince d'Orange sur-tout, & le Comte d'Egmont, furent mécontents au départ du Roi. Mais comme il leur laissoit pour Gouvernante la Duchesse sa sœur, ils n'oserent pas faire paroître d'abord leur mécontentement.

La proposition que fit cette Princesse de la part du Roi, pour l'érection des nouveaux Evêchés, fournit aux mécontents la premiere occasion & le premier prétexte pour s'opposer aux vues & aux desseins de leur Souverain. Ce prétexte n'étoit pas cependant fort plausible, puisqu'on ne mettoit aucun impôt sur les Provinces pour cela. On ne faisoit, ainsi qu'on l'a souvent pratiqué en France, qu'assigner quelque Bénéfice pour les revenus de l'Evêque. Mais les Sei-

gneurs craignirent que ce grand nombre d'Evêques n'affoiblît leur autorité; & les Hérétiques ou leurs fauteurs craignirent qu'il n'empêchât les progrès de l'héréſie. Ce fut-là la premiere ſource des oppoſitions que la Gouvernante trouva dans les Seigneurs aux ordres du Roi.

Le Prince d'Orange étoit celui qui paroiſſoit le moins dans ces oppoſitions, & qui agiſſoit le plus. La premiere choſe qu'il fit demander par les Etats à la Gouvernante, fut l'éloignement des Troupes Eſpagnoles qui étoient dans les Pays-Bas. Son intention étoit que par cet éloignement la Gouvernante fût moins en état de faire reſpecter & exécuter ſes ordres. La Princeſſe conſulta le Roi ſon frere ſur un point ſi délicat. *Philippe*, de peur d'aigrir les Flamands, conſentit au départ des Troupes, malgré l'avis d'une partie du Conſeil, & malgré les repréſentations du Cardinal, qui en prévoyoit les ſuites. Les Troupes Eſpagnoles étant parties, le Prince d'Orange propoſa en plein Conſeil qu'on donnât un Gouverneur particulier à la Province de Brabant, qui n'en avoit jamais eu d'autre que le Gouverneur Général

des dix-ſept Provinces. Il avoit agi ſous main pour ſe faire nommer lui-même Gouverneur de ce Duché, & pour réunir ce Gouvernement à ceux de Hollande, de Zelande, de Friſe, d'Utrecht & du Comté de Bourgogne, qu'il avoit déjà. *Granvelle* pénétra ſes vues, & il lui dit qu'il n'avoit plus qu'à demander à s'aſſeoir ſur le Trône, & à côté de la Perſonne même du Roi. Strada.

Le Prince d'Orange comprit bien qu'il n'y avoit perſonne qui pénétrât mieux ſes deſſeins ſecrets, & qui fût plus en état de les traverſer que *Granvelle*. Il s'appliqua donc à chercher toute ſorte de moyens pour l'éloigner des Pays-Bas. Il le repréſenta à la haute Nobleſſe comme un nouveau parvenu & un étranger, qui, ſous le nom de la Gouvernante, commandoit dans tout le Pays. Il ne parla aux Peuples, aux Bourg-Meſtres & & aux Communautés des Villes, que de la ſévérité & de la hauteur de cet impérieux Miniſtre. Il écrivit au Roi d'Eſpagne que tous les troubles ne venoient que de l'averſion qu'on avoit pour *Granvelle*; enfin il fit entendre à la Gouvernante que les Peuples étoient tellement animés contre le Cardinal,

que sa vie n'étoit pas en sûreté, & qu'il n'y avoit que l'éloignement de ce Ministre qui pût calmer les esprits & ramener la paix.

La Gouvernante effrayée en écrivit au Roi. *Philippe*, qui se défioit de ces demandes si empressées, & qui connoissoit la fidélité & la capacité de *Granvelle*, eut bien de la peine à accorder ce qu'on lui demandoit. Cependant il se détermina à tout sacrifier au desir qu'il avoit d'entretenir la paix dans les Pays-Bas. Le Cardinal se retira à Besançon pour assister à la mort de Madame la Chanceliere de *Granvelle* sa mere. Il passa bientôt après en Espagne par ordre du Roi, pour être Ministre d'Etat pour les affaires d'Italie, & ensuite Vice-Roi de Naples.

Les Troupes Espagnoles & le Cardinal ne furent pas plutôt hors des Pays-Bas, que les Hérétiques se répandirent dans toutes les Provinces, & tinrent des assemblées de toute part. La hardiesse croissant ensuite avec le nombre, ils entrerent dans les Villes, pillerent les Eglises, profanerent les Tabernacles, briserent les statues des Saints, renverserent, brûlerent tout ce qui s'offrit à leur fureur, chas-

ſerent les Religieuſes de leurs Monaſteres, maſſacrerent quantité de Catholiques, de Prêtres, de Religieux, & commirent tous ces affreux déſordres que les Hiſtoriens Proteſtants eux-mêmes n'ont oſé ni diſſimuler, ni excuſer.

Emm. de Meteren, Hiſt. des Pays-Bas. Seb. le Clerc, Hiſt. des Provinc. Unies.

La Princeſſe de Parme fut pénétrée de la douleur la plus vive, en apprenant ces épouvantables déſordres. Elle aſſembla le Conſeil des Etats, & l'avis du Prince d'Orange fut que l'on accordât la liberté de conſcience. La gouvernante ne put y conſentir. Elle ſe détermina, au contraire, à faire publier de nouveau les Edits de *Charles-Quint* ſon pere contre les Hérétiques. Cette publication, au lieu de guérir le mal, ne ſervit qu'à l'aigrir. Alors elle écrivit au Roi que les Pays-Bas n'avoient plus beſoin de la douceur d'une Princeſſe pour appaiſer les eſprits, mais de la vigueur d'un Général à la tête d'une armée pour punir les Rebelles. Elle demanda ſa démiſſion du Gouvernement; & *Philippe* lui donna pour Succeſſeur le Duc d'Albe, qui ſe rendit en Flandres à la tête de douze à quinze mille hommes.

Ce fameux guerrier, naturellement

dur & sévere, ne fut pas plutôt à Bruxelles, qu'il fit arrêter plusieurs des principaux Seigneurs des Pays-Bas. Quand on annonça cet emprisonnement au Cardinal de *Granvelle*, il demanda si l'on avoit aussi arrêté le *Taciturne*. C'est ainsi qu'il nommoit le Prince d'Orange. Comme on lui eût répondu que non : Hé bien, répondit-il aussi-tôt, le Duc d'Albe n'a rien fait.

Le Duc fit instruire le procès des prisonniers. Il y eût plus de justice peut-être que de prudence dans les Arrêts qui furent prononcés. Le Comte d'*Egmont*, le Comte de *Hornes*, & quelques Gentilshommes, eurent la tête tranchée ; & le Prince d'Orange condamné par contumace, se sauva en Allemagne pour y lever une armée.

Il rentre bientôt dans les Pays-Bas à la tête de près de trente mille hommes, en partie soudoyés par les Princes Protestants d'Allemagne, fait entrer dans sa rebellion les Provinces de son Gouvernement, en bannit la Religion Catholique, se fait déclarer Stathouder de ces Provinces, & de quelques autres encore. Les Huguenots de France vont servir sous les

étendarts avec le même empreſſement que les Proteſtants d'Allemagne. Tous les ennemis de *Philippe II.* ou de la Religion Catholique, le favoriſent ſecrettement, ou le ſoutiennent tout ouvertement. Il fit la guerre avec divers ſuccès, juſqu'à ce qu'il fut aſſaſſiné par *Balthazar Gerard.*

Son Succeſſeur fut plus heureux que lui à la guerre, & il fut mieux ſoutenu. *Henri IV.* & la Reine *Elizabeth* l'aiderent ſouvent de Troupes & d'argent : enfin l'Eſpagne, laſſée d'une guerre ruineuſe, fit avec ces Rebelles une treve qui fut bientôt convertie en traité de paix ; & c'eſt alors que la République de Hollande fut reconnue pour Etat libre & Souverain par l'Eſpagne même, comme elle avoit déjà été reconnue de preſque toute l'Europe.

Cette idée que nous avons donnée de l'origine & de l'établiſſement de la République des Provinces-Unies, eſt appuyée ſur les faits les plus authentiques, & qui ne peuvent pas être déſavoués par les Proteſtants. Cela pourroit ſuffire pour détruire l'idée que M. *de Voltaire* veut donner de cette fameuſe révolution. Cepen-

dant nous examinerons encore quelques articles, qui feront voir combien ſes graves ſentences & ſes récits ſont faux & haſardés.

" On ne peut pas nier, dit-il, que „ ce ne ſoit *Philippe II.* lui-même „ qui força les Hollandois à jouer un „ ſi grand rôle. Son deſpotiſme ſanguinaire fut la cauſe de leur grandeur; il voulut abroger toutes les „ Loix, impoſer des taxes arbitraires, „ créer de nouveaux Evêchés, établir „ l'Inquiſition. „

Voltaire en impoſe ici au Lecteur. Les exécutions ſanguinaires, & l'impoſition des taxes, n'eurent lieu que ſous le gouvernement du Duc d'*Albe*, qui ſuccéda à *Marguerite de Parme*; & ce fut long-temps auparavant, & ſous le gouvernement de cette Princeſſe, que ſe forma la fameuſe confédération qui donna naiſſance aux troubles & à la rebellion. Jamais *Philippe II.* ne porta aucun Edit pour l'abrogation d'aucune Loi ni d'aucun privilege : on peut en voir les preuves dans *Strada*. Quant à l'érection des Evêchés, *Philippe* ne faiſoit que ſuivre le projet qu'avoit déjà eu l'Empereur ſon pere, & que les guerres l'avoient empêché d'exécuter.

Strada, li. 2. 3.

Strada, liv. 3.

" Le Roi d'Eſpagne dans ſon Edit „ de proſcription, (contre le Prince „ d'Orange) avoue qu'il a violé le „ ſerment qu'il avoit fait aux Fla- „ mands, & il dit que le Pape l'a „ diſpenſé de ce ſerment. „

C'eſt-là une inſigne calomnie contre le Pape & contre *Philippe II.* Il n'eſt pas dit un mot de la violation ni de la diſpenſe du ſerment dans l'Edit. On peut conſulter la piece entiere dans les Chroniques de Hollande par *Jean le Petit, tom. II.* Chroniq. de Holl. tom. II.

" *Guillaume de Naſſau* étoit Comte „ dans l'Empire, comme *Philippe II.* „ étoit Comte de Hollande ; mais il „ étoit Sujet de *Philippe* en qualité, „ de ſon Stadt holder. „

Il faut avouer que la comparaiſon eſt heureuſe. Qui oſeroit dire qu'un Seigneur François qui auroit quelques fiefs en Allemagne ſeroit dans l'Empire comme le Roi de France dans ſon Royaume? C'eſt cependant le cas où ſe trouvoit *Guillaume de Naſſau* vis à-vis de *Philippe II.*

" Les Eſpagnols au ſiege de Har- „ lem ayant jeté dans la ville la tête „ d'un de leurs priſonniers, les habi- „ tants leur jeterent onze têtes d'Eſ- „ pagnols avec cette inſcription ; Dix

„ têtes pour le dixieme denier, & „ l'onzieme pour l'intérêt. Harlem „ s'étant rendue à discrétion, les vain- „ queurs firent pendre tous les Magis- „ trats, tous les Pasteurs, & plus de „ quinze cents Citoyens. „

L'envie de rendre les Catholiques odieux fait multiplier les fausſetés. Le Protestant *Meteren* dit expressément que la tête jetée dans Harlem par les Espagnols, n'étoit point la tête d'un prisonnier, mais celle d'un Officier Hollandois qui avoit été tué au combat d'Ouvekerque, en tentant le secours de la ville. Mais ce même Historien avoue bien la barbare repréſailles des assiégés qui assassinerent onze prisonniers Espagnols pour envoyer leurs têtes aux assiégeants. L'ignorance peut faire mépriser un Historien, les erreurs peuvent le décréditer; la calomnie de sang froid, & avec connoissance, doit le faire déteſter.

Meteren, Hist. l. 4.

Pour ce qui est du nombre de ceux qu'on fit mourir après la prise de Harlem, *Strada*, le plus exact & le plus sûr des Historiens, avoue bien qu'on fit mourir les Ministres, & ceux des Magistrats & des Bourgeois qui avoient fomenté avec plus d'ar-

Strada, liv. 7.

deur la rebellion ; mais il n'en fait monter le nombre qu'à quatre cents en tout. *Meteren*, qui a décrit juſqu'aux moindres particularités de ce ſiege, dit la même choſe à-peu-près. On regardera cette ſévérité comme barbare. Cependant on ſera tenté de l'excuſer, ſi l'on fait attention aux cruautés, aux profanations, aux dériſions impies de la Religion Catholique que firent, durant tout le ſiege, les aſſiégés ſur leurs remparts, pour inſulter les Eſpagnols. On en peut voir le détail dans *Strada*.

Meteren, l. 4.

CHAPITRE XXXVII.

De la Conſpiration d'Amboiſe.

LA conſpiration d'Amboiſe a été regardée comme un attentat des plus horribles & des plus hardis que les Huguenots aient jamais réſolu. Il s'agiſſoit de ſe rendre maître de la Perſonne du Roi *, & de maſſacrer les Princes de Guiſe, qui avoient en main toute l'autorité Royale, & qui étoient en même temps les plus zélés défenſeurs & les plus fermes

* François II.

ſoutiens de la Religion. Près de deux mille hommes, parmi leſquels on comptoit plus de cinq cents Gentilshommes, devoient ſe rendre par différentes routes dans les environs d'Amboiſe pour exécuter cette importante entrepriſe. Les Guiſes maſſacrés, le Roi captif entre les mains des Huguenots, le Prince de Condé, chef ſecret de la conſpiration, ſe déclarant alors ouvertement, il devoit s'enſuivre néceſſairement une révolution & un bouleverſement entier dans la Religion & dans l'Etat.

Cette horrible conſpiration, M. *de Voltaire* dit qu'elle pouvoit paroître excuſable à certains égards. D'ailleurs, il trouve que jamais entrepriſe ne fut plus hardie, mieux conçue & accompagnée d'un ſecret plus prodigieux. Sans témoigner qu'il l'approuve, il n'oublie rien pour la juſtifier.

" Il y eut, dit-il, dans cette conſ-
„ piration une audace qui tenoit de
„ celle de Catilina, un manege, une
„ profondeur, un ſecret qui la ren-
„ doit ſemblable aux Vêpres Sicilien-
„ nes. Le Prince *Louis de Condé* en
„ fut l'ame inviſible, & conduiſit cette
„ entrepriſe avec tant de dextérité,
„ que quand toute la France ſut qu'il

„ en étoit le chef, perſonne, ne put „ l'en convaincre. Le ſecret fut gardé „ par tous les conjurés pendant près „ de ſix mois. L'indiſcrétion du chef, „ nommé *la Renaudie*, qui s'ouvrit „ dans Paris à un Avocat, fit découvrir „ la conjuration.„

Voilà l'ouverture frappante que nous fait M. *de Voltaire* de cette fameuſe conſpiration. Il veut que nous en admirions le manege & la profondeur; & un grand homme d'Etat, qui ſe trouvoit pour lors à Amboiſe *, dit que ce fut une entrepriſe *tout-à-fait mal conduite & encore pirement exécutée*. *Le Laboureur* ajoute qu'elle fut ſi mal arrangée, qu'on en étoit inſtruit en Italie, en Suiſſe & dans les Pays-Bas, & qu'il en vint des avis de toute part au Duc & au Cardinal de Guiſe. Voilà donc tout le merveilleux de M. *de Voltaire* évanoui. D'ailleurs, il eſt faux que le ſecret ait été gardé pendant ſix mois; il ne pouvoit y en avoir que deux, puiſque la conſpiration ſe trama en Janvier, & que le jour de l'exécution fut fixé au 10 du mois de Mars ſuivant.

* M. de Caſtelnau. V. addit. de le Laboureur.

On ſera bien aiſe de ſavoir qui étoit ce *la Renaudie*, chef de la con-

juration. *La Renaudie* étoit un Gentilhomme Limosin, bien propre à être à la tête d'une troupe de séditieux & de bandits : il avoit déja été condamné à Dijon à être pendu, pour avoir falsifié des pieces qu'il devoit produire dans un procès. Le Duc de Guise, touché de compassion pour lui, le fit évader de prison. Peu de temps après avoir échappé au gibet, il se mit, par reconnoissance, à la tête de la conjuration qui avoit désigné pour une des premieres victimes ce même Duc auquel il devoit la vie. Comme cette anecdote honorable regardoit un anti-Catholique, M. *de Voltaire* a cru devoir la supprimer. Voici comment il tâche ensuite de pallier l'horreur de cette noire entreprise.

Le Laboureur.

" La conjuration pouvoit paroître „ excusable en ce qu'il s'agissoit d'ôter „ le gouvernement à *François Duc de „ Guise*, & au Cardinal de Lorraine „ son frere, tous deux étrangers, „ qui tenoient le Roi en tutelle, la „ Nation en esclavage, & les Princes „ du Sang éloignés. Elle étoit très-„ criminelle, en ce qu'elle attaquoit „ les droits d'un Roi majeur, maître, „ par les Loix, de choisir les dépositaires de son autorité. Il n'a jamais

„été prouvé que dans ce complot on „eût réſolu de tuer les *Guiſes*. „

Voltaire montre là des ſentiments bien dignes d'un citoyen ! Des attentats auſſi horribles, & dont la ſuite devoit être auſſi funeſte à la Religion & à l'Etat, pouvoient, à ſon avis, être excuſables ! Il dit que les Princes de *Guiſe* étoient étrangers ; mais ils étoient établis en France depuis deux ou trois générations ; ils y poſſédoient de très-grands biens ; ils étoient alliés à la Maiſon Royale, & Oncles de la Reine régnante ; ils avoient rendu de plus grands ſervices à l'Etat qu'aucun autre Seigneur du Royaume qui fût alors ; ils étoient en état d'en rendre de plus grands encore. Quelle excuſe de dire qu'ils étoient étrangers !

Ils tenoient le Roi en tutelle, ajoute *Voltaire* ; mais cette tutelle auroit-elle été mieux entre les mains du Prince de *Condé* & des *Coligni* ? Et d'ailleurs les *Coligni* n'étoient pas moins étrangers que les Guiſes. Quant à l'eſclavage de la Nation ſous ces Princes Lorrains ; ce que l'Hiſtoire nous apprend, c'eſt que *François*, Duc de *Guiſe*, le plus grand homme, & le plus généreux Prince de ſon

Brantome.

siecle, faisoit l'amour & les délices des Catholiques, l'admiration & la terreur des Huguenots.

Ce n'est pas assez de dire que la conspiration étoit criminelle, en ce qu'elle attaquoit les droits d'un Roi majeur : elle ne l'étoit pas moins en ce qu'elle attaquoit la Religion : on vouloit forcer le Roi à permettre la liberté de conscience & à autoriser le Calvinisme. *Beze* avoue ce point dans le troisieme livre de son Histoire Ecclésiastique : elle l'étoit encore en ce qu'on se proposoit de massacrer les *Guises*. Quel droit les Huguenots avoient-ils sur la vie de ces Princes ? M. *de Voltaire* a beau dire qu'il n'a jamais été prouvé qu'on eût résolu de les tuer. M. *de Castelnau*, témoin oculaire, dit expressément que plusieurs des conjurés avouerent, avant de mourir, que le dessein étoit d'exterminer toute la Maison de *Guise* ; & *Brantome* rapporte toute la conversation qu'eut le Duc de *Guise* avec le Capitaine *Mazeres*, qui s'étoit chargé de tuer ce Prince, & qui le lui avoua à lui même. Ces Ecrivains étoient sur les lieux ; ils savoient les choses par eux-mêmes ; ils les voyoient se passer sous leurs yeux. Voilà donc

Hist. des Variat.

Le Laboureur.

Mém. de Castelnau.

Voltaire encore atteint & convaincu de menſonge & d'infidélité.

Il finit par un magnifique éloge du Chancelier *de l'Hôpital* ; mais on ne ſera pas ſurpris de cet éloge, quand on ſaura que le Chancelier étoit lui-même de la conjuration. C'eſt l'Hiſtorien d'*Aubigné* qui nous apprend cette anecdote.

CHAPITRE XXXVIII.

Des mœurs des Proteſtants ſous les derniers Valois.

JE doute fort ſi les Proteſtants eux-mêmes pourront ſe reconnoître dans le beau portrait que fait d'eux M. *de Voltaire*. Voici comme il en parle.

" Les Huguenots, ſous les regnes „ de *François I.* & de *Henri II.* „ n'avoient ſu que prier & ſouffrir. „ On pouvoit les tolérer comme *Eli-* „ *zabeth*, en Angleterre, toléroit les „ Catholiques. On pouvoit conſerver „ de bons ſujets en leur laiſſant la „ liberté de conſcience. Il eût importé „ peu à l'Etat qu'ils euſſent chanté

„ à leur maniere, pourvu qu'ils euſſent „ été ſoumis aux loix de l'Etat. On „ les perſécuta & on en fit des re- „ belles. Ils ne demandoient que la „ ſûreté de leur Religion ; il eût été „ aiſé de les contenir. „

" Les Pratiques de dévotion des „ Catholiques ſe mêloient à la dé- „ bauche effrénée. Les Proteſtants, au „ contraire, qui ſe piquoient de ré- „ forme, oppoſoient des mœurs auſ- „ teres à celles de la Cour ; ils puniſ- „ ſoient de mort l'adultere : les ſpec- „ tacles, les jeux, étoient auſſi en „ horreur que les cérémonies de l'E- „ gliſe Romaine. „

Il eſt bien vrai que ſous les regnes vigoureux de *François I.* & de *Henri II.* les Huguenots n'oſoient encore guere remuer ; mais ils ſavoient cependant quelque choſe de plus, *que ſouffrir & prier* ; témoin *Clément Marot*, qui debaucha à Geneve la femme de ſon hôte ; *Jacques Spifame*, qui quitta ſon Evêché pour épouſer une belle Huguenote ; *Théodore de Beze*, qui s'enfuit de Paris par la crainte d'être échaudé en place de Greve pour ſes débauches, & qui, en ſe ſauvant, emmena avec lui à Geneve la femme d'un Bour-

Florim. de Raymond. l. 8.

Spond.

Spond. an. 1549.

geois de Paris; *Pierre Martir*, qui, las d'être Chanoine Régulier, débaucha une Religieuse, & mérita de devenir Miniſtre du nouvel Evangile; mais ſi les Docteurs & Légiſlateurs de la réforme avoient des mœurs ſi pures, que doit-on penſer des mœurs des Peuples qui les écoutoient?

Le Cardinal *de la Bourdaiſiere*, Miniſtre du Roi *Henri II.* à la Cour de Rome, qui connoiſſoit bien les Huguenots, n'en faiſoit pas de ſi grands éloges. Voici comment il en parle dans une de ſes lettres. *Je ne veux parler de ceux que je ne connois point; mais en tous ceux dont j'ai eu quelque connoiſſance, ſoit hommes, ſoit femmes, je n'y ai vu que toute impureté, abomination & énormité de vices. Si ai-je vécu par le monde autant qu'un autre.* C'eſt ainſi qu'un Miniſtre d'Etat dépeint ces hommes de qui M. *de Voltaire* aſſure qu'*ils ne ſavoient que prier & ſouffrir.* Addit. aux Mém. de Caſtelnau.

" On pourroit les tolérer, con-
„ nue-t-il, comme *Elizabeth*, en An-
„ gleterre, toléroit les Catholiques. „
Oh certainement les Huguenots n'auroient pas été contents de ce parti.

La condition des Catholiques étoit trop dure en Angleterre. * Quant à cette fidélité qu'il loue dans les Huguenots, remarquez combien cette louange eſt appuyée ſur les faits. Ils livrerent le Havre aux Anglois ; ils inonderent le Royaume de troupes étrangeres pour ſe ſoutenir dans leur rebellion : il furent cauſe de la perte de plus d'un million d'hommes, pendant les quinze premieres années des guerres civiles, comme l'aſſure M. *de Caſtelnau* ; ils enlevoient les revenus du Roi pour lui faire la guerre, & les cloches pour fondre de l'artillerie, &c. Tels étoient ceux dont M. *de Voltaire* loue la fidélité.

* V. Chap. 24 d'Eliza-beth.

Mém. de Caſteln. Hiſt. du Calv. par Soulier, l. 1.

On dit enſuite hardiment qu'ils ne furent rebelles que parce qu'on les perſécuta. La différence qu'il y a entre les premiers Chrétiens & les Huguenots, c'eſt que ceux-là étoient perſécutés & ſoumis. Les Huguenots portoient par-tout le fer & le feu, & vouloient, les armes à la main, donner la loi à leurs maîtres.

Quant à l'auſtérité de mœurs des Calviniſtes, & cette ſévérité qui puniſſoit de mort l'adultere, cela étoit bon dans le Code des loix ; mais on ſe gardoit bien de le mettre en pratique.

tique. Une pareille ſévérité eût été plus efficace que toute la puiſſance des Rois pour détruire bien-tôt le Calviniſme. * *Bayle* lui-même en convient. Les amours du Prince de Condé avec Mademoiſelle de Limeüil étoient publiques. Combien d'autres traits ne pourrions-nous pas rapporter pour prouver l'averſion des Huguenots pour la continence ! Conſultez les Chroniques de la Rochelle, d'Agen & d'Angoulême. Geneve ne reçut pas moins volontiers *Beze*, quoiqu'il fût coupable de rapt, d'adultere & de concubinage. Le grand nombre des Miniſtres qui étoient des Moines fugitifs, & qui avoient jeté leurs frocs pour prendre des femmes, ne devoient pas être en fort bonne odeur ſur l'article. Ainſi il eſt fort probable que M. *de Voltaire* ne prétend pas qu'on croie tout ce qu'il dit des mœurs ſéveres que les Proteſtants oppoſoient à celles des Catholiques. On ne doit regarder cela que comme un Roman qu'il a imaginé pour flatter les uns & inſulter les autres.

* Bayle, Voy. Ste. Cyre.

Bayle, n. Henri IV.

---

* C'eſt la penſée de M. Bayle lui-même.

D'Aubigné, l. 3. ch. 8.

D'*Aubigné*, qui étoit un Proteſtant dévot, n'eſt pas ſi extaſié que *Voltaire* de la régularité des mœurs des Huguenots : il avoue, en gémiſſant des débordements qui étoient parmi eux, que *de réformés ils s'étoient rendus bien difformés.*

CHAPITRE XXXIX.

De la France ſous Charles IX & ſous Henri III.

TRente années de guerres civiles, de ravages & d'aſſaſſinats ; les François dans toutes les Villes & toutes les provinces s'égorgeant en furieux les uns les autres ; les étrangers attirés par les différentes factions, & qui les aident à déchirer & à épuiſer l'Etat ; l'autorité ſouveraine également méconnue & mépriſée par tous les partis ; les poignards enfoncés dans le ſein des Princes & des Rois ; les Temples dépouillés, brûlés ou renverſés ; tout ce que la Religion a de plus ſaint, profané. Voilà l'horrible tableau de l'Etat de la France ſous les regnes de *Charles IX* & de *Henri III.*

L'infidele *Voltaire* peint, avec les couleurs les plus fortes, ce qu'il y eut de criminel dans le parti Catholique. Les anecdotes les plus odieuſes ou les plus mépriſables, il les rapporte gravement; & à peine pourroit-on ſoupçonner, par ſon récit, que les Huguenots euſſent jamais été rebelles ou ſéditieux; les excès affreux qu'ils commirent ſont entiérement ſupprimés. En parlant des cauſes des guerres civiles, il n'y fait entrer la Religion pour rien; il ne laiſſe voir que la jalouſie des Seigneurs Catholiques, qui excita celle des Princes & Seigneurs Proteſtants. Nous expoſerons d'abord les véritables cauſes des guerres civiles; nous ferons enſuite quelques remarques ſur les anecdotes qu'il met ſous ces deux regnes.

Ce ne fut que ſous les foibles Succeſſeurs de *Henri II*, que les Huguenots oſerent ſortir des caves & des ſouterreins obſcurs où ils tenoient leurs ſecrettes aſſemblées. Leurs premieres ſorties furent marquées par l'audace, & ſuivies de maſſacres. En 1561 ils entrerent, les armes à la main, dans l'Egliſe de Saint *Medard*, la pillerent & maſſacrerent quelques-uns de ceux qui s'oppoſerent à leur

fureur. La même année la Religion Catholique fut bannie de Milhau en Rouergue, de Sainte Foi en Agenois, & ceux qui refuserent d'aller au prêche furent égorgés : quelque temps après le Clergé de Nîmes fut précipité dans un puits que l'on montre encore aujourd'hui ; une partie des Catholiques fut jeté dans un autre qu'on appelle encore *lou Poutz de Malemort.* L'huguenotisme s'établit en même-temps par les mêmes moyens dans plusieurs autres endroits. Ce furent-là les étincelles qui allumerent le feu des guerres civiles. Voici comme il s'étendit & embrasa tout le Royaume.

1562. Les Huguenots ayant manqué leur coup à Amboise, crurent avoir trouvé une spécieuse raison de prendre les armes, dans l'émeute de Vassi, où ils étoient les plus coupables. Dès ce moment, toute la France fut en combustion ; ils s'emparerent & sacagerent la moitié des meilleures Villes du Royaume ; toute l'argenterie des Eglises & les Vases sacrés furent enlevés & convertis en monnoie pour faire la guerre au Roi & à la Religion. Les seules Eglises de la petite Ville de Saumur leur fournirent

Soulier, Hist. du Calv. l. 111.

cinq cents marcs d'argent & plusieurs marcs d'or, & ils ne quittèrent les armes qu'après avoir forcé *Charles IX.* à leur permettre le libre exercice de leur Religion. 1569.

Quatre ans après ils tentèrent d'enlever le Roi à Meaux ; la Rochelle devint leur grand boulevard. Le Roi n'y fut plus le maître ; les Catholiques en furent chassés ou exterminés ; ils offrirent de mettre bas les armes, pourvu que le Roi les mît bas le premier. Cette insolente proposition fut rejetée. La guerre continua ; & malgré les victoires de Moncontour & de Jarnac, elle fut terminée par une paix qui fit de nouveaux avantages aux Huguenots, & qui prépara à la France de nouveaux malheurs.

Charles IX, Prince vindicatif & violent, donna occasion à une nouvelle guerre par le massacre de *la Saint Barthelemi*, & mourut peu de temps après. Ce fut pendant cette guerre que les Huguenots formerent le projet d'établir une République en France, à l'imitation de la République des Provinces-Unies. Ils travaillerent tout de suite à en jeter les fondements par la fameuse confédé- Hist. de Calv. par Soulier. 1574.

ration d'Anduze en 1574 ; ils déclarent, par cet acte, qu'ils ſont réſolus, 1°. d'employer tous les moyens que Dieu leur a donnés pour conſerver leur union & confédération.

2°. De pourſuivre, comme ſchiſmatiques & apoſtats, les réformés même qui ne ſeroient pas fideles aux engagements de l'union.

3°. De diſpoſer des deniers Royaux pour ſubvenir aux dépenſes de leurs armements, artillerie, garniſons, &c.

Soulier, Hiſt. du Calvin. 1573, liv. 4.

4°. De courre ſus aux Catholiques qui voudroient s'oppoſer à leurs entrepriſes. L'aſſemblée de Milhau avoit déjà ſpécifié les autres droits Royaux dont celle d'Anduze ne parle pas expreſſément ; enfin celle de Montauban propoſa plus clairement l'établiſſement *d'un Etat populaire comme les Pays-Bas*, c'eſt-à-dire, la Hollande. M. *de Sully* témoigne qu'*Henri IV* eut beaucoup de peine à empêcher ce coup.

V. Mém. de Sully.

Le Roi *Henri III* mit le dernier ſceau aux malheurs de la France, parce qu'il ne ſut ni contenir les Huguenots, ni raſſurer les Catholiques; c'eſt ce qui fit naître la fameuſe ligue qui faillit à empêcher *Henri IV* de parvenir au Trône. Peu d'Hiſto-

riens ont remarqué que la ligue ne fut qu'une imitation des confédérations huguenotes, qui ne se proposa d'abord autre chose que de faire, pour conserver l'ancienne Religion, ce que les Huguenots faisoient pour la détruire : ainsi, les attentats dont cette ligue se rendit ensuite coupable, & les désordres qu'elle causa dans l'Etat, c'est encore aux Huguenots qu'on doit les attribuer. Voilà la plus juste idée des causes, des progrès & de l'enchaînement des guerres de Religion qui désolerent la France pendant plus de trente ans. Nous avons cru devoir la donner, parce qu'on ne la trouve pas dans *Voltaire*. Il ne nous reste qu'à faire quelques observations sur deux ou trois anecdotes de ces temps malheureux, & rapportées par notre fidele Historien.

En parlant de l'assassinat du fameux Duc *François de Guise* par *Poltrot*, il dit que ce fut le premier meurtre que le fanatisme fit commettre. C'est apparemment pour affoiblir l'horreur des attentats commis par les Huguenots, qu'il parle ainsi ; mais ne sait-on pas que le Président *Minard* & *Julien Freme* avoient déjà été assas-

sinés par le même esprit de fanatisme ? Ne sait-on pas qu'*Anne du Bourg*, en menaçant ce Président, avoit déjà bien fait connoître de quel esprit les Huguenots étoient animés ? Ne sait-on pas les meurtres qu'ils avoient déjà commis à Milhau, à Sainte Foi & en tant d'autres lieux ?

Coligni dit-il ensuite avec emphase, *soutient seul le poids de la guerre, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes ; trouvant l'art d'obtenir des secours Allemands, sans avoir de quoi les payer. Coligni* étoit un grand homme, tout le monde en convient ; mais à cet éloge magnifique qu'en fait ici *Voltaire*, il ne manque que la vérité. Les Huguenots enlevoient les trésors des Eglises, pilloient les Provinces, s'emparoient des revenus & des deniers royaux. C'est donc mal-à-propos qu'on loue l'habileté de l'Amiral, comme fournissant à tout, sans avoir aucune ressource. C'est la violence, l'injustice & la rigueur de ses extorsions, qui faisoient son habileté.

" L'affreuse journée de *la Saint* „ *Barthelemi* fut préparée & méditée „ pendant deux années ; & l'on égor- „ gea environ soixante mille Hugue-

„ nots en pleine paix. „ C'eſt *Voltaire* qui parle ainſi ; & la Popeliniere, Hiſtorien Proteſtant, parle d'une maniere toute différente : il nous aſſure que les Huguenots voulurent bien répandre ce bruit, mais qu'ils ne purent pas donner la moindre preuve de ce qu'ils avançoient : ce fut un accès de fureur dans *Charles IX* qui fut cauſe de ce maſſacre, & non pas un deſſein réfléchi & médité ; quant au nombre de ceux qui furent égorgés, *Mezerai* n'en met que vingt-cinq mille. *Voltaire* auroit moins déshonoré ſa nation, s'il s'en fût tenu à la vérité.

Mezerai, Charles IX.

Cette étude qu'il ſe fait, pour découvrir des anecdotes remarquables, & pour les rapporter, lui fait admettre indifféremment tout ce qu'il trouve de piquant & d'intéreſſant, quoique cela ſoit deſtitué de preuve & même de vraiſemblance. Il dit qu'*Henri III*, voulant entrer dans une petite Ville nommé *Livron*, (ce n'eſt qu'un Village ou petit Bourg du Dauphiné) il s'apperçut qu'il n'avoit pas pris le bon parti, & qu'on lui cria du haut des murs : Approchez, maſſacreurs, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'Amiral.

J'ai cherché à vérifier cette anec-

dote, & je ne l'ai trouvée nulle part, mais j'en ai trouvé une autre bien plus intéreſſante : c'eſt la réponſe que fit *Montbrun*, lorſqu'il fut ſommé de rendre cette petite Place. *Deux choſes rendent les hommes égaux*, répondit-il inſolemment au Roi lui-même, *le jeu & les armes.* C'eſt le ton que les Huguenots, ſi fort loués par *Voltaire*, prenoient avec leur Souverain.

Soulier, Hiſt. du Calv. l. 4.

Je ne dirai plus que deux mots pour ce qui regarde le regne de *Henri III*; l'un, ſur la commiſſion que ce Prince donna à *Sanci* de lever des Soldats chez les Suiſſes; l'autre, ſur la défenſe que ce même Prince fit au Duc de *Guiſe* d'entrer dans Paris. M. *de Voltaire*, qui eſt ſi heureux en anecdotes, n'auroit pas dû manquer celle qui regarde M. de *Sanci*. Ce Magiſtrat reçut ordre du Roi de ſe rendre en Suiſſe pour y négocier quelque levée de Soldats. *Sanci* obéit avec zele; il ſe rendit en Suiſſe; il y négocia heureuſement, parce qu'il ſacrifia généreuſement ſes biens pour le ſervice de ſon Prince. Lorſqu'il fut arrivé en Bourgogne, avec les Soldats qu'il avoit levés, M. *de la Guiche*, qui devoit les commander,

vint se présenter avec sa commission à M. *de Sanci* ; mais celui-ci, sans se mettre en peine de la commission, ni de l'ordre du Roi, lui répondit brusquement : *Monsieur, gardez votre papier, je garderai mes hommes.* Les réflexions à faire, sur cette réponse, se présentent d'elles-mêmes : quant à la défense qu'*Henri III* fit au Duc de *Guise*, de venir à Paris, *Voltaire* dit que le Roi fut obligé de lui écrire par la poste, parce qu'il n'avoit point d'argent pour payer un courier. Cette anecdote sent bien le petit Bourgeois & l'homme mal instruit. M. *de Thou* dit que le Roi envoya deux fois M. *de Pompone*, & ensuite un autre Seigneur de la Cour, au Duc de *Guise*, pour le détourner du voyage de Paris. Ce grand Historien auroit eu honte de recueillir les discours du bas peuple & d'en déshonorer son Histoire. M. *de Voltaire* auroit dû imiter la sagesse de M. *de Thou*, & montrer le même discernement.

CHAPITRE XL.

De la Converſion de Henri IV.

IL ſemble que la converſion de *Henri IV.* devoit être un morceau difficile à traiter par M. *de Voltaire*; mais rien ne l'embarraſſe : il ſe décide hardiment ; il aſſure que cette converſion n'eut point d'autre cauſe que l'intérêt & la foibleſſe ; que la Religion n'y entra pour rien, & que ce fut une tache véritable à la gloire de ce Prince. Voilà ce qu'il annonce à tout l'Univers, aux Catholiques & aux Proteſtants, du grand *Henri.* Il avance d'abord, comme une maxime inconteſtable, qu'il *en coûte toujours à un brave homme de changer de Religion*

On voit bien d'abord que cette maxime eſt une vraie impiété ; mais on doit être ſurpris de la hardieſſe avec laquelle il l'avance. Qu'eſt-ce donc qu'un *brave homme* dans les idées de M. *de Voltaire ?* Ce qu'on appelle ordinairement un brave homme, un homme d'honneur, pourra-t-il

penſer comme lui? Regardera-t-il comme une honte de chercher à s'inſtruire, ou de quitter une erreur où il ſeroit engagé, pour embraſſer la vérité qu'on lui feroit connoître? Ne s'en feroit-il pas, au contraire, une gloire? & n'y auroit-il pas une extravagance mépriſable, ou un déteſtable orgueil, à penſer autrement?

Hé quoi! faudroit-il donc, ſur la déciſion de M. *de Voltaire*, rayer du nombre des braves hommes & des hommes d'honneur, le grand *Turenne*, le feu Electeur Palatin, & aujourd'hui le Prince Héréditaire de Heſſe, parce qu'étant nés dans le proteſtantiſme, ils ont embraſſé la Religion Catholique? Faudroit-il regarder comme une tache à la gloire des *Conſtantins* & des *Clovis* d'avoir quitté le paganiſme pour ſe faire Chrétiens? Cette maxime eſt-elle le fruit de la belle Philoſophie de *Voltaire*?

J'obſerve une choſe : c'eſt que ce nouvel * Hiérophante ne blâme pas le changement de Religion préciſément en lui-même ; il ne le blâme que quand on quitte la Religion fauſſe pour la vraie, & la Proteſtante pour la Catholique. Il ne peut pas approu-

* Interprête des Myſteres & des choſes ſacrées.

ver la converſion d'*Henri IV*; mais il prodigue les plus grands éloges aux *Frederic* de Saxe, aux *Guſtave*, aux *Naſſau*, qui de Catholiques ſe firent Proteſtants. C'eſt ainſi que penſe le Catholique *Voltaire*.

Prenant enſuite ſon ton philoſophique, il dit : *Les loix de l'honneur, qui ne changent jamais chez les Peuples policés, attachent quelque honte à ces changements, quand l'intérêt les dicte.* L'application qu'il veut qu'on faſſe de cette maxime eſt injuſte & odieuſe ; & la maniere dont il l'enveloppe, en fait un miſérable ſophiſme.

Il eſt bien vrai qu'un changement de Religion, qui n'auroit d'autre motif que l'intérêt, auroit quelque choſe de honteux ; mais auſſi l'intérêt peut obliger une perſonne à examiner avec plus de ſoin ce qu'on lui propoſe. Si, après l'avoir examiné, on découvre la vérité, & qu'on en demeure parfaitement convaincu, alors l'intérêt eſt bien l'occaſion du changement : mais c'eſt la connoiſſance de la vérité qui en eſt la véritable cauſe. La converſion peut être très-ſincere, quoique les motifs qui ont occaſionné l'examen ne ſoient pas bien purs. Voilà ce que

M. *de Voltaire* n'a pas assez bien distingué & analysé.

L'application de cette maxime, à la conversion de *Henri IV*, est aussi injuste qu'odieuse. Ce Prince étoit la droiture même; il eut toujours une extrême horreur pour la duplicité & la dissimulation, c'est l'outrager que de dire, comme *Voltaire*, qu'il ne se fit Catholique que par des vues d'intérêt, & sans être convaincu ni persuadé. Les Catholiques regarderent la conversion du Roi comme très-sincere, & ils en louoient Dieu; les Huguenots la regarderent de même, & ils en gémissoient: il n'y a que les ennemis de la Religion qui, pour lui ôter ce beau triomphe, puissent penser autrement.

Il ne parut jamais rien ni dans la conduite, ni dans les discours de ce Prince, qui pût faire douter de la sincérité de sa conversion. Qu'on en juge par ce discours qu'il fit au Parlement, pour faire vérifier l'Edit de Nantes; discours vraiment digne de l'immortalité, vraiment digne d'un Fils aîné de l'Eglise: on le trouve tout entier dans *Daniel*. *Henri* dit à tous ces Magistrats rassemblés, il leur

dit : *qu'il eſt Roi berger, qui ne veut pas répandre le ſang de ſes brebis, mais les raſſembler avec douceur ; qu'il veut faire un mariage de la paix avec la France, & que ce mariage ne peut être que ſon Edit ne ſoit vérifié ; qu'au reſte il ne veut pas qu'il y ait perſonne en ſon Royaume de plus Catholique que lui ; & que n'être Catholique que par intérêt, c'eſt ne valoir rien.*

Comparez ces paroles du plus ſincere & du plus franc de tous les Princes, avec les belles réflexions de M. *de Voltaire*, & jugez.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez pour lui. Après avoir tâché de perſuader que la converſion de *Henri* fut une démarche dictée par l'intérêt, il veut encore la rendre mépriſable, comme ſi c'eût été une démarche de foibleſſe.

„ En ce qui regarde la Religion, „ la populace, dit-il, fait la loi aux „ grands & aux ſages ; elle compoſe „ le plus grand nombre ; elle eſt con- „ duite aveuglément ; elle eſt fanati- „ que, & *Henri IV* n'étoit pas en état „ d'imiter *Henri VIII* & la Reine „ *Elizabeth.* „

Il n'y a pas là un mot qui ne ſoit un outrage à la Religion, & qui ne

rende bien ſuſpecte celle de M. *de Voltaire.* Ne ſeroit-il pas bien à ſouhaiter qu'il fût du nombre des grands ou des ſages?

Il veut nous perſuader que ſi *Henri IV* ſe fit Catholique, ce ne fut que par foibleſſe, & que cela n'arriva que parce que la populace fait la loi aux grands & aux ſages; mais dans le Chapitre de la Religon ſous *François I*, il nous fait voir qu'il n'y a rien de ſi aiſé que ces changements de Religion; que l'Empire Romain en changea ſur un ſimple Edit de *Conſtantin*, les Gaules ſur la ſeule volonté de *Clovis*, la Suede & l'Angleterre aux premiers ordres de leurs Souverains. Comment repréſente-t-il ici la même choſe? Comme preſque impoſſible aux efforts des Grands. Quelles pitoyables variations dans ſa maniere de penſer!

Pour ce qui eſt des ſages, s'ils avoient les lumieres & la fermeté qui doit les caractériſer, recevroient-ils la loi de cette populace, qui eſt toujours *aveugle & fanatique?* N'emploieroient-ils pas, au contraire, leur ſageſſe à la détromper, à l'éclairer, à la ramener à la raiſon & à l'équité? Cette ſageſſe que vante ici M. *de*

Voltaire, n'eſt-ce pas celle dont Saint Paul dit, que la ſageſſe de ce monde eſt ennemie de celle de Dieu?

J'obſerve encore ici une choſe, c'eſt que les Catholiques ſont preſque les ſeuls qu'il appelle des fanatiques aveugles, ou du moins ils ſont ceux qu'il décore le plus ſouvent de ce beau nom.

Mais que prétend-il encore, en diſant qu'*Henri IV* n'étoit pas en état d'imiter *Henri VIII* & *Elizabeth*? Veut-il dire qu'*Henri IV* n'avoit pas aſſez d'autorité, ou de réſolution, ou de ſageſſe pour cela? Mais ce ſeroit le dégrader, & trahir la vérité, que de le mettre au-deſſous de ces Souverains d'Angleterre. Il leur étoit bien ſupérieur à tous égards; il avoit plus d'autorité qu'eux, mais il s'en ſervoit avec plus de ſageſſe & de ménagement. Tous ſes deſſeins étoient plus équitables, parce que ſes lumieres étoient plus étendues, & ſon cœur plus royal, plus tendre, plus zélé pour le bonheur de ſes Sujets, & pour le bien de l'Etat & de la Religion.

Henri VIII & *Elizabeth* dépouilloient de leurs biens, faiſoient empriſonner, pendre, torturer ceux qui s'oppoſoient

à leurs volontés. M. *de Voltaire* en convient pour *Henri VIII.* Nous avons prouvé qu'*Elizabeth* en uſoit de même : il eſt très-ſûr que *Henri IV n'étoit pas en état de les imiter* en cela.

Je ferai encore cette obſervation ſur ce que dit *Voltaire* de la converſion d'*Henri IV.* Il aſſure hardiment que *Henri ne ſe fit inſtruire que pour la forme, parce qu'il étoit en effet plus inſtruit que les Evêques même avec leſquels il conféra.* Cette réflexion n'eſt ni honorable pour *Henri IV*, ni déshonorante pour le Clergé, parce qu'on voit qu'elle n'eſt point fondée ſur la vérité. Ceux qui eurent le plus de part à ſa converſion furent l'Archevêque de Bourges ; un des plus habiles Prélats de ſon ſiecle ; & le Cardinal *du Perron*, le plus grand Théologien que la France eût alors, & qui de Proteſtant s'étoit fait Catholique après beaucoup de lecture & d'examen. *Henri* étoit un Prince qui, depuis l'âge de ſeize ans, ne s'étoit occupé qu'à manier les armes : & c'eſt ce Prince qui, ſelon *Voltaire*, en ſavoit plus que les Evêques avec qui il conféra. C'eſt ainſi que la paſſion fait avancer des choſes qui bleſſent autant le bon ſens & la vraiſemblance, que la vérité.

CHAPITRE XLI.

Du Regne de Henri IV.

DAns la multitude des Souverains que l'Hiſtoire nous fait connoître, on en trouve qui ont été ou de ſages Légiſlateurs, ou de grands Capitaines, ou des Protecteurs zélés des arts, des ſciences & du commerce, ou qui ont été honorés de ce nom ſi beau, & ſi rarement mérité, de Pere des Peuples. *Henri* le grand, ce Prince dont le nom ſera éternellement cher à la France, a été tout cela, & plus que tout cela; il unit, comme dit M. le Préſident *Hénaut*, à une extrême franchiſe, la plus adroite politique, aux ſentiments les plus élevés, une ſimplicité de mœurs charmante; & à un courage de ſoldat, un fonds inépuiſable d'humanité.

Nul Hiſtorien ne l'a encore bien fait connoître. *Mezerai* & *Daniel* ont fait l'Hiſtoire de France ſous ſon regne; mais ils ne nous ont pas donné l'Hiſtoire du Roi. M. *de Perefixe* nous en a laiſſé un eſſai; je ne puis donner

que ce nom à ſon Hiſtoire de *Henri* le Grand, à cauſe de la multitude de choſes importantes dont il n'y eſt point parlé. L'Hiſtoire de *Henri* le Grand, faite par un habile Ecrivain, ſeroit un Ouvrage qui feroit honneur à l'humanité, à la Nation, & ſeroit le plus beau Livre qu'on pût mettre entre les mains des Généraux, des Miniſtres d'Etat, des Princes & des Rois. Nous ne nous arrêtons ici qu'à remarquer, ſelon notre deſſein, quelques-unes des erreurs où eſt tombé *Voltaire* en parlant de ce grand Prince.

D'abord il rabaiſſe beaucoup l'Hiſtoire de *Daniel*; il n'eſt pas difficile d'en deviner la raiſon. *Daniel* & *Voltaire* ont des manieres de penſer tout oppoſées. *Daniel* ſachant qu'*Henri IV* diſoit ſouvent *qu'il ne falloit pas diviſer l'Etat de la Religion*, rapporte avec ſoin tout ce que ce Prince fit pour la Religion pendant les quinze dernieres années de ſon regne. *Voltaire* n'en dit pas un mot : c'eſt qu'apparemment il ne croit pas que la Religion mérite tant d'égards & de ſoins.

" En liſant l'Hiſtoire de *Henri IV* ,, dans *Daniel*, on eſt tout étonné,

„ dit-il, de ne le pas trouver un „ grand homme. On y voit à peine „ son caractere, rien de ce discours „ digne de l'immortalité qu'il tint à „ l'assemblée des Notables à Rouen, „ aucun détail de tout le bien qu'il „ fit à la Patrie „

Si M. *de Voltaire* a lu *Daniel*, il faut qu'il ait oublié que cet Ecrivain emploie cinq ou six pages entieres à peindre l'ame, le caractere, les sentiments de *Henri* le Grand, & qu'il entre dans un détail assez marqué de ce que ce Prince fit pour le bien de la France; mais il ne mêle pas le faux avec le vrai, comme le fait si souvent M. *de Voltaire*. *Henri IV* est assez grand, pour que la simple vérité en fasse le plus magnifique éloge.

Hist. de Paris. Ainsi, dans ce que *Voltaire* dit de ce Prince, on peut remarquer qu'il est faux qu'il ait fait bâtir le Pont-Neuf. Cette entreprise fut de *Henri III* en 1578. La guerre civile ayant empêché qu'on ne l'achevât, il fut fini les premieres années après la paix. Il est faux que *Henri IV* soit le vrai Fondateur de la Bibliotheque Royale. C'est *François I.* qui en est le Fondateur véritable, *Henri* ne fit que la

transporter de Fontainebleau au Louvre. Il eſt faux qu'il ait fait creuſer le canal de Briare. Ce fut bien lui qui eut l'honneur de ce projet en 1607. Son Succeſſeur eut celui de l'exécution en 1635.

Daniel parle encore d'un ſervice important que rendit *Henri IV* à la République de Veniſe, en l'avertiſſant des intrigues qu'employoient les Proteſtants pour s'établir dans les terres de la Seigneurie. Le jugement de *Voltaire* ſur ce point eſt remarquable. Un pareil ſervice, dit-il, n'auroit été qu'une baſſeſſe & l'action d'un brouillon. D'ailleurs *Daniel* eſt le ſeul qui en parle, ajoute-t-il. Ces petiteſſes montrent plus de partialité que d'équité. Daniel ; Henri IV.

Mais, peut-on demander à M. *de Voltaire*, quelle baſſeſſe y a-t-il donc dans un Prince Catholique d'avertir de fideles alliés des intrigues qu'on emploie pour établir l'héréſie chez eux ? *Henri IV* en connoiſſoit mieux les conſéquences que *Voltaire*, parce qu'il avoit des lumieres plus pures. Il les craignoit davantage, parce qu'il aimoit plus la Religion. Ce ſervice, qu'on appelle action d'un brouillon, étoit bien digne d'un

allié fidele, & d'un Roi Très-Chrétien.

Il eſt vrai que *Daniel* eſt le ſeul qui rapporte ce fait ; c'eſt qu'il eſt le ſeul qui ait eu entre les mains les pieces qui en font la preuve ; & il indique les Bibliotheques d'où il les a tirées. *Voltaire* charge ſon ſiecle de *Louis XIV* d'Anecdotes, dont il ne donne d'autres preuves que le ton hardi avec lequel il annonce qu'il a appris cela d'un tel Seigneur, d'un tel Duc, &c. & il ne cite jamais que des Morts pour autoriſer ſes Anecdotes prétendues. *Daniel* eſt plus ſage ; il cite ſes autorités : il ſait qu'un lecteur a droit de ſe moquer de ce ton affirmatif, lorſqu'il eſt deſtitué de preuves.

Il eſt bien difficile de parler de *Henri IV* ſans dire quelque choſe de ſes amours. M. *de Voltaire* touche ce point avec autant d'indulgence, qu'il a eu de ſévérité, en traitant de ſa converſion. Il blâme ſon changement de Religion ; mais il excuſe ſes amours ; ils prétend prouver qu'ils n'eurent point de part à ſes grands deſſeins, & qu'on en trouve la preuve dans les Mémoires de M. *de Sully*. Mais ce que M. *de Sully* prouve, c'eſt que l'amour auroit fait faire bien

bien des folies à ce Prince, si l'on ne l'eût pas retenu ; & il en cite un exemple auquel il n'y a rien à répondre. *Henri IV* avoit fait une promesse de mariage par écrit à Mademoiselle d'*Entragues*, & il montra cet écrit à M. *de Sully*. Celui ci ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il le déchira devant le Roi. Comment, lui dit alors ce Prince, je crois que vous êtes fou : oui, Sire, je le suis, répondit ce généreux & digne confident de son Roi ; & je voudrois l'être si fort que je le fusse tout seul en France. Qu'on juge si M. *de Sully* étoit aussi porté à excuser les amours de *Henri IV* que l'est M. *de Voltaire*.

CHAPITRE XLII.

De Jacques I, Roi d'Angleterre.

MR. *de Voltaire* nous représente *Jacques I* comme un Prince dont l'ambition ne cherchoit qu'à affoiblir la liberté Angloise. Il suppose que ce fut alors qu'on examina & qu'on reconnut les limites de l'Au-

torité Royale. Il prétend que les entrepriſes de ce Prince avertirent la Nation qu'elle ſe préparât à ſe défendre ; & que le Nation le fit avec tant de ſuccès, qu'elle vint enfin à bout d'établir ſolidement ſa liberté.

„ *Jacques I*, dit-il, ne ceſſoit de „ dire à ſon Parlement que tous leurs „ Privileges n'étoient que des con„ ceſſions de la bonté des Rois. Par„ là il excitoit les Parlements à exa„ miner les bornes de l'Autorité Royale, „ & l'étendue des droits de la Nation. „ On chercha dès-lors à poſer des „ limites qu'on ne connoiſſoit pas bien „ encore. *Henri VIII* avoit renverſé „ toutes ces barrieres : *Elizabeth* en „ trouva quelques unes nouvellement „ poſées, qu'elle abaiſſa ou qu'elle „ releva avec dextérité. *Jacques I* diſ„ puta, & la Nation avertie ſe pré„ para à les défendre. „

Dans tout ce Chapitre M. de *Voltaire* expoſe avec une hardieſſe ſurprenante les principes des Preſbitériens, ennemis déclarés des Rois. Il eſt vrai qu'il ne parle que de l'Angleterre ; mais l'application eſt aiſée. Si l'imprudence n'eſt pas criminelle, elle eſt au moins bien dangereuſe. Il ſuffit d'une légere connoiſſance de

l'Hiſtoire d'Angleterre pour reconnoître bien des infidélités dans la maniere dont il expoſe les droits de la Nation, dont il enveloppe les rebellions, & dont il prépare le récit des malheurs de la Maiſon Stuard.

Le Gouvernement Anglois étoit d'abord comme celui de la plupart des autres Nations. Les droits des Parlements ne ſont venus que peu-à-peu, & n'ont été, quoi qu'en diſe M. *de Voltaire*, que des conceſſions des Rois. Les uns ont été accordés par bonté, les autres par foibleſſe. Lorſque *Guillaume* le Bâtard conquit l'Angleterre, il y introduiſit quantité de Loix & de Coutumes Normandes. Il la gouverna à-peu près comme il gouvernoit ſes Pays d'en deçà la mer. Il ſe fit un Conſeil de ceux qu'il jugeoit à propos d'admettre dans ſa confiance. Le fier Anglois plia ſous les volontés de ce Prince, comme les lâches Aſiatiques ſous celle des Empereurs Grecs & des Ottomans. Rapin de Thoiras.

Henri I. l'Uſurpateur, flatta ſes ſujets pour les engager à favoriſer ſon uſurpation ſur *Robert*, ſon frere ainé. Il fit beaucoup de promeſſes à la Nation, & il n'en tint aucune.

Jean ſans Terre, Prince dont tout le monde ſait l'hiſtoire ; s'attira tout à la fois ſur les bras la France, ſon Clergé & ſa Nobleſſe ; il ne ſe ſauva qu'en ſe rendant Vaſſal du Pape, & en ſignant, malgré lui, une Chartre de Privileges qu'on lui extorqua, & qu'il n'étoit pas dans la volonté de confirmer.

Le Roi *Henri III*, eſclave de ſes favoris, ne vouloit rien tenir de ce qu'avoit promis *Jean*, ſon pere. Pouſſé à outrance par ſa Nobleſſe, il vint plaider ſa cauſe devant *Saint Louis*. Mais cette Nobleſſe aima mieux profiter de la foibleſſe de ſon Roi, que d'écouter la ſageſſe du Roi de France, qu'elle avoit choiſi pour Juge. C'eſt ſous ce Prince qu'on prétend que quelques Députés des Communes commencerent d'entrer au Parlement. *Edouard III* fut preſque auſſi abſolu que *Guillaume* le Conquérant.

Henri VIII ne ſe ſervit de ſon Parlement que comme les *Caligula* & les *Néron* ſe ſervoient de leurs affranchis.

Elizabeth amuſa ſouvent ſon Parlement, elle le conſulta rarement ; & le mépriſa toujours.

Ce Parlement ne devint hardi & entreprenant, que quand le Calvi-

nisme fut établi en Angleterre. Il s'attaqua aux foibles *Stuards*. Il fut honteusement traité, & ensuite dissipé par *Cromvvel*. *Charles II* ne pouvant mieux faire dans les circonstances critiques où il se trouvoit, le laissa sur le pied où il avoit été durant les regnes de son Pere & de son Aïeul.

Voilà le précis historique de ce Parlement qui trouvoit mauvais : 1°. *Que l'on dît que ses privileges étoient des concessions de la bonté des Rois.* 2°. Qui *entreprit d'examiner les bornes de l'Autorité Royale.* 3°. Qui chercha *à donner à cette Autorité des limites qu'on ne connoissoit pas bien encore.*

Avec des principes semblables à ceux qu'a suivi le Parlement d'Angleterre, il n'est point d'autorité si légitime qui ne puisse être bientôt renversée, il n'est point d'attentat contre les Souverains qu'on ne puisse autoriser.

La conjuration des poudres fut un événement fameux, sous le regne de *Jacques I.* *Voltaire* touche ce morceau avec complaisance, & avec la malignité qui lui est ordinaire, quand les Catholiques y sont intéressés. Voici le fait. Quelques Seigneurs Catholiques d'une mélancolie à l'Angloise, c'est-à-dire, sombre & désespérée,

formerent le plus horrible projet dont on ait jamais oui parler. Pour se délivrer de la persécution protestante, ils entreprirent d'exterminer tout à la fois, le Roi, la Famille Royale & les Pairs du Royaume. Ils firent mettre trente-six barils de poudre dans une cave qui étoit sous la salle où le Roi devoit haranguer le Parlement, & résolurent d'y mettre le feu dès que le Parlement seroit assemblé. Un des conspirateurs écrivit un mot à un Pair de ses amis, pour l'empêcher d'aller au Parlement ce jour-là. La lettre fut remise au Roi. On fit des réflexions, on examina tout, on découvrit cet amas de poudres. Huit des conjurés furent pris & exécutés, & les autres périrent les armes à la main, lorsqu'on entreprit de les saisir.

Pour rendre les Catholiques plus odieux, *Voltaire* affirme que les conjurés s'étoient confessés, & que les Confesseurs *avoient écarté les remords*.

Les lettres des Confesseurs, écrites à Rome, disent qu'ils avoient fait tout le contraire, & qu'ils n'avoient rien oublié pour les empêcher d'en venir à l'exécution; mais qu'ils n'avoient jamais rien pu gagner sur ces sombres atrabilaires.

" Les deux Jéſuites *Oldcorne* & „ *Garnet* furent punis du même ſuppli- „ ce que les conjurés dont ils avoient „ entendu les confeſſions. Le Roi ſou- „ tint publiquement qu'ils avoient été „ légitimement condamnés. Leur Or- „ dre les ſoutint innocents, & en fit „ des Martyrs. „

* Les lettres des Miniſtres Etrangers à leurs Cours reſpectives annoncent qu'on ne put pas convaincre les Confeſſeurs d'avoir eu aucune part à la conjuration. Celles de *Perſon* diſent qu'on avoit défendu aux Catholiques Anglois de rien attenter ſur la Perſonne du Roi, ni de rien entreprendre contre le Gouvernement. M. *Rapin de Thoiras* n'a pu trouver aucune preuve de la conviction de ces deux Jéſuites. *Jacques* déclara que les Catholiques Romains d'Angleterre n'avoient point eu de part à la déteſtable entrepriſe de quelques furieux d'entre eux. *Voltaire* ne dit pas le mot de toutes ces preuves juſtificatives des Catholiques. Il faut donc qu'il les haïſſe encore plus que ne faiſoit *Jacques I.*

* Fa l. nemon , Joan.

Rapin de Thoiras , l. 18.

CHAPITRE XLIII.

Révolution de la Religion Chrétienne au Japon.

CElui qui a déchiré avec fureur les *Conſtantin*, les *Charlemagne* & tous ceux qui ont été zélés pour la Religion, emploie ici toute ſon éloquence pour juſtifier les Japonois qui l'ont exterminée chez eux. Il fait pour cela de graves raiſonnements, & cite des faits importants. Nous ferons voir combien ſes raiſonnements ſont foibles, & combien les faits qu'il avance ſont faux.

„ Il eſt évident, dit-il, que la rai-
„ ſon d'Etat fut la ſeule cauſe des
„ perſécutions, & qu'on ne ſe déclara
„ contre la Religion Chrétienne que
„ par la crainte de la voir ſervir d'inſ-
„ trument aux entrepriſes des Eſpa-
„ gnols. Jamais on ne perſécuta la
„ Religion de *Confucius* au Japon,
„ quoiqu'apportée par un Peuple dont
„ les Japonois étoient jaloux. „

Il eſt évident que ce que *Voltaire* dit là eſt faux. Il y avoit déjà près

d'un ſiecle que la Religion Chrétienne fleuriſſoit au Japon, lorſqu'elle en fut proſcrite. Pendant tout ce temps-là, ceux qui gouvernoient le Japon, ne prirent jamais cette crainte, jamais il n'y eut parmi les Chrétiens le moindre remuement en faveur des Eſpagnols. Comment la raiſon d'Etat fut-elle la ſeule cauſe de la perſécution? Où eſt cette évidence dont parle M. *de Voltaire?* S'il avoit ſuivi les faits hiſtoriques :

1°. Il auroit appris que les premieres plaintes furent portées au Trône par les Bonzes qui voyoient leurs filoute-ries découvertes, leurs ſuperſtitions confondues; & ſur-tout leurs rentes diminuées. Charlevoix, Hiſt. du Japon, l. 18.

2°. Il auroit connu que la jalouſie des Hollandois, dont le commerce au Japon étoit fort inférieur à celui des Portugais, leur fit faire bien des démarches funeſtes à la Religion, comme l'avoue *Koempfer*, lui-même, tout Proteſtant qu'il eſt.

3°. Il auroit été forcé d'avouer que ce fut pour la Religion ſeule, qu'on perſécuta les Chrétiens, puiſqu'on laiſſoit la vie à ceux qui l'abjuroient; & que les Hollandois, pour pouvoir continuer leur commerce, furent obli- Koempfer.

gés d'en faire une abjuration apparente, en jurant qu'ils n'étoient pas de la Religion des Portugais. Où eſt donc encore une fois cette évidence dont parle M. *de Voltaire ?* Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il rapporte lui-même la plupart de ces faits. Jugez donc de la ſolidité de ſes raiſonnements.

" Il paroît, dit-il enſuite, que ſi les „ Portugais & les Eſpagnols s'étoient „ contentés de la liberté de conſ- „ cience, ils auroient été auſſi paiſibles dans le Japon que les autres „ Religions. „

Sa probabilité eſt contredite par les faits les plus notoires. Un an après la proſcription, les Portugais de Macao envoyerent une ambaſſade à l'Empereur, pour tâcher d'obtenir la permiſſion de continuer leur commerce au Japon. L'empereur leur propoſa d'abjurer le Chriſtianiſme. Ces Chrétiens, plus généreux que les Hollandois, leurs rivaux, eurent horreur de cette propoſition. Ils ſacrifierent leur vie à leur Religion. Ils furent tous mis à mort, excepté quelques-uns qui devoient reconduire à Macao ces ſaints Martyrs, & annoncer la cauſe de leur mort. On les reçut à Macao

avec les honneurs qu'on doit aux corps des Martyrs. Le jour de leur arrivée fut un jour de Fête ſolemnelle, & les femmes & les enfants de ces généreux Chrétiens ne ſongerent qu'à remercier Dieu de la grace qu'il avoit faite à leurs peres & à leurs époux.

Voici maintenant comment M. *de Voltaire* arrange le conte de la conſpiration des Chrétiens du Japon. „ Les Hollandois prirent en 1637, „ vers le Cap de Bonne-Eſpérance, un „ vaiſſeau Eſpagnol qui faiſoit voile „ du Japon à Lisbonne. Ils y trouverent des lettres d'un Officier Portugais, nommé *Moro*, eſpece de „ Conſul de la Nation. Ces lettres renfermoient tout le plan d'une conſpiration des Chrétiens du Japon „ contre l'Empereur. On ſpécifioit le „ nombre des vaiſſeaux & des Soldats „ qu'on attendoit d'Europe & des „ Etabliſſements d'Aſie. Les lettres „ furent envoyées à la Cour du Japon. „ *Moro* reconnut ſon écriture & fut „ brûlé publiquement. Alors le Gouvernement aima mieux renoncer à „ tout commerce avec les étrangers, „ que de ſe voir expoſé à de telles „ entrepriſes; & l'Empereur porta le „ fameux Edit de proſcription. „

Ce qu'il faut obſerver dans cette grave narration, c'eſt 1°. Qu'il n'y eut jamais au Japon de Conſul Portugais appellé *Moro*. Il y avoit bien un Japonois de ce nom qui faiſoit beaucoup d'affaires pour les Eſpagnols & les Portugais ; mais il n'étoit pas Sujet de l'Eſpagne.

2°. Il eſt bien ſurprenant qu'on ne ſache le nom ni du vaiſſeau ni du Capitaine Eſpagnol qui fut pris, ni de celui qui fit cette priſe, & qui envoya les prétendues lettres interceptées à la Cour du Japon. Mais c'eſt qu'on ſauve bien mieux l'impoſture, lorſqu'on n'articule pas des circonſtances qui pourroient ſervir à prouver la ſuppoſition du fait.

Hiſt. du Japon, l. 18. 3°. Ce fut un an après l'Edit de proſcription, que les Portugais envoyerent à l'Empereur l'ambaſſade dont nous avons parlé. Eſt-il probable qu'ils euſſent eu cette hardieſſe, s'ils avoient été les auteurs d'une conſpiration pareille, ſi leurs lettres avoient été interceptées, & leur Conſul brûlé publiquement, comme le dit *Voltaire*? On n'a peut-être jamais fait en écrivant une bévue plus forte que celle-ci.

4°. Aucun des Miſſionnaires, de

quelque Ordre ou de quelque Nation que ce ſoit, n'a rien écrit qui donne la moindre idée de cette conſpiration. Cependant ces Miſſionnaires avoient la coutume d'écrire preſque toutes les années en Europe ce qui ſe paſſoit dans leurs Miſſions. Ils étoient quelquefois jaloux les uns des autres; comment eſt-il poſſible qu'ils n'aient rien fait connoître de la cauſe de cette étrange révolution?

5°. La relation d'où *Voltaire* a tiré ce qu'il dit, eſt d'un Auteur qui n'a été dans l'Orient que plus de quarante ans après la révolution : elle eſt remplie d'anachroniſmes, comme il a été démontré; quelle créance peut-elle donc mériter?

" Mais ce qui rend la preuve com-
„ plette, pourſuit *Voltaire*, c'eſt que
„ les Chrétiens du Pays, avec quel-
„ ques Portugais à leur tête, s'aſſem-
„ blerent au nombre de plus de trente
„ mille hommes. Mais il furent battus,
„ & ſe retirerent dans une forteresſe
„ ſur le bord de la mer. „

Mais il eſt un peu fâcheux pour M. *de Voltaire* qu'il y ait preſqu'autant d'erreurs que de mots dans la *preuve complette qu'il donne de la conſpiration du Japon.* Il affirme que les

Chrétiens du Pays s'assemblerent en armes. On doit naturellement croire par-là que tous les Chrétiens du Japon se révolterent. Mais point du tout. Il n'y eut que ceux du petit Canton d'Arima, dont le Gouverneur, ou, comme on dit dans le Pays, dont le Roi, plus sanguinaire que le sanguinaire Empereur qui régnoit pour lors, traitoit les Chrétiens avec la derniere cruauté. Ces infortunés désespérés & aveuglés prirent les armes. Ils penserent comme les Hollandois sous *Philippe II.* Ils firent les mêmes démarches, mais ils n'eurent pas les mêmes succès. C'est un fait absolument faux, qu'ils eussent alors des Portugais à leur tête, comme le dit *Voltaire.* Ils avoient à leur tête un Seigneur du Pays, comme les Hollandois avoient des *Nassau* & des *Marnix.*

" Le Gouvernement somma un vaisseau Hollandois de tirer son canon contre la forteresse. Le Capitaine *Kockbecker* rendit ce funeste service. Les Chrétiens furent bientôt forcés & périrent dans d'affreux supplices. "

Il falloit ajouter que les Hollandois servoient dans l'armée Japonoise qui assiégea la forteresse, dernier asyle des Chrétiens. Ils fournirent un train

d'artillerie pour ce siege, & laisserent encore au camp presque toute celle du vaisseau de *Kockbecker* qui partoit pour les Indes. Ainsi ces mêmes Hollandois, rebelles en Europe contre leurs Maîtres légitimes, faisoient un personnage entiérement opposé en Asie, où ils servoient dans l'armée du Maître légitime contre des rebelles. Au reste, cette conduite si opposée des Hollandois en Europe & en Asie ne doit point être regardée comme une contradiction dans l'homme. C'étoit l'intérêt qui faisoit soutenir la rebellion aux Hollandois en Europe, & qui les faisoit servir contre des rebelles en Asie.

Hist. du Japon, t. 18.

Il est vrai qu'ils n'en eurent pas toute la récompense qu'ils en attendoient, qu'ils furent obligés de renoncer à toutes les marques extérieures du Christianisme, & de se laisser traiter comme d'indignes esclaves, pour conserver une petite partie de leur commerce.

C'est ce qui fait dire au Protestant *Koempfer*, avec une espece d'enthousiasme & une véritable indignation : " Infame avarice, à quel point „ n'avilis-tu pas le cœur de l'homme! „ Des Chrétiens consentent à ne faire

„ aucun exercice de Religion ; à sup-
„ primer le Service Divin, les Di-
„ manches ; à ne pas prononcer seu-
„ lement le Nom de Jesus-Christ ; à
„ fouler le Crucifix aux pieds ; à
„ n'oser faire le signe de la Croix,
„ de peur qu'on ne leur interdise le
„ commerce dans un petit canton de
Hist. du Japon, l. 18. „ la terre ! „ Telle est la réflexion de *Koempfer*. *Voltaire* l'appelle un Ecrivain judicieux ; je ne sais pas si c'est pour avoir pensé & parlé ainsi de la conduite des Hollandois.

CHAPITRE XLIV.

De la Suede, au seizieme siecle.

LA Suede étant devenue presque toute Luthérienne sous le regne de *Gustave-Vasa*, son fils *Jean III* tenta de rétablir la Religion Catholique. Mais il fut toujours si traversé par son frere *Charles*, Duc de Sudermanie, qu'il ne put y réussir. *Sigismond*, fils & successeur de *Jean*, Roi de Suede, & qui fut en même-temps Roi de Pologne, ne put pas seulement obtenir la liberté de conscience

pour ce qui reſtoit de Catholiques en Suede. L'ambitieux *Charles* fit tant par ſes intrigues, ſes violences, & enfin par une révolte ouverte, qu'il enleva la Couronne à ſon neveu, & proſcrivit entiérement la Religion Catholique. Il prit le nom de *Charles IX* & fut pere du fameux *Guſtave-Adolphe.*

Voltaire en parlant de cette révolution ſuppoſe qu'on ignore abſolument l'Hiſtoire de Suede. Il altere, il déguiſe les faits ; il excuſe, il pallie les crimes les plus odieux, dans ceux qui ont introduit le Luthéraniſme dans ce Royaume : enfin des attentats & des révoltes auſſi criminelles, que le furent ceux de la ligue, il les repréſente comme des démarches très-légitimes. C'eſt la maniere de penſer de *Voltaire.*

" Les Rois de Suede, dit-il, n'étoient pas plus deſpotiques qu'en „ Dannemark. Quatre Etats, compoſés de mille Gentilshommes, de cent „ Eccléſiaſtiques, de cent cinquante „ Bourgeois & d'environ deux cents „ cinquante Payſans, faiſoient les „ Loix du Royaume. *Eric*, fils & „ ſucceſſeur de *Guſtave-Vaſa*, étoit „ bien loin de régner avec un pouvoir

„ absolu : & il laissa au monde un „ nouvel exemple des malheurs, qui „ peuvent suivre le desir d'être des- „ potique & l'incapacité de l'être. Le „ fils du restaurateur de la Suede fut „ accusé de plusieurs crimes devant „ les Etats assemblés, & dépose par „ une sentence unanime. On le con- „ damna à une prison perpétuelle, „ & on donna la Couronne à *Jean*, „ son frere. „

" Il faut savoir que ce Roi *Jean*, „ qui étoit Catholique, craignant que „ les partisans de son frere ne le re- „ missent sur le Trône, lui envoya „ publiquement du poison, comme „ le Sultan envoie un cordeau. Le „ Jésuite *Possevin*, Nonce du Pape, „ imposa au Roi *Jean*, pour pénitence „ de cet empoisonnement, de ne faire „ qu'un repas, pénitence tournée en „ ridicule. Les crimes d'*Eric* furent „ bien plus rigoureusement punis. Ni „ ce Prince, ni le Nonce *Possevin* ne „ purent réussir à faire donner la Re- „ ligion Catholique en Suede.

" *Sigismond*, fils du Roi *Jean*, fut „ élu Roi de Pologne * huit ans avant „ la mort de son pere. La Suede pou- „ voit alors devenir très-puissante. „ *Sigismond* pouvoit conquérir toute

* Voltaire se trompe de trois ans. Sigismond

„ la Moscovie. Mais ce Prince étant „ Catholique, & la Suede Luthérien- „ ne, il ne conquit rien, & perdit la „ Couronne de Suede. Les mêmes „ Etats qui avoient déposé son oncle „ *Eric*, le déposerent aussi, & déclarerent Roi un autre de ses oncles, „ qui fut *Charles IX* pere du grand „ *Gustave-Adolphe*. *Charles IX* n'étoit „ regardé que comme un usurpateur „ par les Princes alliés de *Sigismond*; „ mais en Suede, il étoit Roi légi- „ time. „

fut élu en 1587. & son pere mourut en 1592.

Voilà l'infidele récit que fait *Voltaire* de la derniere révolution de la Religion en Suede. Nous allons en opposer un véritable. Nous suivrons principalement *Pufendorff*. Cet Ecrivain étoit Historiographe de Suede : il étoit Luthérien. On doit le regarder comme un homme instruit, & comme n'étant pas prévenu pour les Catholiques.

Eric, selon *Pufendorff*, a été peut-être le plus extravagant de tous les Princes, le plus imbécille, le plus cruel. D'abord il voulut épouser toutes les Princesses de l'Europe dont il entendoit parler. Il fit des demandes & envoya des Ambassadeurs, tantôt à la Reine *Elizabeth*, tantôt à la

Hist. de Suede.

Reine d'Ecoſſe, tantôt à la Cour de Heſſe-Caſſel, tantôt à celle de Lorraine. Quelquefois il traitoit de mariage, en pluſieurs Cours, en même-temps; enfin ce rechercheur infatigable de Princeſſes finit par épouſer une ſimple Payſanne de Suede.

Sa conduite, dans le gouvernement de ſon Royaume, répondoit parfaitement à celle qu'il tenoit dans ſes amours; il prit pour premier Miniſtre & donna toute ſa confiance à *Joram Peerſon*, un des plus grands ſcélérats qui fût en Suede, & qu'on fit mourir enſuite dans les tourments. Son frere *Jean*, Duc de Finlande, ayant épouſé *Catherine Jagellon*, fille du Roi de Pologne, *Eric* ſe ſaiſit de ſa perſonne, les confina dans une étroite priſon, lui & la Ducheſſe ſa femme, alla pluſieurs fois dans la priſon pour l'égorger de ſa propre main, fit tous ſes efforts pour lui enlever ſa femme, & la faire épouſer au Duc de Moſcovie qui la demandoit; il poignarda lui-même * quelques Seigneurs dont il étoit mécontent, & fit mourir ceux qui lui repréſentoient que de pareilles actions étoient indignes d'un Roi; enfin n'ayant pu réuſſir à dépouiller ſes freres de leurs appanages, il réſolut

* Nils. Sture, Helſing. &c.

de les faire aſſaſſiner dans un feſtin. Les Princes qui avoient été avertis, ſe garderent bien de s'y trouver ; ils prirent les armes, pouſſerent *Eric* juſqu'à Stockholm, où ils l'aſſiégerent & le firent priſonnier. *Voltaire* ne dit rien de la conduite du Roi *Eric* ; c'eſt que ce Roi étoit Luthérien.

Dès que le Roi *Jean* fut monté ſur le Trône, *Charles*, ſon frere, fâché de ne pas partager avec lui l'autorité ſouveraine, commença à remuer ; il s'oppoſa continuellement à toutes les vues & à tous les deſſeins du Roi : ce fut là la premiere origine des troubles ; ils augmenterent pendant la guerre qu'il fallut ſoutenir contre le Danemarck, & par les intrigues du Duc de Moſcovie, qui ſoutenoit toujours *Eric*. *Jean*, pour ſe délivrer de ſes inquiétudes, donna ordre à ceux qui avoient la garde du Roi détrôné de le faire mourir, s'il tentoit de s'évader ; & comme les intrigues continuoient, il lui fit donner la Communion, & deux jours après il le condamna au même genre de mort que les Athéniens ordonnerent pour *Socrate*. L'Arrêt étoit doux pour tant de crimes, mais il étoit odieux étant émané d'un frere.

Le Nonce *Poſſevin* impoſa pour pénitence au Roi *Jean* de jeûner pendant toute ſa vie le mercredi, qui étoit le jour auquel il avoit fait mourir le Roi ſon frere. Le Luthérien *Pufendorff* dit que *Jean* accomplit exactement cette pénitence juſqu'à la fin de ſes jours, & fit de plus de grandes aumônes. Le Catholique *Voltaire* tourne en ridicule cette pénitence. Ne diroit-on pas que c'eſt *Pufendorff* qui eſt Catholique, & que c'eſt *Voltaire* qui eſt Luthérien ?

Dès l'inſtant de la mort du Roi *Jean*, *Charles*, ſon frere, ſongea à ſe mettre la Couronne de Suede ſur la tête ; il profita de l'abſence de ſon Neveu *Sigiſmond*, qui étoit alors en Pologne, pour gagner les troupes, changer les Commandants des Places, en bannir ceux qui étoient Catholiques ; il chaſſa du Royaume, ou força de s'en retirer, tous les Sénateurs qui étoient attachés au Roi, s'empara des vaiſſeaux de guerre, des ports, des arſenaux, & pouſſa la guerre juſqu'à ce qu'enfin il ſe fit déclarer Roi. *Voltaire* mépriſe & blâme le Roi *Sigiſmond* de n'avoir pas conquis la Moſcovie, & il loue le rebelle *Charles*, ſon oncle, qui, par ſes révoltes con-

tinuelles & ſes intrigues, l'en avoit toujours empêché.

Charles, après avoir dévaſté la Suede par douze ans de guerres civiles, après en avoir chaſſé ou fait périr, par la main des bourreaux, les Gentilshommes fideles au Roi, après s'être rendu maître de toutes les forces du Royaume, *Charles* aſſembla les Etats, comme *Cromvvel* aſſembloit le Parlement d'Angleterre, & ſe fit déclarer Roi.

C'eſt ſur les ſuffrages d'une telle aſſemblée que *Voltaire* oſe prononcer que *Charles* étoit en Suede Roi légitime. Les uſurpateurs & les rebelles, qui ſont en même-temps ennemis des Catholiques, ſont toujours ſûrs de trouver grace devant lui.

CHAPITRE XLV.

De la Hollande au dix-ſeptieme ſiecle.

NOus ne ſuivrons pas M. *Voltaire* dans tout ce qu'il répete ici ſur la fondation de la République de Hollande, ſur l'héroïſme de ces

hommes qui oſerent les premiers ſecouer le joug de la Religion & de leurs Souverains légitimes, ſur l'injuſtice & les cruautés de *Philippe II*, qui les força à devenir un Peuple libre. Nous en avons déjà aſſez parlé dans le Chapitre vingt-neuvieme de cet Ouvrage; nous ferons ſeulement de courtes obſervations ſur quelques erreurs & contradictions où tombe M. *de Voltaire* dans le Chapitre cent cinquante-ſixieme de ſon Hiſtoire, ſur les éloges outrageants pour la France qu'il fait des Etats-Généraux, & ſur quelques réflexions par leſquelles il ſemble vouloir inſulter la Religion.

" La Hollande, dit-il, ne pouvoit „ admettre ceux qui s'engagent par „ ſerment à laiſſer périr, autant qu'il „ eſt en eux, l'eſpece humaine; on „ avoit l'exemple de l'Angleterre, qui „ étoit plus peuplée d'un tiers depuis „ que les Miniſtres des Autels jouiſ„ ſoient de la douceur du mariage, „ & que les eſpérances des familles „ n'étoient pas enſevelies dans le cé„ libat du Cloître. „

M. *de Voltaire* nous aſſure ici que l'Angleterre, depuis la révolution de la Religion, c'eſt-à-dire, depuis une

une cinquantaine d'années, étoit plus peuplée d'un tiers ; & dès le commencement de son Histoire, dans le premier Chapitre, il dit qu'*il faut que les circonstances soient bien favorables pour qu'une Nation augmente d'un vingtieme par siecle.* Comment accorder ces deux propositions ? Comment accorder cette population subite & prodigieuse de la Nation Angloise, avec les observations des Calculateurs de la propagation humaine, qui ne mettent qu'un vingtieme d'augmentation par siecle, dans les circonstances les plus favorables ? Ces deux propositions se contredisent évidemment ; & cependant M. *de Voltaire* les soutient également l'une & l'autre.

D'ailleurs, le nombre des Ministres des Autels, & des personnes reléguées dans le célibat du Cloître, n'alloit pas à un centieme de la Nation. Comment ce centieme l'a-t-il multipliée d'un tiers en si peu de temps ? Il paroît que M. *de Voltaire* ne se souvient pas dans un endroit de ce qu'il a dit dans un autre.

Il ne s'en souvient pas mieux lorsqu'il dit que le *Commerce du Japon fut interdit aux Hollandois jusqu'en* Hist. gén. ch. 156.

1609 *par les Portugais*; & que ſix lignes plus bas il dit qu'en cette même année 1609, *des ambaſſadeurs du Japon furent à la Haye* pour conclure un traité de commerce avec la Hollande. Voilà un voyage qui ſe fit bien vîte : il faut toujours plus d'un an, & quelquefois près de deux, pour venir du Japon en Hollande. Comment, dans une même année, ces Hollandois furent-ils introduits au Japon, firent-ils aſſez de connoiſſances, & obtinrent-ils aſſez de conſidération à la Cour pour faire envoyer à la *Haye* une ambaſſade qui y arrivât avant que cette même année fût finie? C'eſt une choſe difficile à comprendre.

M. *de Voltaire* nous repréſente enſuite la Hollande comme la premiere, la plus reſpectée & la plus redoutée de toutes les Puiſſances de l'Europe. *Elle devient l'arbitre des Couronnes en* 1668, dit-il. *Louis XIV eſt obligé, par elle, à faire ſa paix avec l'Eſpagne.* M. *de Voltaire* s'eſt décidé apparemment par la fiere inſcription d'une Médaille que les Hollandois firent alors frapper; mais il a eu grand tort : il doit bien ſavoir que les inſcriptions, les légendes des médailles,

les panégyriques & autres pieces de ce genre-là, ne ſont pas des mémoires bien ſûrs pour l'Hiſtoire.

Il eſt vrai que les Hollandois, effrayés de la rapidité des conquêtes de *Louis XIV*, firent, en 1668, la triple alliance, dont le but étoit d'empêcher ou la continuation de la guerre, ou les progrès de la France. Les Eſpagnols accepterent la paix, & les Hollandois firent frapper cette orgueilleuſe médaille par laquelle ils ſe vantoient d'avoir *affermi les Loix, épuré la Religion, ſécouru, défendu & réuni les Rois, aſſuré la liberté des mers, pacifié l'Europe.* Aſſertis Legibus, emendatis Sacris, adjutis, defenſis, conciliatis Regibus, vindicatâ marium libertate, ſtabilitâ orbis Europæ quiete.

Mais, trois ans après, *ces fiers Arbitres des Couronnes* furent obligés, par *Louis XIV*, à faire les ſoumiſſions les plus humbles; ils offrirent toutes les ſatisfactions qu'on voudroit exiger : tout cela n'empêcha pas qu'ils ne viſſent preſque tout leur Pays ſubjugué, & leur République à deux doigts de ſa ruine entiere; ainſi, il y eut bien peu d'intervalle entre ce ſuprême honneur où *Voltaire* prétend

que cette République s'étoit élevée, & le pitoyable état où elle fut réduite, & sur lequel il se tait absolument.

Nous ferons encore une remarque sur ce qu'il dit du Socinianisme. Voici comment il en parle. " Le Déclamateur *Maimbourg* prétend que les „ Unitaires se réfugierent en Hollande, „ où il n'y a, dit-il, que les Ca„ tholiques qu'on ne tolere pas. Le „ Déclamateur *Maimbourg* se trompe „ sur cet article comme sur bien d'au„ tres. Les Catholiques sont si tolérés „ dans les Provinces-Unies, qu'ils y „ composent plus d'un tiers de la „ Nation ; & jamais les Unitaires, „ ou les Sociniens, n'y ont aucun lieu „ d'assemblée publique. On peut comp„ ter parmi les révolutions de l'esprit „ humain, que cette Religion qui a „ dominé dans l'Eglise pendant trois „ cents cinquante années depuis *Cons„ tantin*, se soit reproduite dans l'Eu„ rope depuis deux siecles, & soit „ répandue dans tant de Provinces „ sans avoir aujourd'hui de Temple „ en aucun endroit du monde. Il sem„ ble qu'on ait craint d'admettre, par„ mi les Communions du Christianisme, „ une Secte qui avoit autrefois si long-

„ temps triomphé de toutes les autres „ Communions. „

M. *de Voltaire* eſt bien ici dans le cas qu'il reproche à *Maimbourg* ; il ſe trompe dans l'article que nous venons de rapporter, comme dans bien d'autres.

Il ſe trompe en diſant que les Sociniens ou Unitaires n'ont jamais eu un lieu d'aſſemblée publique en Hollande * ; ils en ont un à Amſterdam vis-à-vis la Comédie, comme les Quakers, qui ne valent guere mieux, en ont un ſur le Canal Impérial. C'eſt *la Martiniere*, témoin oculaire, qui nous l'apprend.

* La Martiniere, *V.* Amſterdam.

Il ſe trompe en diſant que la Region Arienne a dominé dans l'Egliſe pendant trois cents cinquante années depuis *Conſtantin*. Elle ne commença à être puiſſante dans l'Egliſe que vers l'an 340, à la mort de *Conſtantin*, & fut preſqu'entiérement abattue en 390, ſous l'Empire de *Théodoſe*. Quarante ans après elle ſe releva ſous les Goths & les Vandales, & fut enfin entiérement éteinte ſous le regne de *Recarede* ſur la fin du ſixieme ſiecle ; ainſi, cette Religion n'a duré guere plus de deux cents ans, & non pas trois cents cinquante, comme l'aſſure M. *de Voltaire*.

La réflexion par laquelle il conclut cet article eſt remarquable. " Il „ ſemble, dit-il, qu'on ait craint d'ad„ mettre parmi les Communions du „ Chriſtianiſme, celle qui avoit au„ trefois ſi long-temps triomphé de „ toutes les autres. „

Cette réflexion, inſultante pour les Catholiques, eſt très fauſſe. L'Arianiſme, ſoutenu par les Empereurs, les Rois Goths & les Rois Vandales, a vivement perſécuté l'Egliſe Catholique, il eſt vrai ; mais il ne l'a pas vaincue, il n'en a pas triomphé. Les promeſſes de Jeſus-Chriſt à ſon Egliſe ont toujours été vérifiées par les événements ; il lui a prédit des perſécutions & des victoires ; il l'a aſſurée que les Puiſſances de l'enfer l'aſſailliroient, mais qu'elles ne prévaudroient jamais contre elle. La prédiction ſeroit fauſſe, ſi l'Arianiſme avoit jamais triomphé.

Maintenant, ſi l'on ne paroît pas admettre les Unitaires parmi les Chrétiens, ce n'eſt pas ſans raiſon. Les Unitaires ne croyant point la Trinité, ne baptiſeront pas au nom des trois Perſonnes Divines, s'ils ſuivent leurs principes. S'ils ne baptiſent pas au Nom des trois Perſonnes, ils ne donnent point le caractere de Chré-

tien. Ils ne doivent donc être regardés que comme des hommes qui n'appartiennent pas plus à l'Eglise Chrétienne, que lui appartiennent les Disciples de *Confucius* ou de *Mahomet*.

CHAPITRE XLVI.

Remarques sur l'introduction à l'Histoire du siecle de Louis XIV.

LE siecle de *Louis* XIV sera toujours regardé comme un des plus beaux siecles. La révolution qui se fit alors dans l'esprit humain, par la création ou le renouvellement de tant d'arts utiles ou gracieux; les découvertes de la Philosophie; les progrès étonnants qu'on fit dans presque toutes les sciences; la politesse & les agréments introduits dans la société; la police établie dans les Villes & dans les Provinces; la puissance & la gloire où s'éleva alors la France; tout cela rendra ce siecle à jamais mémorable.

L'idée qu'en donne M. de *Voltaire* est, à la vérité, des plus brillantes; mais souvent on y retrouve

bien plus le Poëte qui imagine, que l'Hiſtorien qui raconte. Pour relever l'éclat du ſiecle qu'il peint, il charge les autres d'ombres trop fortes ; il paroît plus amateur de contraſtes frappants que de la vérité ; il oublie quelquefois, dans cette Hiſtoire, ce qu'il a atteſté dans l'Hiſtoire Générale, & affirme avec aſſurance les deux contradictoires : enfin, la maniere dont il parle des affaires qui concernent l'Egliſe & la Religion, ſe ſent bien plus de l'homme né à Londres, & Proteſtant, que de l'homme né à Paris, & élevé dans la Religion Catholique.

Il annonce d'abord que pendant neuf cents ans avant *Louis* XIV, la France n'a eu qu'un Gouvernement gothique, *ſans loix ni coutumes fixes, les Nobles vivant dans l'oiſiveté, les Eccléſiaſtiques dans le deſordre & dans l'ignorance, & les Peuples dans la miſere.*

Mais en faiſant cet affreux portrait de l'état où fut la Nation durant neuf ſiecles, il manque également à la décence & à la vérité : il ſemble qu'il ignore quelle fut la gloire du regne de *Charlemagne*, les admirables réglements & les établiſſements

de Saint *Louis*, la sageſſe de *Charles* cinquieme, la tendreſſe paternelle de *Louis* XII pour ſes Peuples, la renaiſſance des Lettres & des Arts ſous *François* I, les ſages Ordonnances faites ſous les derniers *Valois*, & qui ſont encore une des plus belles parties de notre juriſprudence. Il eſt donc bien faux que le Gouvernement de France ait été, pendant neuf cents ans, *tout gothique, ſans coutumes fixes & ſans loix.* Choiſi, Hiſt. de St. Louis.

Quant à l'ignorance & au déſordre des Eccléſiaſtiques, on ne s'attend pas à d'autre jugement de la part de *Voltaire.*

Pour ce qui regarde l'état & la miſere du Peuple, elle a toujours été à-peu-près la même dans tous les temps, à moins qu'elle n'ait encore augmenté, comme le prétend M. *de Fougerolles* dans ſon Mémoire ſur les Finances, fait en 1711. Dans les Mém. ſous le nom de Boulainvilliers.

Cet homme, qui aime mieux amuſer par des contraſtes frappants, qu'inſtruire en préſentant la vérité, nous dit qu'*à l'avénement de Louis* XIII *à la Couronne, Paris n'étoit pas décoré de quatre beaux édifices*; mais il ne ſait donc pas attention qu'une partie de ceux qu'on admire encore le plus

aujourd'hui dans cette belle Ville, n'ont été faits ni par *Louis* XIII, ni par *Louis* XIV. Les Tuileries ſont de *Cathérine de Médicis*. La moitié de ce beau Louvre, dont on deſire tant l'achevement, & auquel le Roi fait travailler maintenant, eſt de *Henri* II & de ſes Succeſſeurs juſqu'à *Henri* IV; le Luxembourg eſt de *Marie de Médicis*; le fameux Portail de *Saint Gervais* eſt du même temps.

La ſuperbe Colonnade du *Louvre* & la Porte de *Saint Denis*, bâties ſous *Louis* XIV, ſont peut-être les ſeuls édifices qui puiſſent le diſputer pour le goût, les graces, l'air majeſtueux, avec ceux dont nous avons parlé. L'Egliſe des Invalides n'eſt qu'une Egliſe de Citadelle; le diametre du dôme eſt trop petit pour ſon élévation: le ſuperbe Château de Verſailles préſente des beautés frappantes & des défauts choquants; la lourde maſſe de l'Egliſe de *Saint Sulpice* offenſe les yeux d'un homme que a du goût.

Voltaire a beau nous dire que *François* I encouragea les Savants, mais qu'il n'eut ni des *Michel-Ange*, ni des *Palladio*; cependant il eſt ſûr que ni les *Michel-Ange*, ni les *Palladio*,

n'auroient pas rougi qu'ont eût mis à leurs côtés les *Jean Bullant*, les *Philibert de l'Orme*, les *Lescot*, qui ne tarderent pas à enrichir la France des plus beaux édifices qu'on y voie encore aujourd'hui. Si l'on en excepte la Colonnade du Louvre, les Architectes du siecle de *Louis* XIV n'ont presque rien fait d'aussi beau que les Architectes du siecle précédent.

Le goût, pour les beaux Arts & pour les Sciences a été plus universel & plus répandu dans la Nation sous *Louis* XIV que sous aucun autre Prince; on en voit d'abord la raison. Sa sagesse & ses libéralités encouragerent les talents; il eut de grands Ministres qui le seconderent, la durée de son regne affermit ses beaux établissements; on eut des génies dans tous les genres; tout cela est vrai: mais il ne faut pas dire pour cela que notre Nation ait été une Nation toute *gothique* jusqu'au siecle de *Louis* XIV.

M. *de Voltaire* nous assure, dans ce Chapitre, que l'argent des François fut une des raisons qui attira *Gustave-Adolphe* du fond de la Suede en Allemagne; &, dans son Histoire Générale, il nous assure que cela est

faux. Comparez ces deux textes. * *L'intérêt, la vengeance & la fierté appelloient Guſtave-Adolphe en Allemagne : il étoit vainqueur en Poméranie quand la France fit ſon traité avec lui. Neuf cents mille francs une fois payés, & douze cents mille francs par an qu'on lui donna, n'étoient ni un grand effort de politique, ni un ſecours ſuffiſant : Guſtave-Adolphe fit tout par lui-même.* Et dans le ſiècle de *Louis* XIV il dit : * *L'argent des François, & les cris de tous les Proteſtants, appellerent enfin, du fond de la Suede, Guſtave-Adolphe, le ſeul Roi de ce temps-là qui pût prétendre au nom de Héros.* Comparez ces textes, & jugez combien *Voltaire* mérite d'être cru.

* Hiſt. Gén tom. IV, pag. 132.

* Siecle de Louis XIV. c. 1.

Il eſt enſuite fort indigné que le Cardinal de Richelieu *ait eu la foibleſſe de croire aux diables de Loudun, ou de faire périr un innocent dans les flammes.* Je n'examine pas ſi le fameux Curé de Loudun, *Grandier*, étoit magicien ou non ; mais *Voltaire* ſeroit fort embarraſſé de prouver que ce Prêtre fût innocent : il avoit déjà été condamné, par ſentence de l'Evêque, à jeûner tous les Vendredis au pain & à l'eau, à cauſe de ſa vie ſcandaleuſe ; il fut, par une autre ſentence,

Mém. chrono. log d'Avigni.

interdit des fonctions Sacerdotales pour cinq ans dans le Diocese de Poitiers, & pour toujours dans la Ville de Loudun, malgré sa qualité de Curé : il fut convaincu d'entretenir, depuis plusieurs années, une fille de joie qui étoit sa paroissienne. Voilà l'homme dont M. *de Voltaire* déplore le malheur & garantit l'innocence.

Il observe aussi qu'*Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au Cardinal de la Valette, qu'il le dépouilleroit du Cardinalat s'il ne quittoit les armes ; mais que réuni avec la France, il le combla de bénédictions.*

Et nous, nous pouvons observer que le Pape *Urbain* VIII ne pouvoit souffrir que des Cardinaux & des Prêtres, qui ne doivent être que les Ministres du Dieu de la paix, endossassent la cuirasse, & se trouvassent au milieu du carnage des batailles ; il avoit souvent fait des remontrances sur cela au Cardinal *de la Valette* ; il l'avoit même menacé ; ensuite, apprenant que ce Cardinal étoit mort à la tête d'une armée, il ne voulut point qu'on fît pour lui à Rome les prieres qu'on a coutume de faire pour les Cardinaux décédés. Telles sont les *bénédictions* dont *Urbain* VIII combla le Cardinal *de la Valette*. Mémoir. Chronol.

CHAPITRE XLVII.

Minorité & Regne de Louis XIV, jusqu'à la mort de Mazarin.

L'Homme d'imagination sera frappé des belles images & des grands contrastes que présente ce commencement du regne de *Louis* XIV. L'homme qui réfléchit & qui est instruit y trouvera bien des faits altérés, des contradictions, & quelquefois de mépriſables anecdotes qui ne peuvent venir que des ſources les plus miſérables : l'on y voit auſſi paroître les plus fameux perſonnages, les *Condé*, les *Turenne*, les *Cromvvel*, les Cardinaux *de Mazarin* & *de Retz*; mais les portraits qu'il nous en fait ſont ſi infideles, que ces perſonnages ne ſont plus reconnoiſſables. Nous en parlerons en détail dans les Chapitres ſuivants.

" On ne s'attachera dans cette Hiſ-
„ toire, dit M. *de Voltaire*, qu'à ce
„ qui mérite l'attention de tous les
„ temps, à ce qui peut peindre le
„ génie & les mœurs des hommes, à

„ ce qui peut ſervir d'inſtruction &
„ conſeiller l'amour de la vertu, des
„ arts & de la patrie. „

Qui croiroit que cet Hiſtorien Philoſophe, après ces graves promeſſes, nous rapporte de ces baſſes paſquinades qui ne pouvoient avoir cours que ſur le Pont-Neuf, & qui n'étoient propres à être que dans la bouche de la vile populace qu'on y trouve? La Reine Régente, *Anne d'Autriche*, n'étoit, dit-il, appellée que *Dame Anne*. " Le Prince de *Condé*, écri-
„ vant au Cardinal *Mazarin*, lui
„ mettoit cette adreſſe : *All'illuſtriſ-*
„ *ſimo Signor Faquino*. La tête du
„ Cardinal *Mazarin* ayant été miſe à
„ prix par le Parlement, on fit im-
„ primer une répartition de la ſomme,
„ tant pour qui lui couperoit le nez,
„ tant pour une oreille, tant pour un
„ œil, tant pour qui le feroit eunuque. „
On paſſeroit ces miſérables anecdotes à certains faiſeurs d'hiſtoriettes & de mémoires, ouvrages ordinairement auſſi mépriſables que leurs Auteurs : mais auroit-on dû les attendre de celui qui ne veut s'attacher qu'à *ce qui mérite l'attention de tous les temps, & conſeiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie?*

Après avoir rapporté ces mépriſables anecdotes, il altere enſuite, avec hardieſſe, les faits les plus conſtants. " Le Duc d'*Enguien*, dit-il, après „ la bataille de Fribourg, retourne à „ Paris, laiſſe ſon armée au Maré„ chal de *Turenne* ; mais ce Général, „ tout habile qu'il eſt déjà, eſt battu „ à Mariendal : le Prince revole à „ l'armée, & joint à la gloire de „ commander encore *Turenne*, celle „ de réparer ſa défaite. „

A la maniere dont parle *Voltaire*, on diroit que cette armée, battue ſous *Turenne*, étoit la même qui avoit été, peu de temps auparavant, victorieuſe ſous *Condé*, & que le retour ſubit, & la préſence du Prince, rétablirent ſeuls les affaires ; mais l'Hiſtoire parle tout différemment que ne le fait M. *de Voltaire*. Elle nous apprend : 1°. Qu'il y avoit près d'un an d'intervalle entre l'une & l'autre actions, puiſque l'une étoit du 5 Août, & l'autre du 5 Mai de l'année ſuivante. 2°. Que M. *de Turenne* n'avoit qu'une partie de l'armée qu'avoit commandé M. le Prince, qui ne lui avoit guere laiſſé que quelques régiments nouvellement levés. 3°. Que M. le Prince mena avec lui les ſecours que M. *de Turenne*

Hiſt. de Turenne, l. 3.

avoit inutilement demandés, & qui faiſoient un corps de huit mille hommes. 4°. Que M *de Turenne*, malgré ſa défaite, fit encore reſpecter les armes du Roi, le reſte de la campagne, par la plupart des Princes Allemands.

La gloire du grand *Condé* eſt aſſez bien établie, pour n'avoir pas beſoin d'être relevée par l'obſcurciſſement de celle de *Turenne*. Ce Prince auroit mépriſé celui qui auroit pris ce tour pour le louer.

CHAPITRE XLVIII.

Du Cardinal Mazarin.

LE Cardinal *Mazarin* étoit un de ces hommes qui ſemblent être nés pour régir & gouverner des Etats. Ses deſſeins étoient toujours juſtes & réguliers, & toujours intéreſſants pour le Roi & pour la Nation. S'il rencontroit des obſtacles, il ne ſe piquoit pas de les ſurmonter par la force. Il s'en détournoit avec habileté, & parvenoit toujours heureuſement à ſon but. Jamais on ne lui fit prendre le

change, & il ne manqua presque jamais de le faire prendre aux autres. Il fut souvent outragé, & il dédaigna les outrages. Il s'en crut assez dédommagé par la plénitude d'autorité qu'il conserva toujours dans l'Etat, malgré l'animosité jalouse des Grands, & la puissance des factions ennemies. Les Traités de Westphalie & des Pyrenées sont le plus avantageux que la France eût faits depuis plus de quatre cents ans. *Mazarin* eut beaucoup de part au premier, & fit seul le second. La réunion de l'Alsace, du Comté de Bourgogne & d'une partie des Pays-Bas à la Couronne, & ensuite la succession à la Monarchie Espagnole, en ont été les fruits. Voilà ce qu'a été & ce qu'a fait un homme que *Voltaire* mépriſe.

Il reproche au Cardinal *Mazarin* son avidité insatiable. C'est le reproche que tous les autres Ecrivains lui ont fait, & ce reproche est juste. Il s'étoit enrichi autant que le Cardinal *de Richelieu*; mais il dépensa moins. C'est ce qui fit qu'on lui trouva des richesses exorbitantes à sa mort. Il ne s'étoit pas fait bâtir des Palais immenses, comme son prédécesseur; il n'avoit pas fait élever de superbes

Temples ; il n'avoit pas fait conſtruire des Villes de ſon nom. C'eſt la différence qu'il y a de lui au Cardinal *de Richelieu.*

Les raiſonnements que fait M. *de Voltaire* en parlant du Cardinal *Mazarin* ſont remarquables. *C'eſt une erreur*, dit-il, *de ſuppoſer une étendue d'eſprit prodigieuſe dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque ſuccès. Ce n'eſt point une pénétration ſupérieure qui fait les hommes d'Etat, c'eſt leur caractere. Nos entrepriſes dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos ſuccès dépendent de la fortune.*

Il ſeroit bien difficile de deviner ce que ſignifient tous ces grands mots de M. *de Voltaire.* Les paſſions de l'homme, voilà ce qui forme le caractere de l'homme, & ce qu'on peut appeller la trempe de l'ame. La pénétration, la ſageſſe, la fécondité & la variété des vues, la connoiſſance des reſſources & des moyens, c'eſt ce qui fait le génie. Eſt-il donc bien vrai que ce n'eſt que de la trempe de l'ame que dépendent nos entrepriſes, & que ce n'eſt que le caractere qui fait les grands hommes d'Etat? Le génie n'y entre-t-il pour rien?

" Les hommes, ajoute-t-il, pour „ peu qu'ils aient de bon ſens, voient „ tous à peu-près leurs intérêts. Un „ bourgeois d'Amſterdam ou de Berne „ en ſait ſur ce point autant que *Séjan*, „ *Ximenès*, *Boukingham*, *Richelieu* ou „ *Mazarin*. „

C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Sergent qui conduit une eſcouade, en ſait autant pour la guerre qu'un *Condé*, un *Turenne*, un *Gonzalve*, ou bien qu'il ne faut pas plus de génie, de lumieres, de pénétration, de force d'eſprit, pour faire mouvoir avec juſteſſe & avec ſuccès tous les reſſorts d'un grand Etat, que pour gouverner avec économie une famille bourgeoiſe : c'eſt ainſi que raiſonne *Voltaire*.

C'eſt par l'effort d'une ſemblable Logique qu'il veut perſuader que le Traité des Pyrenées n'a été ni auſſi glorieux à *Mazarin*, ni auſſi avantageux à la France qu'on le croit. Depuis quatorze ans le Cardinal avoit en vue ce traité, & ſur-tout le principal article du traité, qui étoit le mariage de l'Infante avec le Roi, & il prévoyoit toutes les ſuites de cette alliance. On a encore la lettre où elles ſont toutes développées. " Si le Roi

„ Très-Chrétien, disoit-il dans cette „ lettre, pouvoit avoir les Pays-Bas & „ la Franche-Comté en dot, en épou- „ sant l'Infante, alors nous aurions „ tout le solide, car nous pourrions „ aspirer à la succession de l'Espagne, „ quelque renonciation qu'on fît faire „ à l'Infante. Et ce ne seroit pas une „ attente fort éloignée, puisqu'il n'y „ a que la vie du Prince, son Frere, „ qui pût l'en exclure. „

Voici maintenant comment raisonne M. *de Voltaire*. " Le Cardinal, „ dit-il, se trompoit évidemment en „ pensant qu'on pourroit donner les „ Pays-Bas & la Franche-Comté en „ mariage à l'Infante. On ne stipula „ pas une seule Ville pour sa dot. „

Mais n'est-ce pas M. *de Voltaire* qui se trompe évidemment lui-même, faute de pénétrer dans la politique du Cardinal? *Mazarin* se mettoit peu en peine de stipuler des Villes pour la dot de l'Infante. Il vouloit acquérir des droits sûrs à *Louis XIV*, bien résolu de les faire valoir à la premiere occasion. Ce fut en conséquence de ces droits, que *Louis XIV*, quelques années après, conquit & se fit céder en effet le Comté de Bourgogne & une partie des Pays-Bas.

Lorſqu'on traitoit du mariage, la ſtipulation de quelque Pays pour l'infante eût été dangereuſe. L'acquiſition des droits étoit intéreſſante : *Mazarin* étoit trop habile pour prendre le change. Ainſi, le raiſonnement de M. *de Voltaire* eſt auſſi foible, que le génie du Cardinal étoit pénétrant.

" Loin que ce mariage, continue-„ t-il, apportât aucun avantage pré-„ ſent & réel, l'Infante renonça à tous „ les droits qu'elle pourroit jamais „ avoir ſur aucune des Terres de ſon „ Pere; & *Louis XIV* ratifia cette „ renonciation de la maniere la plus „ ſolemnelle. „

Ce que *Philippe IV* appelloit en riant une clauſe de bibus, ce que les deux Plénipotentiaires regardoient comme une formalité fort inutile, *Voltaire* le rapporte ſérieuſement & gravement, comme une preuve que le Traité ne fut nullement avantageux à la France. Voilà comment il rend ſon Hiſtoire inſtructive.

Hiſt. de Louis XIV. I. II.

CHAPITRE XLIX.

De Cromvvel.

MR. *de Voltaire* laiſſe le Cardinal *Mazarin* dans la foule des hommes ordinaires, & il ne voit rien de plus grand que *Cromvvel*, le plus odieux de tous les Tyrans, & le plus fanatique de tous les impoſteurs. Il fait le détail le plus pompeux de ſes qualités & de ſes talents, & il ne dit pas un mot de ſes vices.

" *Cromvvel*, dit-il, cet uſurpateur „ digne de régner, affermit ſon pou- „ voir en ſachant le réprimer à propos. „ Il n'entreprit point ſur les privileges „ dont le Peuple étoit jaloux, il ne „ mit aucun impôt dont on pût mur- „ murer, il n'offenſa point les yeux „ par trop de faſte, il ne ſe permit „ aucun plaiſir, il n'accumula point „ de tréſors, il eut ſoin que la juſtice „ fût obſervée avec cette impartialité „ impitoyable qui ne diſtingue point „ les grands des petits.

" Le frere de l'Ambaſſadeur de „ Portugal fit aſſaſſiner un Citoyen de

„ Londres, & fut condamné à être „ pendu. *Cromvvel* qui pouvoit lui „ faire grace, le laiſſa exécuter, & „ ſigna le lendemain un Traité avec „ l'Ambaſſadeur. „

" Jamais le commerce ne fut ni ſi „ libre, ni ſi floriſſant. Jamais l'An- „ gleterre n'avoit été ſi riche ; ſes „ flottes victorieuſes faiſoient reſpec- „ ter ſon nom dans toutes les mers. „ Toutes les Nations de l'Europe qui „ avoient négligé l'alliance de l'An- „ gleterre ſous *Jacques I* & ſous *Char- „ les*, la briguerent ſous le *Protecteur*. „ Il mourut avec la fermeté d'ame qu'il „ avoit montrée toute ſa vie. Il fut en- „ terré en Monarque légitime, & laiſ- „ ſa la réputation d'un grand Roi, qui „ couvroit les crimes d'un uſurpateur. „

Outre cela, M. *de Voltaire* nous fait voir toute l'Europe tremblante devant *Cromvvel*, la Hollande humiliée, l'Eſpagne vaincue, le Portugal obéiſſant, la France forcée à briguer ſon appui. Tels ſont les magnifiques traits par leſquels on nous peint *Cromvvel*. Voyons s'ils s'accordent avec la vérité, & ſi M. *de Voltaire* s'accorde avec lui-même.

Cromvvel, dit-il, *affermit ſon pouvoir en ſachant le réprimer ; ils n'entreprit*

treprit point ſur les privileges dont le Peuple étoit jaloux. Et il nous dit, dans ſon * Hiſtoire Générale, que ce même *Cromvvel* traita le Parlement, c'eſt-à-dire, les Etats Généraux de la Nation, avec la derniere indignité. *L'uſurpateur*, dit-il encore, *ſe rendit au Parlement ſuivi d'Officiers & de Soldats choiſis, qui s'emparerent de la porte. Dès qu'il eut pris ſa place : je crois, dit-il, que ce Parlement eſt aſſez mûr pour être diſſous. Quelques Membres lui ayant reproché ſon ingratitude, il les chargea d'injures. Il dit à l'un qu'il eſt un ivrogne, à l'autre qu'il mene une vie ſcandaleuſe ; .... ſes Officiers & ſes Soldats entrent dans la Chambre. Qu'on emporte la maſſe du Parlement, dit-il ; qu'on nous défaſſe de cette marotte. Il fait enſuite ſortir tous les Membres du Parlement l'un après l'autre, ferme la porte, & emporte les clefs dans ſa poche.* * C. 150.

Il nous dit ici que *Cromvvel ne mit aucun impôt dont on pût murmurer.* Et dans * l'Hiſtoire Générale, il dit que ce même *Cromvvel mene ſon armée à Londres, ſaiſit toutes les portes, fait payer à l'armée quarante mille livres ſterling*, c'eſt-à-dire, près d'un million. *Il mourut*, dit encore * C. 149.

ici *Voltaire*, *avec la fermeté d'ame qu'il avoit montrée toute sa vie.* Et * ailleurs il dit qu'*il mourut d'une fievre occasionnée probablement par l'inquiétude causée par la tyrannie. Car dans les derniers temps, il craignoit toujours d'être assassiné, & il ne couchoit jamais deux nuits de suite dans la même chambre.* Croiroit-on que ces textes, qui se contredisent ainsi, soient du même Auteur? Après cela, avec une hardiesse dont il est lui seul capable, il vous entasse fausſetés sur fausſetés, pour embellir le brillant panégyrique de son Héros.

*C. 149. Histoire Gén.

Il est faux, par exemple, que *Cromwel* signa un traité avec l'Ambassadeur de Portugal, le lendemain du jour qu'il avoit fait exécuter à mort le frere de cet Ambassadeur. Il y eut deux ans d'intervalle entre l'exécution & le traité.

La Beaumelle.

Il est faux qu'il n'entreprit point sur les privileges du Peuple, puisqu'il n'oublia rien pour se faire déclarer Roi, ainsi qu'on peut le voir dans l'Histoire de la Maison Stuart sur le Trône d'Angleterre, par M. Hume, & dans celle de M. Rapin de Thoiras.

L. 10.

Il est faux que le commerce n'ait jamais été si floriſſant que sous *Crom-*

Histoire d'Angl. l. 22.

vvel, puiſque ce fut la Reine *Elizabeth* qui fit les plus grands établiſſements en Amérique, & qui donna naiſſance à la plupart des manufactures d'Angleterre. *Voltaire* en convient lui-même dans ſon Hiſtoire Générale en parlant d'*Elizabeth*. Le même l. 17.

Il eſt faux que *Cromvvel* força la France à briguer ſon appui. Les Eſpagnols, avec qui nous étions en guerre, traitoient d'une alliance avec le *Protecteur*, contre la France. L'habile *Mazarin* profita ſi bien des circonſtances, qu'il fit déclarer pour nous celui que les Eſpagnols preſſoient de ſe déclarer contre nous. Voilà ce que *Voltaire* repréſente comme une humiliation pour la France, & comme une preuve de la ſupériorité de l'Angleterre.

Il eſt vrai que les Hollandois furent obligés de baiſſer le pavillon devant les Anglois dans les mers Britanniques. Mais ce ne fut que le rétabliſſement de l'ancien uſage, que quelques Capitaines Hollandois n'avoient pas voulu obſerver. La guerre ſe fit avec des ſuccès aſſez balancés. La victoire demeura ſouvent indéciſe entre *l'Amiral* Anglois & *l'Amiral* de Hollande. Enfin ce différent ſe

termina par une paix plus étroite que jamais entre l'Angleterre & les États-Généraux. Qu'on juge si l'on peut compter sur ce qu'assure M *de Voltaire*.

Au portrait infidele que M. *de Voltaire* nous a fait de *Cromvvel*, nous en allons substituer, en peu de mots, un qui sera plus ressemblant.

Cromvvel étoit un de ces hommes extraordinaires, dont le génie étoit aussi grand que l'ambition, & que nul crime ne pouvoit effrayer. Hypocrite profond, Soldat intrépide, Capitaine aussi juste & aussi vif dans ses vues que prompt & actif dans l'exécution : Politique impénétrable dans ses desseins, & qui pénétroit toujours les desseins des autres, il conçut les projets les plus hardis, & il les exécuta. Il renversa un Trône ; il fit périr son Roi sur un échafaud ; il s'attribua l'Autorité Souveraine, sans prendre cependant le titre de Roi, pour tromper ses nouveaux sujets, & pour ménager & ne pas soulever contre lui toutes les Puissances de l'Europe. Il n'est aucune sorte de perfidies qu'il n'employât pour réussir ; & ses succès furent aussi grands que ses crimes.

M. *de Voltaire* n'a pas osé lui donner le surnom de grand. Il s'est contenté de le représenter sous des traits qui annoncent le grand Homme & le grand Roi. C'est une égale infidélité dans l'Histoire, ou de ne représenter un heureux scélérat que par ses qualités brillantes, ou de donner pour vraies des choses absolument fausses. Si *Voltaire* a voulu faire sa cour aux Anglois, il n'y a pas trop bien réussi; car les Anglois détestent autant *Cromvvel* qu'ils l'admirent. S'il n'a voulu écrire que pour notre Nation, il n'aura pas le suffrage de ceux qui pensent, qui ont des mœurs, & qui sont Citoyens.

CHAPITRE L.

Du Grand Condé.

SOixante ans après la mort du Grand *Conde*, M. *de Voltaire* nous apprend de ce Prince des anecdotes dont les Auteurs n'avoient point encore parlé. Il nous dit que ce feu dévorant, qui en avoit fait dans sa jeunesse un Héros impétueux & plein

de passions, ayant consumé les forces de son corps, il éprouva la caducité avant le temps. *Son esprit*, (dit-il encore,) *s'affoiblissant avec son corps, il ne resta rien du Grand Condé les deux dernieres années de sa vie.* Il ne nous dit pas de qui il tient cette belle anecdote : mais il seroit bien à souhaiter pour M. *de Voltaire* qu'il eût un peu de ce prétendu affoiblissement. Voici tout le mystere.

Le génie du Grand Condé pour les sciences, pour les beaux arts & pour tout ce qui peut être l'objet des connoissances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie presque unique pour conduire & commander les armées. Ce feu & cette vivacité qui faisoient son caractere, le porterent à examiner toutes les différentes Religions. Il lut avec avidité les plus fameux Livres de tous les sectaires, des athées, déistes, impies & libertins. Il avoit souvent conféré avec les plus habiles Docteurs & les plus grands Philosophes qu'il avoit pu rencontrer. Enfin, après des lectures immenses & des discussions infinies, il conclut qu'il n'y avoit point de véritable Religion que la Religion Catholique, & que toutes

Mémoire Chronol. Tom. III.

les autres n'étoient que des inventions d'hommes frippons, visionnaires & imposteurs : c'est le témoignage qu'on lui entendit rendre mille fois.

La vie de ce Prince n'avoit guere été conforme à sa créance ; mais dans la douce tranquillité de sa retraite de Chantilly, il songea sérieusement à mettre ordre aux affaires de sa conscience. Il parut alors aussi grand par sa fidélité à tous les devoirs de la Religion, qu'il l'avoit été à la tête des armées. L'on ne vit jamais une conduite plus édifiante & plus chrétienne que celle qu'il y mena les deux dernieres années de sa vie. Ce sont ces deux années que M. *de Voltaire* appelle *des années d'affoiblissement d'esprit.* Une pareille réflexion est un outrage à la mémoire du Grand *Condé* & à la Religion.

Mémoire Chronol. Tom. III.

CHAPITRE LI.

Du Vicomte de Turenne.

DAns le ſiecle le plus fécond en habiles Généraux, M. *de Turenne* a été regardé comme un des plus grands hommes de guerre qui eût jamais paru. Jamais homme n'entreprit & ne fit de ſi grandes choſes avec ſi peu de ſecours & de moyens, ne tira plus de reſſource de ſon génie, ne ménagea mieux ſes Soldats, ne montra une ſcience plus profonde de la guerre, & ne la fit avec plus d'humanité : enfin *Turenne* eſt le ſeul des Généraux qui ait eu deux fois la gloire d'être, en bataille rangée, le vainqueur du Grand *Condé*.

Montecuculi, le plus grand Général qu'eût alors l'Empire, apprenant que M. *de Turenne* venoit d'être tué, s'écria : *Il vient de mourir un homme qui faiſoit honneur à l'homme.* Il ne voulut plus commander, parce qu'après la mort de *Turenne*, il ne trouvoit plus de rival digne de lui. *Louis* XIV qui l'avoit regardé comme un

des plus fermes appuis de ſa Couronne, voulut qu'il eût ſon tombeau parmi ceux même qui l'avoient portée. Tel fut M. *de Turenne.*

Peut-on pardonner à un François la maniere dont M. *de Voltaire* parle d'un ſi grand homme ? Il auroit honte d'en dire du mal ; & il ne peut preſque ſe déterminer à en dire du bien. Ce qu'il eſt forcé d'en avouer, eſt toujours artificieuſement mêlé de réflexions ſur ſes fautes & ſur ſes défauts, qu'il exagere exceſſivement & preſque toujours contre la vérité.

Il dit que *Turenne* fut battu à Mariendal, à Rhétel & à Cambrai. Pour faire bien connoître ce que fut M. *de Turenne* en ces trois occaſions, il falloit ajouter qu'à Mariendal il commandoit des Troupes dont il n'étoit pas entiérement maître. Il y avoit dans cette petite armée beaucoup d'étrangers, de Suédois & d'Allemands, qui s'étoient mis au ſervice de la France après la mort de leurs Généraux, & qui aimoient mieux le brigandage qu'une guerre réglée. Hiſt. de Turenne, l. III.

A Rhétel, il fut trompé par le Commandant de cette Place, lequel ſe rendit deux jours avant le temps marqué pour le ſecours.

A Cambrai, il ne fut point battu, comme le dit *Voltaire*; mais ayant ſu que cette Place étoit dégarnie, il s'en approcha avec un petit corps de troupes, & en tenta le ſiege. Alors *Condé*, effrayé du danger où étoit Cambrai, ſe jeta dedans avec dix-huit cents hommes, ce qui détermina *Turenne* à lever le ſiege. En ajoutant ces circonſtances que nous marquons, il auroit fait juger plus avantageuſement de M. *de Turenne* & de l'Hiſtorien.

Les vertus civiles étoient en un degré auſſi haut dans M. *de Turenne*, que les talents militaires. Il y joignit, depuis ſa converſion, une piété très-édifiante. M. *de Voltaire* tâche de rendre ſuſpecte la pureté des motifs de ſa converſion : ces ſoupçons injurieux ne font point tort à M. *de Turenne*; ſon déſintéreſſement & ſa modeſtie ſont aſſez reconnus; ils ne montrent que la paſſion de l'Ecrivain.

On demandoit un jour à quelqu'un, pourquoi *Voltaire*, qui eſt ſi prodigue des plus magnifiques éloges pour le Duc de *Marlbourough*, en eſt ſi avare pour M. *de Turenne*. C'eſt, répondit-on, que l'un étoit Anglois & l'autre François, l'un Proteſtant & l'autre Catholique.

CHAPITRE LII.

De Jacques II, Roi d'Angleterre.

IL paroît que les Catholiques & les Proteſtants ont donné dans un excès égal, en parlant de *Jacques II*, les uns, par les éloges qu'ils ont faits de ce Prince; les autres, par le déchaînement où ils ſe ſont laiſſés aller contre lui.

Jacques II étoit naturellement brave, bon par caractere, plein de probité & de droiture; mais il manquoit de prudence & de politique. Il ne ſut ni ménager avec adreſſe les préjugés de ſes Sujets, ni ſe défier de l'ambition de ſon gendre, le Prince d'Orange, ni profiter à temps des offres de *Louis* XIV.

Ce ne furent point ſes fautes qui firent ſes malheurs, mais la haine des Anglois pour la Religion qu'il profeſſoit, & la perfidie de ſon gendre & des Seigneurs qu'il avoit le plus aimés. Le zele de la Religion Anglicane n'en fut que le prétexte. L'Ambition & l'amour de l'indépendance

en furent la véritable cauſe. M. *de Voltaire* lui-même en convien, en diſant que *ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre.* La Nation, repréſentée par ſon *Parlement*, *fixa alors les bornes, ſi long-temps conteſtées, des droits du Roi & de ceux du Peuple.* On pourroit demander où étoit ce droit de la Nation de régler & de fixer ces bornes, & de changer l'ancienne conſtitution de l'Etat. Ces funeſtes maximes, ſi ſouvent inſinuées dans les Ouvrages de *Voltaire*, font voir qu'il n'eſt pas meilleur Citoyen qu'Hiſtorien.

Pour ce qui eſt de la Religion, M. *de Voltaire* convient également qu'elle ne fut que le prétexte de la révolution. *Si Jacques* II, dit-il, *eût été Mahométan, ou de la Religion de Confucius, les Anglois n'euſſent jamais troublé ſon regne; mais le Catholicisme étoit regardé avec horreur comme la Religion de l'eſclavage.* M. *de Voltaire* dit là deux choſes, dont la premiere ne fait guere d'honneur aux Anglois, & la ſeconde eſt un outrage fait ſans fondement à la Religion Catholique. Les Polonois Catholiques ſont plus libres que les Anglois Proteſtants; & les Proteſtants des Etats

de Saxe, de Pruſſe & de Brunſvick ſont pour le moins auſſi eſclaves que les Sujets d'aucun Etat Catholique. Les réflexions *de Voltaire* ſe ſentent ſouvent bien plus de l'anticatholiciſme que de la vérité. On y voit preſque toujours le Républicain ſéditieux, & preſque jamais le fidele Sujet.

Il nous aſſure que *Jacques* II *s'y prit ſi malheureuſement* pour rétablir *la Religion Catholique, qu'il ne fit que révolter tous les eſprits.* Il eſt cependant très-faux que ce Prince ait entrepris de rétablir la Religion *Catholique en Angleterre.* Il avoit promis à ſon avénement à la Couronne de conſerver l'état & les privileges de l'Egliſe Anglicane, & il ne manqua jamais à ſa promeſſe. Il demanda que les Catholiques fuſſent tolérés, comme on toléroit tant de Sectes dont l'Angleterre eſt remplie, & il fut refuſé; ſa modération ne ſervit qu'à enhardir les factieux, qu'un peu plus de vigueur auroit arrêtés. Révol. d'Angl. l. 12.

Si ce Prince fit quelque faute par imprudence & par foibleſſe, il ſoutint au moins ſes malheurs avec une fermeté digne des plus grandes ames & digne de ſa Religion. L'Archevêque de Rheims, à ce que rapporte

encore *Voltaire*, dit tout haut, dans l'anti-chambre de ce Prince à Saint Germain : *Voilà un bon homme qui a quitté trois Royaumes pour une Messe.* Ce n'eſt-là qu'une impiété qui ne fait guere d'honneur à cet Archevêque ; il paſſoit pour être extrêmement vif ; on ne l'avoit pas encore fait paſſer pour impie : mais on peut ſe diſpenſer de croire cette anecdote ; le garant n'eſt pas trop ſûr.

Quant à ce qu'il ajoute, que *Louis* XIV encourageoit *Jacques* II à devenir abſolu, & les Jeſuites à rétablir leur Religion & leur crédit ; qu'on ſe moquoit de ce Prince à Paris, & qu'on faiſoit des paſquinades contre lui à Rome : ce ſont-là de ces mépriſables diſcours qui pouvoient bien amuſer la vile populace de Londres, mais qui ne méritent pas d'être relevés, & qui ne méritoient pas d'être rapportés.

CHAPITRE LIII.

Parallele de Louis XIV avec le Prince d'Orange.

IL faut avoir toute l'autorité & la plénitude de génie qu'a M. *de Voltaire*, pour oſer propoſer un parallele entre *Louis* XIV & le Prince d'Orange. *Voltaire* ne ſait lequel de ces deux Princes a mieux mérité le ſurnom de *Grand*. Il examine, il doute ; enfin il laiſſe la choſe indeciſe. Voici, en peu de mots, ce qu'ont fait & ce qu'ont été ces deux Princes.

Le Prince d'Orange, ſans avoir aucun droit à la Couronne d'Anglererre, fomenta les rebellions & les perfidies pour l'enlever à ſon beau-pere. *Louis* XIV ſe ſacrifia pour placer ſon petit-fils ſur le Trône d'Eſpagne, où les droits de la naiſſance, le teſtament de *Charles* II, & les vœux des Eſpagnols l'appelloient.

Le Prince d'Orange perdit preſqu'autant de batailles qu'il en donna, & l'on ne connoît point de Genéral

qui ait été si souvent battu. *Louis* XIV n'a jamais attaqué de Villes qu'il n'ait prises ; il a créé une marine qui est devenue la terreur de ceux qui se disoient les maîtres de la mer, il a soutenu, avec les plus brillants succès, les efforts de toute l'Europe liguée contre lui.

Le Prince d'Orange n'a fait aucun établissement qui ait augmenté la puissance, la force & la gloire de l'Angleterre. *Louis* XIV, en établissant toute sorte de manufactures dans toute l'étendue de ses états, en protégeant les sciences & les arts, en encourageant les talents, a vu tout parvenir à la perfection sous son regne, il a fait de la France le centre du bon goût, de l'industrie & des richesses.

Le Prince d'Orange avoit une politique sombre, qui n'étoit fondée que sur une dissimulation profonde, qui sacrifioit quelquefois les droits les plus sacrés pour parvenir à ses fins, qui ne fut mêlée d'aucune de ces qualités qui peuvent faire respecter & aimer un Prince. *Louis* XIV eut une politique qui respecta toujours le droit des gens, qui se fit souvent admirer de ceux même de qui il triomphoit, qui ne prit jamais

d'autres moyens que ceux qu'un grand Prince peut avouer ſans honte.

C'eſt entre ces deux Princes que *Voltaire* paroît incertain, & il n'oſe pas décider lequel des deux a mieux mérité le ſurnom de *Grand*. Les écrits de quelques réfugiés François, qui ont fait de ſi grands éloges du Prince d'Orange, & des plaintes ſi ameres de *Louis* XIV, n'ont pas fait changer de ſentiment à l'Europe. Celui qui n'eſt ici que l'écho de ces Ecrivains chagrins n'en fera pas changer non plus : en outrageant la mémoire de *Louis* XIV, il ſe déshonore lui-même.

CHAPITRE LIV.

De la Philoſophie & des beaux Arts ſous Louis XIV.

RIen ne pouvoit nous donner une idée plus frappante des progrès des ſciences & des arts ſous *Louis* XIV, que la maniere dont *Voltaire* préſente ce beau ſujet : on y trouve des images vives, des réflexions juſtes, des remarques intéreſſantes &

glorieuſes à la Nation. Ce morceau auroit été parfait, ſi l'Auteur n'y eût pas parlé de la Religion, s'il avoit eu le courage de rendre juſtice à tout le monde, & s'il n'eût aimé que la vérité.

S'il en faut croire cet Ecrivain, ce ne fut que dans le ſiecle de *Louis* XIV qu'on commença, avec le ſecours de la Philoſophie, " à deſſiller les yeux „ du Peuple ſur les ſuperſtitions qu'il „ mêle toujours à la Religion. Les „ Saints ſuppoſés, les faux miracles, „ les fauſſes reliques commencerent à „ être décriées ; la ſaine raiſon, qui „ éclairoit les Philoſophes, pénétroit „ par-tout ; quelques autres ſuperſti- „ tions, attachées à des uſages reſ- „ pectables, ont ſubſiſté. „

Ne diroit-on pas que la Religion, telle qu'on l'avoit pratiquée juſques alors, étoit toute obſcurcie & défigurée par la ſuperſtition, & que c'eſt la Philoſophie qui a eu la gloire de lui rendre ſa pureté ? Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux répondre à cette indécente prétention qu'en empruntant les paroles du ſage & judicieux Auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France. *La Philoſophie*, dit-il, *par l'abus qu'on en a fait*,

Hénaut, Hiſtoire Chronol. Louis XIV.

eſt coupable de bien des maux ; mais dès qu'elle eſt ſoumiſe à la Religion, la Religion en eſt plus pure & plus éclairée. On la ſoupçonne, cette Philoſophie, on la ſoupçonne quelquefois, & avec raiſon, quand elle entre dans des têtes mal diſpoſées, de n'être point favorable à la Religion. Voilà ce qu'on ne reconnoît que trop dans la plupart des Ecrits philoſophiques de ce ſiecle.

Il eſt bien vrai que dans les ſiecles d'ignorance, il s'étoit introduit des abus dans la Religion ; mais il n'eſt pas également vrai qu'on ait attendu la Philoſophie du ſiecle de *Louis* XIV pour les corriger : on y avoit déjà travaillé heureuſement depuis les ſages Ordonnances du Concile de Trente ; notre ſiecle, à la vérité, a fourni beaucoup de critiques ; les meilleurs ne ſont pas ceux qui ſont allés le plus loin, comme les *Dupin*, les *Baillet*, &c. dans leſquels on a trouvé tant d'erreurs & tant de points dignes de cenſure. *Dupin* fut obligé de ſe rétracter, & *Baillet* fut condamné, ſur certains points, par quelques Evêques.

Je n'entreprends pas de réfuter tout ce qu'il dit des erreurs dont le

monde étoit aveuglé : ſorcelleries, amulettes, anneaux conſtellés, ſecrets magiques, horoſcopes, il repréſente tout cela comme étant très-commun ; il charge le tableau au point qu'on croiroit qu'il n'y avoit preſque perſonne qui ne donnât dans ces extravagances, & il conclut *que preſque tout étoit illuſion, & que, juſqu'à ce temps-là, on n'avoit guere adopté que des erreurs en tout genre.*

N'en déplaiſe à M. *de Voltaire*, ce monde, preſque tout enſorcelé, n'a jamais exiſté que dans certaines imaginations hardies & ſans regle ; frappées d'un objet, elles le multiplient ſans examen & ſans réflexion, & quelquefois même ſans vraiſemblance. Les ſoupçons, les craintes, les imputations de ſorcelleries étoient autrefois beaucoup plus fréquentes qu'aujourd'hui ; on en parloit plus, & l'on n'en voyoit peut-être pas davantage.

Il eſt difficile de trouver une propoſition plus extravagante & plus inſenſée que celle qui dit que l'on n'avoit guere adopté que des erreurs de l'antiquité ; on avoit adopté, de l'antiquité, des loix, des regles de mœurs, la connoiſſance de la Reli-

gion. Doit-on mettre cela parmi les erreurs ? L'erreur la plus mépriſable eſt celle de ces orgueilleux Philoſophes, qui, regardant en pitié le reſte du genre humain, ſe croient au-deſſus de toutes les erreurs.

Parmi les jugements que porte M. *de Voltaire* ſur la plupart de nos grands Ecrivains, il y en a qui ſont juſtes, il y en a dont on doit ſe défier ; les uns montrent un goût ſûr, les autres une baſſe jalouſie. Que penſeront les hommes éclairés en voyant *Rouſſeau* mis dans la foule des Ecrivains médiocres, en parallele avec la *Mothe Houdard*, & même au-deſſous de lui ?

" *Rouſſeau*, dit-il, avec moins d'eſ-
„ prit, moins de fineſſe & de facilité,
„ eut beaucoup plus de talent pour
„ l'art des vers. „

Voilà tout le bien qu'il en a pu dire : il fait aſſez peu de cas de ſes Epîtres ; il ne dit mot de ſes inimitables Cantates, genre de Poéſie dont *Rouſſeau* eſt comme le créateur, il auroit corrompu la Langue Françoiſe, ajoute *Voltaire* ; ſi le ſtyle marotique, qu'il employa quelquefois, avoit été imité.

On peut demander ici où eſt le

goût & l'équité ; le ſtyle marotique plaît infiniment dans le naïf & le familier ; perſonne, dans le ſublime & le gracieux, ne s'exprime avec plus de nobleſſe & de légéreté que *Rouſſeau* ; mais *Rouſſeau* a été contemporain de *Voltaire* ; ſes Ouvrages ont toujours été lus & admirés de tout le monde. M. *de Voltaire* auroit-il pu gagner ſur lui de le louer ? *Rouſſeau* ſera toujours regardé comme le premier des Poëtes lyriques, & comme un des Poëtes les plus parfaits que la France ait donné. Ce que *Voltaire* oſe en dire, le fera regarder comme le plus jaloux des Critiques & le plus inique des Juges. Il dit encore qu'il faut imputer à *Rouſſeau* les fameux couplets, ou flétrir deux Tribunaux qui prononcerent contre lui.

Il eſt ſurprenant que *Voltaire* n'ait pas apperçu le faux d'un raiſonnement pareil : la calomnie peut être conduite avec tant d'artifice qu'elle ne puiſſe pas être découverte. Les Juges ſont obligés de prononcer ſelon les preuves alléguées & les dépoſitions faites ; ils peuvent donc prononcer des ſentences légitimes pour la forme, injuſtes pour le fond, mais dont tout l'odieux doit retomber ſur

les calomniateurs & les faux témoins. *Rouſſeau* n'auroit pas été le premier innocent qui eût ſuccombé à la calomnie.

Le Duc, Régent, lui permit, en 1719, de revenir dans ſa patrie ; il eût aſſez de courage pour refuſer cette grace, à moins qu'on ne fît la reviſion de ſon procès ; il proteſta de ſon innocence juſqu'à la mort : avant de recevoir le Viatique, il déclara, en prenant Dieu à témoin, que l'imputation des couplets étoit une noire calomnie. Tout cela fera plus d'impreſſion ſur un homme ſenſé que les déclamations de *Voltaire* ; on regardera toujours comme une indigne baſſeſſe de perſécuter, juſques dans le tombeau, un homme ſi cher à la République des Lettres, & de répandre le fiel juſques ſur ſes cendres.

Le même Critique qui a mis *Rouſſeau* parmi les génies médiocres, met *Quinaut* au même rang que les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere* & les *Boileau*. Qu'on juge par là de l'équité & de la ſagacité de ſes jugements. Il y a de la douceur & des graces dans les vers de *Quinaut*, mais il n'y a ni feu ni imagination : preſque toutes ſes pieces ſont jetées dans le même moule ;

peu de perſonnes en peuvent ſoutenir la lecture ; elles avoient beſoin, comme le dit M. *Boileau*, que *Lulli* les réchauffât des ſons de ſa muſique ; elles ne paſſent qu'avec ce ſecours : auſſi l'Opéra n'eſt-il ſupportable que par le ſpectacle, la muſique & les danſes ; tout le monde éprouve que le reſte y ennuie.

" On ſait par cœur des ſcenes entieres de *Quinaut*, dit encore *Voltaire*, c'eſt un avantage qu'aucun Opéra d'Italie ne pourroit obtenir. "

Si on le ſait, cela marque la beauté de la muſique : les *Aria* de *Metaſtaſio* ſont plus chantés en Italie que les ſcenes de *Quinaut* ne le ſont en France : l'éloge de *Quinaut* & le mépris de l'Italie, ſont également outrés ; l'équité & le goût y manquent.

En parlant des beaux Ouvrages en proſe qui ont diſtingué le ſiecle de *Louis* XIV, *Voltaire* s'écrie : *Qui croiroit que tous ces beaux Ouvrages n'auroient probablement jamais exiſté, s'ils n'avoient été précédés par la Poëſie ? C'eſt pourtant la deſtinée de l'eſprit humain chez toutes les Nations.*

On peut répondre à M. *de Voltaire* que perſonne ne le croiroit : les plus grands Ecrivains en proſe, chez les

les Romains, ont été avant les grands Poëtes. *Hortenſius*, *Ciceron*, *Céſar*, ont précédé les *Virgile*, les *Horace*, les *Tibulle*. Parmi les François, les *Boſſuet* & les *Bourdaloue* ont été Contemporains des *Corneille* & des *Racine*. Jean de *Lingendes*, Evêque de Mâcon, dont M. *de Voltaire* vante tant l'éloquence, les avoit précédés. Les vives images de la Poéſie, les grands traits de l'éloquence, la juſteſſe & la préciſion de la Philoſophie, peuvent s'aider mutuellement; mais l'une ne donne pas naiſſance à l'autre.

CHAPITRE LV.

Des Finances.

ON dit que M. *de Voltaire* avoit eu grande envie d'être fait Miniſtre d'Etat; je ne ſais pas s'il eût bien réuſſi dans la partie des Finances: il dit que dans les dernieres années de *Louis* XIV, on avoit pouſſé juſqu'à quarante livres la valeur numéraire du marc d'argent, qui n'étoit auparavant qu'à vingt-huit. *Reſſource fatale*, s'écrie-t-il, *par laquelle le*

Roi étoit soulagé un moment, pour être ruiné ensuite! Cependant, les personnes qui pensent, jugeront que, dans les besoins pressants, le Roi prenoit un moyen très-efficace pour subvenir aux nécessités de l'Etat, parce que 1°. si le Roi perdoit trois dixiemes de ce qu'il tiroit de ses Peuples, il pouvoit réparer cette perte par quelque impôt qui auroit remplacé ces trois dixiemes, & cet impôt alors n'eût pas réellement plus chargé les Peuples qu'ils ne l'étoient auparavant; mais il se libéroit en même-temps de trois dixiemes de toutes les charges de l'Etat, appointements, pensions & autres choses semblables, ce qui faisoit un avantage évident.

Mém. du Comte de Boulainvilliers.

2°. Le Roi fit cette augmentation de la valeur numéraire du marc d'argent dans un temps où les charges excédoient de beaucoup ses revenus: il gagna donc beaucoup plus par cette diminution réelle des charges, qu'il ne perdoit par la diminution réelle de la recette.

3°. Désapprouver l'augmentation de la valeur du marc d'argent, c'est ce qu'on ne peut faire que par rapport aux pertes des particuliers qui avoient placé leur argent à constitution de

rente ; elle leur a été très-funeſte, il eſt vrai, mais elle a été très-utile au Roi. La réflexion de M. *de Voltaire* eſt donc fauſſe, & l'exclamation vaine.

Il traite ſouvent & hardiment d'abſurdités certaines choſes qui ſont racontées par d'autres Auteurs ; mais comment faudra-t-il traiter cette anecdote qui ſe trouve au Chapitre des Finances ?

" Le Roi, dit-il, ſe priva de toutes „ ces tables d'argent, de ces grands „ guéridons, de ces conſoles, de ces „ grands canapés d'argent maſſif, & „ de tous ces autres meubles qui „ étoient des chefs-d'œuvre de ciſé- „ lure de la main de *Balin* : ils avoient „ coûté dix milions, on en retira „ trois. „

Il falloit donc qu'il y eût dans ces ouvrages pour plus de ſept millions de façon, tandis qu'il n'y avoit pas pour trois millions de valeur de matiere ; c'étoit bien là le cas de dire avec *Ovide* : *Materiam ſuperabat opus*. *Voltaire* ne dit pas quel eſt le Duc ou le Prince de qui il tient cette belle anecdote.

CHAPITRE LVI.

De la Cour de Rome & des affaires ecclésiastiques.

LOrqu'un homme comme M. *de Voltaire* traite des affaires ecclésiastiques, le Clergé & la Cour de Rome ne doivent pas s'attendre à être fort ménagés, ni les Lecteurs à être sûrement instruits. Un mêlange de beaucoup de traits piquants, & de quelques ménagements artificieux pour la Cour de Rome; un aveu de la décence du Clergé de ce siecle, pour rendre mépriſable le Clergé des siecles précédents; des imputations incertaines & mal prouvées; des déciſions où il y a plus de hardieſſe que de ſageſſe & de raiſon: voilà ce qui ſe trouve répandu parmi quelques vérités dans les Chapitres où M. *de Voltaire* traite des affaires ecclésiastiques; nous nous bornerons à quelques obſervations fort courtes.

Les hommes ſages, François ou Etrangers, n'approuveront jamais tout ce que les Papes ont fait; les

Papes eux-mêmes ont souvent désapprouvé & réparé ce qu'avoient fait leurs prédécesseurs. Les fautes d'un Roi n'autorisoient pas un Ecrivain à déclamer contre la Puissance Royale, qu'on doit toujours respecter : les fautes de quelques Papes ne l'autoriseront pas non plus à déclarer contre la Puissance Pontificale, que l'on doit respecter également dès que les droits des Couronnes n'y sont point intéressés.

C'est une injustice qu'on fait à la Cour Romaine, de la représenter comme un bureau où tout se délivre à prix d'argent, où *toutes les graces sont taxées; & où l'on achete des dispenses à tout prix.*

Voltaire ne sait pas apparemment qu'il y a une infinité de graces qui ne s'accordent qu'avec cette clause, qu'on n'aura rien donné & qu'on ne donnera rien pour l'obtenir, sans quoi elles sont déclarées nulles & de nul effet. Pour ce qui est des dispenses dans les matieres graves, un des plus habiles Canonistes * François regarde les renvois à Rome comme un des moyens les plus propres à assurer la liberté épiscopale, & à empêcher que l'autorité ne soit jamais compromise.

* Cabassut Theoria & praxis Jur. Can.

" L'autorité ſpirituelle du Pape, „ dit-il en un autre endroit, eſt „ abhorrée dans la moitié de la Chré- „ tienté ; & la maxime de la France „ eſt de le regarder comme une Per- „ ſonne ſacrée & entreprenante, à „ laquelle il faut baiſer les pieds, & „ lier quelquefois les mains. „

On n'ignore pas que l'autorité ſpirituelle du Pape eſt abhorrée parmi les Proteſtants ; mais les François Catholiques & inſtruits ne reconnoîtront pas leurs ſentiments dans cette maxime, qu'*il faut baiſer les pieds au Pape, & lui lier les mains.*

S'il ne s'agit que de choſes ſpirituelles, la Cour, qui eſt auſſi intéreſſée, & même qui y eſt plus intéreſſée, que les Peuples, à toujours donné l'exemple de l'obéiſſance au Vicaire de Jeſus-Chriſt. S'il s'agit de la puiſſance temporelle, on ne regarde en France le Pape que comme un Prince étranger : ſi le ſpirituel & le temporel ſont mêlés, la Cour, le Clergé, les Cours ſouveraines, ne manquant pas d'annoncer aux Peuples ce qu'ils doivent, & les Peuples obéiſſent avec docilité & avec plaiſir.

" Les Religieux, ajoute *Voltaire*, „ dont les Chefs réſident à Rome,

„ ſont encore autant de ſujets immé-
„ diats du Pape, repandus dans tous
„ les Etats. Prêter ſerment à un autre
„ qu'à ſon Souverain, eſt un crime
„ de Leze-Majeſté dans un Laïque;
„ c'eſt un acte de Religion dans le
„ Cloître. „

Voilà un galimathias où il n'y a pas l'ombre de bon ſens. Jamais Religieux n'a regardé le Pape comme ſon Souverain; jamais Religieux ne lui a prêté ſerment de fidélité. Un Religieux fait vœu d'obéiſſance à ſon Supérieur ſelon ſa regle & ſon inſtitut. Ce qui regarde la puiſſance pontificale n'entre pour rien dans ce ſerment; l'exercice de l'obéiſſance n'a point de rappport à la puiſſance civile; elle ne s'étend pas au-delà des obſervances monaſtiques. Voilà à quoi aboutit le vœu d'obéiſſance. Etoit-ce la peine d'enfiler ces grandes paroles: *Qu'on fait dans le Cloître un acte de Religion de ce qui deviendroit un crime de Leze-Majeſté dans un Laïque?* Diſons maintenant un mot des affaires eccléſiaſtiques de France.

M. *de Voltaire* fait, ſans le vouloir, le plus bel éloge de la ſageſſe & de la religion de *Louis* XIV; il aſſure que *ſi ce Prince l'avoit voulu,*

il n'avoit qu'à dire un mot ; qu'on auroit créé un Patriarche, rompu avec Rome, établi en France une Eglise Catholique, Apostolique & qui n'auroit pas été Romaine.

C'est-à-dire, que si *Louis* XIV l'avoit voulu, on auroit établi une Eglise Gallicane sur le modele de l'Eglise Anglicane.

Cette idée de la création d'un Patriarche en France, est une idée qui n'a point été approfondie, & qui ne peut point soutenir un sage examen. Cette idée peut surprendre dans la spéculation ; mais elle auroit trouvé de très-grandes difficultés dans l'exécution : car, premiérement, peut-on supposer que les Evêques de France eussent jamais consenti à reconnoître un de leurs Pairs pour leur Supérieur ? & quand même ils y auroient consenti, auroient-ils pu s'accorder sur le choix ? L'Archevêque de Vienne, qui prend le titre de Primat des Primats, & celui de Lyon, qui se porte pour Primat des Gaules, auroient-ils voulu le céder autre autres ?

L'Archevêque de Bourges, qui se dit Primat d'Aquitaine, & celui de Rouen, qui prend le même titre pour la Neustrie, n'auroient-ils pas fait

valoir leurs prétentions & soutenu leurs droits? Qui est ce qui auroit eu l'autorité pour décider? Qui est ce qui se seroit cru obligé de se soumettre?

Secondement, ce Patriarche auroit été dépendant du Pontife Romain, ou il en auroit été indépendant : s'il eût été dépendant du Pontife Romain, on ne gagneroit rien à l'érection du Patriarchat; s'il en eût été indépendant, on rompoit l'unité qui est essentielle à l'Eglise de Jesus-Christ; on n'étoit plus de l'Eglise de Jesus-Christ. La distinction de la discipline & du dogme ne fait rien ici, puisque la France ne se croit pas obligée de recevoir rien de ce que Rome ordonne pour la discipline, qu'avec certaines précautions, & après beaucoup d'examens & de formalités, & qu'elle ne pourroit pas rejeter le dogme sans tomber dans l'hérésie : ainsi on voit bien le mal que l'érection d'un Patriarchat en France auroit pu faire, mais on n'en voit pas le bien.

Quelque mécontent que fût *Louis* XIV du Pape *innocent* XI, il eut cependant toujours en horreur ce qu'on lui laissa entrevoir d'un projet de séparation d'avec l'Eglise de Rome; on assure même qu'il s'en exprima

d'une maniere à ôter à qui que ce fût la hardieſſe de lui parler ſur ce ſujet.

Ce grand Prince, vraiment digne du titre de Fils ainé de l'Egliſe, ſavoit que la Religion Chrétienne eſt une; que le Succeſſeur de *S. Pierre*, Vicaire de Jeſus-Chriſt, en eſt le Chef néceſſaire; que l'Egliſe de Rome eſt la Mere & la Maîtreſſe de toutes les Egliſes particulieres, & le centre de l'unité, & qu'il étoit à craindre qu'une ſéparation n'entraînât bientôt une altération dans la foi. Il penſoit en cela plus chrétiennement & plus judicieuſement que M. *de Voltaire*.

Le premier dépit de *Henri* VIII n'occaſionna d'abord qu'une ſéparation en Angleterre; mais la ſéparation entraîna bientôt le bouleverſement entier de la Religion. Perſonne n'ignore que les guerres civiles, le mêlange monſtrueux de toute ſorte de ſectes, l'impiété, l'irréligion, ont été depuis lors le partage de l'Angleterre. Le bonheur de la France voulut que *Louis* XIV fût plus maître de ſes reſſentiments, que *Henri* VIII ne l'avoit été des ſiens.

M. *de Voltaire* le blâme de n'en avoir pas fait aſſez, & de n'avoir

pas voulu consentir *à une démarche qui étoit plus aisée, qu'elle ne paroissoit hardie, & qui étoit le vœu de toute la Nation.* Mais il fait voir par-là, ou que la pureté de la Religion ne l'intéresse guerre, ou qu'il n'a pas vu les suites dangereuses d'une démarche qui lui paroît si aisée. C'est donc manquer de pénétration ou de Religion.

Il nous parle ensuite beaucoup de tout ce qui se passa aux derniers Etats-Généraux tenus en 1614. Mais ce qu'il nous en dit, l'homme ennemi de la Religion & du Clergé le lira avec plaisir; l'homme ignorant, avec surprise, & l'homme éclairé, avec indignation. Rien de plus aisé que de démontrer la fausseté de ce qu'il avance sur cette matiere.

Il dit: " 1°. Que la Chambre „ Ecclésiastique, en avouant que la „ Personne de nos Rois étoit sacrée, „ persista à soutenir que la Couronne „ étoit dépendante. 2°. Que le Car- „ dinal *du Peron* s'emporta jusqu'à „ dire que la puissance du Pape étoit „ pleine, plénissime, directe au spi- „ rituel, indirecte au temporel, & „ qu'il avoit charge de dire qu'on „ excommunieroit ceux qui avance-

„ roient que le Pape ne peut pas dé-
„ poſer les Rois. 5°. Que l'eſprit du
„ Clergé étoit alors le même que celui
„ qui avoit autrefois dépoſé *Louis* le
„ Débonnaire. „

On donne hardiment le défi à M. *de Voltaire* de citer un ſeul endroit du Procès-verbal de l'Aſſemblée Eccléſiaſtique, où il ſoit parlé de ce qu'il oſe imputer au Corps reſpectable du Clergé. Tout ce qui s'y paſſa y eſt rapporté. La ſource eſt sûre & infaillible.

Procès-verbal des Etats de 1614.

On ſait bien que le Clergé refuſa de recevoir la loi que propoſoit le Tiers-Etat, parce que le Tiers-Etat la propoſoit comme conforme à la parole de Dieu. Le Clergé ſoutint que ce n'étoit point au Peuple, mais au Clergé ſeul à décider ſi une choſe étoit conforme à la parole de Dieu, & par conſéquent de foi. Mais il n'y eut jamais un mot contre l'indépendance des Rois.

La Cardinal *du Peron*, l'un des plus grands Théologiens & des plus ſavants hommes de ſon Siecle, l'homme de confiance du Roi *Henri* le Grand, & le plus redoutable fléau des Hérétiques, eut beaucoup de part à ce qui ſe paſſa aux Etats de 1614. Dans le diſcours qu'il fit à l'occaſion de la loi propoſée par le Tiers

Procès-verbal des Etats de 1614.

Etat, il établit d'abord les Droits ſacrés de la Perſonne de nos Rois & leur Souveraineté indépendante. Enſuite il fait voir les inconvénients du ſerment qu'exigeoit la loi propoſée; mais il n'y a pas la moindre choſe de ce que *Voltaire* lui fait dire avec tant d'emportement. Il eſt vrai qu'on fit courir le bruit quelque temps après que le Cardinal avoit oſé tenir ces propos; mais ces bruits étoient ſans vraiſemblance, comme ſans preuves. Il n'y avoit que de miſérables Ecrivains, mal intentionnés contre le Cardinal & contre le Clergé, qui puſſent les répandre & les recueillir.

Le troiſieme article qu'avance encore M. *de Voltaire*, n'eſt qu'une inſulte groſſiere faite de gaieté de cœur au Corps Epiſcopal, & qui eſt bien détruite par les déclarations que fit pluſieurs fois le Clergé durant la tenue des Etats. Elles ſe trouvent dans le Procès-verbal de la Chambre Eccléſiaſtique aux Etats de 1614.

CHAPITRE LVII.

Du Caviniſme.

LA nouvelle découverte qu'a fait le Philoſophe *Voltaire* de l'origine des héréſies eſt bien digne de remarque. Jamais les plus furieux ennemis de la Catholicité n'ont fait couler de leur plume un fiel ſi amer, Que celui qui coule de la ſienne; & jamais ils ne ſont tombés dans des contradictions plus évidentes.

" Il eſt affreux ſans doute, dit-il, „ que l'Egliſe Chrétienne ait toujours „ été déchirée par ſes querelles, & „ que le ſang ait coulé pendant tant „ de ſiecles par des mains qui por- „ toient le Dieu de la paix. J'ai re- „ cherché long-temps comment & „ pourquoi cet eſprit dogmatique, „ qui diviſa les écoles de l'antiquité „ païenne ſans cauſer le moindre trou- „ ble, en a produit parmi nous de „ ſi horribles. Ne pourroit-on pas „ trouver l'origine de cette nouvelle „ peſte qui a ravagé la terre, dans „ l'eſprit républicain qui anima les

„ premieres Egliſes? Les aſſemblées „ ſecrettes, qui bravoient d'abord dans „ des caves & dans des grottes l'au„ torité des Empereurs Romains, for„ merent peu-à-peu un Etat dans „ l'Etat. C'étoit une République ca„ chée au milieu de l'Empire. *Conſ„ tantin* la tira de deſſous terre, pour „ la mettre à côté du Trône. „

Voyons ſi cette déclamation s'accorde avec la raiſon, avec les faits, & ſi le déclamateur s'accorde avec lui-même.

Sur quoi M. *de Voltaire* oſe-t-il affirmer que les premieres Egliſes Chrétiennes étoient animées d'un eſprit républicain? Eſt-il une Religion qui impoſe des préceptes plus forts & plus preſſants d'obéir aux Souverains, de reſpecter leur Puiſſance, de ſe conformer à tous leurs ordres, quelque fâcheux & incommodes qu'ils puiſſent être, ſauf le ſeul cas où ces ordres ſeroient contraires à la Loi divine?

L'eſprit républicain s'eſt bien retrouvé chez les Presbytériens & Puritains d'Angleterre, chez les révoltés de Hollande, chez les Huguenots de France. Les *Cromvvel*, les *Naſſau* ſurent bien en profiter. Les Roche-

lois le soutinrent pendant près de quatre-vingts ans. C'est-là l'esprit de la réforme. Mais attribuer cet esprit à l'Eglise vraiment Chrétienne, qui est l'Eglise Catholique, c'est la calomnier. Elle leur apprend à obéir, quoi qu'il en coûte, & à être plutôt les victimes que les vengeurs de l'iniquité.

Cette chimere de l'esprit républicain des premieres Eglises Chrétiennes n'est-elle pas encore détruite par les faits les plus constants? *Tertullien*, qui vivoit dans le deuxieme siecle, ne défie-t-il pas le Sénat Romain de citer un seul cas où l'on ait trouvé les Chrétiens rebelles & réfractaires aux ordres des Empereurs? *Voltaire* lui même, en parlant de la Religion Catholique, qui est la vraie Religion Chrétienne, ne dit-il pas qu'elle n'est regardée par la plupart des Protestants que comme une Religion d'esclavage? Comment donc accuse-t-il maintenant cette même Religion & cette même Eglise d'être animées d'un esprit républicain.

Parce que les Chrétiens se cachoient autrefois dans des grottes, pour exercer le Culte Divin, durant les persécutions, *Voltaire* les accuse d'a-

voir bravé l'autorité des Empereurs. Croit-il donc qu'ils auroient mieux fait de renoncer entiérement à leur Religion, & d'obéir? Mais oublie-t-il qu'il eſt Chrétien lui-même? Et pourquoi leur fait-il un crime de ce que Dieu exigeoit comme un devoir, & qu'il récompenſoit comme une héroïque vertu?

Il nous repréſente ici la Religion Chrétienne comme une Religion qui ne put exercer ſon culte que dans des aſſemblées ſecrettes & tenues à la dérobée dans des grottes & dans des caves, & que *Conſtantin* tira enfin de deſſous terre, pour la mettre a côté du Trône. Et dans le premier Volume de l'Hiſtoire Générale, il nous repréſente cette même Religion comme ayant été aſſez libre ſous les Empereurs, protégée par le plus grand nombre, & qui ne fut perſécutée par quelques-uns que pour des raiſons d'Etat, & parce que les Chrétiens étoient des factieux. Hiſt. Gén. ch. V.

D'où vient cette différence de ſentiments dans le même homme? C'eſt que dans l'Hiſtoire Générale il veut ôter à la Religion le merveilleux de ſon établiſſement, malgré tant de perſécutions ſanglantes. Ici il veut la ren-

dre reſponſable de tous les maux de l'Univers. Les ſentiments changent comme les vues qu'on ſe propoſe. On ne trouvera pas un Ecrivain qui en change auſſi aiſément que *Voltaire*.

Dans la maniere dont il préſente l'origine, les progrès & la décadence du Calviniſme, il enchaîne admirablement bien les faits; c'eſt un talent qu'on ne peut trop louer dans lui. Il ſe fait l'écho de tous les cris & des lamentations des réfugiés ſur les perſécutions de *Louis XIV*. C'eſt une choſe qui eſt toujours de ſon goût. Il donne ſouvent dans le faux, & tombe dans des contradictions ſenſibles. C'eſt un inconvénient inévitable à celui qui ſe laiſſe plus entraîner par le plaiſir de maltraiter les Puiſſances ennemies de l'héréſie, que par l'amour de la vérité. Il plaint la France des pertes qu'elle a faites par l'*imprudente* révocation de l'Edit de Nantes; & il fait voir qu'il n'eſt ni bon Politique, ni bon Philoſophe, ni bon François.

* Hiſt. Générale, Tome 7. p. 53.

Il nous dit à la fin d'une page * que *ſi Henri IV avoit voulu diſſiper la faction des Huguenots, il ne l'auroit pas pu*. Et il aſſure dans la page ſuivante qu'*il ne leur laiſſa leurs privi-*

leges que par bonne volonté. Il affirme que les Huguenots faiſoient tout au plus la douzieme partie de la Nation, c'eſt-à-dire, quinze à ſeize cents mille ames; & tout de ſuite il ajoute que dans *le ſeul Dauphiné ils avoient quatorze Villes de ſûreté*, c'eſt-à-dire, quatorze Villes toutes Calviniſtes, & où ils étoient les maîtres; que *Louis XIII ſoumit plus de cinquante de leurs Villes* en 1621. Or il ne parcourut cette année que la Saintonge, la Guienne & le Languedoc, qui étoient des Provinces preſque toutes Calviniſtes, & qui ne faiſoient qu'une cinquieme partie du Royaume. La Normandie, l'Iſle de France, la Bourgogne & preſque tous les Pays que parcourt la Loire étoient encore pleins de Huguenots. Comment ne faiſoient-ils qu'un douzieme de la Nation? Mais a-t-il oublié ce qu'il aſſure dans l'Hiſtoire Générale, que ſous *François II*, les Calviniſtes faiſoient déjà la ſixieme partie de la Nation?

Il affirme hardiment *qu'on forçoit les Huguenots de communier.* Il fait voir par-là qu'il a la foibleſſe de débiter les contes qui lui ont fait les réfugiés de Londres & de Berlin, & qu'il ignore la maniere dont on

en uſe en France envers eux. Il y à certains exercices de catholicité qu'on exige des Proteſtants. On n'exige point qu'ils communient ; il ſuffit d'avoir fait quelque ſéjour dans le Languedoc, pour en être convaincu. Ou ſi quelques Eccléſiaſtiques ou Officiers indiſcrets l'ont exigé, ils ont alors agi contre l'Ordonnance.

Les triſtes lamantations, ou les furieuſes déclamations des *Larrey*, des *Bayle*, des *Saurin*, contre *Louis XIV*, ſont des oracles pour *Voltaire*. C'eſt d'eux qu'il emprunte ſes plus énergiques expreſſions. *Ces malheureux*, dit-il en un endroit, *étoient livrés aux Soldats, qui eurent toute licence, & pluſieurs en furent ſi maltraités qu'ils en moururent. C'étoit*, dit-il en un autre, *un contraſte étrange, que du ſein d'une Cour voluptueuſe, il partît des ordres ſi durs & ſi impitoyables.* Les dragonades, les roues, les bûchers ſont rappellés; mais on ne rappelle pas les crimes qui méritèrent ces ſupplices. On laiſſe tout cela ſur le zele inhumain de la Religion.

L'Edit de Nantes donnoit aux Huguenots des privileges & des droits d'abord extorqués par les armes, & enſuite accordés à la néceſſité. Cette

tolérance étoit déshonorante pour la Religion & pour la Majesté Royale; mais elle étoit nécessaire dans les circonstances. Ainsi on ne peut pas blâmer *Henri IV* de l'avoir accordée, ni *Louis XIV* de l'avoir révoquée. On usa, dans la révocation de l'Edit, de la modération qu'on devoit attendre d'un Prince sage & équitable. On ne suivit pas toujours l'esprit & les vues de *Louis XIV*. Mais les vexations furent bien moindres que ne les annoncerent les cris des réfugiés.

CHAPITRE LVIII.

De la Révocation de l'Edit de Nantes.

LA révocation de l'Edit de Nantes a été la matiere de bien des raisonnements & de bien des dissertations. Des hommes intéressés & passionnés ont poussé des cris; des politiques à vue courte ont hardiment donné leurs décisions. On a crié à la dureté & à l'injustice, on a exagéré les pertes que cette révocation à causées à la France. Cependant quand on

l'examine avec ſoin, on trouve qu'il y a bien plus de prévention, que de raiſon & de vérité, dans ces déclamations, ces plaintes & ces cris. On a fait quelques pertes, il eſt vrai; mais ces pertes ſont bien moindres qu'on ne le veut faire entendre; elles ont été compenſées par des avantages bien conſidérables, qu'on n'apperçoit pas, ou dont on ne dit mot, elles ont été bientôt réparées : enfin, les étrangers n'en ont pas tiré de ſi grands ſecours qu'on oſe l'annoncer.

Quand *Louis XIV* n'auroit pas eu en vue l'honneur de la Religion en révoquant l'Edit de Nantes, il auroit dû cependant le faire, pour aſſurer l'Autorité Royale & la tranquillité de l'Etat. Pendant cinq regnes de ſuite les Huguenots avoient preſque toujours eu les armes à la main; ils avoient arraché ſucceſſivement aux Rois une infinité de privileges qui ne les laiſſoient plus Sujets qu'à demi; ils avoient établi une eſpece de République dans le ſein même de la Monarchie. Dès le commencement des guerres civiles, ils inonderent la France de Troupes étrangeres, ils donnerent plus de combats & de batailles, ſaccagerent plus de Villes,

ravagerent plus de Provinces, que n'ont jamais pu faire les ennemis de la France pendant ſes plus grands malheurs.

Ils ſe révolterent contre *Louis XIII*, & ne furent arrêtés que par les coups que leur porta le Cardinal *de Richelieu*. Ils n'oſerent rien entreprendre ſous le Gouvernement ferme & vigoureux de *Louis XIV*. Mais que n'avoit-on pas à craindre dans une Minorité, ſous un Gouvernement foible, ou avec des Miniſtres qui n'auroient pas eu la vigueur des *Richelieu*, ou l'habilité des *Mazarin*? Le paſſé devoit toujours faire craindre pour l'avenir. Ainſi, indépendamment de l'avantage de la Religion, *Louis XIV* en révoquant l'Edit de Nantes, faiſoit encore celui de l'Etat. Il en aſſuroit la tranquillité, en arrachant les racines de ces dangereuſes factions; il affermiſſoit l'Autorité Royale, en ſupprimant une ſecte qui lui avoit donné de ſi terribles atteintes.

Il étoit donc de la bonne politique de donner le dernier coup au Calviniſme par la révocation du fameux Edit.

Il eſt vrai que la France fit par-

là quelque perte ; mais cette perte avoit été prévue au moins en partie, & l'on crut avoir de bonnes raisons de faire ce sacrifice. Que l'on compte, si l'on veut, quatre à cinq cents mille ames, hommes, femmes & enfants, qui sortirent du Royaume. C'est le nombre que met *Voltaire* lui-même. Cette perte, à la bien évaluer, n'est pas si grande que celle que l'on fait quelquefois dans une seule guerre. On y perd quelquefois des deux ou trois cents mille hommes qui sont tous dans la fleur de la jeunesse, ou dans la force de l'âge. Si la guerre est de longue durée, la perte va encore plus loin. Blâmera-t-on *Louis XIV* d'avoir fait, pour l'honneur de la Religion & pour assurer la tranquillité de l'Etat, des sacrifices pareils à ceux que font si souvent les Princes par ambition ou par caprice ?

Quant à ce détail que fait *Voltaire des manufactures d'étoffes, de galons, de chapeaux, de bas*, qui furent transportées chez les étrangers, ce n'est-là qu'une déclamation d'un Avocat, qui soutient une mauvaise cause. Les Anglois avoient les métiers de bas avant nous ; & ils ne se sont jamais guere fournis de nos étoffes. L'Allemagne

magne & tout le Nord continuerent à tirer les leurs de France. Quelques Etrangers y ont un peu gagné ; mais notre Commerce en a ſi peu ſouffert, qu'il s'eſt trouvé encore plus étendu ſous *Louis* XV. qu'il n'avoit jamais été ſous *Louis* XIV.

Pour cet *or de France, qu'on trouve encore très-communément en Allemagne*, à ce que dit Voltaire, *& que les réfugiés y répandirent il y a ſoixante & dix ans*, on peut dire hardiment qu'il n'exiſte que dans l'imagination de *Voltaire*. L'homme raiſonnable comprend bien qu'on doit trouver en Allemagne beaucoup d'argent de France, à cauſe des armées qu'on y a de temps en temps, & des ſubſides qu'on paie aſſez ſouvent à divers Princes de l'Empire. Mais il ne s'aviſera pas de dire, que c'eſt l'argent que les réfugiés y ont porté il y a déjà ſi long-temps.

L'autorité de *Voltaire* ne ſera pas aſſez forte pour nous perſuader une autre choſe qu'il nous aſſure encore à l'occaſion de l'Edit de révocation. C'eſt que *preſque tout le Nord de l'Allemagne n'étoit alors qu'un Pays agreſte, ſans induſtrie ; & qu'il reçut une face nouvelle de ces multitudes*

transplantées, qui y peuplerent des Villes entieres.

Les Allemands seront bien éloignés d'en convenir. Ils nous fourniront des détails convaincants de la richesse de ces Pays que *Voltaire* appelle *agrestes*, & qui selon lui n'ont commencé d'être quelque chose que depuis les transmigrations des Huguenots. Brême, Hambourg, Lubeck & plusieurs autres Villes du Nord de l'Allemagne étoient déjà des Villes très-puissantes & très-riches longtemps avant ces transmigrations.

Bien plus; *Voltaire* lui-même nous en fournit des preuves dans son Histoire Générale, en nous parlant des richesses immenses de l'Eglise dans ces pays-là du temps de *Luther*. Mais dans l'Histoire Générale il falloit exciter la jalousie contre l'Eglise. Ici il falloit condamner le zele de *Louis* XIV. Il se contredit, il est vrai; mais il se contente.

Enfin, ce que la France a fait de perte par la révocation de l'Edit de Nantes a été bientôt réparée, & les Etrangers n'en ont pas tiré ces profits immenses, qu'on fait sonner si haut. Le commerce est aujourd'hui plus florissant qu'il n'a jamais été; les

Villes commerçantes ſont plus peuplées & plus riches, & l'on ne peut citer aucune branche de notre Commerce que la tranſmigration des Huguenots ait fait manquer.

Pour l'Angleterre & la Hollande, elles n'en ſont pas devenues plus puiſſantes qu'elles n'étoient auparavant. La Hollande ſur-tout l'eſt bien moins qu'elle ne l'étoit du temps de *Louis* XIV. La Pruſſe eſt preſque le ſeul Etat où les réfugiés aient eu des établiſſements qui ont eu un peu plus de conſiſtance. Les autres établiſſements ne furent ni ſi conſidérables, ni ſi bien ſoutenus. Un grand nombre de ces fugitifs périrent de miſere, ou ils furent forcés de s'enroller.

Je paſſe ſur beaucoup d'autres choſes qui mériteroient encore d'être relevées. Je me contenterai de faire encore deux petites obſervations. M. *de Voltaire*, en parlant du Miniſtre *Claude Brouſſon*, qui avoit conſpiré contre l'Etat, & qui fut pris & condamné à la roue par M. *de Bâville*, dit que ce Miniſtre *mourut comme moroient les premiers Martyrs. Tous les Etrangers*, ajoute-t-il, *loin de le regarder comme un criminel d'Etat, ne voyoient en lui qu'un Saint qui a ſcellé ſa foi de ſon ſang.*

Il faut avouer que l'expreſſion eſt bien décente & bien digne de *Voltaire*. Le parallele d'un conſpirateur avec les Sts. Apôtres, avec les *Etienne*, les *Polycarpe*, les *Irenée*, eſt bien juſte ! Ces Etrangers *qui ne voyoient qu'un Saint* dans le Miniſtre révolté, n'étoient certainement pas les Eſpagnols, ni les Allemands ou Flamands Catholiques. Les Anglois & les Hollandois, en ſe ſervant de ce rebelle, n'alloient pas, comme *Voltaire*, juſqu'à le canoniſer.

Il dit encore que *Louis XIV. voulut à la fois humilier le Pape d'une main & écraſer le Calviniſme de l'autre.* Ces belles expreſſions auroient été bonnes dans ces vers bourſouflés, où l'on ne cherche ni la raiſon, ni la vérité. Ici elles ne ſignifient rien. *Louis* XIV. malgré ſes différents avec *Innocent* XI. avoit pour lui une eſtime & un reſpect qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Catholiques priſſent pour modele ; & *Innocent*, malgré ſes mécontentements, avoit la plus haute eſtime pour la Perſonne de *Louis* XIV. Jamais Pape n'a donné à un Roi des éloges plus flatteurs & plus glorieux que ceux que donna *Innocent* à *Louis*, dans le Bref qu'il lui adreſſa après la révocation de l'Edit de Nantes.

CHAPITRE LIX.

Du Janſéniſme.

LE Chapitre que nous donne M. *de Voltaire* ſur le Janſéniſme pourroit être regardé comme un petit chef-d'œuvre, ſi l'Auteur eût été auſſi entendu dans les matieres qu'il traite, & auſſi véridique dans les faits qu'il rapporte, qu'il eſt heureux dans l'expreſſion, le ſtyle & les liaiſons. En lui rendant la juſtice qu'il mérite, nous allons faire quelques remarques ſur l'altération & la ſuppoſition de certains faits, qu'il avance auſſi hardiment que s'il diſoit la vérité avec certitude & avec ſincérité.

En parlant de la Bulle de *Pie* V. qui condamna les écrits de *Baïus*, il dit que le Grand-Vicaire du Cardinal de *Granvelle*, archevêque de Malines, déclara qu'*il falloit recevoir la Bulle du Pape, quand même il y auroit des erreurs.* C'eſt là une de ces anecdotes ſecretes qu'on ne peut croire que ſur la parole de *Voltaire*. Car il n'y en a pas la moindre preuve ni

dans les Mémoires, ni dans la longue Hiſtoire du Baïaniſme, où l'on a ramaſſé tout ce qui s'eſt dit pour & contre, dans l'affaire de *Baïus*.

Il n'eſt perſonne qui n'ait oui parler du fameux M. *Arnaud* qui fut pendant ſoixante ans le chef des Janſéniſtes. Il avoit été exclu de la Sorbonne à l'occaſion d'un écrit intitulé : *Lettre à un Duc & Pair, &c.* dans lequel il y avoit une propoſition qui fut condamnée. *Voltaire* rapporte cette propoſition, & il dit qu'*il eſt vrai que Saint Auguſtin & Saint Jean Chryſoſtôme avoient dit la même choſe que M. Arnaud ; mais que les conjonctures, qui changent tout, rendirent Arnaud coupable.*

Il eſt très-probable que M. *de Voltaire* n'a jamais lu les Saints Peres, & qu'ainſi il décide ſans connoiſſance. Saint *Auguſtin* & Saint *Jean Chryſoſtôme* n'ont jamais dit ce qu'il leur fait dire ; & cela eſt ſi vrai, que M. *Arnaud*, malgré toute ſon érudition, ne put jamais juſtifier ſa propoſition par aucun témoignage de ces Saints Docteurs.

M. *de Voltaire* ne laiſſe pas de dire que la condamnation de M. *Arnaud* fut un effet du deſpotiſme, parce que

le Chancelier y fut préſent, & qu'on admit à l'aſſemblée beaucoup de Moines qui étoient Docteurs. Il rapporte à cette occaſion le bon mot de *Paſcal* dans ſes Provinciales : qu'*il étoit plus aiſé de trouver des Moines que des raiſons.*

Mais il falloit donc que la cauſe de M. *Arnaud* fût bien mauvaiſe, puiſqu'on ne put pas la défendre, & qu'on ne trouva pas aſſez de raiſons pour confondre ces Moines, & pour convaincre le plus grand nombre des autres Docteurs qui portoient des collets au lieu de capuchons.

Il ne paroît pas plus au fait de ce qu'on appella la paix de *Clément* IX. quand il dit que *l'accortiſe Italienne calma la vivacité Françoiſe.* Il auroit parlé plus juſte en diſant que l'habileté Janſéniſte dupa le rafinement Italien. *Clément IX.* fut trompé, parce qu'il regarda comme ſinceres & priſes dans un ſens naturel, les expreſſions artificieuſes & enveloppées des quatre Evêques. Ni les Italiens, ni les François ne firent en cela leur vrai perſonnage.

„ Je ſais, dit M. *de Voltaire*, que „ l'Abbé *Renaudot* allant un jour chez „ le Pape *Clément XI.* le trouva liſant

„ le livre de *Quesnel*. Voilà, lui dit le „ Pape, un livre excellent. Nous n'a- „ vons personne à Rome, qui soit ca- „ pable d'écrire ainsi. Je voudrois atti- „ rer l'Auteur auprès de moi. „

Le Pape *Clément XI.* étoit un des plus grands génies & des meilleurs Théologiens de son siecle. Il étoit très-instruit sur les matieres dont on disputoit dans ce temps-là. Est-il vraisemblable qu'il ait lu le livre de *Quesnel*, sans s'appercevoir de ce qu'il y avoit de répréhensible dans cet Ouvrage? L'Abbé *Renaudot* ne reviendra pas de l'autre monde pour garantir les contes que fait M. *de Voltaire.*

Il nous assure ensuite que, lorsque les Prélats accepterent la Bulle dans leur assemblée de 1714, *l'acceptation pure & simple fut envoyée au Pape, & les modifications furent pour les Peuples.*

Les Cardinaux, Archevêques, Evêques, qui composoient l'assemblée de 1714, déclarent dans leur lettre au Pape, qu'ils ont reçu sa Bulle avec la plus grande vénération; & qu'ils ont arrêté un modele uniforme d'instruction pastorale, pour ôter aux esprits remuants toute occasion de

diſpute, & le Pape leur en marqua ſon contentement. Où eſt donc cette duplicité que leur prête ici *Voltaire*? Croira-t-on ſur ſa parole, que tant de Prélats reſpectables aient été capables de cette baſſeſſe & de cette lâcheté?

Le Roi, dit-il encore, *accabla les deux partis du poids de ſon Autorité Suprême.* Mais un * Miniſtre Proteſtant nous aſſure que *les Evêques furent auſſi libres à Paris en* 1714, *qu'ils avoient été libres autrefois à Nicée ſous Conſtantin.* Cet Ecrivain ne parle que comme le Procès-verbal de cette fameuſe aſſemblée. *Voltaire* a puiſé apparemment dans d'autres ſources.

* Mr. Baſnage.

On peut remarquer en général dans tout ce Chapitre du Janſéniſme, que *Voltaire* a plutôt pris le ſtyle ſatyrique, pour divertir ſon lecteur, que celui de la vérité pour inſtruire; qu'il parle hardiment des ſyſtèmes Théologiques, ſans en donner une idée vraie; qu'il traite quelquefois avec indécence les perſonnes les plus reſpectables; qu'il paroît avoir puiſé plutôt dans les gazettes amuſantes, pour compoſer ce Chapitre, que

dans les pieces authentiques. Il a cru apparemment cette maniere plus propre à divertir le public, & il s'y eſt tenu.

CHAPITRE LX.

Du Quiétiſme.

QUelques mépriſes qu'il y ait dans le Chapitre du Quiétiſme, je n'en aurois pas parlé, ſi l'on n'eût pas affecté de flétrir la mémoire du grand Archevêque de Cambrai, M. *de Fénelon.* On avoue bien que M. *de Cambrai* tira de ſa défaite un plus beau triomphe que M. de *Meaux* de ſa victoire; qu'il vécut toujours depuis dans ſon Dioceſe en digne Archevêque, & que la douceur de ſes mœurs lui fit de tendres amis de tous ceux qui le virent.

Mais, n'eſt-ce pas manquer au reſpect & à la juſtice qu'on doit à ce grand homme, de dire, comme *Voltaire*, que M. *de Fénelon* avoit je ne ſais quoi de romaneſque dans le caractere; que l'ambition regnant tou-

jours dans son cœur, il n'avoit pas pu se défaire de son goût pour la Cour, & de l'espérance d'y reparoître & d'y tenir un rang distingué ; que *Louis XIV.* lui-même ne le regardoit que comme un esprit chimérique, & comme un homme aussi romanesque en fait de Religion qu'en politique ; & qu'enfin il ne se déclara contre le Cardinal *de Noailles* dans les querelles du Jansénisme, que parce que ce Cardinal s'étoit déclaré contre lui dans les affaires du livre des maximes des Saints. Oser flétrir une vertu aussi pure & aussi aimable que celle de M. *de Fénelon*, c'est se déclarer ennemi de la vertu elle-même.

Le livre des maximes des Saints, composé par ce grand Archevêque, fut condamné, il est vrai ; mais cette condamnation, sans faire tort à son esprit, donna un nouvel éclat à sa vertu. La postérité n'ignorera pas que le Roi fut prévenu, le pape forcé malgré ses répugnances à prononcer, l'Univers Chrétien dans l'admiration de la docilité & de la soumission du Prélat condamné. Et l'on dira toujours, ce qu'on disoit dans le temps de cette fameuse querelle entre ces deux grands rivaux, que l'un pécha

par un excès, & l'autre par un défaut de charité.

L'Archevêque de Cambrai, dit *Voltaire*, parodia ainſi ſur la fin de ſa vie un air de *Lulli*.

Jeune, j'étois trop ſage
Et voulois trop ſavoir ;
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Comme ces vers ſentent un peu le libertinage philoſophique, on eſt bien aiſe de répandre ce petit nuage ſur la vertu de M. *de Cambrai*. Ce grand homme a-t-il fait ces vers ? & s'il les a fait, a-t-il voulu y exprimer les ſentiments de certaines perſonnes, telles qu'on en trouve quelquefois ; c'eſt ce qu'on ignore. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que ce ne furent jamais là les ſentiments de M. *de Cambrai*. Les Ouvrages & les Lettres qu'on a de lui, des dernieres années & même des derniers jours de ſa vie, font voir que ſa vertu devint toujours plus pure. Il n'y a qu'une malignité

odieuſe qui oſe entreprendre de la flétrir.

Cependant M. *de Voltaire*, qui eſt toujours riche en anecdotes, & qui emprunte toujours le témoignage des morts pour appuyer ce qu'il avance de ſingulier, nous garantit la certitude de celle-ci. Il la tient, dit-il, du neveu même de cet Archevêque, le Marquis *de Fénelon*, tué, il y a une vingtaine d'années, à la bataille de Raucoux. On demande ſi la garantie eſt ſuffiſante.

Avant de finir ce Chapitre, je remarque que *Voltaire* affirme qu'il y eut trente-ſept propoſitions condamnées dans le livre des Maximes des Saints. Il n'y en eut que vingt huit. Il dit que M. *de Fénelon*, ſur la fin de ſa vie mépriſa toutes les diſputes: & l'on a cependant pluſieurs Ouvrages ſur le Janſéniſme, faits peu de temps avant ſa mort. Il traite de conte abſurde, ce que dit *Reboulet* dans ſon Hiſtoire de *Louis XIV.* que l'Abbé *de Fénelon* s'oppoſa au deſſein qu'avoit le Roi de faire déclarer Reine Madame *de Maintenon*. *Reboulet* n'eſt pas le ſeul Auteur qui l'ait écrit. Il y a un grand nombre d'Ecrivains qui ont dit la même choſe.

Quand on contredit la voix publique, dit M. *de Voltaire* lui-même, *il faut avoir été témoin, & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.* Nous croirons ce qu'il avance ici, lorsqu'il aura fourni pour lui-même, les preuves qu'il exige pour les autres.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Tome.

CHAPITRE I. *DEs commencements de l'Egliſe Chrétienne*, pag. 1

CHAP. II. *De Dioclétien*, 15

CHAP. III. *De la Perſécution de l'Egliſe Chrétienne ſous Dioclétien*, 19

CHAP. IV. *De Conſtantin le Grand*, 32

CHAP. V. *De l'apparition de la Croix à Conſtantin*, 48

CHAP. VI. *De la fin des Perſécuteurs*, 52

CHAP. VII. *De l'Empereur Julien*, 55

CHAP. VIII. *De l'Apoſtaſie de Julien*, 62

CHAP. IX. *De Mahomet*, 70

CHAP. X. *De Charlemagne*, 76

CHAP. XI. *De la Religion du temps de Charlemagne*, 93

CHAP. XII. *De l'Origine de la Puissance des Papes*, 106

CHAP. XIII. *De Photius & du Schisme des Grecs*, 117

CHAP. XIV. *De l'Espagne au huitieme siecle*, 126

CHAP. XV. *De quelques faits remarquables, rapportés par Voltaire sous le neuvieme siecle*, 139

CHAP. XVI. *De la Papauté au dixieme siecle*, 145

CHAP. XVII. *De la Religion & de la Superstition aux dixieme & onzieme siecles*, 147

CHAP. XVIII. *Des Croisades*, 161

CHAP. XIX. *Des Croisades du Nord*, 174

CHAP. XX. *Des Croisades contre les Albigeois*, 179

CHAP. XXI. *Du Concile de Constance*, 188

CHAP. XXII. *De Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans*, 201

CHAP. XXIII. *Des Héros Turcs.* 210

CHAP. XXIV. *De l'Eglise sous le Pontificat de Léon X.* 227

CHAP. XXV. *De Luther & du Lutheranisme,* 238

CHAP. XXVI. *De Calvin & du Calvinisme,* 251

CHAP. XXVII. *D'Henri VIII, & de la révolution de la Religion en Angleterre,* 257

CHAP. XXVIII. *D'Anne de Boulen,* 262

CHAP. XXIX. *De Marie, Reine d'Angleterre,* 266

CHAP. XXX. *De Cranmer, Archevêque de Cantorbéry,* 270

CHAP. XXXI. *De la Reine Elizabeth,* 273

CHAP. XXXII. *De Marie Stuard,* 281

CHAP. XXXIII. *De la Religion sous François I,* 288

CHAP. XXXIV. *De l'Inquisition,* 301

CHAP. XXXV. *De Philippe II, Roi d'Espagne,* 307

CHAP. XXXVI. *De la Fondation de la République de Hollande,* 314

CHAP. XXXVII. *De la Conſpiration d'Amboiſe*, 327

CHAP. XXXVIII. *Des mœurs des Proteſtants ſous les derniers Valois*, 333

CHAP. XXXIX. *De la France ſous Charles IX & ſous Henri III*, 338

CHAP. XL. *De la Converſion de Henri IV.* 348

CHAP. XLI. *Du Regne de Henri IV*, 456

CHAP. XLII. *De Jacques I, Roi d'Angleterre*, 361

CHAP. XLIII. *Révolution de la Religion Chrétienne au Japon*, 368

CHAP. XLIV. *De la Suede au ſeizieme ſiecle*, 376

CHAP. XLV. *De la Hollande au dix-ſeptieme ſiecle*, 383

CHAP. XLVI. *Remarques ſur l'introduction à l'Hiſtoire du ſiecle de Louis XIV*, 391

CHAP XLVII. *Minorité & Regne de Louis XIV, juſqu'à la mort du Cardinal Mazarin*, 398

CHAP. XLVIII. *Du Cardinal Mazarin*, 401

CHAP. XLIX. *De Cromvvel*, 407

CHAP. L. *Du grand Condé*, 413

CHAP. LI. *Du Vicomte de Turenne*, 416

CHAP. LII. *De Jacques II, Roi d'Angleterre*, 419

CHAP. LIII. *Parallele de Louis XIV avec le Prince d'Orange*, 423

CHAP. LIV. *De la Philoſophie & des Beaux-Arts ſous Louis XIV*, 425

CHAP. LV. *Des Finances*, 433

CHAP. LVI. *De la Cour de Rome & des affaires eccléſiaſtiques*, 436

CHAP. LVII. *Du Calviniſme*, 446

CHAP. LVIII. *De la révocation de l'Edit de Nantes*, 453

CHAP. LIX. *Du Janſéniſme*, 461

CHAP. LX. *Du Quiétiſme*, 466

Fin de la Table du Tome premier.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or be
fore the last date stamped below t
will be a fine of five cents, and an e
charge of one cent for each additional

a39003 009556845b